ÉTRANGERS ET MÉTIS

—

Nous habitons la même maison, mais nous ne l'avons pas construite ensemble.

I

Il est regrettable qu'après avoir volontairement oublié, et pendant si longtemps, les problèmes soulevés par l'immigration provoquée et l'immigration subie, tout le monde maintenant veuille en parler ou en écrire. Articles et paroles ne révèlent pas seulement l'incompétence habituelle, mais aussi un défaut de culture remarquable. La documentation utilitaire tenant lieu de culture générale, on se trouve placé en face des conceptions les plus dangereuses; leurs auteurs ont toute l'assurance des ignorants. C'est auprès de ces ignorants, mandarins ou non, que nos hommes politiques qui, eux ne sont pas des ignorants, bien entendu, puisque l'élection leur a conféré la science infuse, s'instruisent. Mais ils ajoutent à cette science (?) leur passion, leurs intérêts, leur absence de culture, de traditions, de générosité, de noblesse. Que voulez-vous demander de mieux à ces bourgeois moyens dont s'enorgueillit notre prétendue démocratie? De là, l'absence d'une politique de l'immigration, car pour concevoir une politique, c'est-à-dire une ligne de conduite en quelque ordre de choses que ce soit, il faut avoir cette culture générale qui seule permet les longs desseins.

Dès le début de mes études sur l'immigration, études *in vivo* et non pas *in vitro,* j'avais affirmé que si l'immigration était, de prime abord, un phénomène économique : recherche de la main-d'œuvre, elle devenait aussitôt après un problème psychologique et biologique qui, en peu

de temps prenait le premier rang — car la présence continue et massive d'étrangers dans un pays donné tend à modifier la race qui l'habite et qui l'a formé. Mes observations personnelles ont porté sur les Cosaques, les Italiens, les Berbères, les Polonais, les Espagnols, les Marocains, puis les Arméniens, les Tchécoslovaques, et, par la suite ou simultanément (période de 1917 à 1919), sur beaucoup d'autres : annamites, chinois, russes, yougoslaves, allemands juifs, etc. Mes lieux géographiques d'observation ont été : la France, la Hollande, l'Allemagne, l'Angleterre, la Pologne, le Maroc, la République Argentine, la Tchécoslovaquie, l'Algérie, et la documentation que j'ai rassemblée, depuis 1913, s'étend à l'Europe avec son annexe : le bassin méditerranéen, aux Etats-Unis, à une grande partie de l'Amérique du Sud et à plusieurs de nos colonies.

Enfin et surtout j'ai travaillé en synthèse, ce qui m'a permis de comprendre les races et de varier les procédés techniques. C'est ainsi qu'au Maroc, j'avais créé le Fondouk-préventorium, organisme de lutte contre le typhus exanthématique, utilisant simultanément la vieille création orientale du « fondouk » ou hôtel-magasin des caravaniers pour la lutte contre les poux vecteurs du virus typhique, et que, dans le département de la Seine, j'ai compris la tendance instinctive et presque invincible des Arméniens purs à se loger dans les sous-sols et même les caves plutôt qu'au rez-de-chaussée et dans les étages — car j'avais lu Xénophon et je me souvenais que dans son « Anabase » (400 ans avant J.-C.) il décrivait les habitations arméniennes du plateau d'Arménie, en expliquant comment on y entrait par le toit, et comment les hommes habitaient l'étage le plus inférieur, les animaux domestiques occupant les autres, plus près de la sortie, en haut.

II

On oublie trop, ou plutôt on ne sait pas assez que la race, quelle qu'elle soit, tend à la constance, à la fixité,

qu'elle emmène avec elle toute sa longue hérédité lorsqu'elle se déplace, et qu'elle se greffe sur une autre race avec la même force lente, irrésistible qu'une greffe arboricole artificielle ou spontanée.

Je suis donc fondé à dire que la race-résultat française, élaborée depuis 4.500 ans environ par la greffe successive sur les Ligures, des Celtes et des Latins — cf. « la Race française », au *Mercure de France* — a construit une maison où d'autres gens veulent habiter, qui s'y introduisent aujourd'hui par ruse ou par force, mais que nous, les Français de vieille souche, nous n'avons pas à subir la loi de ces intrus. Nous devons rester maîtres chez nous et, pour le rester, avoir une politique de l'immigration — ce que nous n'avons pas.

Les négateurs de la race qui s'abritent derrière le prétexte d'humanité, qui font parade de générosité, ne sont souvent que des hommes animés de passions politiques; chez certains d'entre eux, on décèle aisément un racisme qui serait féroce s'il pouvait se manifester librement. Son premier effet serait de s'emparer de la maison qu'ils n'ont pas construite et que la bénévolence du Français, amolli par le culte du veau d'or, lui a permis de venir habiter. Ce locataire chassera le propriétaire fondateur si celui-ci ne se réveille pas de sa douce somnolence.

Le négateur de la race se recrute dans tous les milieux, car cela est aujourd'hui bien porté, et ce négateur, souvent radical et radical-socialiste, le même qui fit avec Briand la séparation des Eglises et de l'Etat, s'abrite aujourd'hui derrière le Pape et la doctrine catholique. Le négateur de la race adore aujourd'hui ce qu'il brûlait hier et les victimes des autodafés sont aujourd'hui d'accord avec les Inquisiteurs!

III

Cependant les races existent en dépit de leurs négateurs et elles obéissent aux mêmes lois biologiques que les plantes et les animaux. Mais les soins que l'on prend pour ceux-ci, on dédaigne de les envisager pour les

hommes ou pour une race-résultat humaine. Qu'est-ce qu'une race-résultat? Je l'ai écrit déjà si souvent que je renvoie le lecteur aux ouvrages et communications où je l'ai définie Apprenez, du même coup, à lire les Bibliographies.

Ce que font nos législateurs ou ce qu'ils laissent faire c'est le croisement de substitution, alors qu'ils ne devraient permettre que le croisement de retrempe. Encore, ce croisement de substitution va-t-il lui-même à l'aventure, car, même pour opérer judicieusement ce croisement là, il faut une sélection du substituteur. Or, voilà le point vraiment névralgique, c'est que personne, absolument personne ne veut comprendre cette nécessité de la sélection ni même croire à sa possibilité. Depuis 1917, je n'ai pas cessé de montrer dans toutes mes publications la nécessité de cette sélection et les méthodes simples et peu coûteuses qui permettraient de la réaliser, — aucun gouvernement quel qu'il soit, aucune administration officielle n'a voulu s'en occuper. Quant aux milieux scientifiques, seuls certains médecins, des membres de la Faculté, et les vétérinaires ont compris. Les autres préfèrent l'anarchie : ils doivent bien avoir quelque raison pour cela — mais elle ne se formule pas. Même une institution comme le Collège de France, fondé par François Ier pour se libérer du conformisme de la Sorbonne, refuse de s'intéresser aux questions d'immigration. Cela ne s'avoue que sous le manteau, mais c'est vrai quand même. C'est sur de si éminents exemples que s'est réglé sans doute le Haut Comité de population, lequel a systématiquement négligé l'étude de l'aspect biologique de l'immigration — que j'ai eu l'honneur de porter devant l'Académie de Médecine comme je l'avais eu antérieurement plusieurs fois devant l'Académie des Sciences morales et politiques (cf. *Bulletins*). Ce même comité a d'ailleurs négligé aussi le point de vue moral — clef du problème de la natalité.

Il y a cependant en France d'autres hommes que les vétérinaires et les médecins qui connaissent la question de races, ce sont les coloniaux et les marins, mais peut-être pas tous au même degré.

Le croisement de retrempe aurait pu, à lui seul, donner en quatre ou cinq ans un appoint de population important et de qualité.

En 1932-1933, j'ai proposé, avec deux membres éminents de l'Académie des Sciences coloniales, l'introduction en Tunisie de quelque cinquante mille Tchécoslovaques; le ministre de Tchécoslovaquie était d'accord. On n'a même pas voulu considérer la proposition. On a de quoi le regretter aujourd'hui.

IV

Cette sélection, base essentielle et indispensable de l'immigration provoquée ou subie, est repoussée au nom du mythe de l'égalité de races. Pauvre Gobineau! Son erreur a été de croire, en écrivant, qu'il existait une majorité de gens intelligents et cultivés dans tous les pays. Mais cette chimère de l'égalité est aussi déplacée, en fait, ici qu'ailleurs. Car, même si on pouvait soutenir que toutes les races sont égales, (en quoi?) on ne peut pas nier qu'elles offrent des différences, qu'elles ne sont pas pareilles, le métissage lui-même n'aboutit pas à la similitude des produits au point de vue physique, et encore moins au point de vue psychique. Il y a, je l'ai déjà montré souvent, des antinomies spontanées comme celle qui sépare le Français de l'Anglais et qui ne les comprennent croient connaître les Anglais et qui ne les comprennent en rien!) — relisez « l'Ile inconnue » de Pierre de Coulevain et les ouvrages d'André Siegfried, ou comme celle qui sépare les juifs et les Arabes, cependant sémites tous les deux : comme il y a des sèves incompatibles, on ne greffe pas les essences forestières ni fruitières d'une façon arbitraire. Il faut choisir, la sélection est imposée par la nature elle-même. Il en va de même pour la transfusion sanguine d'individu à individu, et pour la greffe interraciale ou immigration qui est comparable à une transfusion sanguine massive aussi bien qu'à un greffe arbori-

cole (1). Il y a des sangs incompatibles comme des hérédités incompatibles et le mélange inconsidéré des races est beaucoup plus dangereux qu'utile. On n'obtiendra d'ailleurs jamais, biologiquement parlant, une race terrienne unifiée, même si l'expérience pouvait être conduite avec méthode par les négateurs les plus stricts. Car les négateurs veulent aussi l'unification des races — sauf ceux d'entre eux qui rêvent de les dominer. — Mais pour la France, il ne s'agit pas d'unifier. Il nous faut des métis de haute qualité, produits à l'intérieur de nos races, circonstance qui leur assure la stabilité indispensable. Aussi ne saurait-on partager la satisfaction de ceux qui considèrent les décrets-lois instituant le service militaire des étrangers comme une excellente politique d'immigration, puisque la qualité du résultat n'est pas assurée. Car le métis est instable par nature.

Il va de soi que ces étrangers, qui veulent profiter de notre hospitalité — hospitalité si l'on veut, car doit-on être également hospitalier envers ceux qui s'invitent eux-mêmes, et ceux que l'on invite? — ont pour devoir absolu de participer à la défense de la maison qu'ils veulent habiter malgré qu'ils ne l'aient pas construite, qu'ils prétendent habiter sans retenue ni pudeur. Mais, les décrets-lois en question ne pratiquent aucune discrimination autre que la sélection policière — j'ai déjà démontré qu'elle était loin d'être suffisante. Et surtout, le fait d'avoir accompli un service militaire de très minime durée conférera à tous ces étrangers un droit à la naturalisation! C'est le croisement de substitution anarchique en plein — c'est le métissage le plus dangereux qui soit, c'est la fabrication voulue — elle est déjà commencée si j'en juge par les seules statistiques du département de la Seine — du métis instable, à psychologie douteuse qui deviendra un électeur prétentieux, dénué de scrupules, plus exigeant que l'électeur autochtone, et dont l'influence sur la vie nationale risque de compromettre celle-ci sans retour.

(1) Cf. Traité de l'Immigration et de la greffe inter-raciale. (Larose, éd. Paris).

Et puis que vaudront ces troupes étrangères? Je n'ignore pas qu'il y a eu d'excellents régiments étrangers dans l'armée royale, mais il faut aussi se rappeler qu'il y a des risques possibles. On a cité comme preuve de la qualité de ces troupes la Légion étrangère. Mais c'est faire preuve de confusion. Aucun de ses soldats n'est contraint de s'y engager et chacun d'eux a un motif personnel et puissant de le faire. Beaucoup sont des chômeurs, mais certains au moins, en y entrant, ont le désir de mourir puisqu'ils estiment ne plus pouvoir vivre de la vie ordinaire. De là leur héroïsme sans pareil et leur allure mentale toute particulière.

Non. Ces décrets sont dangereux dans leur conclusion, dans leur consécration parce qu'il n'y a, à l'origine, aucune sélection. C'est la très grave lacune que nous allons retrouver partout, sa gravité est extrême, parce qu'il n'y a pas d'immigration profitable pour notre vieux pays sans sélection préalable. Trop de mal a déjà été fait par l'absence de politique d'immigration depuis 1913, ce n'est pas une raison pour continuer (car il y a eu aussi une immigration pendant la guerre; je le sais puisque j'en ai organisé la partie sanitaire à la frontière des Pyrénées-Orientales en 1917 et 1918).

Même parmi un peuple comme les Italiens, il y aurait lieu de choisir, ceux du nord et ceux du midi ne sont pas semblables et ceux de Sicile diffèrent de ceux des provinces romaines. Dans un secteur de la Seine, il y a des Italiens absolument indésirables, organisés en minorités ethniques. Il y avait déjà des Italiens en France en l'an 1.100 et Pierre Lombard, de Novarre, fut évêque de Paris en 1159. Mais en 1577 ils avaient inondé la France et la nation se révolta. Cela commença par des pamphlets et se termina par l'assassinat de Concini en 1617. Parmi les juifs nouvellement arrivés, il y en a beaucoup que les vieilles familles israélites françaises ne considèrent que comme des « schwobs » indésirables.

Et l'on ne saurait m'objecter aucune xénophobie. J'ai prouvé le contraire et j'ai protesté, dans cette même

Revue, contre les refoulements arbitraires — cf. mes articles dans les n°s 880 et 884 de 1935.

Non. Mais la priorité que je me suis acquise depuis 1913 dans l'étude des questions d'immigration (ma première publication sur le sujet remonte à 1917), le détail dans lequel je suis entré pour beaucoup de points, les enseignements de l'histoire, de la généalogie, de la biologie, de l'anthropologie, de la statistique, me permettent d'affirmer le danger de l'absence de sélection.

Des auteurs qui ont débuté en 1932 ou 1933 ont organisé leur publicité comme s'ils étaient les premiers. Faute d'éducation. On nous enseignait autrefois la modestie et à ne pas publier sans nous être assuré de ce qui avait paru avant nous. Ils ont remplacé la Bibliographie par la publicité.

V

Il y a longtemps que j'ai montré l'inefficacité des mesures policières. Quand l'inondation a eu lieu on ne peut plus ramasser les gouttes d'eau. Il fallait avoir une politique de l'immigration pour avoir des frontières d'une étanchéité contrôlable. La police française ne dispose des moyens nécessaires ni en hommes ni en argent pour assurer l'exécution des jugements ou des mesures prises contre les étrangers. Et, comme aucun pays voisin ne veut les accepter, ils restent à notre charge, devenant indésirables, même quand ils ne l'étaient pas à l'origine.

Et comme nos gouvernements successifs ignorent tout de la question, on en vient aujourd'hui à penser au groupement de fermes, à la création de minorités ethniques sur le sol français — tandis que certaines de nos colonies pourraient devenir colonies de peuplement, la population indigène y étant encore clairsemée. Mais quand même avec sélection, et, cette fois ,en y ajoutant le panachage, car il ne faut non plus y créer de minorités ethniques coloniales. On parle vaguement d'une nouvelle répartition de la population, on fait des articles très prudents pour tâter l'opinion. Il a été question, paraît-il, de

parachever l'exode rural de certaines localités pour les repeupler avec des réfugiés, sans panachage, ni sélection. Des parlementaires ont subi de ces suggestions. On a invoqué notre pouvoir de résorption — qui est réel je crois (cf. *Revue d'Anthropologie* 1933, *Bulletin de l'Académie des Sciences morales et politiques* 1934, *Congrès de l'Association française pour l'avancement des Sciences* 1925, *l'Immigration polonaise en agriculture, in Concours médical et Bulletin de l'Académie de Médecine* 1928 (etc., etc.), — et cela, au moment même où les minorités ethniques servaient de prétexte aux spoliations les plus effrontées; en bref, on cherche la solution là où elle n'est pas parce qu'on ne veut pas accepter le principe de la sélection comme base et seule base possible d'une saine immigration.

Il ne suffit même pas que quelques personnalités, politiques ou non, aient de telles idées en propre, ou en subissent la suggestion pour justifier des décrets-lois augmentant le danger actuel au lieu de le limiter d'abord, et de le diminuer ensuite. Il faut qu'elles retournent à l'école et apprennent l'histoire, la géographie, la psychologie, la biologie pour pouvoir élaborer ensuite cette bonne synthèse que devrait être un décret-loi. La démagogie des négateurs ne vaut pas mieux que celle des politiciens, car le plus souvent le négateur s'occupe aussi de politique : c'est ce qui fausse la science.

N'oublions pas que la sélection doit aboutir à la qualité. Un éleveur qui ne choisirait pas ses reproducteurs lorsqu'il voit son troupeau ou ses chevaux diminuer en qualité, perdrait très rapidement la totalité de son élevage : en quatre ou cinq ans. Les fabricants de décrets-lois ignorent toutes les lois des croisements et nient l'existence des races ou leurs différences, ce qui revient au même, et, ipso facto, s'imaginent qu'on peut marier sans aucun danger un Asiatique avec une Occidentale. Alors, c'est la destruction de la race-résultat (la race des chevaux dits de pur-sang est une race-résultat que l'on a mis six siècles à créer, du XIIe au XVIIIe : elle est le produit d'au moins huit races choisies, différentes; depuis le XVIIIe siè-

cle, on la conserve par la sélection des reproducteurs). Au contraire, marier une Française avec un Scandinave, un Batave, un Wallon, c'est pratiquer un croisement de retrempe normal, parce que les aires géographiques correspondent avec les aires d'origine. On pourrait se reporter à mon étude intitulée : « Histoire démographique, biologique et religieuse de l'Immigration franco-néerlandaise » — in : *Bulletin de l'Académie des Sciences morales et politiques,* année 1938 (n° de septembre-octobre). Quand on veut réussir un croisement de retrempe, il faut prendre dans les rameaux de la même grande famille et dans une aire aussi homogène que possible (histoire, psychologie, sangs, généalogie, etc.). De 1378 à 1700 les croisements franco-hollandais et néerlando-français ont été constants. En 1700, sur 750.000 habitants, la Hollande comptait 150.000 Français. Aujourd'hui, un nom propre hollandais sur trois ou quatre est la traduction d'un nom français. Lisez seulement la composition du ministère hollandais que vient de former M. Colyn (23 juillet 1939).

Tout le monde oublie la sélection, même d'excellents auteurs. Cela n'est pas une excuse. Cela montre simplement la nécessité de ramener les gens à l'observation objective.

VI

Des textes ont été préparés depuis trois ans; j'en avais préparé moi-même dès 1924. (Feuille d'observation généalogique, familiale, héréditaire, et sanitaire). Les choses se sont compliquées du fait des réfugiés, de leurs races, mais aussi du fait de notre non-préparation depuis 1913 — car c'est environ cette année-là que la France est redevenue pays de grande immigration. Et malgré nos talents d'improvisateurs, nous n'avons rien fait de bon : nous avons trop attendu, nous voici dans une impasse.

Ces textes nouveaux montrent que nous n'avons pas conservé seulement le culte de l'incompétence, mais aussi, comme l'ajoutait Faguet, l'horreur des responsabilités, car le démocrate ne veut pas que personne puisse com-

mander: la responsabilité confère l'autorité. Notre Français moyen a donc conçu un Conseil supérieur des étrangers composé de fonctionnaires de rangs divers avec un secrétaire général qui en serait le maître s'il en avait le caractère et l'ambition. Il faudrait seulement qu'il soit un Français de vieille souche, de généalogie contrôlée et de haute culture — car s'il n'était qu'un naturalisé de fraîche date ou un Français de race asiatique, ses antipathies seraient fort dangereuses. Si c'est un homme sans énergie ni initiative, il sera inutile. Ce Conseil supérieur a eu comme prédécesseur un Comité interministériel d'Immigration qui siégeait aux Affaires étrangères il y a quinze ans et n'a jamais rien fait qui vaille parce qu'aucun de ses membres, tous fonctionnaires, n'avait jamais vu un immigré. Ce Conseil supérieur dont le décret de création (1938) n'a jamais été promulgué était complété par une commission consultative des réfugiés, d'une composition moins administrative, offrant l'apparence d'un appel limité aux compétences — cet appel appartenait au Président du Conseil et à son secrétaire d'Etat. Il aurait donc fallu être bien en cour. Enfin, on avait créé une commission de surveillance des frontières pour la France et une dans chaque département. Autant dire que tout se serait réduit en palabres et que la frontière serait restée aussi perméable qu'à présent.

On a aussi élaboré un statut légal des étrangers dû à la collaboration de personnalités d'origines très diverses — d'où de curieuses conceptions si l'on veut bien se rappeler que c'est nous qui avons construit la maison que l'on prétend habiter en commun — telles : une sélection intérieure basée sur une amnistie générale, d'où intégration des indésirables de toutes races, nationalités et catégories; la création d'un droit assurant des conditions minima de vie, de travail et de sécurité. Jamais aucun Français n'a reçu ce droit au travail et à la vie que les étrangers veulent se faire octroyer du seul fait de leur intrusion; un droit d'association d'ordre idéologique, culturel ou syndical. Ce bloc enfariné vous dit-il quelque chose?

Les droits civils dans les conditions du droit interna-

tional (?) avec comme seule réciprocité les obligations militaires prescrites par le décret-loi du 12 avril 1939. Alors n'importe quel nouveau venu pourra prétendre à l'égalité avec ceux qui ont construit la maison. En raison de l'amnistie préconisée, c'est le croisement de substitution sans aucune sélection. Quant aux sanctions, leur élasticité permettra tous les abus; l'expulsion n'étant guère possible, ce sera la résidence forcée. Et puis, aucune sanction ne pourra être prononcée contre l'étranger avant qu'il ait été répondu à la demande de résidence... autrement dit la procédure viendra à son secours s'il sait s'en servir — et il le saura, parce que nombre de ses compatriotes seront avocats et hommes d'affaires aptes à le diriger. Et l'humanitarisme s'en mêlant on retombera dans la même anarchie qu'à présent. A moins que les Français diminuant de nombre passent sous la coupe d'une de ces minorités ethniques désormais pourvues des droits que leur confère le statut.

On a même essayé d'ouvrir la porte aux étrangers en ce qui concerne l'Agrégation de médecine.

Quant à la naturalisation quelle que soit les exigences ou enquêtes dont on l'entoure, elle n'offrira aucune garantie puisqu'il n'y aura pas eu sélection préalable en vue d'obtenir la qualité.

Tout ceci ne constitue pas encore une politique de l'immigration puisque aucune des opérations qui doivent avoir lieu avant le passage de la frontière n'a été ni n'aura été réalisée.

Il est un fait à observer: dans tous les articles, publications et projets, c'est qu'on ne mentionne jamais la politique de cette autre démocratie : les Etats-Unis. On ne la cite pas, et pour cause, c'est que les Etats-Unis tout démocrates qu'ils sont, ont édicté des règles de sélection avant l'admission dans le pays, règles qui ne sont pas encore complètes mais qui assurent nombre d'éliminations tant au point de vue race que nation, fortune, instruction, maladies et surtout aliénation mentale.

Il y a une zone barrée qui occupe tout le tiers médian de l'Asie et dont aucun habitant ne peut s'installer aux

Etats-Unis; il y a l'exclusion totale des Japonais; il y a les « quota » sur la zone de l'Atlantique, quota par nations; il y a l'obligation d'avoir au moins 500 dollars, soit 19.000 fr. par personne — en France zéro francs —; il y a l'obligation de savoir au moins lire, écrire et compter dans sa langue maternelle; il y a celle de n'être ni infirme ni malade pour ne pas tomber, dès l'entrée, à la charge de la collectivité; il y a l'examen très sévère relatif à l'état mental. L'examen de l'état de santé a lieu une première fois dans le pays d'origine, une seconde au poste d'embarquement, une dernière en arrivant à Ellis Island.

En France, quand on soumet l'étranger à un examen médical, c'est à l'intérieur du pays. Il est trop tard.

Les Etats-Unis sont payés pour être sévères en ce qui regarde l'hérédité mentale. C'est chez eux que Mac Auliffe a relevé le cas de la famille Jukes qui, de 1674 à 1915, a fourni, sur 2.094 membres : 600 débiles mentaux, 140 criminels dont 7 homicides, 300 prostituées et dans laquelle 20 personnes seulement purent vivre sans le secours de l'Etat; celui de la famille Ben Ismaël qui, depuis 1790, a fourni 1750 sujets tarés; celui de la famille Andréas Zéro qui, en huit générations, a donné autant de mentaux que la famille Jukes.

Trois familles à patronymique oriental et à métissage anglo-saxon probable.

Mais ce n'est que dans la seconde moitié du XIXe siècle que les Etats-Unis ont eu une politique de l'immigration basée sur des règles sélectives.

VII

Si donc on veut sincèrement jeter les fondements d'une politique de l'immigration qui protège la race-résultat française du croisement de substitution, qui au contraire retrempe cette race dont il reste encore dans nos provinces tant de beaux exemplaires physiques, intellectuels et moraux, seuls vrais représentants de notre race, fixés à notre sol depuis avant les Gaulois, cette race qui a bâti la maison aujourd'hui envahie, il faut de toute nécessité recou-

rir : pour le très proche avenir à la sélection; pour le présent, à la colonisation et dans les deux cas, procéder sans délai à la préparation du greffé : colonie ou métropole. Faute de quoi on refera une France sans Français et cela ne vaudra plus la peine d'y vivre, car peut nous chaut d'être commandés par des Italiens ou des Russes ou des Espagnols ou des Allemands ou des Arméniens ou d'autres encore.

L'assimilation elle-même commande cette sélection.

Xénophile oui, mais avec discernement. Alors, c'est la méthode de sélection à quatre degrés : race, nation, famille, individu. Caractères géographiques, psychiques, historiques et anthropo-biologique de la race, respect de la frontière des sangs et des aires géographiques, choix des nations prolifiques et désireuses de nous donner du monde, examen de la famille au point de vue des tares héréditaires et des maladies mentales, examen médical, policier et manuel ou intellectuel de l'individu. Création de quota véritables, chaque année, suivant la nature de la main-d'œuvre désirée ou les résultats de l'assimilation déjà opérée. Les trois premiers choix ont lieu dans les pays d'origine, le dernier à nos frontières terriennes ou maritimes. Il est opéré au dehors par les soins d'une mission française. Cet organisme existait d'une manière rudimentaire en Pologne et en Tchécoslovaquie, mais on l'a supprimé par raison d'économie. Organisation de la frontière où les étrangers seraient obligés de subir le quatrième examen (pas les touristes ni les voyageurs ordinaires, bien entendu) sanitaire. A ce moment aurait lieu aussi l'examen du dossier professionnel et celui du dossier policier. Refoulement impitoyable de tous les infirmes, malades, mentaux et même douteux, quota pour limiter les nationalités et les races suivant les besoins, refoulement des Asiatiques, c'est-à-dire de tous les gens originaires de pays de civilisation et de psychologie asiatiques, limitation à 5 % de l'admission de sangs B pour les races ou peuples dont la formule sanguine dépassera 15 % de sangs B, lorsque ces races ou peuples seront européens ou blancs d'Afrique; pour les autres, refoulement,

le choc des hérédités étant fort à craindre pour la descendance.

Mais la politique de l'immigration comporte aussi la préparation du greffé, préparation d'ordre matériel, moral et financier. Cette préparation doit porter sur touttes les branches de l'activité nationale. C'est une réforme générale et profonde pour notre pays où les applications modernes et pratiques de la science n'ont pas encore été comprises ni systématisées. Les transports automobiles déterminant la répartition des centres scolaires, par exemple. Je me borne à cette brève indication, cette question dépassant par trop les limites que le titre m'impose. J'y reviendrai.

En agissant ainsi, on garantira la qualité des métis et c'est là la grande affaire — car, comprenons bien, n'estce pas, que le terme de métis ne s'applique pas seulement aux produits européo-asiatiques ou européo-africains; l'enfant d'un Hollandais et d'une Française est aussi un métis, mais tandis que le premier sera un inadaptable, l'autre sera d'emblée un adapté. Je pourrais citer des familles entières, actuellement vivantes, où le métis inadaptable existe dans la proportion de un sur quatre, deux et parfois trois sur quatre individus. Pensez aussi aux tares héréditaires comme l'épilepsie, l'hémophilie, le daltonisme, etc.

Le métissage provoque la désunion physique et psychologique de la race, sa dislocation nationale, il rompt son unité. Alors, apparaissent les idées et les conceptions baroques — ne pas confondre avec originales.

La sélection est la condition « sine qua non » du bon métissage, l'adopter c'est assurer un bon « croisement de retrempe » à notre population française qui en a grand besoin. Connaître l'aspect biologique de l'immigration, c'est protéger la vie du pays tout en assurant son renforcement, c'est choisir les locataires de la maison que nous avons construite.

Dr RENÉ MARTIAL.

LE CAPITAINE JOVE

—

A Albert Béguin.

— Il faut en finir! déclara le Capitaine Jove, en donnant une dernière pichenette à son beau costume militaire, qu'il n'avait pas quitté depuis vingt ans, mais qui lui semblait toujours aussi neuf, malgré la légère décoloration de l'étoffe et des dorures... Il faut en finir!

Il jeta un suprême coup d'œil sur le décor banal qu'il allait quitter — poufs, acajou, peluches — et sur les figures de ses proches, qui soudain lui parurent ce qu'elles étaient : plates, sans relief, comme il convient à des portraits photographiques rangés dans leur album, constata avec satisfaction que les cadres occupés respectivement par sa femme et sa belle-mère étaient vides, ce qui lui donnait beaucoup de latitude pour réaliser le projet qu'il venait de former, rit tout bas et longuement à la pensée du bon tour qu'il allait jouer « à ces chipies », et se mit en devoir de sortir.

Ce ne fut pas aussi difficile qu'il l'aurait supposé. Il en fut même étonné. Vingt ans d'immobilité et d'ennui! On aurait pu craindre pour beaucoup moins d'être ankylosé, surtout de ne pas pouvoir retrouver son volume normal, cette troisième dimension dont on ne s'habitue jamais tout à fait d'être privé. Mais nullement! Tout se passa le mieux du monde. Le Capitaine s'étira, se détira, se déplia dans tous les sens, bomba le torse, retroussa sa moustache avec le petit air coquin qu'il avait gardé de son temps de sous-lieutenant, inclina son képi sur l'oreille et, se glissant hors de l'album, quitta pour toujours cette demeure imprégnée d'une odieuse respecta-

bilité et de pensées mesquines, cent fois recuites dans le jus de l'hypocrisie et de la contrainte.

Le lieu où il se trouvait lui parut des plus réjouissants. Non qu'il eût en soi-même rien de remarquable, mais il constituait la première étape de l'évasion et, comme tel, il était empreint d'un charme unique.

Rien, absolument rien n'y rappelait l'intérieur d'où il venait de s'échapper. C'était certes un salon, s'il fallait en croire la présence entre ses quatre murs de larges tentures de velours rouge, comme il y en a dans les immeubles les plus luxueux; de consoles tout en flammes d'or sur le marbre desquelles étaient posés des pendules, des vases de la Chine, des orgues à serins, des obus, des bouquets de mariées, des phonographes; enfin d'une harpe monumentale et digne d'être chatouillée par des ongles d'Impératrice. Seulement, la harpe n'avait plus qu'une corde, les pendules étaient sans aiguilles, les vases de Chine dépareillés, et quant aux tentures de velours leurs plis somptueux drapaient l'absence de toute fenêtre avec une emphase sarcastique... Par la porte ouverte de plain-pied sur le trottoir, on voyait une rue bizarrement remplie de ferrailles rouillées et de guenilles pluvieuses.

— Que c'est beau, tout cela! murmura le Capitaine. Que c'est poétique!

Hélas! il ne pouvait s'agir de s'y attarder. Car sa femme et sa belle-mère n'étaient pas loin : l'une à papoter chez quelque voisine, l'autre au marché peut-être : mais elles ne tarderaient point à rappliquer... Il n'avait pas médité vingt ans cette fugue pour tout rater au dernier moment. Néanmoins, il ne put s'empêcher de rester là quelques minutes, à humer dans ce salon aux relents de moisissure l'air enivrant de la liberté.

En s'approchant de la harpe, il s'aperçut qu'il n'était pas seul. A la place qu'aurait dû normalement occuper l'Impératrice mélomane, était assise, dans un fauteuil de tapisserie, une vieille dame qui somnolait. Se doutant probablement de quelque chose d'insolite, elle se secoua légèrement, prit dans une sébile qui se trouvait à sa

portée sur un guéridon un œil de verre, le plaça dans son orbite et regarda curieusement l'intrus : avec cet œil, avec cet œil unique et qui n'en paraissait que plus malin.

— Que faites-vous là, Capitaine? demanda-t-elle alors, sur un ton sévère.

— Je fais ce que je veux! riposta l'officier, avec une insolence de matamore, en frisant sa moustache. Puis il se mit à siffler un air de chansonnette polissonne, qu'il avait entendu jadis, bien avant son mariage, sur la scène d'un beuglant de garnison :

Vous êt's marié
Monsieur Prosper,
Vous en avez
Bien l'air!...

Ce quatrain parut changer du tout au tout les dispositions de la vieille dame. Son visage s'éclaira de bienveillance, sa bouche s'ouvrit en un sourire d'extase et, dans la mesure où un œil de verre peut briller d'attendrissement égrillard, cet œil brilla... Elle aveignit sur une console une boîte à musique et en fit tourner le bouton de dessus. Aussitôt l'appareil s'ouvrit, découvrant six panneaux intérieurs chargés de cigares et, comme si un orchestre pour insectes s'était mis de la partie, le Capitaine eut la surprise de s'entendre accompagner par cet instrument saugrenu.

Il faut croire que cet air éveillait dans le cerveau de la vieille dame des souvenirs bien émouvants, car elle porta la main à son corsage comme pour réprimer les battements d'un cœur en tumulte. Puis elle se leva et, tout en se dirigeant vers son visiteur inattendu, elle se mit à le couvrir d'un regard si passionné qu'il en eut peur. Et cette peur ne tarda point à se transformer en une épouvante horrifiée quand la fausse harpiste, souriante de trente-deux dents trop belles pour n'être pas les sœurs en artifice de son œil étincelant, s'écria :

— Tu ne reconnais donc pas ton Hortense, celle qui t'apprit cet air? O Théodore, quelle ingratitude est la tienne!

Mais l'Ingrat était déjà loin. Terrifié comme devant l'apparition d'un revenant, il s'était échappé du fallacieux salon... non sans avoir cueilli, sur un panneau de la boîte à musique, un des cigares qui s'y pavanaient, et l'avoir allumé à la flamme d'une veilleuse brûlant devant une icone russe.

Une fois dehors, et se croyant en sûreté, il se retourna pour voir à quel danger il venait d'échapper. Quoiqu'il n'eût pas, en ce moment, le cœur disposé à s'attendrir, il ne put s'empêcher d'être ému en surprenant le manège de l'abandonnée. Sans un mot, mais hochant la tête comme quelqu'un qui marmonne : « C'était à prévoir ! » elle referma la boîte à musique, qui se tut non sans avoir poussé un faible cri de protestation, se rassit auprès de la harpe, ôta son œil de verre et le replaça avec soin dans la coupelle.

Tout cela était bien triste, mais il n'y avait rien à faire pour y remédier. Et d'ailleurs, le capitaine Jove avait reporté sur les vieilles dames en général la haine et la rancune qu'il nourrissait à l'égard de sa redoutable belle-mère. Tant pis pour la sentimentale Hortense ! tant pis pour ses souvenirs de garnison ! Il haussa les épaules comme pour secouer l'importun fardeau de la compassion, et poursuivit sa route.

Sa route ! C'était bien une manière de parler. Car le mot route suppose un but, et le capitaine Jove n'avait pas la moindre intention d'aller ici ou là plutôt qu'ailleurs. Il flânait. Il savait n'avoir qu'une chance sur cent-mille de rencontrer maintenant les deux femmes qui avaient empoisonné sa vie depuis vingt années, et il ne pensait à rien d'autre qu'à jouir du temps qui passe... Il se sentait léger comme une plume, et il avait l'impression d'être porté par le vent de la Vie, doucement, maternellement. Pendant toute la première partie de son existence, qu'avait-il fait sinon d'obéir à des consignes, à des ordres, et de se conformer à des coutumes dont personne n'avait daigné lui expliquer le sens? et, dans la seconde partie, qu'avait-il fait, sinon d'écouter

les commentaires à l'infini de sa famille sur ces mêmes coutumes, sur ces consignes, sur ces principes? Une vie de larve, en somme, une vie de reflet!... Maintenant seulement commençait la vraie vie.

Et quel bon cigare il fumait! tout en s'avançant au milieu d'une foule bruyante, occupée à fouiller, — du regard, de la main, du bout de la canne ou du parapluie, — dans le tohu-bohu d'objets échoués sur les trottoirs ou promus à l'honneur de siéger à la montre des boutiques. Qu'ils semblaient affairés, tous ces explorateurs du Marché au Puces! absolument comme si leur bonheur avait dépendu de la trouvaille d'un soulier parmi ces régiments de souliers démobilisés, d'un vieux sabre parmi cet arsenal d'armes rouillées et tordues, moins encore : d'un clou, d'une agrafe ou d'une clef... Il haussa les épaules. Ces êtres lui semblaient fous. Et pourtant ils ne lui étaient pas antipathiques, puisqu'ils étaient, après tout, ses premiers compagnons au pays merveilleux de la Délivrance. Il se frayait, non sans peine, un chemin parmi cette multitude aussi confuse que les débris qu'elle prospectait, il se faisait l'effet d'un navire fendant les vagues de la mer, avec pour cheminée ce cigare qui fumait, dont les volutes bleues montaient doucement vers le ciel gris.

Au fur et à mesure qu'il s'éloignait d'Hortense, les souvenirs du passé lui revenaient à l'esprit, et il se mit à chantonner de nouveau l'air fameux de sa jeunesse :

Vous êt's marié,
Monsieur Prosper,
Vous en avez
Bien l'air!...

Marié! Mais, justement, il ne l'était pas, alors. Junie, la redoutable Junie laissée dans l'album de famille n'existait pas encore. Il était libre, il faisait ce qui lui passait par la tête. Il fréquentait les cafés-concerts, et c'est dans un de ces établissements qu'il avait rencontré Hortense, alors dans tout l'éclat de sa beauté de gommeuse. Deux kilomètres de volants à ses jupons en

cloche, et un sourire canaille accompagnant une voix hélas! déjà un peu fêlée, il n'en fallait pas davantage pour enflammer le cœur d'un sous-lieutenant. Il l'avait enlevée à tous ses camarades, il avait eu trois duels à cause d'elle. Quelle aventure magnifique! Et qu'il est doux d'être le don juan même d'une simple sous-préfecture!... Mais, ô tristesse! la diva était devenue une pauvre marchande de bric-à-brac, alors que lui était resté un fringant militaire. Ce que c'est que de nous!

Comme il s'avançait, en proie à ces pensées à la fois mélancoliques et douces, il se produisit quelque chose d'extraordinaire. Le cigare, après avoir brûlé sur une longueur de deux centimètres, fit entendre un faible grésillement et, tout à coup, comme sous la poussée d'un ressort intérieur, une sorte de fuseau de papier en jaillit, qui s'étala aussitôt en éventail, et sur cet éventail apparut le portrait d'une jeune fille comme il n'y en a certes jamais dans la vie réelle, comme on n'en voit justement que sur ces images où toutes les fantaisies de l'imagination et du désir sont permises : les couvercles de boîtes de bonbons, les calendriers et les annonces d'apéritifs.

Il poussa un cri : un cri d'admiration.

D'un coup d'œil, il avait embrassé ce tableau enchanteur : dans le creux d'un arc-en-ciel renversé, le céleste visage d'un rose de confiserie, encadré de cheveux comme seuls en auraient pu fabriquer les orfèvres, l'air de mélancolie qu'on attribue à la pudeur disposée à tout admettre, la main droite tenant dans ses doigts fuselés un verre rempli d'un liquide qui ne pouvait être qu'un philtre d'amour, et même (détail absurde, dont la vulgarité positive le fit sourire de pitié) le numéro de téléphone placé dans le coin de la composition, et qui était le seul vestige d'une inscription commerciale, par ailleurs complètement effacée :

Empyrée 00.07

Hélas! il n'eut pas le temps de se livrer à une longue contemplation. Car, au bout de quelques secondes, d'un

remous de la foule qui l'entourait et le pressait, surgit une espèce de voyou au teint bilieux, au masque exotique, et vêtu de guenilles, qui se jeta sur lui et lui arracha l'éventail d'un geste brusque, mais affreusement bien calculé. L'étonnement du capitaine Jove fut tel qu'il en demeura comme pétrifié, regardant son agresseur s'éloigner à toute vitesse, en brandissant son trophée d'un air de défi : ce qui lui permit de voir, en un éclair, briller une fois suprême le sourire, plein de promesses, de l'apparition. Alors, une colère sans nom s'empara de lui. Il sentit qu'il lui fallait à tout prix retrouver cet homme, le punir et reprendre son bien, que c'était pour lui une question de vie ou de mort.

Fonçant à travers la foule sans plus se soucier de sa densité que si tous les individus qui la composaient eussent été autant de gouttes d'eau dans une masse liquide, il entreprit de rejoindre son voleur.

— Arrêtez-le! criait-il. Arrêtez-le, ce sale métèque!

Mais personne ne se souciait, en obtempérant à un tel ordre, de prendre parti dans cette querelle. Les gens se contentèrent de s'écarter, comme ils l'avaient déjà fait sur le passage de l'escarpe, et le capitaine Jove put filer pour ainsi dire en droite ligne dans la direction de son ennemi. Il était encore d'une agilité surprenante pour un homme qui avait passé tant d'années aplati dans un album, et il aurait sans aucun doute rattrapé le tire-laine, si ce dernier n'avait pas eu l'immense supériorité de connaître le quartier, alors que Jove, ne l'ayant jamais vu de sa vie, s'y sentait complètement perdu. La fripouille inventait mille ruses pour se dérober à la vue de son poursuivant. A un certain moment, passant devant un étalage de vieilles hardes, il se saisit d'une couverture de voyage qui traînait là, et dont les vives couleurs (orange et violet) lui parurent, qui sait pour quelles raisons? convenir à ses louches desseins. Qui pourrait soupçonner un marchand de tapis? pensait-il sans doute. Mais rien de ce manège n'avait échappé à l'œil exercé du capitaine, qui continuait à le serrer de près. Quelle aventure!

A tout instant, le misérable disparaissait dans une ruelle transversale ou s'enfonçait sous le porche d'un passage, et alors le capitaine courait en quelque sorte au jugé, ne s'en remettant qu'à sa colère et à son indignation du soin de l'éclairer sur la route à suivre. Il le perdit ainsi une dizaine de fois, à des intervalles de plus en plus rapprochés, et à la fin ne le retrouva plus du tout.

Alors, exténué, il s'assit sur un banc et, tirant un grand mouchoir de sa poche, il s'essuya le front, puis se mit à réfléchir.

— Quelle aventure! répétait-il. Ah! ce n'est pas ainsi que j'imaginais ma première sortie... Cette course folle, au lieu d'une agréable et lente promenade!... Je n'ai guère de chance. Aussi, comment aurais-je pu supposer que ce cigare, dont je contemplais innocemment les volutes, allait se transformer en une jeune fille? Oh! Dieu! qu'elle était belle! Une fameuse différence avec Hortense! Pauvre Hortense! Et de quoi se contente un sous-lieutenant impécunieux dans une petite ville de garnison! Tandis qu'Iris (car c'est le nom qui vient de s'imposer à mon esprit pour la baptiser et... je ne lui en veux pas d'autre : il est trop bien) tandis qu'Iris, voilà une femme, une femme digne qu'on fasse pour elle toutes les folies! Il faut que je la retrouve. Et, morbleu! je la retrouverai... Seulement, je sens bien que je n'en prends pas le bon moyen. Voyons!... Et d'abord où sommes-nous?

Le capitaine Jove releva sa tête pensive et regarda tout autour de lui. Il s'aperçut que sa course l'avait mené de Saint-Ouen à la rue Royale, et qu'il était midi. Les cousettes sortaient de leurs ateliers et les dactylos de leurs bureaux, en se bousculant et en riant, sous les yeux émerveillés des consommateurs attablés aux terrasses et qui étaient venus de tous les points de la planète pour assister à ce spectacle. Chacune d'elles croyait que le Prince Charmant allait se lever, et lui demander de le suivre sur son yacht de plaisance pour y faire avec lui le tour du monde, mais ce miracle n'arrivait que tous les douze ans, et le capitaine put constater sur chacun de ces

deux milles visages la déception, et la remise au lendemain d'un grand rêve. Aucune d'ailleurs de ces jeunes filles ne pouvait se comparer à Iris. Il haussa les épaules, avec un sourire amer. Puis, sans faire la moindre attention à la curiosité dont il était l'objet à cause de son uniforme, il quitta son banc et vint s'installer, lui aussi, à la terrasse d'un grand café.

Il demanda un porto, qu'on lui servit. Mais, à peine ses lèvres eurent-elles trempé dans le verre qu'il le laissa retomber... Une idée, sans doute venue de l'alcool, lui avait traversé la cervelle. Ah! comment n'y avait-il pas songé plus tôt?

Il se leva, tandis que ses voisins stupéfaits considéraient le verre brisé, le vin répandu et cet homme en costume d'officier de jadis (sans doute un échappé de quelque studio) et il se rendit dans la cabine téléphonique.

Là, il demanda *Empyrée* 00.07.

A peine eut-il obtenu la communication qu'une voix d'une douceur... — ah! pas d'autre mot qu'angélique pour la qualifier! — lui répondit :

— Mais oui, Théo, c'est moi. C'est moi, Iris. Je t'attends. Pourquoi n'es-tu pas venu plus tôt?

Son cœur battit d'une façon si violente qu'il faillit lâcher le récepteur. Il lui fallut faire appel à toute sa volonté pour le retenir dans sa main. La confusion de ses sentiments était extrême. Cependant il fallait répondre. Il pensa d'abord rejeter sur Junie, sur sa belle-mère, la responsabilité de ce retard si tendrement reproché. Mais il se dit que le nom de ces deux dames n'était vraiment pas à évoquer ici, que la seule énonciation en eût été une sorte d'inconvenance.

— C'est ce voyou, balbutia-t-il enfin, tu sais bien...

— Non, répondit la voix, calme, égale, d'une suavité quasi-divine. Je ne te comprends pas du tout. Mais tu m'expliqueras. Dépêche-toi seulement, car tu es en retard, oh! très en retard!

— J'arrive, j'arrive tout de suite. Mais où m'attends-tu?

— Cette question! A l'Olympic, voyons. Mais pas plus

tard que cinq heures, je t'en supplie. Tu demanderas la chambre 333.

Puis, d'une voix plus basse, avec un petit rire plein de sous-entendus :

— Comme si tu ne savais pas le chemin!

Ensuite, il n'entendit plus rien. On avait raccroché, sans doute. Il raccrocha à son tour, machinalement. Que signifiait tout ceci? La tête lui faisait mal. Il n'arrivait pas à comprendre, et cependant... Cependant il y avait une partie de sa vie qui correspondait à cette allusion... Toute une partie, puisque, là-bas, l'angélique, la divine, la reine du cœur, était au courant, qu'elle savait... Mais dans quelle ombre, depuis combien de temps accumulée, cette partie de sa vie était-elle enfouie, comme sous un amas de décombres? Peu importait, d'ailleurs. Le but était là : immédiat, évident. Revoir Iris. Et, du même coup, il *saurait*. Il retrouverait la chose enfouie, le trésor perdu.

Le capitaine Jove quitta la cabine téléphonique et sortit du café par une autre porte : pour n'avoir aucune explication à donner au garçon à propos du vin répandu, du verre cassé. Précaution bien inutile d'ailleurs, car personne ne songeait plus à lui. Dans une ville comme Paris, où les ministères tombent ainsi que des feuilles mortes, la chute d'un verre de porto n'est pas un événement susceptible de bouleverser l'opinion. La rue avait changé de public. Plus de midinettes, plus de jolies filles. Une foule quelconque, à la fois agitée et morne, marchant dans tous les sens, sans but perceptible. Tout à coup, le capitaine Jove s'aperçut qu'il ne savait pas où se trouvait l'Hôtel Olympic, cet hôtel qui pourtant avait dû jouer un si grand rôle dans sa vie, dans sa vraie vie!... Sans doute suffisait-il de s'en informer auprès d'un passant. Ce qu'il fit.

Le passant le considéra un instant avec stupeur. Mais impossible de deviner si c'était parce qu'il ignorait l'emplacement de cet édifice, ou parce qu'il n'avait jamais vu de militaires avec un uniforme aussi insolite. Il

tourna les talons, en poussant un éclat de rire des plus insolents.

Le pauvre Capitaine ne fut pas plus heureux avec un second, ni un troisième passant. Et comme, s'étant approché d'un quatrième, il allait prononcer le mot d'Olympic (mais il ne l'avait pas encore prononcé) un monsieur d'allure triste et distinguée, qui croisait à ce moment leur groupe, s'arrêta net et, abordant le questionneur, il s'écria :

— Monsieur, je vais justement à cet hôtel... Si vous voulez me le permettre, je vous emmène... Mais à une condition : c'est que, auparavant, vous m'accompagniez dans une course que j'ai à faire.

— Oh! vous êtes trop aimable, et je ne sais comment vous remercier. Mais il est nécessaire que je sois à l'hôtel à cinq heures au plus tard.

— Qu'à cela ne tienne! Il n'en est que deux. Nous avons donc tout le temps. Venez.

Il fit un signe. Une voiture, qui devait être non loin de là, vint se ranger contre le trottoir.

— Veuillez monter, Capitaine! dit le monsieur, avec courtoisie.

Et, quand ils furent tous deux installés dans la voiture : une limousine magnifique, il expliqua :

— Je vous connais parfaitement de réputation. Vous êtes le capitaine Théodore Jove. Oh! je sais, je sais. Il s'en est fallu de très peu que vous ne fussiez un héros. Mais les circonstances ne l'ont pas voulu. Ah! les circonstances sont souvent les pires ennemis des héros. Enfin, tel quel, vos mérites sont, pour moi tout au moins, de notoriété publique... Mais que je me présente à mon tour. Le docteur X... Oui, mon nom est très connu... Et je dois dire que j'ai, en effet, réussi pas mal de cures sensationnelles. Mais là n'est pas la question... La question... enfin, voici... Je suis attendu à l'Hôtel Olympic, à cinq heures de l'après-midi, par une femme de toute beauté.

— Moi aussi.

— Cela ne m'étonne aucunement.

— Grands Dieux! serait-ce la même? interrogea Théodore, plein d'inquiétude.

— Et quand ce serait la même, qu'est-ce que cela ferait, voyons? Nous n'allons pas nous troubler pour si peu. D'ailleurs nous verrons bien si c'est la même... Mais là n'est pas la question.

— Alors?

— Alors voici. Avant que je puisse me présenter chez cette créature merveilleuse, auprès de qui j'ai une mission à remplir (mission d'une importance capitale), il faut absolument que j'aille visiter une cliente qui, entre nous (mais surtout n'ébruitez pas ce secret terrible), est amoureuse de moi... Elle pourrait, si je ne lui accordais pas préventivement cette compensation, se venger d'une façon redoutable. Mais, pour que cette entrevue ne risque pas de tourner à ma confusion, en entraînant ma perte, il importe qu'un tiers soit présent. C'est pourquoi je vous ai demandé de m'accompagner...

— Mais comment saviez-vous que je désirais me rendre à l'hôtel Olympic?

— Rappelez-vous que je suis le docteur X..., et que le docteur X. sait tout, répondit le monsieur sur un ton péremptoire; et, sans quitter son masque de gravité mélancolique, il se mit à se taire avec force.

Le capitaine Jove l'examinait avec un certain étonnement. Car le docteur n'avait vraiment pas le visage d'un galant qui court à un rendez-vous avec une femme de toute beauté. Il passait la main dans sa courte barbe poivre et sel, et regardait droit devant lui, sans que la moindre lueur de plaisir ou d'impatience passât dans ses yeux... Enfin, c'était peut-être un homme qui avait l'habitude de se maîtriser.

Cependant, la limousine filait à toute allure. Les faubourgs avaient succédé aux quartiers peuplés, la banlieue aux faubourgs, et maintenant c'était la campagne, une campagne morne et plate, des deux côtés d'une route noire, bordée d'arbres rabougris. Il semblait qu'elle ne dût jamais finir, cette route... Parfois, elle montait le long d'une pente douce, au delà de laquelle on espérait

que le paysage changerait un peu, mais, une fois qu'on était au sommet et qu'on s'apprêtait à redescendre, on s'apercevait que la route simplement allait se lancer à l'attaque d'une vallée toute pareille à la précédente, et le capitaine commençait à se demander s'il n'avait pas commis une grave imprudence en confiant sa destinée à ce médecin énigmatique quand, tout à coup, la voiture stoppa et le docteur, ouvrant lui-même la portière, s'écria :

— Nous sommes arrivés !

Théodore le suivit. Au bord de la route s'élevait un mur très haut. Le docteur longea ce mur et, après trois bonnes minutes de marche, se trouva devant une porte basse dont il tira la sonnette. Un valet de chambre vint ouvrir, et les deux visiteurs entrèrent.

Emboîtant le pas au domestique, — qui devait les attendre, car il ne leur posa, en les voyant, aucune question — ils s'engagèrent dans un couloir interminable, étroitement serré entre deux murs d'une hauteur insolite. Enfin ce couloir consentit à s'élargir en un vestibule pareil à un parloir de couvent et, ce vestibule lui-même une fois traversé, les deux hommes furent introduits, toujours sans un mot, dans un salon immense et rempli de meubles de marqueterie d'une somptuosité extraordinaire, mais si bas qu'on avait l'impression de se trouver dans un souterrain et qu'on se courbait malgré soi pour ne point heurter du front les poutres ouvragées et peintes du plafond. Le plancher était lui aussi de marqueterie, de même couleur que les meubles, en citronnier pâle, et si férocement encaustiqué que le capitaine, qui n'avait plus l'habitude de cette sorte d'appartements, se retint à l'épaule de son interlocuteur pour ne pas tomber.

A l'entrée des visiteurs, deux dames se levèrent d'un canapé sur lequel elles étaient assises. Toutes deux vêtues de noir, mais l'une avec une sévérité monastique, tandis que l'autre, visiblement la maîtresse de maison, arborait une robe de satin, craquante comme un million de feuilles mortes et surchargée d'ornements en dentelles d'une valeur inestimable et d'un mauvais goût en

quelque sorte pathétique. Elle tenait à la main droite un éventail.

— Ah! s'écria-t-elle, en portant à son cœur l'autre main, ah! Docteur, vous enfin!... Il y a bien dix ans que je vous attendais.

— Dix ans! riposta le docteur en consultant sa montre, je reconnais bien là votre exagération habituelle... Enfin, comme vous voudrez. Je me garderais de vous contredire. Mais, d'abord, permettez-moi de vous présenter mon grand ami le capitaine Jove. Nous sommes désormais inséparables.

Et de pousser en avant son compagnon, dans l'intention évidente de créer une diversion. Théodore aurait donné gros pour s'échapper. Le rôle qu'on prétendait lui faire jouer lui était fort désagréable. Mais aucune issue n'était visible. Et d'ailleurs comment se serait-il retrouvé, tout seul, dans le dédale de cette demeure. Il fit donc contre mauvaise fortune bon cœur, et s'inclina avec politesse. La dame lui jeta un regard d'une férocité d'oiseau de proie, et elle pâlit plus encore, c'est-à-dire que, de pâle qu'elle était, elle devint verte... Puis ses yeux fixèrent le docteur avec une supplication désespérée, comme pour dire :

— Allez-vous cesser ce manège atroce? Je vous attends depuis toujours, j'ai tout fait pour me procurer cet instant d'entretien seul à seul avec vous, et voilà que vous m'imposez la présence d'un tiers!... M'expliquerez-vous enfin le secret de votre conduite?

A quoi le docteur répondit par un regard d'une courtoisie à la fois onctueuse et glaciale, en remettant les choses au point par ces quelques paroles, qui tombèrent dans le silence de ce lieu clos avec une sonorité de glas :

— Je n'ai que quelques minutes à vous consacrer, vous le savez bien.

Sur ces entrefaites, la dame de compagnie s'approcha de Théodore et, le faisant asseoir près d'elle sur une causeuse, entama avec lui une conversation d'un caractère nettement mondain, lui demandant les dernières nouvelles de la grande vie parisienne à laquelle elle sem-

blait croire que son interlocuteur prenait une part active et brillante : « Y avait-il longtemps qu'il n'avait déjeuné avec le duc de Morny? Que devenaient les canards de Monsieur Grévy? Laquelle de ces deux étoiles : Hortense Schneider ou Gaby Morlay, brillait-elle le mieux dans les pièces de Meilhac? M. Marcel Proust avait-il réussi à marier sa fille au duc de Guermantes? etc. etc... »

Le capitaine ne répondait que du bout des lèvres et tout à fait au hasard à ces questions oiseuses. Toute son attention était tendue vers le couple qui, derrière lui, se livrait au plus orageux des dialogues, mais sur un ton si sourd qu'il n'en percevait pas un éclat. Seuls, les gémissements et les soupirs de la dame de satin noir parvenaient à son oreille et lui faisaient mesurer l'ampleur du drame passionnel au milieu duquel il était tombé, comparse ridicule, à la fois indispensable et superflu. Comme une poussée congestive, une irritation montait en lui. Il avait beau se répéter que rien de tout ceci ne le concernait, il ne pouvait lutter contre je ne sais quel sentiment de culpabilité... Après tout, de quoi s'agissait-il? d'une femme au grand cœur torturée par un égoïste cynique, qui poussait la perversité jusqu'à venir la braver dans la retraite où elle aurait peut-être pu se résigner à la longue, en entretenant de beaux souvenirs. Quel était son rôle à lui, un militaire, un paladin? sinon d'intervenir, et de prendre en mains la cause de cette infortunée... C'était un cas de conscience. Il n'aurait pas la paix du cœur avant de l'avoir résolu dans le sens qu'exigeaient l'honneur et le... enfin les sentiments qui... Oh! l'embarras d'avoir à se retrouver au milieu de ces complications psychologiques redoublait sa colère. Furieux, il se retourna et...

Mais ce qu'il vit brisa net ses velléités d'intervention. Surprise par le regard de cet étranger au moment où elle esquissait le geste de se jeter aux genoux de son bourreau, pour le retenir à tout prix, fût-ce par la violence de ses deux faibles bras, lianes dérisoires de l'amour, la dame en satin noir, offensée, se releva brusquement et retomba dans son fauteuil, en lançant à

son intempestif chevalier un regard à le foudroyer de honte. Puis, — sans cesser de braquer sur lui ce regard chargé d'une haine incommensurable, — elle ouvrit, pour se donner une contenance, son éventail, et en fit battre l'aile un instant devant son visage livide...

...Et sur cet éventail, le capitaine Jove aperçut le portrait de l'Eblouissante, qui lui était apparue au moment de l'explosion de son cigare.

Si brève, ou peut-être si fallacieuse, que fût cette vision, elle suffit à modifier le cours de ses pensées en lui rappelant ce qui était le but, non seulement de sa promenade, mais de sa vie même. Il porta la main à son cœur et le sentit battre, à deux temps, nettement, indiscutablement : « I-ris! I-ris... » Ah! que lui importaient désormais les crises sentimentales d'un morticole sadique et d'une vieille folle perdue dans une campagne déserte? Ce qu'il fallait, c'était retrouver la jeune fille, courir à son rendez-vous. Et par conséquent quitter au plus vite ces lieux étouffants. On n'avait déjà que trop perdu de temps.

Il se tourna vers le médecin pour le lui faire remarquer. Mais celui-ci n'avait pas attendu jusque-là pour procéder à ses préparatifs de départ. Déjà il remettait ses gants et prenait son chapeau... Puis, s'inclinant devant la dame, qui haletait dans son fauteuil :

— Il faut maintenant que je prenne congé, déclara-t-il. Je vous supplie de m'excuser. Une opération très urgente!.. Mais vous savez que je vous consacre toujours tout le temps dont je dispose.

— Oh! répondit la victime, avec un éclat de rire plus pénible qu'un sanglot. Tous les dix ans!

— C'est beaucoup, répliqua le docteur sans quitter son effrayant sourire, c'est beaucoup pour moi, tous les dix ans...

Même si Théodore n'avait pas été attendu, il lui aurait été impossible de demeurer une minute de plus dans ce salon, dont l'atmosphère était à un tel point saturée d'angoisse, de chagrin et d'énigme... Il tourna les talons avec empressement. L'abandonnée fit mine de se lever

pour reconduire ses hôtes, mais ses forces la trahirent. Elle retomba sur son siège, et sa tête, comme celle d'une poupée brisée, s'affaissa sur l'accoudoir, au creux de son bras replié... Et l'on entendit, comme dans un murmure :

— Madame Pulchérie, veuillez accompagner ces messieurs.

La dame de compagnie s'empressa d'obéir, et les deux hommes s'engagèrent à sa suite dans un corridor étroit, décoré de tableaux de batailles, qui déboucha dans une cour intérieure, toute dallée de porcelaine et remplie de lauriers-roses et de tubéreuses, dont le plafond était cette fois le ciel lui-même, un ciel d'un bleu profond, chaleureux, éblouissant. C'était un spectacle d'un tel calme et d'une telle beauté que, malgré sa hâte, le capitaine Jove ne put résister à l'envie de s'y reposer quelques instants. Il était d'ailleurs épuisé par les émotions qu'il venait de subir. Il s'assit donc sur un banc de marbre, et se mit à contempler le jet d'eau qui jaillissait au centre du patio, dans une vasque d'albâtre. Quelque chose lui frôla la joue. C'était, au bout de sa branche, une rose qui se balançait suavement sous le souffle d'une imperceptible brise, et cette rose était si exactement de la même couleur que les pommettes de la jeune fille de l'éventail qu'il ferma les yeux de douceur, comme si c'était là un message adressé à travers l'espace par sa mystérieuse amie... Un indirect baiser, d'une tendresse, d'une subtilité angéliques.

— Une seconde, n'est-ce pas? docteur, murmura-t-il. Une seconde et je vous suis.

Une seconde, c'est bien peu de chose. Et Théodore aurait juré que, malgré son désir de prolonger une telle extase, il n'était resté qu'une seconde à savourer la délicieuse confidence du jet d'eau, des fleurs et du beau ciel tropical. Oh! oui, il aurait pu le jurer. Et pourtant, lorsqu'il rouvrit les yeux, il s'aperçut avec stupeur qu'il était seul, Madame Pulchérie et le médecin avaient profité de sa courte défaillance pour s'éclipser. C'était comme s'ils n'avaient jamais existé. Pas le plus petit bruit de pas

s'éloignant, de porte claquante!... Il était seul, et la perfection surnaturelle de ce silence dans ce décor de Paradis ne faisait qu'accroître l'angoisse qu'il commençait à éprouver... Il appela. Personne ne répondit. Il tourna autour de la vasque, explora tous les recoins du vaste patio, fouilla les buissons. Rien. Pas même un oiseau, pas même un insecte. Non seulement aucune voix ne fit écho à sa voix, mais nulle issue, nulle part, n'était visible. Il chercha par où il était entré, en vain. Il souleva les plantes grimpantes qui couvraient de leur feuillage épais une des murailles : elles ne dissimulaient aucun pertuis. Enervé, il tournait en rond dans cette cage de fleurs, s'épuisant en cris et en injures. Seul le jet d'eau faisait entendre sa réponse cristalline, avec une indifférence d'éternité.

Furieux, il voulut arracher, pour la piétiner, la Rose, la rose du message illusoire, la fleur de la tentation. Il ne réussit qu'à s'écorcher longuement, profondément, la main aux fortes épines de la tige. Désespéré, il plongea son pauvre visage dans ses paumes, et il sentit, sur ce visage barbouillé, le contact gluant, l'odeur affreuse et molle du sang...

Alors, il se mit à pleurer. Cet homme qui avait commandé des bataillons, enlevé des femmes et des redoutes, traversé des salves d'artillerie, pris part à des corps à corps au sabre avec des soldats de tous les pays, et qui avait subi vingt-cinq ans les scènes d'une épouse et d'une belle-mère également redoutables, ce héros, pour la première fois de sa vie, il pleurait. Mélangée au sang de ses veines, l'eau de ses yeux composait une mixture de désolation et d'horreur, où ses lèvres trouvaient un goût, ses narines une odeur de folie... Il faisait retentir l'air immobile de ce lieu enchanté d'une longue clameur de bête captive, de loup tombé dans un piège.

Cette rage trouva sa fin dans son propre excès. Epuisé, à bout de forces, le capitaine Jove se traîna jusqu'au banc de marbre, et s'y laissa une seconde fois tomber. Le contraste que cette station présentait avec la première

était si saisissant qu'il ne put s'empêcher d'en rire. Un long rire sardonique, aux éclats déchirants.

— C'était bien la peine, vraiment! soupira-t-il. A quoi m'a servi de vouloir m'évader, attaquer de front mon destin? Certes, je m'ennuyais là-bas, dans cette famille de platitude et d'acrimonie... mais ici!... Que fais-je, ici?

Et il considérait, avec un dégoût profond, ce décor qui, tout à l'heure, lui avait fait l'effet de l'antichambre de l'Eden, et qui n'était qu'une prison. Tout à coup, à ses pieds, il aperçut quelque chose de blanc, une feuille de papier pliée. Il la ramassa, l'ouvrit et y lut ces mots, tracés hâtivement au crayon :

Un bon conseil : renoncez à votre rendez-vous. L'heure est d'ailleurs passée depuis longtemps.

Il n'y avait pas de signature, mais dans le coin de gauche en haut, cette formule, gravée en caractères d'imprimerie :

Docteur X.
Avenue des Champs-Elysées.
Nez, gorge, oreille.
Maladies de l'âme.

Cette lecture ranima la rage du Capitaine Jove, et la porta à un degré supérieur à celui de tantôt. Exaspéré, mais lucide, le prisonnier avait maintenant un autre but : se venger. Puisque, en effet, Iris était perdue pour lui, que du moins le misérable paie de sa vie l'inconcevable, la démoniaque malice avec laquelle il a arraché son bonheur à un passant inoffensif.

Le Capitaine était doué d'une force peu commune. Il se saisit du pilier de la vasque d'albâtre, l'arracha comme il eût fait du tronc d'un arbuste et, s'en servant comme d'un bélier, il s'attaqua à la muraille du patio. Elle était épaisse et elle résista longtemps. Mais il finit par en venir à bout : à un certain moment, il vit une lézarde apparaître, noire sur la blancheur de la chaux. Peu à peu, cette lézarde s'agrandit, et la maçonnerie s'écroula. Quand la brèche fut assez large pour lui livrer passage, Théodore, sans

prendre la peine de s'essuyer le visage ni les mains, s'y faufila. Il était libre.



Certes, il n'avait pas pensé retrouver, au delà de cette brèche, la limousine dont il était sorti tantôt avec le docteur, ni le point de la route où elle avait stoppé. Mais, tout de même, il ne se serait pas attendu à un tel changement de paysage. Rien, absolument rien, n'était pareil : ni les perspectives, ni la végétation, ni l'éclairage, rien. On ne pouvait décemment donner le nom de route à cette piste rocailleuse et semée de fondrières, serpentant à travers la désolation sans arbres d'un plateau couleur de fer et, de tous les côtés de l'horizon, borné par un cirque de montagnes nues et si hautes qu'elles devaient, à toute heure du jour, intercepter la lumière du soleil, d'ailleurs découragé de contempler pareil abandon. Un crépuscule éternel semblait l'unique habitant assez intrépide pour se risquer dans un lieu aussi morne. Et pourtant, il n'en était rien. Dans la pénombre, qui commençait à se répandre sur le site, un homme vivait. Et il faisait de la musique. Drapé dans un poncho de couleurs vives (aussi inattendu qu'une fleur dans le désert), un Indien accroupi, et le visage indistinct sous son immense chapeau, tirait d'une flûte primitive des accents d'une beauté indicible et d'une telle détresse qu'elle donnait envie de se précipiter dans le ravin, ou de se livrer, — comme on se jette dans les bras d'un ami, — aux griffes des condors là-haut traçant dans le ciel leurs hiéroglyphes mystérieux.

Le Capitaine Jove s'approcha de l'Indien, qui ne bougea d'une ligne et continua de jouer, comme il eût achevé sa prière du soir. Et, qui sait? c'était peut-être sa prière du soir... On ne distinguait, sous l'ombre du chapeau, que les mains du musicien, et sa flûte, qui était faite d'un os de mort. A quoi le capitaine comprit qu'il se trouvait sur un plateau des Andes, en plein pays Inca. A ce peuple vaincu, accablé par un destin terrible, ne pouvait en effet convenir, pour chanter son désespoir surhumain, que cet instrument funèbre, arraché au squelette même de la femme

aimée, et disparue... Les Andes!... Mais Théodore n'eut pas le temps de s'étonner d'un tel dépaysement, car, l'homme ayant relevé enfin la tête, il reconnut en lui, drapé dans la couverture (orange et violet) dérobée à l'étalage de Saint-Ouen, le voyou du Marché-aux-Puces, le voleur de l'Eventail.

Son premier mouvement fut de lui sauter à la gorge. Mais il se ressaisit presque aussitôt. C'est que, depuis, bien des choses s'étaient passées qui avaient modifié la couleur de ses pensées. Qu'était en effet cette offense, enfantillage d'un loustic faisant une farce à un promeneur, en comparaison de celle de l'autre, de l'homme savant et pondéré qui, sans motif, froidement, cyniquement, détruit les raisons de vivre d'un de ses semblables et le réduit au désespoir?... Et d'ailleurs le regard que l'Indien relevait vers lui était chargé d'une si évidente, d'une si incontestable ignorance du passé que, n'eût été la ressemblance *absolue* des deux visages, le capitaine Jove aurait pu croire qu'il se trompait, et que l'escarpe du Boulevard Ornano avait, par un hasard inouï, un frère jumeau aux antipodes. Pourtant, c'était bien le même personnage? Mais qu'importait maintenant? Maintenant, cet homme, unique habitant avec lui de ce désert, cet homme devenait son compagnon, et peut-être son sauveur. Par malice cependant, il demanda :

— Et mon cigare?

L'autre le regarda d'un air absent, puis, hochant la tête, et employant le doux mot *quechua* qui veut dire à la fois père et maître :

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, *taita,* répondit-il. Je n'ai pas de cigare. Je n'ai que ma *quena.*

Ces mots firent tomber Théodore dans une rêverie profonde. N'y avait-il pas, en effet, entre cette flûte macabre et le cigare deux fois volé, une analogie singulière? De leur cylindre magique ne sortait-il pas des rêves également étranges? Ici, un visage de femme, prémonitoire, attirant; là, une mélodie qui, à peine exhalée, se dissolvait dans l'air du soir, ajoutant à l'océan de mélancolie du crépuscule ce mince filet de cristal liquide, cet affluent

d'amour et de désespoir... Non, vraiment, le Capitaine Jove n'avait plus envie de se venger. Il sentait son âme envahie de je ne sais quel attendrissement qu'il ne comprenait pas bien lui-même et qui lui inspirait des gestes comme il n'en avait jamais fait. Il posa sur l'épaule de l'homme une main lente et, doucement :

— Je te pardonne, mon ami.

— Je ne comprends pas, señor, répéta l'Indien.

— C'est inutile. Tout cela n'a plus d'importance. Lève-toi, et sois mon guide : car, tu le vois, je suis égaré.

Le sauvage se leva, inclina la tête en signe d'assentiment, et se mit en marche sur la piste raboteuse dont ses pieds nus devaient connaître depuis longtemps les moindres accidents, car ils se posaient dessus avec une infaillible certitude et une légèreté qui tenait du prodige.....

— Quel est ton nom? demanda Théodore.

— Yupanqui. C'est celui que portait un roi de mon pays, il y a des siècles.....

— Où me mènes-tu?

— A la ville.

— Comment s'appelle cette ville?

— Je ne sais pas. C'est la Ville, je ne lui connais point d'autre nom.

— Est-elle grande?

— Oh! oui. Elle n'a pas de fin..... Quand on y entre à l'aube, le soleil se couche qu'on n'en est pas encore sorti.

— Est-ce loin?

— Nous y serons demain. Patience!

— Est-ce là que tu demeures?

— Non.

— Alors pourquoi?

On y joue une pièce magnifique. Tout le peuple y assistera... Il faut que le *taita* vienne avec moi.

— Je ne pourrais jamais marcher toute la nuit.

— Qu'à cela ne tienne! Si le *taita* est fatigué, il n'a qu'à le dire. Je le porterai sur mes épaules.

— Oh! non! non! s'écria Théodore, révolté à l'idée

de traiter ainsi un de ses semblables en bête de somme. Je te suivrai.

Mais il avait trop présumé de ses forces. Il vint un moment où, la fatigue l'emportant, il trébucha sur les pierres du chemin... Alors, sans tenir compte de ses protestations, Yupanqui le hissa sur son dos et, le retenant par les mains, continua la route en le portant. Le capitaine était tellement épuisé que, ses yeux se fermant en dépit de ses efforts, il s'endormit.

FRANCIS DE MIOMANDRE.

(*A suivre.*)

PETITE IMAGERIE POÉTIQUE

—

UNE POMME

A Louis de Gonzague-Frick.

Une pomme tombe sur l'herbe tendre.

Qu'est-ce qu'une pomme, quand minuit sonne et que personne — ni le chat, ni Newton — et que personne ne l'entend?

Newton dort toujours. Le chat est à ses amours comme la fille du village. Est-il fol? Est-elle sage?

Le vent murmure : « C'est de leur âge... la fille sage... »

Autant en emporte le vent...

La fille n'est pas sage. Ses lèvres molles sont la corolle offerte aux baisers du galant. D'un même élan, Amour les porte et les transporte loin du temps.

Loin du temps, la tête vire, le cœur soupire, le corps se tend; le corps se tend, le corps se donne et s'abandonne ardent et fol et consentant...

Une fille tombe sur l'herbe tendre.

Quand minuit sonne, qu'est-ce qu'une pomme dans la main d'un galant? Qu'est-ce qu'une pomme qu'un homme prend quand minuit sonne et que personne ne l'entend?...

... La fille est à ses amours, le chat est sur la tour et Newton dort toujours...

—

L'ALCHIMISTE

A Nicolas Beauduin.

Je prends couleur et malaxe et triture : voici douceur.

Je prends douceur et, d'aventure, en fais douleur.

De ta douleur je te délivre par lèvres et par livres.

De lèvres je te sèvre et de livres te prive, effaçant ta joie brève.

Rompant les entraves insignes, je triture et malaxe sans trève.

D'un signe je fais une vigne et d'un poisson une moisson. Allons à la ligne.

Je convertis ligne en trait et trait en pré.

Sur le pré, je pose une planche qui devient route blanche.

Un oiseau hante une haute branche et chante auprès de la chute d'eau. Chut... Do... Une chatte blanche — d'un blanc si pur — sur le mur se penche. L'oiseau se perche en lieu plus sûr.

Faute de billes ou de balles, une perche dans l'eau fait des bulles.

Auprès de la meule, la mule pille la paille avec les poules. Près de sa mère, un enfant moule des pâtés de sable sous la table. Sa sœur, pâle sirène, serine une chanson sereine. Sire l'âne l'accompagne. La campagne est couleurs.

Je prends couleurs et malaxe et triture :
ma compagne est douceur.

A. DEVAUX.

LOUISE DE BETTIGNIES

SOUVENIRS ET DOCUMENTS INÉDITS

—

Le 4 mars 1920, une foule nombreuse suivait dans les rues de Lille le corps de Louise de Bettignies, restitué par l'Allemagne. Dans la rue Nationale, les drapeaux tricolores flottaient, cravatés de noir; l'armée escortait un léger cercueil placé sur une prolonge d'artillerie, et avant le service funèbre, debout au milieu du parvis de l'église Saint-Maurice, le maire socialiste de la ville, Delory, rendait un public hommage à « la citoyenne de Bettignies ».

Louise ne se fût pas offusquée de cette expression. Elle fut, en effet, citoyenne autant qu'on peut l'être, puisqu'elle se sacrifia à sa patrie.

On exalte maintenant partout sa mémoire. A la suite du livre de M. Antoine Redier, *La Guerre des femmes,* plusieurs autres lui ont été consacrés; des films et des pièces de théâtre l'ont popularisée. Et depuis 1927, un monument sculpté par M. Réal del Sarte montre, aux portes de Lille, le visage qui incarne l'héroïsme féminin pendant la guerre.

§

Ce visage de Louise de Bettignies m'apparaît deux fois sur le champ du souvenir.

Son visage d'enfant, d'abord. Elle était mon aînée de six ans, et je la voyais le plus souvent à Valenciennes chez notre commune grand-mère, qui prisait médiocrement ses allures indépendantes et n'en cachait ni

son déplaisir, ni ses inquiétudes. Louise était blonde, petite et frêle, avec un visage mobile, des yeux aigus qui semblaient fureter de tous les côtés. Elle ne tenait pas en place. Il est vrai que les jours où je la voyais ainsi — elle pouvait avoir douze ans alors — étaient ses jours de sortie. Pensionnaire avec sa sœur Germaine au couvent de la Sainte-Union des Sacrés-Cœurs, les bonnes religieuses nourrissaient sur son compte, à ce que j'ai su, des opinions analogues à celles de ma grand'mère. Cependant elle travaillait de façon à leur donner satisfaction. Peut-être pour mieux apprendre la géographie, elle faisait collection de timbres-poste. Je vois encore son album, guère plus grand qu'un portefeuille. Elle l'apportait chez nous, dans notre maison de la rue des Anges, le confrontait avec ceux de mes sœurs, se livrait en leur compagnie à ce petit trafic d'échanges bien connu de tous ceux qui furent peu ou prou dans leur vie des adeptes de la philatélie.

Pendant les vacances, elle retournait avec Germaine chez ses parents qui habitaient à Saint-Saulve, village situé à une portée de canon des remparts de Valenciennes, — non encore démantelés, — une maison de campagne antique et simple, remplie d'enfants, car Louise avait de nombreux frères et sœurs. Le salon était peuplé de cérémonieux portraits d'ancêtres, et l'on y voyait aussi de fines statuettes en biscuit de Tournai ou de Saint-Amand. Originaire, en effet, de la première de ces villes, la famille de Bettignies avait transporté dans la seconde, au début du XIX[e] siècle, l'industrie de la porcelaine et de la faïence. Parmi ces tableaux et ces objets d'art, rien ne nous plaisait davantage qu'une aquarelle représentant *Le lapin et la sarcelle* d'après la fable de Florian : lui assis paisiblement dans son nid servant de nacelle, et elle, touchante de dévouement ingénu, le sauvant en le traînant à la remorque au moyen d'un brin de jonc.

A quelques pas de la maison, un calvaire s'érigeait sur une petite place. Le Christ suspendu à l'arbre de la croix s'abritait sous un rustique exèdre. Je l'ai revu, ce Calvaire après l'armistice, presque détruit par les obus;

mais restauré depuis, il est redevenu tel que Louise le connut vers le temps de sa première communion.

Après le visage de l'enfant, celui de la jeune fille ne m'apparaît pas moins nettement : ovale, encadré de cheveux blonds, les yeux bleus, gais et vifs, exprimant l'insouciance du risque, — elle n'avait pas peur de vivre ! — et parlant avant que la bouche ne s'ouvrît.

Louise, qui avait conquis de nombreux diplômes, entre autres celui d'Oxford, s'était révélée une intellectuelle. Particulièrement douée pour les langues vivantes, elle savait à fond l'anglais, l'italien et l'allemand. Mais n'étant nullement livresque, elle ne disait rien qui ne fût spontané, piquant, audacieux parfois, étant le résultat de son observation personnelle et indépendante.

Il lui arrivait encore de scandaliser un peu notre grand' mère. En été, nous avions parfois de joyeuses réunions de famille à Bonsecours, lieu de pèlerinage situé à douze kilomètres de Valenciennes sur la frontière franco-belge, et quand l'un des jeunes gens offrait une cigarette à Louise, elle ne la refusait point.

Plus tard, lorsque ma tante de Bettignies, devenue veuve, habitait à Lille une maison de la rue d'Isly, et que j'avais chez elle mon petit appartement d'étudiant, ma désinvolte cousine apparaissait à l'improviste, venant de Londres ou de Vienne, de Milan ou de Bruxelles, — Bruxelles où elle devait retourner à maintes reprises pendant la guerre au cours de ses aventureux voyages, et la dernière fois pour y être condamnée à mort. Je nous revois assis dans la vérandah, parlant politique, littérature, peinture. Je me rappelle avoir eu avec elle, vers 1908, une conversation sur la carrière qu'elle eût souhaité embrasser si elle avait été entièrement libre de choisir. Elle eût voulu faire de la littérature ou du journalisme, écrire pour commencer dans les colonnes de *La Dépêche* dont elle connaissait le directeur, M. Henri Langlais, car il habitait la même rue.

Les événements se chargèrent de donner une autre direction à son esprit. Romanesque peut-être, elle n'avait jamais été une rêveuse, si toutefois on peut savoir « à quoi

rêvent les jeunes filles ». Elle donnait surtout l'impression d'une fille active, douée d'une volonté et d'une ardeur peu communes, quoi qu'elle entreprît. Ses parents avaient connu des revers de fortune et il lui avait fallu agir, dès toujours. Formée par l'adversité, elle était prête à remplir la mission de dévouement et de risque quotidien qu'elle assuma avec une admirable maîtrise d'elle-même.

J'ai retrouvé l'autre jour dans un lot de photographies jaunies, celle où Louise toute petite, gracieuse et mutine, tient une poupée presque aussi grande qu'elle. Et je connais dans un album une sépia signée par elle à dix-huit ans, qui représente une jeune mère tournant son rouet près du berceau de son enfant : elle ne connut pas ces joies-là, non plus qu'aucune gloire artistique ou littéraire, réservée qu'elle était à une autre vocation et à une autre gloire.

Pauvre Louise, le lot commun des femmes — la paix et la douceur d'un foyer peuplé d'enfants — ne fut pas pour toi. Tu n'étais point destinée à filer la laine auprès d'un berceau. Dans tes yeux bleus, qui pourtant savaient caresser , il y avait une lueur d'acier. A d'autres l'utile quenouille : tu étais née pour ceindre l'épée et chevaucher.

§

Louise de Bettignies commença par s'improviser soldat avec sa sœur Germaine, qui vit encore, et à laquelle une juste citation devait, par la suite, conférer la croix de guerre (1). Ecoutons celle-ci nous faire un récit tout simple de ce début du siège de Lille au cours duquel toutes deux ravitaillèrent les chasseurs du commandant de Pardieu au péril de leur vie.

Le samedi 9 octobre 1914, on apprenait que des patrouilles allemandes étaient déjà tout autour de Lille. J'étais arrivée de Roubaix le samedi vers 5 heures du soir, et en arrivant j'apprenais que des goumiers s'étaient battus place de Strasbourg

(1) Mariée depuis quelques années en 1914, Mme Houzet de Bettignies habitait alors Roubaix; son mari, mobilisé, l'avait quittée dans les premières semaines de la guerre.

(dite place Ronde) avec quelques patrouilles allemandes déjà entrées dans Lille.

Rue d'Isly, devant la maison de ma mère, il y avait des soldats français qui étaient chargés de surveiller les remparts et les alentours de la porte de Béthune. Les habitants avaient reçu l'ordre de rester chez eux, volets fermés et lumières éteintes.

Le dimanche 10 octobre, j'allai avec Louise entendre la messe de 9 heures à l'église St-Martin d'Esquermes. Brusquement, pendant que le prêtre était en chaire, quelqu'un étant venu lui dire quelques mots, il descend tout de suite sans terminer son sermon, et tous les fidèles quittent l'église. Cependant quelques personnes restent pour entendre la fin de la messe. Louise et moi, après la communion, nous partons.

Dans la rue, on entendait de nombreux coups de fusil, et le canon dans la direction de la porte de Béthune. En retournant à la maison, nous avons vu des troupes d'infanterie et des goumiers qui se battaient tout le long des remparts. — Tout l'après-midi, la fusillade et le bruit du canon n'ont fait qu'augmenter; nous avons été obligées de descendre à la cave, et sur l'ordre de l'autorité militaire, d'éteindre toute lumière. Nous sommes restées, Louise et moi, dans la cave, tout l'après-midi et toute la nuit.

Le lundi 11 octobre, n'y tenant plus, nous avons voulu savoir ce qui se passait à la porte de Béthune. Nous y avons été, Louise et moi. La fusillade faisait rage. Les soldats n'ayant plus rien à manger ni à boire, nous les avons ravitaillés le mieux que nous avons pu en leur portant toutes les provisions que nous avions à la maison, 60 bouteilles de vin, du fromage, du rhum, etc. Nous longions les murs en nous courbant et en nous couchant. Parfois, nous devions nous arrêter. Le plus difficile, en arrivant au bout de la rue de Béthune, était de traverser la place pour rejoindre les soldats le long des remparts, car la fusillade et la canonnade faisaient rage. Par ailleurs, le bombardement de Lille se continuait toujours, c'était effrayant. En montant aux étages pour voir si la maison ne prenait pas feu, nous avons pu voir qu'une grosse partie de la ville était en flammes. Nous avons fait alors quelques préparatifs dans le cas où nous aurions été obligées de fuir, et

j'avais convenu avec Louis de nous retrouver à Bully chez notre frère Albert (2).

Toute cette journée du lundi 11 octobre et une grosse partie de la nuit fut bien terrible pour nous. Plus de lumière, plus d'eau, les conduites étant coupées. On entendait les balles claquer sur les murs. Toutes deux dans la cave et tout habillées, on se demandait à chaque instant ce que nous allions devenir.

Le mardi 12 octobre vers 4 heures du matin, la fusillade devenait moins forte; et voyant que toute résistance devenait inutile, beaucoup de soldats, pour éviter d'être faits prisonniers, recherchaient partout dans le quartier des effets de civils pour essayer de s'échapper. En effet, vers 4 heures, des soldats sont venus chez nous pour nous demander des vêtements. Peu de temps après nous sommes sorties, et avons pu voir dans le quartier et aux alentours de la porte de Béthune des fusils et des équipements abandonnés par les soldats. Nous avons appris par la suite que les Allemands avaient fait bien des prisonniers.

Ce 12 octobre, vers 9 ou 10 heures du matin, le feu a cessé, mais Lille brûlait. Le bombardement avait duré quarante-huit heures, du dimanche au mardi.

Vers une heure de l'après-midi, Louise est sortie pour aller chez Mme Féron-Vrau et chez le docteur Surmont. Elle est rentrée vers cinq heures, j'étais bien inquiète. Elle m'a raconté que beaucoup de maisons brûlaient encore, surtout du côté de la gare de Lille.

Pour le bombardement, le gros de l'artillerie allemande était établi sur le nouveau boulevard Lille-Roubaix-Tourcoing, auprès du Croisé-Laroche.

Le mercredi 13 octobre, vers 11 heures, les troupes allemandes sont entrées dans Lille, beaucoup par la porte de Béthune. Combien c'était triste de voir cela!

Après avoir naguère affronté la mitraille comme font

(2) Ingénieur à la Compagnie des mines de Béthune, Albert de Bettignies assuma pendant toute la guerre la tâche difficile d'exploiter plusieurs puits à proximité immédiate de l'ennemi, en dépit des bombardements et des nappes de gaz. Il succomba, peu après l'armistice, aux fatigues et aux risques qu'il avait courageusement endurés.

les soldats, en se courbant, en rampant, en se couchant lorsqu'on ne peut plus avancer, les deux sœurs sont là, aux fenêtres, frémissantes, à peine cachées par un frêle rideau de mousseline, et le cœur battant à se rompre. Quelle n'est pas leur souffrance en voyant défiler les feldgrauen qui chantent la *Garde sur le Rhin* ou qui clament : *Gloria, victoria!*

Le jeudi 14 octobre, avec un laisser-passer demandé à l'autorité allemande, je suis retournée à pied à Roubaix. J'ai pu voir en traversant Lille les immenses dégâts du bombardement. Sur le nouveau boulevard, il y avait encore beaucoup de troupes allemandes. J'y ai vu notamment des goumiers et des soldats d'infanterie faits prisonniers et emmenés par les Allemands.

Par la suite, j'ai fait plusieurs fois le parcours à pied de Roubaix-Lille et retour pour revoir Louise qui était restée seule rue d'Isly.

Puis, petit à petit, sous le joug allemand, la vie a repris peu à peu. Les tramways lillois ainsi que les trams entre Lille-Roubaix-Tourcoing ont recommencé à circuler. Les journaux ne paraissaient plus, et ce qui était pénible, c'était d'être privé de nouvelles.

L'angoisse est d'autant plus grande pour Germaine de Bettignies que son mari, M. Houzet, est aux armées. Le 27 novembre 1914, elle entreprend, toute seule, une périlleuse odyssée, traverse la Belgique, et par Gand gagne la Hollande, puis s'embarque pour l'Angleterre et met enfin le pied sur les quais de Boulogne. C'est la première femme qui ait réussi à s'évader du pays occupé par l'ennemi pour rentrer en France libre : elle fraye ainsi la voie à sa sœur qui multipliera, nous l'allons voir, les aventureux voyages de ce genre.

§

Pour le moment, Louise habite seule la maison de la rue d'Isly en attendant que son amie Mme Féron-Vrau lui ait trouvé une personne de confiance. La jeune fille occupe au second une chambre qui donne sur la rue, sa chambre

habituelle. Un lit de fer peint en blanc, très simple. Une cheminée pourvue d'une « prussienne » qui se trouve de circonstance. Sur une belle commode ancienne, héritage de famille, sont posés des flacons, les menus objets d'un nécessaire de toilette, et la lampe à pétrole qui, pendant les longues soirées solitaires, éclaire les photographies des êtres chers accrochées au mur. Elle songe à son père, mort en 1903, quand elle avait vingt ans, et à sa mère dont elle se trouve séparée...

Mais déjà l'action la requiert. Elle observe l'envahisseur, recueille des renseignements, achemine vers la frontière les anciens soldats de la garnison de Lille qui y vivent cachés, et un beau jour, en février 1915, se dirige elle-même vers la Belgique et la Hollande, puis vers l'Angleterre, et se trouve enfin rentrée en France libre.

Quand elle débarque à Dieppe et se rend à Saint-Omer où sa mère est réfugiée avec une de ses sœurs, Mme d'Argoeuves, elle est déjà au service des Alliés, car à Folkestone, elle a fourni de si précieux renseignements aux officiers anglais qui l'interrogeaient, que ceux-ci lui ont demandé de retourner à Lille. Le 23 février, à la veille de rentrer en France envahie, elle écrit de Folkestone à sa sœur Germaine :

Je prendrai le premier paquebot qui marchera, Flessingue ou Rotterdam; bloquée quatre jours à Boulogne, je suis arrivée (nuit de dimanche) ayant fait une excellente traversée; me voici encore en panne, et je désire repartir le plus vite possible, mais les Hollandais craignant le blocus ont arrêté leurs paquebots. Il me faut être philosophe et attendre. J'avoue que cette attente ne m'est guère agréable!!!

Et lui parlant d'une de leurs sœurs qui venait alors de mourir à Lourdes :

La mort de Marie me fait beaucoup de peine, son souvenir ne me quitte guère; Mère m'a dit combien elle avait souffert courageusement et la mort très sainte qu'elle a eue. Tout ce que mère m'a dit m'a beaucoup édifiée; espérons que le bon Dieu nous fera la même grâce. Je suis contente que cette

pauvre Marie ait tant aimé Lourdes, la Sainte Vierge l'aura prise sous sa protection pendant ses dernières semaines. Je me sens fort triste en pensant à tout ceci, et il me faut beaucoup de courage pour rentrer à Lille *seule* et avec le souvenir de cette pauvre Marie partie.

Dieu lui a fait une grande grâce, et je vais beaucoup prier pour qu'elle soit bien vite auprès de Père et de Marguerite (3). A qui le tour?

Louise avait donc des pressentiments. Et malgré tout, elle retournait au danger. De Sas-de-Gand, le dimanche 14 mars, elle écrit encore à Germaine avant de passer la frontière hollando-belge en compagnie d'un fraudeur :

Je pars ce soir, mon homme est retenu; je serai demain à midi à Bruxelles et après-demain à Roubaix. Si tu avais l'intention de revenir, je pense te rendre service en te disant d'attendre, car tu rencontreras les difficultés suivantes :

1° En Angleterre, il te faut un permis spécial du Home office (ministère de l'intérieur) avec les noms et adresses de deux personnes anglaises qui répondent de ta personnalité.

2° Arrivée en Hollande, il te faut être Belge, car les Françaises ne peuvent entrer en Belgique. Avec une carte d'identité, tu obtiendras un passe-port belge au consulat belge (ceux de Bréda et de Terneuze sont très bien), et avec ce papier, tu obtiendras un passe-port allemand chez le consul allemand (celui de Bréda, de Rosendaël et de Terneuze, très bien). Tu auras une vingtaine de francs à payer pour ces papiers à moins que tu n'obtiennes en Angleterre du consul belge une carte de *Réfugiée*, ce qui te simplifiera les frais. Autrement, pour passer sans passe-port, tu viendras où je suis en ce moment et on t'indiquera l'homme qui te passera.

Donc, elle, en ce qui la concerne, préfère se passer de toutes les formalités compliquées qu'elle vient d'énoncer. Goût du risque, un des traits certains de son caractère.

Elle ajoute plus loin :

Tu devines si mon retour m'est pénible; de retrouver la

(3) Une autre de ses sœurs, décédée religieuse du Sacré-Cœur.

maison avec Marie partie, de revoir sa chambre, ses affaires, etc., etc., de reprendre le joug allemand après avoir goûté d'un air de liberté.

Elle finit enfin de la sorte cette longue lettre :

Mère m'a dit que ton voyage et arrivée avaient fait sensation; je t'en félicite et j'espère que tu deviendras l'héroïne et la bonne fée de tous nos amis du Nord.

L'héroïne! Si courageuse que se fût montrée Mme Houzet de Bettignies en passant la première de France occupée en France libre, c'est pourtant à elle-même, Louise, que ce rôle périlleux et glorieux allait être dévolu.

D'une part, elle eut à faire parvenir aux Alliés des renseignements militaires : passages de troupes, dessins du système des tranchées ennemies, emplacements de batteries ou de dépôts de munitions; et c'est ainsi que, grâce à elle, l'aviation britannique fit sauter celui de Tourcoing. D'autre part, elle achemina de plus en plus fréquemment vers la frontière les soldats anglais et français demeurés dans le Nord après les combats du début. Ainsi se fit-elle en quelque sorte bergère avec son amie Léonie Vanhoutte, et l'on pense avec admiration aux étapes de trente et quarante kilomètres qu'elles fournissaient alors quotidiennement sur les grand'routes, frêles femmes encadrant des troupeaux de grands garçons désorientés par leur ignorance absolue du pays où le hasard de la guerre les avait jetés, et pour qui elles représentaient bien, suivant la formule britannique appliquée à leur service, l'*Intelligence*.

Voyons-les, de Lille à Tourcoing et à Moucron, puis à Courtrai et à Gand, marcher la nuit comme le jour, camper dans une auberge, ou, s'il le faut, en plein air à l'abri d'une meule de paille, parvenir enfin à ces fils de fer électrisés sous lesquels on doit se coucher en rampant, traverser au besoin l'humidité fétide et noire d'un égout, risquer les balles des Allemands, les mines même dont ils ont semé le sol et qui explosent si on les touche. Dans ces expéditions, les deux jeunes filles se tiennent par le

bras et récitent parfois leur chapelet pour chasser les vagues terreurs de la nuit.

Mais ce à quoi Louise de Bettignies s'appliqua surtout, ce fut à monter, tel un ingénieur, la vaste usine où tout s'entrecroise et se commande, le service général dont elle était le cerveau, qui recueillait le moindre renseignement utile et le faisait parvenir. Alice Dubois — c'était son nom de guerre — commandait à un grand nombre d'observateurs, les uns haut placés dans l'échelle sociale, par exemple M. Paul Bernard, un châtelain des environs (Santes), et d'autres d'un rang modeste. Elle résumait leurs rapports sur de minces feuilles de papier faciles à dissimuler, ou les recopiait sur des morceaux de linge que l'on pouvait coudre dans la doublure des vêtements. Au besoin elle les apprenait par cœur avant de prendre la route.

Elle parlait parfaitement l'allemand, et cela l'aida beaucoup à dissiper les méfiances éveillées par son activité. Pour justifier dans la mesure du possible ses incessantes allées et venues, elle se donnait pour professeur de langue et littérature. Ayant inventé aussi de se faire marchande de fromages, elle en fit venir un jour tout un wagon de Hollande.

D'une telle profession, elle n'avait guère la mine. C'était une fille prompte et malicieuse, qui eût joué la comédie à ravir, et qui la jouait d'ailleurs chaque jour aux Allemands. L'œil curieux et vif, le petit nez droit légèrement retroussé à son extrémité, le visage ovale encadré de cheveux blonds vaporeux, l'ensemble constituait une physionomie mobile, toujours résolue, et qui devenait souverainement impertinente quand elle le voulait. Sous son enveloppe frêle, elle était d'acier au physique et au moral, comme elle le prouva. Elle rompit à la fin, mais ne céda jamais.

§

Ce dur métier, ce surmenage physique et intellectuel, cette activité de tout son être durèrent jusqu'à l'automne de 1915. En septembre, toujours par l'Angleterre, elle revint en France libre pour la dernière fois. Sur cet ul-

time et rapide séjour, je possède un précieux document, une relation écrite par sa mère qui me la remit peu avant de mourir. La voici dans sa teneur intégrale.

Royat, 17 août 1924.

DERNIER VOYAGE DE LOUISE DE BETTIGNIES
A PARIS-PLAGE ET BOULOGNE.

Le mercredi 8 septembre 1915, j'étais pour quelques jours à Paris-Plage, villa St-Jean, chez Albert (4), lorsque je reçus un télégramme de ma fille aînée (5), me disant que Louise annonçait son arrivée au Portel. Rentrée aussitôt, j'étais au chalet avant Louise. Ce ne fut que le jeudi 9, vers les quatre heures de l'après-midi, qu'elle nous arriva. Naturellement, une des premières questions que je lui posai après avoir un peu joui du bonheur de la revoir : « Que fais-tu? car tu fais quelque chose? — Je suis agent de liaison entre la France et l'Angleterre. » Sans m'en dire plus. « Mais, malheureuse, tu peux être fusillée! — C'est ce qui m'arrivera sans doute un jour ou l'autre. »

Elle nous raconta différents passages de frontières [et nous dit] qu'il devenait aussi difficile d'aller de France en Belgique que de cette nation en Hollande. Une fois elle avait passé entre deux fraudeurs ayant chacun à la main un énorme couteau de boucher, et elle me faisait le geste, combien il serait facile de la tuer, ni vu, ni connu. « Tu n'as pas peur? — Il ne faut pas y penser, car on ne passerait pas. » Les couteaux étaient pour tuer les chiens qui auraient pu venir les flairer et aboyer, un pistolet faisant du bruit. Elle nous a fait l'éloge des fraudeurs : « Ils sont coupables devant la loi, mais ce sont de chics types. Lorsqu'un fraudeur nous dit : « Je vous ferai passer », il tient sa parole. Il faut quelquefois attendre un peu, mais il le fait, on peut s'y fier. Naturellement, il s'agit ici des honnêtes, mais ils étaient connus et ont rendu bien des services. »

Elle nous a parlé de son voyage en Angleterre; on passait

(4) Exactement, chez Mme A. de Bettignies, dont le mari avait loué cette villa pour sa famille tandis qu'il demeurait à Bully.

(5) Mme d'Argœuvres s'était installée avec sa mère au petit port du Portel, près de Boulogne.

devant sept commissaires pour examiner votre passeport, puis on quittait le bateau. Le sien vérifié, lorsqu'elle fut sur le ponton, un officier anglais s'approchant et la saluant : « Madame, avant que votre pied ne touche terre, veuillez recevoir les remerciements et les félicitations de l'armée anglaise. » C'était chic! Qu'avait-elle fait? Elle nous confia alors, sous un secret absolu, qu'avertie par Mgr Charost (6) du sort qui menaçait l'armée anglaise, elle avait eu trois quarts d'heure pour quitter Lille. C'était urgent; le lendemain matin, elle était en Hollande. Tout un régiment était sauvé, ainsi qu'une ville du Nord sous laquelle les Allemands avaient creusé un tunnel et l'avaient rempli de munitions. Cette ville, c'est Armentières. Puis d'un autre côté, c'est toute une tranchée électrocutée (*sic*) où les Allemands doivent attirer les Anglais, simulant une fuite. Les Anglais dans la tranchée, les Allemands sortis, une décharge électrique les anéantit. « Nous avons gardé et gardons encore bien des choses qu'on ignore et qu'on n'a pas besoin de connaître, mais qui donnent le frisson. — Vous ne trouverez jamais d'hommes pour faire cela. — Si; tu serais bien étonnée de voir comme le sentiment de l'honneur est encore vivace dans le peuple; pour de l'argent, ils ne le feront pas. « Nous n'avons qu'à travailler, [disent-ils], nous aurons de l'argent. » « Mais dites-leur qu'ils seront cités, auront une distinction, médaille ou autrement, ils marcheront. »

Toute la journée du vendredi 10, sauf le temps d'une visite à Mme S., elle la passa avec nous, nous racontant bien des choses sur Lille, nous parlant de nos amis.

Elle devait partir le samedi matin pour Paris, et s'arrêter à Amiens pour voir le P. Boulangé (7). Ce devait être leur dernière rencontre. Elle avait télégraphié à sa sœur Germaine et à sa belle-sœur, Mme Léon de Bettignies, alors à Versailles, l'heure de son arrivée, et de venir à la gare du Nord. Elle passa quelques heures avec elles, sa belle-sœur la quitta dans la soirée, Germaine à 11 h. du soir lors de son départ pour revenir à Boulogne, séparation bien émouvante.

(6) Alors évêque de Lille.

(7) Religieux de la Compagnie de Jésus qui était son directeur spirituel et à qui elle avait confié son intention d'entrer au Carmel, après la guerre.

J'étais retournée à Paris-Plage, Louise devait y arriver avec ses neveux Stanislas et Raymond d'Argœuves, pour y passer la journée du dimanche, une partie de celle du lundi, et reprendre ce soir-là le bateau pour l'Angleterre et la Hollande. Elle était extrêmement fatiguée, avait demandé un mois de congé pour se reposer, et suivant son expression, avait besoin de soleil. J'ai insisté autant que je l'ai pu. « Nous irons ensemble à Arcachon, tu auras les bains de soleil, tu te reposeras. Tu es bien libre de rester, puisque tu le fais par dévouement. » On lui avait dit : « Mademoiselle, c'est très pressé, c'est urgent. » Et lorsqu'elle parlait de sa grande fatigue, ces messieurs lui disaient : « Nous cherchons quelqu'un pour vous remplacer. » Mais ils ne cherchaient pas, certains qu'ils n'auraient pu la remplacer; et après, certains m'ont avoué qu'on avait abusé de son dévouement.

Comme je lui disais que son frère trouvait que ce qu'elle faisait était magnifique et héroïque, mais [qu'elle] aurait dû penser un peu plus à moi : « Je ne puis penser ni à toi, ni à moi; je dois aller tout droit devant moi, quel que soit le danger. »

Elle reprenait le tram pour Etaples à 2 heures. Tous nous l'accompagnions à l'arrêt du carrefour de la rue St-Jean et de la rue de Paris. Elle s'attarda longtemps auprès des enfants, puis de sa belle-sœur. Le tram arrivant, il me restait à peine le temps de l'embrasser, c'est à peine si j'ai pu le faire. Je la vois toujours sur la plate-forme du tram, ses beaux yeux pleins de larmes sous sa voilette blanche, me faisant signe : « Au revoir! »

J'ai compris pourquoi elle s'était attardée avec les enfants; elle craignait, en restant plus longtemps avec moi, de n'avoir plus assez de courage. Je ne devais plus la revoir.

C'était le lundi 13 septembre, vers 14 h. 30.

Après avoir reconduit ses neveux et quitté sa belle-sœur, elle est remontée. « Donne que je t'embrasse encore une fois, car je puis être fusillée un jour ou l'autre. » Elle nous avait tous revus, sauf son frère Léon qui était au front et son beau-frère Maurice [Houzet] qui était dans une ambulance.

Au moment de rentrer en France [envahie], elle m'écrivit de la frontière, après m'avoir parlé de son voyage : « Tu vois

que ce n'est plus le doux repos de Paris-Plage; mais j'aime encore mieux travailler et me fatiguer puisque c'est la volonté de Dieu. Au ciel, nous nous reposerons. Au revoir, mère chérie, bénis-nous, et prie pour tes enfants qui sont en danger. »

Récit réel et très exact dont je puis affirmer *toute la vérité*.

§

Quelques semaines après avoir tracé les lignes d'adieu que l'on vient de lire, Louise allait être prise. Elle avait eu, c'est vrai, des imprudences folles. On l'avait vue, dans un café de la grand'place de Lille, à côté de Védrines, déguisé en officier allemand, l'aviateur Védrines qui, guidé par ses indications et signaux, avait pu atterrir en France occupée. Son pseudonyme de guerre était Alice Dubois, — ses agents la connaissaient d'ailleurs plutôt sous le surnom de *Vite-Vite,* qui peint bien sa dévorante activité, — mais elle avait dans son sac plusieurs cartes d'identité différentes, et sur elle sa médaille d'enfant de Marie gravée à son nom. Elle s'était tant jouée des Allemands, leur glissant entre les doigts, passant à travers les plus étroites mailles, que finalement elle fut prise. Ce fut le 6 octobre 1915, aux portes de Tournai, à Froyennes, où nos amis belges ont depuis inauguré un mémorial en son honneur. Le poste était à l'estaminet du *Canon d'Or;* Louise, qui n'avait pas de passeport, fut repérée cette fois par des policiers, arrêtée, fouillée. Elle n'eut que le temps d'avaler un pli compromettant qu'elle portait sous le chaton de sa bague.

Puis ce furent les stations du dur calvaire : la prison de Saint-Gilles à Bruxelles, sa condamnation à mort ensuite, commuée par Von Bissing en détention perpétuelle, la prison de Siegburg où, pour avoir encouragé ses compagnes à refuser, comme elle-même, de travailler aux munitions, elle fut mise pendant le glacial hiver de 1916-1917 dans un cachot qui ressemblait à une cage de fer. « Seule la foi me soutient, répondait-elle alors fermement au directeur de la prison, et me garde en vie. Je ne vis pas avec la peur, mais avec l'union en Dieu. Je suis Fran-

çaise, je ne ferai rien contre mon pays, ma conscience et mon honneur. »

Peu de mois auparavant, mais le savait-elle? Louise de Bettignies avait été citée à l'ordre du jour par le maréchal Joffre :

Mademoiselle Louise de Bettignies s'est volontairement dévouée pendant plusieurs mois, animée uniquement par le sentiment patriotique le plus élevé, pour rendre à son pays un service des plus importants pour la défense nationale. A affronté avec un courage inflexible toutes les difficultés périlleuses de sa tâche patriotique. A surmonté pendant longtemps ces difficultés, grâce à ses capacités et à son dévouement, risquant sa vie en plusieurs occasions, assumant les plus graves responsabilités, déployant, en un mot, un héroïsme qui a rarement été surpassé.

Au grand quartier-général,
le 20 avril 1916 (8).

Malade d'une pneumonie à la suite du froid dont ses moelles avaient été pénétrées dans son cachot, opérée mal et tardivement, Louise fut conduite dans un hôpital tenu à Cologne par des Franciscaines, et où elle reçut des soins qui allaient s'avérer inutiles. Elle devait y mourir le 27 septembre 1918, un mois après avoir écrit à une amie : « Mère doit ignorer mon triste état de santé. »

Jusqu'à la fin elle se montra courageuse, et c'est peu de dire résignée, il faut dire : joyeuse. Ici, nous ne sommes plus dans les régions ordinaires de l'humanité. Peut-être faut-il prononcer le mot de sainteté!

A. MABILLE DE PONCHEVILLE.

(8) Citation publiée pour la première fois dans l'ouvrage de Mme Hélène d'Argœuves sur *Louise de Bettignies*. (Plon.)

LES IDOLES
DES CHEVALIERS DU TEMPLE

—

Tous les auteurs qui ont, peu ou prou, traité, par la parole ou par la plume, de la question toujours mystérieuse des Templiers n'ont pas hésité à glisser une allusion, tout au moins à l'idole qu'ils étaient censés adorer. Quelques-uns vont même jusqu'à donner le nom de cette soi-disant idole, mais ce nom n'est pas toujours le même.

Or, où peut-on trouver meilleurs et plus précis renseignements que dans les pièces mêmes du procès. Toutefois, il faut tenir un compte très rigoureux de ce que ces pièces sont divisées en deux parties très nettement concordantes en leur ensemble et non moins nettement discordantes entre elles. La première est celle des aveux tellement semblables les uns aux autres qu'on a prétendu qu'ils avaient été dictés par avance, de façon à obtenir cette concordance estimée nécessaire. La seconde se compose à peu près uniquement de rétractations, qui ont été jugées tellement contraires au but poursuivi que les chevaliers, qui sont revenus sur ces soi-disant aveux, ont, de ce fait, prononcé leur condamnation. C'est ainsi que le 12 mai 1310, 54 Templiers ont été brûlés à Paris, et le 16 du même mois 9 ont subi le même sort à Senlis, comme relaps, précédant de 121 ans très exactement Jeanne d'Arc dans l'accusation et le supplice.

D'autre part, il faut retenir que ces aveux ont été obtenus par la question, une question du moyen age, c'est-à-dire des tortures qui confinent au sadisme. Or on sait quelle valeur juridique peuvent avoir de tels procédés,

qu'ils soient physiques ou moraux. On fait dire au supplicié non seulement ce que l'on veut, mais dans les termes qu'on a décidés; le procès-verbal peut être presque rédigé d'avance. C'est ce qui explique l'hypothèse ci-dessus : de la dictée préalable. On a prétendu que la question n'avait pas été appliquée en Angleterre et en Ecosse et que, cependant, les aveux y avaient été les mêmes. La menace de la torture n'a-t-elle pas suffi? Surtout si l'on n'a pas laissé ignorer aux chevaliers ce qui s'était passé en France?

Mais nous ne voulons pas sembler prendre parti. Nous nous bornerons à examiner la question tout à fait objectivement tout d'abord, et à en tirer, du fait de notre connaissance assez sérieuse de l'Orient mis en cause en la circonstance, quelque conclusion que nous ne saurions cependant présenter comme définitive.

Les chevaliers furent arrêtés le 13 octobre 1307.

Les premiers « aveux » datent du même mois. Nous allons en relever quelques-uns, tout au moins, et nous ferons des constatations assez surprenantes.

Le 19 octobre, six jours après l'arrestation, Raymond ou Raynier de l'Archant déclara qu'il avait vu douze fois l'idole dans douze chapitres. Il la décrit : *quoddam caput cum barba quod adorant et vocant salvatorem suam.*

Le 22 du même mois, Guillermey de Herblaye reconnaît avoir vu deux fois une tête de bois argenté et doré, qui avait une espèce de barbe. Ces deux chevaliers sont de Paris.

Le 27, à Montpellier, Pons Gaillard, commandeur de Lignac, déclare avoir vu une tête de mort placée sur un banc au milieu de l'assemblée.

Tout se résume jusqu'à ce moment à une tête de métal ou de bois, qui aurait pu avoir l'aspect d'une tête de mort.

Mais le 9 novembre suivant, le chevalier Rodolphe de Gési, de la baillie de Troyes, affirme comme ses compagnons, avoir vu, dans sept chapitres, une idole toujours en forme de tête. On lui demande de préciser; il déclare qu'elle était terrible de figure et d'aspect... Mais comme

on exige plus de détails encore, il dit : « C'était un véritable Maufé (1) ». C'est le mot que l'on employait pour désigner quelque chose ou quelqu'un d'horrifiant, de mal fait, le démon, par exemple.

Dans l'esprit des tortionnaires, un rapprochement d'assonance se produisit-il? On pourrait le croire. En effet, à Carcassonne, Gauceraud de Montepelato reconnut qu'on lui avait fait voir une tête barbue. On dut insister, comme on l'avait fait pour les autres, et le procès-verbal porte en latin, langue qui ne fut certainement pas employée pour l'interrogatoire, de ces guerriers moins que lettrés; *In figuram Baffometi* (1). Certainement jamais ce chevalier n'avait entendu parler de Baphomet, mais le rapprochement était facile à faire avec le Maufé de Rodolphe de Gési, que certains prénomment Raoul. A partir de ce moment, on trouve le nom assez souvent répété et l'idole devient même une peinture brossée sur le mur « *ubi erat depicta figura Baphometi* (2) » (interrogatoire de Raymond Rubey). Cela cadre assez mal avec ce qu'avait déclaré Jean de Cassaubas et Gauceraud de Montepelato, de Carcassonne tous deux, lesquels avaient dit avoir vu l'un retirer, l'autre remettre l'idole dans un coffret « *de quodam cofino, de caxia* (3) ».

Il y a donc eu, quel qu'ait été son nom, ou une ou plusieurs figures que l'on prit pour des idoles et qui furent présentées à l'adoration des Templiers, lors de leurs réunions dites secrètes, probablement parce que le public n'y était pas admis.

Cela ressort de presque tous les interrogatoires des chevaliers appartenant aux diverses Commanderies, répandues sur tout le territoire du Royaume de France et n'ayant pu, par conséquent, se concerter, soit pour convenir d'une déposition, soit, au contraire, pour nier tout acte à eux reproché.

Il est, en effet, assez surprenant de lire la déclaration du chevalier chassé du Temple de Paris, qui, le premier,

(1) M. Lavocat : *Procès des frères de l'Ordre du Temple.* Paris, 1888.
(2) Michelet : *Procès des Templiers.*
(3) Dupuy : *Histoire de la Condamnation des Templiers.*

dénonça des faits repréhensibles, en s'adressant directement au roi Philippe-le-Bel. Il donna ainsi au souverain la possibilité, tant cherchée par lui, d'attaquer un Ordre pour qui sa haine était si grande qu'il alla jusqu'à faire violer le tombeau de Jean de la Tour, ancien trésorier de Paris, pour faire brûler son cadavre.

Le dénonciateur, sujet à caution de par sa situation, parla de pratiques hérétiques, de mauvaises mœurs, d'apostasie, mais nullement d'adoration d'idoles.

Et cependant cette accusation aurait eu plus d'importance que celle d'hérésie, voire d'apostasie.

Toutefois, les inquisiteurs insistèrent beaucoup sur cette idolâtrie, poussés vraisemblablement par la haine pour ainsi dire publique qui animait contre les religieux la noblesse, le clergé, la bourgeoisie et le peuple, c'est-à-dire le royaume entier. On leur reprochait leur âpreté au gain, leur avarice, les moyens employés pour augmenter leurs biens et même d'avoir été la cause directe (non prouvée) de la capture, à Damiette, du roi Louis IX, grand-père du souverain régnant.

De nombreux chevaliers reconnurent, donc, avoir fait leurs dévotions devant une tête déposée sur un banc, lors des chapitres. Quelques-uns dirent une tête de mort, d'autres une tête à deux visages; le plus souvent elle portait une barbe ou d'argent ou rouge; mais ils n'affirment cependant pas. On lit : « une espèce de barbe ». L'éclairage de la salle était assez médiocre; quelquefois, les assistants étaient impressionnés par cette mise en scène, voulue ou non. C'est ainsi que Rodolphe-Raoul de Gési, dont l'expression semble avoir servi de base à l'accusation nommément précise, interrogé de nouveau, le 15 janvier 1310, affirma avoir vu, à Paris, une tête placée sur un banc, mais il avait baissé les yeux et ne pouvait en donner une description exacte.

Presque tous emploient le mot : *capud,* tête; c'était donc ou un chef, ce qui ne s'expliquerait pas très bien, ou mieux un buste, ce qui serait parfaitement admissible, qu'il s'agisse ou non d'une idole.

Cependant, lors des derniers interrogatoires, la plu-

part de ceux qui avaient avoué avoir vu cette figure revinrent sur leur déclaration et affirmèrent avoit vu une tête, mais pas une idole. Ce point est important, car s'il s'était agi d'un Baphomet, c'eût été un corps entier, ou tout au moins un tronc, et non une simple tête, eût-elle eu les dimensions d'un buste.

Cependant, lorsque le 28 mars 1309, dans le jardin de l'évêché de Paris, on lut aux inculpés les griefs formulés contre eux, on fit nettement ressortir ce chef d'idolâtrie :

15° — Ils adoraient un certain chat, qui apparaissait quelquefois dans les chapitres...

45° — Dans diverses provinces, ils avaient des idoles, c'est-à-dire des têtes, dont quelques-unes avaient trois faces, d'autres une seule, d'autres la forme d'un crâne humain...

57° — Ils entouraient cette tête de cordelettes, la leur faisaient toucher, puis ceignaient leur corps de ces cordelettes...

Le grand inquisiteur, Guillaume de Paris, désirant avoir des preuves matérielles, prescrivit de faire des perquisitions le même jour, à la même heure, dans toutes les maisons du Temple, dans les fermes, dans les « granches », dans les grandes et les petites Commanderies, jusqu' « en Chypre ». On ne trouva aucune idole. Toutefois, le sequestre à Paris des biens de l'Ordre, Guillaume Pidoye, qui détenait, disait-on, la figurine que l'on voulait découvrir, fut convoqué devant les Commissaires du Procès. Il présenta, suivant les ordres reçus, toutes les têtes de bois ou de métal qui avaient été découvertes au Temple. Cela se réduisait à un beau et grand buste de femme en argent doré, contenant un crâne enveloppé de « syndron rouge » avec une étiquette sur parchemin, disant que c'était la tête d'une des onze mille Vierges (4).

C'était donc un reliquaire, comme on les faisait à cette époque, c'est-à-dire affectant la forme d'un buste, quel-

(4) E. Rey : *Etude sur le Procès des Templiers*, Arcis-sur-Aube, 1891. A ce propos, il ne semble pas qu'il se soit jamais agi de 11.000 vierges, ce qui serait invraisemblable, mais de *XI M VIRGINES* — *XI martyres virgines, onze vierges martyres.*

quefois enfermé dans le coffret dont avaient parlé les chevaliers de Carcassonne. On en voit encore de nos jours, dans certaines vieilles églises. Souvent ces reliquaires, lorsqu'ils étaient de métal, comportaient un certain nombre de pierreries, de plus ou moins de valeur. On comprend, dès lors, très bien les termes employés par les chevaliers interrogés. Il s'agissait de reliquaires gardés par le supérieur de la Commanderie, qui ne les présentait que certains jours à la vénération et non à l'adoration, des religieux, dans une salle plus ou moins éclairée; nous sommes au XIIIe siècle. Quelques lueurs insuffisantes pour donner l'aspect réel de la scène, mais s'accrochant dans les pierreries, pouvaient donner à l'innocente figure des aspects surprenants, voire terrifiants, d'autant que les chevaliers pouvaient être de très braves soldats, sans être des intellectuels de haute envolée. Il n'était pas jusqu'à la barbe qui pouvait être réelle, dans le buste, par exemple, de saint Polycarpe, un des patrons de l'Ordre, mais qui, dans celui de sainte Euphémie, une autre protectrice du Temple, pouvait, dans la demi-obscurité, être confondue avec les linges blancs ou rouges (le syndron de Paris) qui enveloppaient souvent le bas de la relique, soit qu'ils se trouvassent à l'intérieur du buste, derrière la glace qui préservait la relique, soit que ce fût une enveloppe à demi-enlevée et rabattue sur le piédouche, ce que Guillermey de Herblay appelait « une espèce de barbe ».

Enfin la cordelette, dite de chasteté, avait été accordée à l'Ordre par saint Bernard lui-même. A l'époque où l'ordre se trouvait en Terre-Sainte, avant de la remettre au postulant, on lui faisait toucher un des piliers de la grotte de Nazareth. Mais, en France, il était assez difficile de remplir cette condition; on se contentait donc de la placer, pendant quelques instants, autour du buste-reliquaire d'un des patrons du Temple, sainte Euphémie ou saint Polycarpe, à moins que ce ne fût saint Pierre ou saint Blaise.

Il ne saurait donc, dans tout cela, s'agir d'une quelconque idole. Ce qui n'a pas empêché de nombreux écri-

vains de soutenir cette accusation et, l'imagination ne perdant jamais ses droits, on donna, en dehors du mot Baphomet, déjà cité dans cette étude, un autre nom de ce faux dieu : c'était l'idole manichéenne, dite Ogdoode, le mété androgyne, le Jésus qui symbolisait l'intelligence bisexuelle de la Gnose. C'était, à la rigueur, possible si l'on admettait la survivance de vieux cultes magiques. Mais d'autres ont voulu aller plus loin encore. On parla de gnosticisme musulman ou de manichéisme mahométan.

Cela est de pure invention moderne. Le procès, qui, cependant, chercha le moindre des griefs, ne posa aux chefs du Temple aucune question dans cet ordre d'idées et, pour nous, veuillons réfléchir un peu, comment peut-on accorder le gnosticisme et le manichéisme qui admettaient la représentation de la figure humaine, sous forme d'idoles ou de personnages béatifiés avec l'Islamisme, qui, à sa base même, a l'interdiction de cette représentation?

Le Coran est absolument formel. « O croyants!... les statues sont une abomination inventée par Satan (5). — Dieu ne pardonnera point le crime d'idolâtrie; il pardonnera les autres péchés à qui il voudra, car celui qui associe à Dieu d'autres créatures commet un crime énorme (6) » — « Redoutez le feu préparé pour les infidèles, le feu dont les hommes et les pierres seront l'aliment (7). »

Il ne semble même pas possible de discuter la question de collusion entre une religion admettant les idoles et l'Islamisme.

Il est vrai qu'on n'en est pas à cela près.

Frédéric II, empereur d'Allemagne, n'avait-il pas dit que les Templiers célébraient leurs superstitions avec invocation de Mahomet? D'après le continuateur de Guillaume de Tours, le prince de Toulouse et le Florentin Noffe n'auraient-ils pas avoué qu'ils adoraient Mahomet?

(5) Ch. V, *La Table*, verset 92.
(6) Ch. IV, *Les Femmes*, v. 51.
(7) Ch. II, *La Vache*, v. 22. Les pierres signifient les statues en pierre.

« Templarios omnes, abjurata christiana religione, Mahumetum colere. »

Que cela peut-il signifier pour quiconque a la moindre connaissance de l'Orient? Qu'est-ce que la religion de Mahomet? Qu'est-ce qu'adorer Mahomet? Mais le prophète Sidna Mohammed n'est rien que le Prophète, il n'a absolument aucun caractère divin; il n'est même rien sans Dieu. « Mohammed n'est qu'un apôtre », dit formellement le Coran (8). Il n'est rien, absolument rien sans Dieu; il en est le « resoul ». « *Mohammed resoul Allah* » (Mohammed est le prophète de Dieu), dit la Chehada, la profession de foi des Musulmans. La religion ne saurait donc être la sienne, mais bien celle d'Allah, dont le nom signifie uniquement Dieu, comme *Deus* en latin.

D'autres sont allés plus loin encore, dans la méconnaissance de l'Islamisme, emportés par leur haine contre les Templiers. Il fallait forger des armes contre eux et l'invraisemblance n'était pas pour arrêter les accusateurs.

Paradin, dans son *Histoire de la Savoie,* écrit :

> Les Templiers étaient tombéz par trait de tems et par communication avec les infidèles, en exécrable hérésie et impiété... Ils avaient un lieu creux ou cave en terre fort obscure, en laquelle ils avaient une horrible statue.

Les infidèles étaient naturellement et ne pouvaient être que les Musulmans. Ils étaient donc accusés d'adorer des idoles statufiées. Que les ennemis des Templiers aient pu le croire, c'est déjà assez extraordinaire. Il est certain que la connaissance, à cette époque, des adeptes du Coran ne peut être comparée à ce qu'elle est aujourd'hui. Il est évident que les Musulmans n'étaient pas très aimés, quoique le roi Philippe le Bel, lui-même, ait refusé, bien que petit-fils de saint Louis, de céder aux instances de Raymond Lulle, qui voulait l'entraîner dans une neuvième croisade. Il faut, cependant, considérer que si ces Croisades avaient amené nécessairement des

(8) Ch. III, *La famille d'Imran*, v. 138.

rencontres sanglantes, elles avaient aussi donné naissance à des relations plus pacifiques et on peut, sans être taxé de méconnaissance de la question, affirmer même que l'Islamisme était, à cette époque, plus connu des Occidentaux qu'il ne le sera pendant les siècles suivants, jusque, même, à la veille de l'expédition d'Egypte.

Comment admettre, dans ces conditions, que de sang-froid on ait pu dresser, contre les Templiers, une accusation d'idolâtrie prenant sa source dans leurs relations supposées avec des Musulmans? Et surtout comment a-t-on, sinon sur le moment, mais dans les siècles suivants, pu considérer comme un argument sérieux que les chevaliers qui, eux, sans conteste possible, connaissaient la religion de leurs adversaires de Terre-Sainte, aient pu adopter cette religion, en adorant des idoles qui n'existaient pas pour eux? Qu'ils aient, si l'on veut absolument les voir coupables, versés dans un culte quelconque, mais qu'ils soient devenus des musulmans idolâtres, cela ne supporte pas l'examen, parce que c'est un simple non-sens.

Ce qui est encore bien moins admissible, c'est que des auteurs modernes aient pu appuyer une pareille hypothèse, reposant sur des bases aussi fausses, aussi inadmissibles, aussi inexistantes, par définition même.

Le moins que l'on puisse dire, c'est que ceux qui soutiennent pareille idée devraient se documenter davantage sur les prescriptions et les interdictions du Coran, dont ils discutent d'autant plus facilement qu'ils le connaissent moins.

Comme on ne saurait s'arrêter en cette voie, on a précisé le nom de ces idoles. Ogdoode, ont dit les uns; Baphomet, ont dit les autres.

Il est à peu près certain que ces noms étaient absolument inconnus des chevaliers, presque illettrés pour la plupart. Et lorsque l'inquisiteur, à celui qui avait parlé de figure, de ce que les adversaires de l'Ordre appellent des idoles, a demandé d'un ton probablement persuasif, — et il est facile d'être persuasif « à l'encontre » de celui qui est étendu sur le chevalet de torture, — « *In figuram Baphometi?* » le supplicié a répondu, en

admettant qu'il ait compris l'interrogation : « *In figuram Baphometi* ».

Et quand même il l'aurait dit! Depuis quand va-t-on conclure que celui qui a apposé une croix au bas d'un acte, parce qu'il ne sait pas écrire, a fait acte de religion? Il a tracé en forme de croix, il n'a pas fait une croix. Le chevalier ignorant, nous pourrions dire illettré, n'a pas fait acte religieux, c'est-à-dire n'a pas reconnu une apostasie et une idolâtrie, parce qu'il a, *peut-être,* prononcé ou répété une phrase qu'il ne peut pas avoir comprise.

Nous nous expliquons, car nous ne saurions affirmer que, sauf peut-être celui qui a posé la question, les juges témoins de l'interrogatoire savaient eux-mêmes ce qu'était un Baphomet. Le seul fait qu'on ait cherché à faire un rapprochement, phonétique, ayant la même valeur que celui qu'on aurait pu faire avec Maufé, avec le nom du Prophète Mahomet, prouve qu'on ignorait tout de la question.

Il est assez curieux de constater que cette ignorance a été presque générale, même de la part d'arabisants que nous considérons ordinairement comme des maîtres en la connaissance des langues orientales.

On ne sait même pas l'orthographe exacte de ce mot. On l'écrit de mille manières. Les noms propres n'ont pas d'orthographe, dira-t-on. Il en faut cependant une si l'on veut en tirer des conclusions étymologiques. D'une manière générale, on l'orthographie Baphomet, c'est la forme la plus commune, ou bien encore Bafomet, Baffomet, Bahomet, Bahumet... Peut-être influencé par les deux dernières transcriptions et surtout la pénultième, on n'hésita pas à dire que c'était un dérivé du nom du Prophète musulman dont le véritable nom est Mohammed. Ce qui est une preuve de plus de l'ignorance de ceux qui ont soutenu pareille assertion. Nous nous excusons d'entrer dans quelques détails qui pourraient paraître oiseux, mais il faut « liquider » entièrement cette question, qui a déjà fait beaucoup trop et trop inutilement couler de l'encre.

La langue arabe, comme ses cousines sémitiques, est

une langue trilittère, c'est-à-dire que les mots qui la composent ont des radicaux à trois lettres, les voyelles n'étant que des sons et n'étant pas des lettres, sauf le *ou*, le *i*, dans certains cas, et le *a* lorsqu'il a la valeur de l'*h* aspiré. Dans Baphomet, il y aurait donc quatre lettres: *B, H* aspirée, *M* et *D* ou *T* final. Or dans Mohammed, il n'y a que trois lettres, quelque extraordinaire que cela paraisse, le *Ha*, le *M* et le *D*, ce qui fait Ahmed, qui veut dire : loué, louangé. Le *M* qui se trouve devant est le signe du participe passé et donne au mot la valeur de : Le Loué. Mais jamais, quoiqu'on en dise chez certains auteurs, le *Ha* ne peut se transformer en *F* et jamais le *B* ne peut suppléer le *M* d'un participe passé. Donc, aucun rapprochement possible entre Baphomet et Mohammed ou Mahomet.

L'illustre arabisant Silvestre de Sacy, qui n'a pas donné dans cette erreur un peu grosse, croyait avoir trouvé une solution, trop élégante, à notre avis du moins.

S'appuyant sur le glossaire de Ducange, un auteur du XVIIIe siècle, il estime que, dans *Mahomeria, Mahumeria, Machomeria,* il faut voir des mots signifiant une mosquée, un temple consacré au culte musulman, que certains chroniqueurs anciens auraient même écrit *Bafumeria.* D'où, tout naturellement dans *Mafumeria* et, par extension,*Bafumaria,* on peut voir une idole de Mahomet, si l'on accepte la façon de voir de Raymond d'Agiles, qui rapproche *Bafumet* de *Mahomet.* L'arabisant s'empresse d'ajouter que les Musulmans n'ont jamais eu, eux-mêmes, d'idoles, mais que des Occidentaux, accoutumés à voir des statues dans leurs églises, ont pu croire qu'il en était de même dans les mosquées. Si cette hypothèse quelque peu hardie a pu naître dans l'esprit d'un inquisiteur déjà fixé sur le but qu'il poursuivait, il paraît absolument inadmissible que des Templiers, qu'on accuse d'avoir pactisé avec les infidèles, aient ignoré que les mosquées ne contenaient pas de statues; c'est d'autant moins admissible lorsqu'on sait que, dans la Maison du Temple de Jérusalem, se trouvait une ancienne mosquée, celle d'el Aksa, mosquée où les musulmans venaient

encore faire leurs dévotions. Il y eut même, au XIIe siècle, dans cette maison de prière, un incident, qui prouve quelle connaissance les chevaliers avaient de la religion de leurs adversaires. Un jour, Ousama ibn Moun kidh, prince de Scheïzar, qui entretenait les meilleures relations avec les Templiers, qu'il appelait ses amis, en dehors des champs de bataille, était venu y faire ses oraisons. Des pèlerins occidentaux, qui ne le connaissaient pas, voulurent le mettre à mal. Il fallut l'intervention des Chevaliers pour le protéger (9).

Si donc, dans les pièces officielles, les Templiers ont donné au mot Baphomet le sens d'idole de Mahomet, les procès-verbaux ne peuvent être que mensongers, car, de sang-froid les accusés ne peuvent l'avoir dit, ne le sachant pas.

Mais où réside surtout l'erreur de Silvestre de Sacy, c'est que jamais, dans *Mahoméria,* il n'a été fait une allusion quelconque au nom du Prophète. Il s'agit bien d'une mosquée, mais non d'un temple quelconque, de celui de la Mecque, de la Ka' aba, qui se dit quelquefois el Bit el Ma'amour, ce qui veut dire la chambre remplie, la maison fréquentée.

On est, ainsi, amené à se demander si l'auteur allemand de Hammer-Purgstall, bien qu'il ait été combattu par le philologue français Raynouard, n'avait pas raison, lors de la présentation de sa seconde hypothèse. Car la première n'est même pas défendable. Influencé sans doute par des souvenirs du culte du bœuf Apis ou de celui du Veau d'Or, il va jusqu'à voir dans *Baphomet* un soi-disant mot arabe *Bahoumid,* qu'il traduit par veau! mot qui n'existe pas à notre connaissance du moins. Son contradicteur Raynouard se rangea à l'avis de Silvestre de Sacy. Mais de Hammer revint sur sa première opinion, en ce qui concerne l'étymologie tout au moins, car il continua à voir dans ce simulacre une idole templière. Il donne à l'idole une origine gnostique qu'il explique de la façon suivante. Dans *Baphomet,*

(9) E. Rey : *L'Ordre du Temple en Syrie et à Chypre*, Arcis-sur-Aube, 1891.

il faut voir, par décomposition du mot : *Baphé* et *méti*, venant le premier du mot grec non déformé Βαφη qui signifie (teinture par) immersion et le second, également, du grec μητέος qui signifie l'esprit. Ce serait donc le baptême de l'esprit, le baptême gnostique, qui se faisait non par l'eau de la rédemption, mais qui était une lustration spirituelle par le feu (10). Certains, s'appuyant sur ce que l'on peut lire sur quelques talismans gnostiques, croient voir le radical, ou, tout au moins, le point de départ, du mot : Baphomet, dans le nom d'un saint copte : Apaphib, qui est souvent abrégé en : Biph. Ceci sous toutes réserves.

De Hammer s'appuyait sur quatre statues (si l'on peut employer ce mot) qui se trouvaient dans le cabinet de Vienne. Une seule est un personnage en pied, dans un costume rappelant celui des Pharaons, sans cependant qu'il y ait une similitude telle qu'une erreur soit impossible. Les trois autres ne sont qu'à mi-corps, à hauteur des organes génitaux, qui ne figurent pas; ceux-ci seraient sans cela visibles, car les personnages sont entièrement nus et portent tous, y compris le premier, de lourdes mamelles pendantes, bien qu'ils aient le menton abondamment pileux. L'un a absolument l'aspect, sauf ce détail, d'un dieu-terme (11) romain avec une chevelure légèrement crépelée. Le second repose également sur un fût de « terme »; le troisième est coupé net et se place sur deux marches. Mais les deux derniers ont une physionomie tout à fait particulière, qui ne peut que frapper ceux qui ont vécu en Orient. C'est très exactement la physionomie que les miniatures persanes, reproduites de nos jours dans l'imagerie populaire et hétérodoxe de tout l'Islam, donnent au Ghoul, à l'ogre pourfendu par Sid Abdallah; c'est-à-dire des yeux très larges, en amandes, légèrement langoureux, une barbe en pointe régulière, alors que les autres sont en impériale carrée,

(10) De Hammer-Purgstall : *Les Mines de l'Orient. Mysterium Baphometis revelatum*, Vienne, 1818.

(11) La ressemblance ici réside dans l'ensemble; pour les autres, nous emploierons le mot : terme pour signifier que leurs jambes se terminent par une gaine de pierre, — un fût, une stèle de section carrée.

et deux petites cornes droites, que l'on trouve également, mais recourbées, au personnage en pied. Ces quatre idoles portent une inscription arabe, sur laquelle nous reviendrons

Dans tout cela, absolument rien qui prouve que ces idoles, Baphomet ou non, aient pu appartenir aux Templiers. On pourrait même y trouver deux preuves du contraire. Dans ce procès, où l'on semble avoir mis un certain sadisme à insister sur quelques détails, jamais il n'a été fait allusion au double sexe de ces idoles, dont les descriptions se bornaient à celle d'une tête avec quelquefois une espèce de barbe, mais aucune allusion aux mamelles, qui auraient dû faire contraste avec la dite barbe. Puis enfin, comment admettre que ces hommes riches, raffinés, qui ont laissé de magnifiques choses, ont pu se contenter pour leurs « dieux » de pareilles horreurs qui figureraient, en mauvaise place, même dans ce que l'on appelle de l'art nègre si l'on se pose au point de vue esthétique?

Il semble, dès maintenant, qu'il y a, dans ces quatre statues, des représentants de deux, peut-être de trois époques complètement différentes. La statue en pied à costume pharaonique est d'époque extrêmement incertaine, car l'Egypte conserva très longtemps son art particulier et, si la statue est supérieure à la Gnose dont les premières manifestations sont du Ier siècle avant notre ère, elle peut également être assez proche de l'époque qui nous intéresse. Le « terme » romain est nécessairement antérieur à la chute de l'empire d'Occident, car l'art byzantin est plus mièvre, plus maniéré que ne peut l'être cette statue, qui semble être artistique, toutes proportions gardées, en tout cas le style net et assez sévère. Quant aux deux « termes » persans, ils pourraient être postérieurs aux deux autres, mais peut-être pas de nombre d'années, car l'école persane est très ancienne, elle a relativement peu subi l'influence romaine et surtout l'influence byzantine. Il n'y aurait donc que les inscriptions qui pourraient nous aider à fixer une date.

Il est certain qu'elles sont pour la plupart postérieures à la sculpture même; en effet, elles sont toutes placées de telle façon qu'on est, à première vue, certain que si elles lui avaient été contemporaines, l'artiste, quelque fruste qu'il ait été, aurait cependant ménagé la place qui lui aurait été nécessaire. Or, aucune des quatre statues ne possède une inscription disposée normalement. Toutes ont été évidemment ajoutées.

La statue pharaonique, qui repose sur une très petite marche, très juste suffisante pour recevoir les deux pieds du personnage, porte ses inscriptions, assez finement gravées, sur ses deux bras.

Le « terme » romain a bien un piédestal-stèle, mais comme il est assez étroit, bien que l'inscription soit courte, elle n'a pu être disposée horizontalement et est placée verticalement du bas vers le haut, le lecteur étant face à gauche.

Le « terme » persan, qui a un socle, y porte la moitié de son inscription, le reste est sur la marche qui l'exhausse.

L'autre persan n'a pas de stèle, mais deux marches et son épitaphe est placée sur la première marche.

Mais bien que ces inscriptions soient postérieures aux statues, elles ne sont pas récentes.

Les statues sont, elles-mêmes, nécessairement postérieures à la Gnose, qui fit un usage extrêmement fréquent de ces sortes de représentations, probablement avant même que l'on employât le mot de Baphomet, dont on ne connaît pas l'origine exacte, tout au moins en ce qui concerne l'époque où il fut usité. On appelait, en effet, ces figurations des éons, parce que ces émanations divines, androgynes par principe, avec toujours des seins de femme et un sexe tantôt masculin, tantôt féminin, étaient isolées et complètes dans leur existence et se suffisaient à elles-mêmes. Saint Irénée, qui les connut bien, lorsqu'il était évêque de Smyrne avant de l'être de Lyon, est très net à leur sujet : «*Esse enim illorum unumquemque masculo-faeminam* (12). »

(12) Saint Irénée, *Dissert. prac. lib.*, ch. 30.

Mais il faut également savoir qu'on fit usage de la langue arabe, dans l'Asie Mineure et notamment en Syrie-Palestine, bien avant l'Islamisme, peut-être même à l'époque, bien que cela ne soit pas certain, du grand pontife de la Gnose, Simon le Magicien, qui était de Samarie, ancienne capitale du royaume d'Israël.

Ce qui tendrait à prouver que les inscriptions qui figurent sur les Baphomet sont assez anciennes, c'est qu'elles sont assez mal tracées. Il manque la plupart des points diacritiques, c'est-à-dire des points qui, placés tantôt au-dessus, tantôt au-dessous de la ligne, sont nécessaires pour différencier des lettres, sans cela, absolument semblables de forme. Les deux « termes » persans n'en portent pas et il se pourrait que statues et inscriptions soient à peu près de la même époque, alors que les deux autres qui, de par leur style, sont antérieures, portent des inscriptions infiniment plus soignées, qui ont été gravées beaucoup plus tard et par des gens qui n'étaient pas musulmans. Il est à remarquer que jamais on n'a essayé de les traduire. Il faut reconnaître que c'est assez difficile, mais ce n'est pas absolument impossible.

Après bien des tâtonnements et des hésitations, en nous aidant des signes qui nous paraissaient complets d'une part, des mots qui, ponctués dans les unes, non ponctués dans les autres, présentaient un aspect à peu près comparable d'autre part, nous avons réussi à faire ce qui aurait dû être fait depuis longtemps et qui aurait évité bien des erreurs, pour ne pas dire plus et aurait aiguillé les recherches dans un sens pratique.

Sur les bras du Baphomet pharaonique, on lit, très bien gravé et ne formant qu'une seule phrase se faisant suite d'un membre à l'autre, sur le bras gauche :

Moulana chemsi narna ben (Notre Seigneur irradiant de notre feu, fils de...)

sur le droit :

Kensena moussa menna. (... de notre Eglise immense de charité.)

Ces quelques mots sont, en apparence, bien innocents et bien amorphes, oserions-nous dire. Il n'en est rien. *Kensen* est un mot tout à fait particulier, que n'emploie jamais un musulman. Il veut dire « l'Eglise Chrétienne ». De même *Moulana* (Notre-Seigneur) n'est jamais usité. Un disciple d'Allah dit *Moulai,* « mon Maître », ou *Allah,* ou encore désigne la Divinité par une de ses trois cents qualités. Il faut également remarquer l'insistance avec laquelle on invoque la particularité d'irradiation du feu. Ce sont là des caractéristiques de la Gnose.

Une autre lecture, que nous ne saurions garantir, donne :

Moulana ennefs norma. (Notre Seigneur l'Esprit [l'âme] Saint [de feu] (13).

On y retrouve les mêmes particularités gnostiques.

Sur le socle du « terme » romain, en très belles lettres profondément creusées, bien dessinées et bien ponctuées, on lit :

Moussa Kan. (Il ou Elle est immense.)

Une seule remarque est à faire. Les croisements des traits, dans une boucle, par exemple, se font, celui venant de gauche par dessus celui venu de droite, comme on le fait dans une écriture tracée de gauche à droite, alors que pour l'écriture arabe ce devrait être l'inverse. Mais il faut reconnaître que ces statues sont données par l'ouvrage de Hammer, qui a paru en 1818. Il ne saurait donc s'agir de photographie, mais d'une gravure faite par un Européen, qui a tracé suivant le mode de sa race.

Sur le socle de l'un des Persans, sans aucun point, avec même des lettres chevauchant d'une ligne sur l'autre, ce qui en fait presque un rébus, on lit deux invocations qui pourraient être séparées l'une de l'autre; la première est sur le socle :

Saïdouna kan a'li. (Que Notre Seigneur soit exalté!)

(13) J. Marquès-Rivière : *Talismans, Amulettes et Pantacles,* Payot, Paris, 1938.

Saïdouna n'est pas une forme musulmane, mais une forme chrétienne. *Kan* est une faute fréquente d'arabe; c'est un indicatif présent, alors qu'il faudrait un subjonctif invocatif : *Ikoun*.

Sur la marche :

Naou a' raf. (Lui seul est savant.)

C'est là une forme très régulière, mais parfaitement inusitée. Les musulmans, qui expriment souvent cette idée, lui donnent toujours la forme :

Allah allem. (Dieu sait, Dieu est plus savant.)

L'autre « terme » persan n'a pas de stèle, mais deux marches; sur la plus élevée, on lit sur deux lignes :

Kan Malik mousna. (Il est notre roi puissant.)
Sid Kouïder. (Le seigneur Kouïder [celui qui trouble]).

La gravure est extrêmement fruste et il est à remarquer, ce qui confirme l'inscription faite par un artiste très inexpert en tant que calligraphe, que si la première ligne est à peu près correcte, la seconde est à l'envers; non seulement elle est écrite de gauche à droite, mais encore elle semble avoir été tracée avec un calque qui aurait été placé à l'envers. On lit par transparence sur la gravure de Hammer.

En résumé, nous sommes donc en présence de quatre idoles gnostiques absolument incontestables, provenant de régions dans lesquelles on a parlé la langue arabe de temps assez reculé. Mais c'est tout. Nous ne voyons, en aucune façon, quel rapport il peut y avoir entre ces idoles, suffisamment fixées comme origine, et les Chevaliers du Temple. Elles se trouvent à Vienne. Il faudrait établir comment elles y sont venues, non pas par des hypothèses ou des déductions, comme on a malheureusement l'habitude de le faire lorsqu'on veut trop prouver, mais par des preuves « probantes », si nous pouvions nous exprimer ainsi.

Il y a eu des Templiers dans la région? Comme il y en

a eu dans toute l'Europe. Il est facile de les charger de tous les péchés de l'Orient; mais ce n'est pas une thèse scientifique et c'est justement le reproche que nous ferons à toutes ces « certitudes » ne reposant sur rien et provenant la plupart du temps d'auteurs, qui ont cependant l'habitude de rechercher la preuve et de l'exiger des autres.

Nous pourrions citer à l'appui de ce que nous avançons le fait qu'en 1777, dans les marais de Rivery près d'Amiens, on a découvert une statuette de bronze assez fine qui n'a, certes, absolument rien de commun avec ce que nous venons d'étudier. On fut très longtemps avant de pouvoir dire ce qu'elle représentait (14).

Puis, un jour, tout à fait par hasard, on s'aperçut que le haut formait une sorte de couvercle et cachait un phallus indiscutable. Immédiatement on en conclut que cette statuette avait appartenu aux Templiers; car ceux-ci avaient eu une commanderie à Amiens, et de là une très jolie légende, à laquelle il est impossible de donner une base sérieuse. Devant les persécutions et de peur d'une perquisition, ils avaient jeté la statuette dans les marais! C'est là surtout d'une très belle imagination.

Or à examiner la statuette de plus près, on s'aperçoit que c'est celle d'un paysan, finement traitée, répétons-nous. Le personnage porte un capuce, qui fut, de tous les temps, dans le monde des campagnes, des Gaulois à la veille de la Révolution. Il suffit pour s'en convaincre, sans grande peine, de consulter une estampe quelconque. C'est ce capuce, descendant jusqu'aux fesses et couvrant la tête d'un capuchon, qui forme cloche et couvercle au phallus. Mais il ne descend pas si bas qu'il cache entièrement un haut-de-chausse bouffant, descendant à mi-cuisses et qui est, lui, très nettement, du siècle du fils et des petits-fils de François Ier. Il y avait longtemps que les Templiers avaient été jugés, et cela aussi juge l'argumentation.

Dans tout cela, il n'y a qu'une sorte de parti pris incons-

(14) Dr Berillon : *Le Baphomet, l'idole androgyne des Templiers.* Revue *Æsculape*, janvier-février 1913.

cient souvent, beaucoup d'imagination, mais bien peu de sens de l'analyse, même chez de grands savants.

Divers documents ont été utilisés pour accabler les Templiers. Pourquoi d'ailleurs? La chose a été jugée. Si l'on estime qu'elle a été bien jugée, qu'on n'en parle plus. Si l'on trouve que c'est l'inverse, pourquoi aller chercher de nouveaux arguments pour les accabler?

Et quels arguments? Que l'on aille donc dans tous les musées, de l'Homme pour employer un terme moderne, que l'on prenne tous les documents touchant peu ou prou à l'Orient et que de ceux qui ont en eux quelque chose de blâmable, aux yeux de celui qui les a discernés tout au moins, on décide qu'ils ont appartenu aux Templiers, lesquels ont passé toute leur vie à les adorer. Puis qu'on les brûle de nouveau. C'est enfantin, pour ne pas dire plus.

Il ne reste donc de toute cette « idolâtrie », qu'elle soit faussement musulmane ou plus vraisemblablement païenne, que le culte parfaitement orthodoxe, exercé à titre de vénération, de reliquaires en forme de buste, enfermés précieusement dans des coffrets, comme on le fait encore aujourd'hui pour certains ornements du culte. Toutefois, on pourrait se demander comment il se fait que, dans l'esprit sinon des contemporains de l'Ordre, tout au moins dans celui de ses premiers historiographes, sinon de ses détracteurs, on ait associé le culte parfaitement orthodoxe, est-il répété, de ces bustes-reliquaires, avec l'idée de Sidna Mahommed, prophète de l'Islam et bien peu connu en Europe à cette époque.

Münster écrit que les figures ou têtes enchantées employées par les sorciers du moyen âge dans l'exercice de leur art et qui, d'après la croyance populaire, étaient, au moment des invocations, animées par le diable, s'appelaient des « têtes de Mahomet ».

On croit que cette expression vient des contes de *Mille et Une Nuits*, rapportés plus ou moins exactement par certains Croisés, et des légendes espagnoles sur l'Alhambra. Ces récits, qui avaient frappé les esprits du moyen âge et, en les effrayant un peu, avaient su les charmer,

étaient peuplés d'animaux extraordinaires, fantastiques et enchantés (15).

Il est facile, alors, avec ces données, de comprendre comment ces soi-disant idoles, trouvées en la possession de gens que l'on soupçonnait de sorcellerie, devaient, aux yeux du peuple, être des têtes de Mahomet, et ce n'est que plus tard que des gens plus savants ont cru, inspirés par certaines phrases du procès, trouver une assimilation possible, quoique bien invraisemblable pour nous qui sommes mieux renseignés, entre ces Mahomet et le Baphomet, qu'ils connaissaient d'autre part, mais qu'ils connaissaient comme on connaissait quelque chose qui appartenait à la sorcellerie. On y pensait quelquefois, on en parlait le moins possible, par crainte superstitieuse. Et cette assonance, sans aucune raison logique et peut-être justement pour cela, a fini par créer une légende à laquelle avaient bien contribué les inquisiteurs de plus ou moins bonne foi. Devant être rejetée par les gens sérieux, mais mal documentés, elle a fini par faire prime sur le marché des expressions.

De là à conclure que les Baphomet étaient connus et « idolâtrés » des Templiers, déjà suspects et aujourd'hui encore dignes d'être chargés de tous les péchés de leur époque et surtout des plus invraisemblables, il n'y avait qu'un pas, qui fut très rapidement franchi et dont la légende est d'autant plus tenace qu'elle est moins scientifique.

La véritable idole des Templiers fut la puissance financière internationale, comme elle pourrait être celle de leurs prétendus successeurs.

Car nous ne croyons pas à la succession des Chevaliers du Temple, tout au moins traditionnelle et directe. Beaucoup d'indépendants et d'excentriques par rapport aux interprétations ordinaires, officielles, de l'Eglise de saint Pierre, ont voulu se donner des titres de noblesse, en faisant remonter leurs propres créations intellectuelles ou

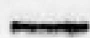
(15) Samuel Waxman : *Chapterson magic in Spanisch litteratur*. Revue Hispanique, décembre 1916.

leurs activités à un ordre célèbre et persécuté. On a exploité l'étiquette templière, dans certains pays, pour faire passer une banale camelote occultiste; et l'on continue!

DR J.-H. PROBST-BIRABEN
et A. MAITROT DE LA MOTTE-CAPRON.

UN POÈME DE D'ANNUNZIO

LA MORT DU CERF



L'horreur que la traduction en vers nous inspire, cette sueur froide que sa seule idée nous procure est certes justifiée par la pratique de nos pères. Elle n'en constitue pas moins un préjugé dont notre langue et notre prosodie ont droit de se plaindre. L'une et l'autre sont assez riches et assez souples pour qu'on leur épargne un outrage mérité seulement par les maladroits qui usèrent du parfait outil qu'elles leur offraient. Et ce préjugé, outre la méconnaissance des ressources du vocabulaire, de la syntaxe, de la métrique française, méconnaît la parenté qui existe entre toutes les prosodies et entre toutes les poésies; parenté qui entre le français et l'italien est une fraternité.

Tenant la fidélité pour le premier devoir d'une traduction, qu'elle soit en vers, qu'elle soit en prose, j'ai cru autrefois que la traduction en vers était nécessairement *très* inférieure en fidélité à sa rivale. Je pense aujourd'hui que cet adverbe ne sera pas applicable s'il s'agit d'un excellent traducteur en vers — et le traducteur en vers doit être excellent... *or not to be.* Je pense que la traduction en vers ne sera vraiment handicapée que lorsque l'on prétendra l'opposer à une traduction en prose mot à mot. Celle-ci possède un privilège dont le traducteur en vers ne dispose pas : la littéralité. Mais si le traducteur en prose ne tient pas à friser le petit nègre, s'il veut *écrire,* il lui faudra cesser souvent d'être littéral; et alors le handicap du traducteur en vers devient faible,

très faible, insignifiant et vingt fois compensé par l'avantage qu'a la traduction en vers sur la traduction en prose — l'avantage d'être en vers. La meilleure des traductions en prose pourra être poétique, elle ne sera jamais de la poésie. Aux mains d'un traducteur excellent, l'autre donnera une *pièce de poésie* guère moins belle que le modèle, aussi belle peut-être; et, dans certains cas — la langue, la syntaxe et la prosodie françaises sont des instruments sans égal — plus belle.

La marque d'une excellente traduction en vers consiste à n'avoir pas l'air d'une traduction, et si le lecteur n'est pas prévenu il croira se trouver en face d'un poème original. Je suis resté longtemps sans savoir que l'une des plus belles fleurs amoureuses de Ronsard :

Plus étroit que la vigne à l'orméau se marie
De bras souplement forts,
Du lien de tes mains, maîtresse, je te prie
Enlace-moi le corps...

est traduite fidèlement du latin de Jean Second.

§

Les vers de d'Annunzio sont moins connus, en France, que ses romans ou ses drames, et pas beaucoup plus que ses essais; aucun de leurs recueils n'a été traduit, je crois; le lecteur dispose seulement de l'anthologie de G. Hérelle (1), qui ne porte que sur la période 1878-1893. Grand admirateur de l'œuvre entière de l'altissime écrivain, je préfère cependant le poète au romancier et au dramaturge. C'est dans ses poèmes que son lyrisme, partout fervent, se trouve à l'état le plus pur, se trouve le mieux ordonné, le mieux composé, et, sans perdre de sa force, connaît vraiment la mesure; enfin le d'Annunzio classique, d'une manière générale est là. Il est regrettable non seulement pour l'agrément de nos muses mais pour leur profit, qu'une telle œuvre lyrique soit restée chez nous lettre morte; que nous n'en ayons pas bénéficié davantage que nous fîmes de la poésie lyrique

(1) Excellente traduction parue en 1924 (Calmann-Lévy).

de Mistral. Puisse la lecture du poème que voici faire admettre que ce regret n'est pas vain!

La morte del Cervo fait partie du recueil *Alcyone* qui passe pour le sommet d'une poésie où rien n'est en plaine; on peut le considérer comme l'un des sommets de ce sommet. Il est très connu parce qu'il est aisément accessible, et aussi parce qu'il a reçu de l'auteur un traitement privilégié. Au premier tome des *Faville del Maglio* (2), quelques pages étincelantes renseignent sur la façon dont le poème fut forgé; dans le second, le chapitre *La resurrezione del Centaure* explique avec éclat comment son sujet naquit.

La mort du Cerf est en quarante quatrains d'endécasyllabes. Le premier vers rime au quatrième, le second et le troisième riment ensemble.

Quasi era vespro. Atteso avea soverchio
alla posta del cervo, quatto quatto
tra le canne; e vinceami l'uggia. A un tratto
vidi l'uom che natava in mezzo al Serchio.

Un uomo egli era, e pur sentii la pelle
aggricciarmi si come a odor ferigno.
Di capegli e di barba era rossigno
come saggina, folte avea le ascelle.

J'ai conservé cette disposition et placé les rimes masculines et les féminines (on sait qu'il n'est pas question de masculin et de féminin en métrique italienne, puisque tous les mots italiens terminent par une voyelle, qui à la rime n'élide jamais) selon l'alternance classique. Mon poème compte le même nombre de quatrains que l'original. J'ai traduit, quatrain par quatrain; il ne m'est pas souvent arrivé de mettre au vers d'un quatrain un mot ou un membre de phrase appartenant à un autre vers. Il ne s'agit pas seulement de suivre de façon stricte la pensée du modèle, il faut la suivre dans l'ordre où elle

(2) *Les Etincelles du marteau.* Cette œuvre publiée tard, 1924-1928, mais dont la majeure partie date d'avant-guerre, pourrait bien être le chef-d'œuvre, pour la prose, de d'Annunzio. Elle se rapporte à la création des plus belles parties de son œuvre. Elle n'a pas encore, à ma connaissance, été traduite en français.

se déroule : viser à une transposition photo-phonographique. Le traducteur ne doit pas fuir la difficulté mais la rechercher; l'affirmation de Théophile Gautier : *Oui, l'œuvre sort plus belle...* s'applique à son cas encore plus qu'à celui du poète créateur. La seule liberté que j'aie prise avec la métrique orthodoxe, a été de faire rimer parfois pluriel à singulier (3).

Voici cependant le mot à mot des quatre premiers quatrains.

Quasi c'était le soir. J'avais attendu trop — à l'aguet du cerf, caché, caché — parmi les cannes; et l'ennui me vainquait. Tout à coup — je vis l'homme qui nageait au milieu du Serchio.

C'était un homme; et pourtant je sentis la peau — me glacer de frayeur comme à une odeur de fauve. — De cheveux et de barbe, il était rougeâtre — comme le sorgho; touffues avait les aisselles.

Mais un poil divers de celui des joues — sous le ventre il paraissait que lui commençât — bestial pelage, et que les parties basses — fussent énormes, cuisses, jambes, pieds

comme d'un monstre, si grand était le volume — de l'eau que mouvait le nageur — bien qu'il tînt les bras hors — avec tout le buste érigé au-dessus de l'écume.

Et voici le mot à mot des trois derniers :

Ceint ainsi, armé des deux thyrses sombres — il souleva la grande bouche pour respirer — vers le ciel. On entendait, lointaine, la Mer — suivre avec un bruit sourd le murmure des bois.

Seule une Nue était dans les hautes zones — de l'Ether telle une déesse descinte qui dort. — Il vénérait, le Nubigène, la forme — à qui fut féconde l'audace d'Ixion.

Bellissime il m'apparut. En chaque muscle — lui frémissait

(3) J'indique aussi que, suivant la coutume de notre prosodie antérieurement à Malherbe, je compte l'e muet comme une syllabe.

une vie inimitable. — Soudain il se cabra. Il disparut, ombre fragile — vers le Mythe dans l'ombre du crépuscule.

§

Dans *la Mort du Cerf* retentit la plus importante et la plus fréquente des cordes nombreuses et diverses de la lyre annunzienne. Aussi *moderne* que peut l'être un poète dont le naturel constitue la qualité essentielle, d'Annunzio mérite, de par la place que la mythologie olympienne tient chez lui, d'être traité de *poète antique*.

Pour bien saisir le caractère de son lyrisme, il faut voir en lui un Latin, un successeur congénital de Catulle, Tibulle, Horace, Properce, Ovide, un continuateur de la poésie lyrique romaine antérieure au Christianisme. Disons qu'il n'est pas moins naturellement mythologique et, au sens poético-religieux du terme, moins païen qu'eux; disons-le tout de suite en attendant de montrer bientôt qu'il l'est davantage. Et s'il y a dans son œuvre de romancier, de dramaturge, d'essayiste, de quoi faire voir que ce Romain naquit deux mille ans après Jésus-Christ; s'il y a, chez d'Annunzio, un homme qui sait (et de près) que la religion chrétienne existe, ces parties ainsi chrétiennes ne se rencontrent pas dans ses vers. C'est en prose, une prose d'ailleurs non moins lyrique que sa poésie, que s'exprime le d'Annunzio qui a lu en philosophe et en artiste sinon en croyant; qui a lu en artiste d'esprit païen la Bible et l'Evangile; le d'Annunzio pénétré d'une profonde sympathie esthéticienne pour le mysticisme franciscain et qui a parlé noblement sinon saintement du Christ et de saint François.

Ceci dit, *Alcyone* est le recueil le plus mythologiquement et spirituellement païen de l'œuvre poétique de d'Annunzio, celui où son esprit se trouve le plus placé hors du plan chrétien, le mieux antérieur à l'Age chrétien.

Comme chez tous les poètes antiques créateurs ou propagateurs de la mythologie, il y a deux mythologues chez d'Annunzio. L'un suit la tradition, l'autre innove. Parfois on les trouve ensemble, mais non pas mêlés,

jamais le premier ne sera modifié, adultéré par le second. C'est du mythologue traditionnel que *la Mort du Cerf* relève (4). La mythologie du poème n'émane pas d'un imaginatif; elle émane d'un érudit... ou plutôt elle est le produit d'une imagination érudite. Elle n'en reste pas moins vivante.

Le soir tombait. L'ennui me gagnait. J'avais trop
Longtemps guetté le cerf caché par la verdure
Des cannes, quand soudain mes regards aperçurent
Un homme qui nageait au milieu du Serchio.

C'était un homme, et je ne comprenais pas quelle
Crainte glaçait ma peau à la rousse couleur
Sorgho de ses cheveux, sa barbe, et quelle odeur
Bestiale m'arrivait du creux de ses aisselles.

C'est, aussi, que le poil de sa basse moitié
Paraissait différent du poil de son visage.
Sous le ventre, on voyait commencer un pelage
Animal; et la cuisse et la jambe et le pied

Etaient d'un monstre, à considérer le volume
De l'eau que déplaçait sa forte nage, encor
Que ses bras fussent hors de l'eau, avec son corps
Jusqu'aux flancs, érigé au-dessus de l'écume.

C'était un homme dont le rire, à chaque envol
De halbrans effrayés découvrait les gencives.
Mais il bondit sur l'escarpement de la rive
Et ses quatre sabots le plantèrent au sol.

(4) Dans sa *Crestomazia della lirica di Gabriele d'Annunzio* (Ed. Zanichelli, Bologne 1935), M. Enzo Palmieri indique les sources antiques de notre poème : *Pindare* (Pythique II); *Odyssée* (Ch. XXI); *Hésiode* (le bouclier d'Hercule); *Ovide* (Métam. XII). Il signale aussi les représentations plastiques auxquelles font allusion les *Faville* et que j'indique plus loin.

D'autre part je vois (*Faville* II, 238) le Poète invoquer avec une admiration grande la « vulgarisation » des Métamorphoses d'Ovide produite « per sua ricreazione », par un antique notaire de Prato, Ser Arrigo Simintendi. Il s'émerveille de la fière façon dont ce doux et sédentaire bonhomme a rendu le combat des Centaures et des Lapithes. Dans ses savantes notes sur *La mort du Cerf*, M. Enzo Palmieri ne dit rien de cet auteur.

L'ouvrage de M. Enzo Palmieri est d'un grand intérêt. Les notices sur les recueils de d'Annunzio où son anthologie puise sont remarquables; notamment celle qui se rapporte à *Alcyone*.

Je le connus tremblant comme la feuille tremble :
C'était bien lui, farouche et bimembre, le fils,
L'engendré de la Nue, homme jusqu'au pubis
Quasi, puis étalon et le Centaure ensemble.

Le Centaure!...

§

Le personnage qui parle — il s'appelle Glaucus dans le recueil — parle de ce centaure en homme qui a vécu au temps où l'on croyait à l'existence des centaures, comme on croyait à celle des nymphes, des satyres ou des sirènes. Il n'en traite pas en poète, même antérieur au christianisme, comme l'Ovide des *Métamorphoses* qui le tiendrait, en son for, pour un mythe depuis des siècles dissipé. Il en parle en croyant, en... contemporain. Toute la mythologie d'*Alcyone* est vivante ainsi; elle n'a pas la froideur que l'art même le plus chaleureux : celui d'un Ronsard ou d'un Leconte de Lisle et d'un Maurice de Guérin; que l'art même le plus tendre : celui du La Fontaine de *Philémon et Baucis*, celui de Chénier, lui laisse; elle n'est pas un jeu, fût-il sacré, elle est une foi. S'il y eut jamais des mortels capables de voir, avec les yeux de la certitude panique, un centaure, ils l'ont raconté avec le naturel que d'Annunzio nous produit. La mythologie du poète n'est pas seulement autre chose que celle de nos poètes français; elle est une autre chose que la mythologie des poètes latins du siècle d'Auguste; autre chose que celle d'un poète grec du IVe siècle avant J.-C. comme Théocrite. Sa mythologie est celle d'un Grec de l'époque primitive.

Alcyone est un poème de paganisme olympien conçu selon un esprit mystiquement païen, panthéiste; une façon de *De Natura Rerum* dionysiaque, non point philosophique — les philosophes alors n'étaient pas encore nés — mais lyrique; non point abstrait — l'abstraction n'était pas encore découverte — mais concret au cent pour cent (5).

(5) « Qu'est-ce qu'*Alcyone*? C'est le poème du Soleil le chant de l'Eté, tel que seule pouvait le concevoir une âme méditerranéenne. La Nature y est

Quant à Glaucus, le témoin de la *Mort du Cerf*, ce n'est pas seulement un primitif, c'est un simple. Et c'est lui qui dépose, et non pas l'auteur par sa bouche. Voilà ce qui n'arrive pas, dans le *Qaïn* de Leconte de Lisle, à ce *Thogorma-le-Voyant fils d'Elam, fils de Thur*, qui *couché* (comme Glaucus) *dans les roseaux du fleuve — à l'heure où le soleil blanchit l'herbe et le mur* sert à nous rapporter la vision grandiose du Déluge.

C'est pourquoi l'hendécasyllabe de d'Annunzio tranche sur l'alexandrin que j'ai employé, mètre nécessairement oratoire, quoique j'en aie voulu et pour tant que j'aie essayé de m'éloigner de la rythmique parnassienne. Glaucus parle, il ne discourt pas. Pour le faire parler tout à fait, au lieu de le faire un peu discourir, je regrette de n'avoir pu, au lieu de l'alexandrin, employer notre vers de dix pieds (onze, quand la rime est féminine) qui correspond à l'hendécasyllabe italien. Mais c'est déjà beaucoup de réussir à placer dans douze syllabes (treize quand la rime est féminine) ce que l'hendécasyllabe italien donne. Outre le fait que la langue italienne se passe tant qu'il lui plaît de l'article et du pronom personnel, elle possède une faculté d'élision au prix de laquelle la faculté d'élision du français doit être considérée comme inexistante. A cette impossibilité, ma traduction sur le terrain esthétique, poétique, ne perd rien, je crois; mais si elle est très fidèle quant au sens, elle ne l'est pas quant au ton. Elle ne raconte pas, elle récite.

Avec des vers de dix pieds, il en fût allé autrement.

C'était presque le soir, j'avais bien trop
Guetté le cerf, caché dans la cannaie,

célébrée sous l'aspect de la création panique. La lumière, les couleurs, les sons y sont traduits, avec le mot dans leur puissance maxima; l'ivresse de la vie dans sa totalité » — (A. Bruers : *G. d'Annunzio. Il pensiero e l'azione*) « L'Eté est la protagoniste du poème : non parce que décrite et louée, mais parce que — si je puis dire — filtrée par les sens du Poète qui redevient instructif, primitif; qui faisant de la poésie un nouvel élément de la Nature, la remélange aux formes de l'être, s'y anéantissant lui-même. Advient ainsi que jusqu'à l'expression verbale semble se dissoudre en pur son ou en pure couleur; et que de la perception des choses fleurissent mythe et fantaisie comme d'une âme enfantine et élémentaire refleurissant de la matière vive du monde. » — (Enzo Palmieri, *loc. cit.*).

Et par l'ennui mon âme était gagnée,
Quand je vis l'homme au milieu du Serchio.

C'était un homme et je ne sais pas quelle
Peur me glaçait, à la bestiale odeur
Qui m'arrivait, à la rouge couleur
De ses cheveux, sa barbe, ses aisselles.

Mais on voit déjà tout ce qui manque en détails utiles : l'homme ne nage pas, la nuance sorgho de la couleur est absente; plus loin des détails essentiels eussent manqué. Et puis mon texte aurait pris une tournure archaïque, ronsardienne, qui n'est pas du tout dans le modèle.

§

Le Centaure! Au sorgho du buste répondait
Un pelage alezan. La croupe était rouane
Et la queue. Deux pieds avaient une balzane.
En forme d'arc sa double échine se tendait.

Glaucus n'est pas un poète, c'est un rustre, mais il n'y a pas de raison pour qu'il ne se connaisse pas en chevaux, et d'Annunzio, lui, est un homme de cheval. La bête chevaline abonde dans son œuvre comme elle abonda dans sa vie; et elle se voit traitée avec la précision scientifique que le Poète apporte partout et toujours : érudition de poète antique, qui est si frappante chez Théocrite.

Des boucles encadraient la rondeur de sa tête,
Serrées comme sur la grappe sont les grains,
Et, la tête inclinée, il mordillait des brins
De ramée; il mâchait des feuilles tendrelettes

Avec la grande bouche à qui la chair convient
Sanglante, et qui les os broyés, se désaltère
En avalant d'un trait l'ample et profond cratère
Du vin fumant dans les banquets thessaliens.

De son bras musculeux haussant la main humaine
Il essayait d'atteindre au rameau d'un peuplier...
Brusquement il tressaille et, de ses quatre pieds,
Vers la proche forêt son galop le déchaîne.

Qui dira que cela n'a pas été vu; qui dira que ceci n'a pas été éprouvé, ceci entendu?

Le cœur me heurtait la poitrine. En chaque nerf
Je tremblais. Mais la verte et l'humide retraite
Me remplissait d'antiques forces. Dans ma tête
Régnait l'ivresse. Et j'entendis bramer le cerf.

Je l'entendis bramer de douleur, d'impuissante
Fureur, comme s'il fût lacéré par des crocs
Léonins. Je bondis du milieu des roseaux,
Débarrassé de ma corporelle épouvante.

Et je partis rapide ainsi qu'un lévrier
Dans les genévriers, la rouge, la sauvage
Broussaille, comme en songe et taisant mon passage :
Du feutre en même temps que des ailes aux pieds.

Allons-nous penser que le récit n'est pas véritable, que la scène a pu ne pas avoir lieu?

§

Elle a eu lieu. Ouvrons les *Faville,* tome II, au chapitre *La resurrezione del Centauro* qui porte la date avril 1907 et qui parut en plaquette en 1907 :

Il y a cinq ans, dans une pinède limitrophe du Serchio, apparut le dernier représentant de cette race glorieuse qui provint de l'audacissime Ixion, « lequel était si grand qu'il eut l'espérance de la haute Junon ». Il fut d'abord aperçu par un chasseur qui attendait le cerf à l'affût, sur le déclin du jour, parmi les cannes du fleuve étrusque. Il était de pelage rouan mêlé de blanc dans les crins, balzan *travato* (5) avec la tête crépue et la barbe rousse allongée jusqu'au sternum, comme celle que portent ses égaux sculptés dans le fronton d'Olympie et dans la pierre rugueuse de Trysa.

Ce chasseur, c'est d'Annunzio lui-même. Son poème n'est pas une œuvre de cabinet comme le *Chiron* de Leconte de Lisle, roi des Centaures de notre Parnasse et plus épique encore que lyrique. *Alcyone* non plus n'est

(6) *Travato :* je ne sais pas quel est le terme correspondant en français. Le cheval balzan est dit travato (m'apprend le dictionnaire italien), quand les deux taches blanches qu'il a sur le paturon se trouvent l'une au pied de devant, l'autre au pied de derrière du même côté.

pas un recueil d'inspiration livresque. Il résume un été du Poète, vécu dans la solitude aux environs de la plage tyrrhénienne bordée de pins où le Serchio, fleuve de la province de Lucques, se jette, un peu au-dessus de l'Arno. — Dans la solitude... une solitude à deux où la « créature terrestre qui a nom Hermione » assiste souvent le Poète dans ses sorties au grand air (v. *la Pluie dans la Pinède*); mais, ce jour du Centaure, elle était restée à la maison. Elle n'en paraîtra pas moins dans cette glose; on verra que cela lui est dû.

O Derbe (7), le pouvoir que mon âme désire
On l'obtient des métaux au grand feu composés,
Mais dans le bronze de Corinthe éternisé
Produirai-je ce que mes yeux lucides virent?

Le poète exprime ici l'ambition plastique de son poème. L'idée de lutter avec le sculpteur, de traiter le verbe comme du bronze, se marque dans plus d'une de ses pièces d'*Alcyone* ou d'ailleurs. Ici, elle se proclame. Et s'il ose la proclamer c'est parce qu'il n'a pas rêvé son drame mais qu'il l'a vu, senti et touché.

Ce Centaure apparu dans la Pinède n'était pas une idée exemplaire, mais c'était un vrai corps bimembre, couleur de sorgho, irrigué de sang mixte, muni de tendons surprenants, sur quatre jambes aux paturons courts et aux jointures floconneuses, tout en détentes d'arc et d'arbalète sous la peau diverse, avec son souffle et avec son odeur, d'une réalité beaucoup plus sûre que celui que Pline dit avoir vu embaumé dans le miel chez les sorciers égyptiens. Dans la mémoire de celui qui le regarda, ses signes distinctifs sont restés pour toujours. Il avait les pupilles des yeux non rondes mais taillées en façon de fente, entre le jaunâtre et le verdâtre, comme l'ombre où le capillaire est emprisonné. Le faisait rabican une tache blanche sur la croupe, en forme de feuille de mûrier, qui se répétait moindre et moins pâle sur la peau brune de l'épaule humaine. Et cette tache devait être une

(7) C'est un personnage du recuil qui va dialoguer avec Glaucus dans le poème *L'Asphodèle*, qui suit *La Mort du Cerf*.

empreinte héréditaire de la race, comme « l'épaule d'ivoire » dans la descendance de Pélops.

Le visionnaire qui s'accouche ici invoque, pour expliquer la naissance de son poème, ce qu'il doit aux métopes des temples helléniques qui rapportent le combat des Centaures et des Lapithes aux noces de Pirithoüs et d'Hippodamie.

Le Centaure tenait empoigné au sommet
Des cornes, le grand cerf, luttant à la manière
De l'homme qui par les cheveux tire en arrière
L'ennemi et l'ébranle et plie et le soumet

Et l'abat, et le foule et lui brise l'échine
Lui fait jaillir la cervelle sous son talon,
Ou bien il agissait ainsi que l'étalon
Quand il tâche à remplir l'amante chevaline.

Debout, tirant à lui les andouillers du bois,
Ses jambes de devant serrent dans leur tenaille
Le dos cervin. Il le domine de sa taille
Toute, il le presse de tout son monstrueux poids.

Il invoque aussi la paroi pompéienne où sur champ noir une bacchante pèse du pied sur la croupe d'un centaure — image (dit-il) parmi les plus belles et profondes de tout le Paganisme.

§

Alors (ajoute-t-il), le témoin d'un si grand spectacle chercha à façonner son poème dans une masse de matière rythmique à la juste ressemblance des deux êtres qu'il vit vivre; et en opérant il reconnut l'identité de son art poétique avec l'art plastique auquel tendait son effort de relief et de dureté.

Reconnaissons là aussi cette identité :

Furieusement le cerf dans l'écrasante entrave
Se débattait, les yeux renversés, son cou brun
Gonflé de rage et de mugissement, chacun
Des chocs cruels lui fait répandre un flot de bave.

Le plus vétuste sang royal l'anoblissait.
Il était de ceux-là en qui la flûte insuffle

Sa douceur; le corps vaste et puissant comme un buffle,
Chacun de ses rameaux vingt pointés élançait.

Tant de rivaux vaincus, ô lunes de Septembre,
Chassés de sa forêt ancestrale ou voués
A se voir sur le tronc de ses chênes cloués
Avant qu'il rencontrât le Thessalien bimembre!

Il s'affaisse, il se tord, se soulève. Il se tient
Debout, ses meuglements de tous côtés résonnent.
Au poing du monstre un bout de corne il abandonne.
Il s'enfuit, il s'éloigne, il s'arrête, il revient.

Il retourne combattre, et la vengeance flambe
Dans ses yeux, fait fumer et souffler ses naseaux.
Le Thessalien au loin a jeté le morceau
De la corne. Il attend ferme sur quatre jambes,

Plein de prudence. Un fil de sang coule le long
De son poitrail viril, la sueur met en nage
Sa croupe; on aperçoit le chevalin pelage
Briller comme du cuivre ou plus ou moins, selon

Que le soleil, au gré de la brise, promène
Sur les troncs le pinceau oblique de ses traits.
Tout est silence au plus profond de la forêt
Et l'haleine s'ouït bestiale et humaine.

Les aiguilles de pin comme en braise semblaient
Sur le champ de combat, et la puanteur forte
Des bêtes en sueur que le vent lourd transporte,
A l'acre odeur de la résine se mêlait.

§

Dans l'énorme tome I des *Faville,* au début d'un vaste chapitre daté 1907, qui tient de la nouvelle, des mémoires, de l'essai et ferait à lui seul un volume : *Le second amant de Lucrezia Buti,* d'Annunzio évoque « le temps de l'ivresse d'*Alcyone*... le temps de ces métamorphoses immortelles » et des chevauchées centauréennes — l'épithète est dans sa cervelle, on la devine — où sa bête et lui, « un balzan de trois [pieds] mais non ailé » (8), ne faisaient qu'un être. Il explique leur fusion

(8) *Ogni giorni mettevo la sella a un cavallo balzano da tre ma non alato.*

et il arrive à l'enfantement de la partie de la *Mort du Cerf* qui se rapporte au combat, et que j'achève de dire :

Ainsi que le taureau prêt à foncer ramasse
Contre le sol sa force en pont, le cerf baissa
Son arme, le Centaure aussitôt balança
La queue, comme un fouet qui passe et qui repasse.

Un bramement de mort. Une rapidité
D'éclair fauve et rameux. Derbe, j'en perds l'haleine.
Je frémis pour le sort d'une poitrine humaine.
Mon âme tremble encor de son anxiété.

Dans le cheval cabré je crois entendre un homme
Gémir, je ne sais pas que par un inhumain
Courage, le Centaure est déjà en chemin
De vaincre; que le Cerf est dompté, ou tout comme.

Le Thessalien l'a pris de face. Il tient serrés
D'une main le museau, de l'autre la racine
Des cornes. Ils sont là, poitrail contre poitrine,
Debout, confondus l'un dans l'autre, enchevêtrés,

Indistincts entre la lumière et l'ombre. Les nuages
Qui criblaient l'horizon de leur pourpre et leur or
Pâlissent. Par dessus la masse des deux corps :
Jambes et bras, sabots et cornes, fin pelage,

Toison hirsute, rudes crins, sexes puissants,
Je constate angoissé que la tête se dresse,
Echevelée, d'un vivant de mon espèce,
Qu'en mes cheveux aussi souffle le même vent.

Je sens mon cœur gonflé d'un repentir sans bornes (9).
D'un poignet fraternel je tends l'arc de l'aguet.

Cette façon charmante de songer à Pégase sans commettre le péché d'orgueil est bien dans la manière du poète.

(9) C'est un des rares endroits où je me suis écarté du texte qui dit : *Et le cœur fraternel gonflé d'un antique remords*. Il m'a fallu donner du fraternel au poignet au lieu du cœur; et remplacer antique par sans bornes. C'est que... antique ne rime pas à cornes, et que je voulais finir le vers par ce mot.

Rimorso... M. Palmieri se demande si ce remords (qu'il m'a fallu remplacer par repentir) ne vient pas au chasseur du fait que le meurtre des Centaures par les Lapithes n'a jamais été vengé. Il se demanda aussi s'il ne vient pas du meurtre de Nessus par Hercule. Maintenant, voilà l'Homme qui défend « l'ultime de la race belliqueuse des Ixionides »!

Mais l'ennemi de l'homme est déjà subjugué!
Les poings ont désuni, ont arraché les cornes.

Le poète se montre en train, ce combat, non de l'écrire mais de le vivre. Debout *davanti il leggio* (10), il brise l'une après l'autre contre le papier la provision de plumes, non métalliques, par lui taillées, par lui *élues;* il les brise parce qu'il les empoigne et les dirige comme si elles étaient des flèches. Contre ses côtes robustes, il sent « l'urgence d'une force que je ne sais plus dominer ni mesurer ». Et il cite les deux avant-dernières strophes que l'on vient de lire, puis s'écrie :

Que m'importe de mon art si moi-même je deviens la matière de mon art, la qualité de ma fiction matérialisée? Que m'importe de mes rythmes, si je suis moi-même la respirante impulsion de mon poème?
Une espèce de démon mimétique me possède. Sa véhémence me repousse de mes papiers, me prend, me tient. Elle me presse la nuque, me plie l'échine, m'abaisse les bras, me fixe les mains ouvertes sur le carrelage de briques, me change les mains et les pieds en quatre sabots, m'embarrasse la langue entre la parole qui hennit et un hennissement qui parle, m'enferme dans le contour vocal de la strophe que je clos.

Ici il inscrit les deux derniers vers de la dernière strophe :

Ma l'uom co' pugni avea divaricato
e divelto le corna del nemico.

Cependant, la fin de la confession, une confession comme je ne crois pas que nous ayons rien vu d'analogue (11) (mais d'Annunzio n'est jamais analogue; il

(10) Devant le lutrin qui lui sert de pupitre.
(11) La seule chose qui me vienne à l'esprit, c'est la *Genèse du Poème*, d'Edgar Poe, mise par Baudelaire dans le recueil des *Histoires Grotesques et Sérieuses*. Mais l'explication que donne Poe sur la façon dont il écrivit *Le Corbeau* est une galéjade esthétitienne. Ou Poe veut se jouer du lecteur, ou bien il n'a pas eu conscience de la gestation et de l'enfantement d'un chef-d'œuvre, fruit cependant de sa mélancolie profonde et dont la sincérité n'est certes pas en question.
Les *Faville* montrent à quel point invraisemblable et certain d'Annunzio

est l'*inimitable* suivant le mot que tant il aime parce qu'il est l'inimitant) nous prépare à lire la fin du poème. C'est ici que la « terrestre créature qui a nom Hermione » m'a demandé que je ne la passe pas sous silence.

Derrière moi, sans que je me retourne, sans que je me redresse, je devine une présence inattendue, avant que par la porte refermée m'arrive un accent exprès de stupeur, un timbre de rire réprimé, un mouvement de plaisanterie retenu. Instant indicible de honte et quasi de déchirement qui m'envoie endurer au fond du temple le sacrilège du mystère interrompu, du secret violé.

Je me roule, je me pelotonne, je me cache le visage de mes bras; je couvre ma confusion et ma rougeur; il me semble d'être blessé, il me semble d'être caressé; je ne sais si j'ai envie de pleurer, envie de rire; je ne sais s'il me convient de m'obstiner dans ma colère puérile ou de me délier par un remerciement jovial. Je ne sais plus rien de moi, je ne sais plus rien de mon prodige ni de mon délire.

Je reste le visage caché, ramassé et contracté dans mon angoisse obscure. J'entends le pas discret qui s'éloigne. Il me semble entrevoir le sourire fugitif d'une pitié qui comprend, d'une grâce qui sait. Je ne me relève pas, je ne me relâche pas. Sur le carrelage insensible, mon corps s'appesantit toujours davantage; il me devient toujours plus opaque et plus obtus, comme si s'éteignait peu à peu dans ma chair la phosphorescence de ma pensée et si peu à peu s'affaiblissait le frémissement de la force intruse.

La lueur disparaît. La torpeur me comble d'aise.

Et la fin du poème, la voici :

J'ouïs le craquement strident de l'os brisé
Des tempes jusqu'à la mâchoire; la cervelle
Fumante s'écoula du crâne; des parcelles
Eclaboussèrent un sang gluant et rosé.

Le corps tomba dans le grand repos, droit et raide,
D'un seul coup, d'un seul bruit. Il s'immobilisa

s'est rendu compte des cristallisations de son lyrisme perpétuellement ardent, et avec quelle maîtrise il sut tirer parti de son brasier. V. notamment au tome I le chapitre intitulé *Dell' Attenzione.*

Sans palpiter; le flux des veines s'épuisa
Absorbé par le sol brûlant de la pinède.

Le Centaure eut le même rire qu'au milieu
Du vert Serchio, devant la gent halbrandière,
Et leva dans le cercle ardent de la clairière
La double palme du combat victorieux.

Puis il flaire le vent pour partir. Mais, sur place,
Il cueille deux rameaux lourds de pommes de pin,
Les met autour de l'un et l'autre bois cervin
Faisant ainsi deux thyrses nocturnes; il casse

Un troisième rameau plus flexible; il en tord
En guirlande et retord la jeune et longue hampe,
Et de cette couronne il rafraîchit ses tempes
Encore enflées de leur formidable effort.

Armé des thyrses ténébreux, ceint de feuillage,
Levant la grande bouche au ciel, il buvait l'air.
Au murmure des bois, on entendait la mer,
Lointaine, marier les soupirs du rivage.

Une Nue, au zénith, prenait la position
D'une déesse qui dort, déceinte; et, en elle,
Le Nubigène, maintenant, vénérait celle
Qu'avait su féconder l'audace d'Ixion.

Sa force, sa beauté, la vie inimitable
De ses muscles jouaient sous mes yeux éblouis.
Mais voici qu'il se cabre, et qu'il s'évanouit,
Ombre fragile, dans le Soir et dans la Fable (12).

MARCEL COULON.

(12) Dans « L'Age Nouveau » d'avril 1939, j'ai traduit, en l'éclairant d'une glose analogue à celle-ci, un autre poème du même recueil, intitulé *Undulna*.

Undulna est une déesse marine créée par d'Annunzio : la déesse du bord extrême de la mer; de cette partie de la plage où la vague dépose musicalement en festons le sel dont elle est chargée. Le Poète ne s'y montre pas moins musicien, qu'il est sculpteur dans la *Mort du Cerf;* et la réalité, la primitivité de son paganisme n'y sont pas moins perceptibles et tangibles.

SUR LES PAS
DE P. J. TOULET EN ASIE

J'ai déjà dit, à propos de mes recherches sur le passage de Conrad en Indochine (1), combien les investigations dans les archives coloniales sont longues, pénibles et même décevantes. Il me faut répéter tout cela au sujet de ce travail sur P.-J. Toulet.

L'Indochine française est, en effet, un immense pays où habitent quelques rares Européens, tous liés étroitement à une profession ou à un métier.

L'enquêteur ne peut donc, en général, se fier qu'à soi-même du soin de compulser des documents épars aux quatre coins d'un territoire grand comme la France et l'Italie réunies. Un déplacement raté, pour une cause quelconque, ne peut pas être repris avant plusieurs années.

Enfin, il faut souvent écrire en Europe. Hélas! les Européens répondent rarement aux coloniaux...

J'avais prié la direction du *Mercure* de bien vouloir informer ses lecteurs de mes recherches sur le voyage de P.-J. Toulet en Indochine (n° 933 du 1er mai 1937, p. 667).

Nul n'a répondu à cet appel...

J'avais également écrit directement à plusieurs personnalités parisiennes; une seule m'a obligeamment renseigné : Pierre Mille, détail qui n'a d'ailleurs rien d'étonnant pour les « purs ».

Un jour, déjà lointain, un ami et poète m'ayant confié

(1) *Mercure de France :* N° 923 du 1-12-1936, page 444.

le volume des *Contrerimes*, je devinai, à certaines expressions, que P.-J. Toulet avait été du bâtiment asiatique, et, aussitôt, je résolus d'en savoir la raison.

Mais je servais alors dans le Sud, c'est-à-dire à quelque 2.400 kilomètres de la très importante Bibliothèque Centrale d'Hanoï, où devaient certainement être déposés des documents sur P.-J. Toulet.

Il me fallut donc attendre le hasard d'une affectation administrative. Enfin, je pus gagner le Tonkin, en 1936-1938, et voici le résultat de mes recherches.

Dans la Correspondance de Claude Debussy et P.-J. Toulet (*Le Divan*, 1929), Toulet écrit à Debussy : « Octobre 1902. Adresse en Indochine : Hanoï (Tonkin), poste restante » (page 18); puis, au même, en septembre 1903 : « Décidément l'opium ne me réussit pas » (page 19).

D'autre part, dans la Correspondance avec un ami (*Le Divan*), P.-J. Toulet narre à R. Philipon ses démêlés avec le fisc au sujet de la part qu'il possède dans une concession agricole près de Qui-Nhon (Annam), pages 134 et 158. Ces deux lettres sont de 1919.

C'est sans nul doute au cours de son voyage de 1902 en Indochine que P.-J. Toulet eut l'occasion d'être directement mêlé à une affaire de concession territoriale.

Nous allons d'abord nous occuper du voyage d'aller-retour en Asie, puis traiterons de l'accident concession.

§

I. — Voyage en Asie

Le journal *l'Avenir du Tonkin* du 23 octobre 1902 signale le départ de Marseille, le 19 octobre, du premier contingent de journalistes à destination de l'Indochine.

Ce même journal dit dans son numéro du 4 décembre :

La Presse parisienne a Hanoi. Hier matin, par le train de onze heures, est arrivée, venant d'Haïphong, la délégation de la presse parisienne à l'Exposition de Hanoï.

La délégation comprend :

MM. Pierre Mille, du *Temps;* Gandolphe, du *Gaulois;* E. Degaz de la *Petite République* et de la *Lanterne;* Samson, de la *Dépêche Coloniale;* Quener, de la *Quinzaine Coloniale;* de Noirfontaine, du *Soleil du Dimanche;* de Bornie, de la *Gazette de France;* Sailland, de la *Presse;* Tolet (sic) de la *Vie Parisienne;* Durand, de *l'Agence Havas;* Crepet, du *Petit Bleu;* Hallais, de l'*Indépendance Belge;* Berthelot, de la *Petite Gironde;* Paix-Séaille, de l'*Européen* et de la *Revue scientifique;* Jean Rouet, de la Revue *Questions Diplomatiques et Coloniales.*

Paul-Jean Toulet faisait donc partie de la délégation de la presse française à l'Exposition d'Hanoï de 1902.

Le Gouverneur général, Paul Doumer, venait de créer l'Union Indochinoise et de transporter le siège de la capitale administrative de la colonie, du Sud (Saïgon) au Nord (Hanoï). Il fallait en conséquence « battre du tamtam » pour faire connaître au monde entier que « l'ère doumérienne » avait fondé un Dominion extrême-oriental : l'Indochine française.

Pour atteindre ce but de réclame intéressée, rien de tel qu'une exposition internationale où l'on convierait des journalistes de toutes plumes. De là cette exposition qui, (P. Doumer ayant dû rentrer en France pour défendre son œuvre devant le Parlement) fut inaugurée par son successeur, le gouverneur Beau, le 15 novembre 1902.

P.-J. Toulet et un certain nombre de ses confrères ne purent être présents à cette cérémonie, car ils s'étaient embarqués à Marseille seulement le 2 novembre, sur la *Ville de la Ciotat,* Courrier des Messageries Maritimes (Lettres à Mme Bulteau, Le *Divan*) (2).

P.-J. Toulet était délégué à Hanoï par la *Vie Parisienne,* et le « *Catalogue officiel métropolitain de l'Exposition de Hanoï,* publié par l'Office Colonial de Paris », nous dit, page 231 : que le passage France-Indochine du

(2) Notre confrère E. Babut, Directeur de la *Revue Franco-Annamite,* et qui connut Toulet et Curnonsky à Hanoï, en 1902, me passe : *Guinoiseau ou le moyen de ne pas parvenir,* roman par Marcel Rouff (Stock). Le chapitre VII y est consacré au voyage d'Abscoc et Rouclet en Extrême-Orient.

représentant de la *Vie Parisienne* fut accordé directement par le Gouverneur général de l'Indochine.

Nous pouvons encore supposer que P.-J. Toulet avait été attiré à la colonie par son compatriote et ami d'enfance, Henri de Monpezat.

Voici, en effet, ce qu'écrit Jacques Dyssord dans *l'Aventure de P.-J. Toulet* (B. Grasset), page 90 :

Fils du maire de Pau, Henri de Montpezat scandalisait l'opinion locale en même temps qu'il s'attirait la bienveillante attention de P. J. Toulet... Après quelques années d'une existence consacrée à l'amour et au hasard, Montpezat décide d'acheter une conduite, c'est Toulet qui lui en fournira généreusement les moyens. Il lui prête quelque argent, grâce auquel il s'en va créer une jumenterie en Indo-Chine où ira le retrouver, mais pour fort peu de temps, Paul-Jean. Ce fut là le premier élément de fortune du futur résident supérieur de l'Annam.

Je suis obligé de relever quelques erreurs dans ce passage. Henri de Monpezat (et non Montpezat, comme écrit J. Dyssord) ne fut jamais Résident Supérieur en Annam.

Après avoir appartenu durant quelques années à l'administration des Services Civils de l'Indochine, il se lança dans la colonisation, le journalisme et la politique locale (3).

Cependant, au moment où Toulet et Sailland séjournaient en Indochine française, Monpezat ne s'y trouvait

(3) Charles-Jean-Philippe-Joseph-Henri de Laborde de Monpezat, né à Pau le 22 mars 1868, est décédé à Hanoï le 26 juillet 1929.

Venu en Indo-Chine en qualité de Commis de Résidence, il fut mis en congé, sans solde, le 2 novembre 1897, pour se livrer à des exploitations industrielles et agricoles.

Elu à plusieurs reprises Délégué soit de l'Annam-Tonkin, soit du Tonkin au Conseil Supérieur des Colonies (1902-1905-1911-1924-1928). Fondateur du journal *La Volonté Indochinoise*, on lui doit une série d'articles d'ardente polémique et un ouvrage : *Le Roi de France plutôt que le Roi de Prusse.* (Réponse à MM. Sembat et Ch. Maurras). Paris, Oudin, 1913.

M. André de Monpezat m'a récemment écrit que, dans ses conversations avec feu son père, celui-ci ne l'entretint jamais des relations amicales qu'il avait eues avec P. J. T. (Je saisis cette occasion pour remercier André de Monpezat de son extrême obligeance à me répondre.)

point. Il était à Paris d'où, le 3 février 1903, il lança une vive protestation contre les fâcheuses appréciations portées sur l'œuvre de nos colons par le correspondant à l'Exposition d'Hanoï du journal *La Liberté*. (*Dépêche Coloniale* des 8 et 9 février).

Expliquons également, pour ceux qui ignorent la géographie du Tonkin, *partie septentrionale de l'Indochine*, que Haïphong est le port où devaient alors obligatoirement débarquer les passagers qui désiraient gagner Hanoï, situé à cent kilomètres environ dans l'Intérieur.

Comme la *Ville de La Ciotat* avait quitté Marseille le 2 novembre, le navire annexe qui assurait le service entre Saïgon et Haïphong (les grands courriers poursuivant leur route vers Hong-Kong, Shang-Haï et le Japon) dut mouiller dans le port tonkinois vers le 2 décembre.

Ces remarques ont quelque importance, car Henri Martineau, dans la *Vie de P.-J. Toulet* (*Divan*), a écrit :

> Avant de gagner Hanoï puis Haïphong, Toulet séjourna quelques semaines à Canton.

H. Martineau, dans cet ouvrage, mêle également la Chine et l'Annam, Hué et Canton, et dit que P.-J. Toulet a « peut-être touché au Japon », et est reparti par Hong-Kong.

Tout cela démontre seulement une méconnaissance de la géographie de l'Asie, en général, et de l'Indochine en particulier.

Nous aurons d'abord une indication des diverses régions de l'Indochine que visita P.-J. Toulet, dans un article de son ami Sailland Curnonsky à *l'Avenir du Tonkin*.

En effet, le numéro de cette feuille du vendredi 15 janvier 1904, contient un éditorial : *La Semaine de Paris*. Paris le 4 décembre 1903. Signé : Sailland Curnonsky.

Ce journaliste y parle de divers événements parisiens; cite : « deux beaux vers de mon ami Toulet » :

> Etant donné l'état de la température,
> Aujourd'hui la volaille est à l'extérieur.

et termine ainsi :

Mon meilleur souvenir et mes vœux les plus sincères aux chers amis d'Hanoï, de Saïgon, de Hué, de Sontay, de Tourane, de Nam-Dinh, de Lang-Son, de Than-Hoa, de Qui-Nhone, et d'autres lieux! Et avec l'Indochine française!

Pendant leur séjour au Tonkin, les journalistes visitèrent quelques sites pittoresques sous la conduite du délégué aux Beaux-Arts de l'Exposition, Armand Lafrique (4), et de l'extraordinaire A. Raquez (5).

C'est ainsi que du mardi 9 décembre au jeudi 11 décembre, eut lieu une excursion à la porte de Chine; et que le 17 décembre, en deux chaloupes, les journalistes parcoururent le littoral aux rochers chaotiques des Baies d'Along et Faï-Tsi-Long jusqu'à Moncay.

A. Raquez relata ces excursions par le détail dans *l'Avenir du Tonkin,* puis réunit ses articles en un volume, *Entrée Gratuite,* qui fut préfacé par Pierre Mille.

Cet ouvage était dédié : « à mes confrères de la Presse indochinoise, coloniale, métropolitaine et étrangère que l'Exposition de Hanoï a réunis ».

Suit une énumération de ces journalistes parmi lesquels figurent les noms de Sailland : *Sport Universel Illustré et Presse,* et de Toulet : *Vie Parisienne.*

Le nom de P.-J. Toulet n'est cependant jamais porté par A. Raquez dans le récit des excursions, pas plus qu'il n'est inséré dans la Table des Noms, de la fin du volume.

(4) Armand Lafrique (Paris, 1858 - Haïphong, 1911). Journaliste, compositeur, librettiste, chansonnier, en France; puis administrateur des S. C. en Indo-Chine. On lui doit un nombre considérable de mélodies, chansonnettes (dont la fameuse Czarine), ballets pantomimes, romans, pièces de théâtre, adaptations d'opéras allemands, chants d'école et poésies.

Voir pour les détails de sa vie et de son œuvre : A. Lafrique. *Poésies.* Mac-Dinh-Tu. Editeur. Hanoï.

(5) Je dis « extraordinaire », parce que ce journaliste d'occasion sut si bien charmer l'esprit des Français d'Indo-Chine par sa faconde et son entregent qu'il fut l'idole non seulement du public, mais encore des hautes sphères administratives qui lui confièrent diverses missions de propagande coloniale. Toutefois, ayant été chargé d'organiser la section Laos à l'Exposition coloniale de Marseille, en 1906 (avec une subvention de 25.000 francs), celui qui se faisait dénommer A. Raquez décéda à Marseille, le 10 janvier 1907, de la variole.

Il est l'auteur de quelques volumes de notes de voyage et de souvenirs d'exposition : « *Au pays des pagodes; Entrée gratuite; Pages Laotiennes.* »

Une photographie : « Un groupe de membres de la Presse », est encartée à la page 238. Elle comprend 33 personnages qui sont désignés par 31 noms seulement. Celui de Toulet manque. Toutefois, comme il y a un écart de deux noms, sans doute les familiers du poète pourront-ils retrouver son image dans cette photographie.

Enfin, dans la liste des personnes récompensées par le jury de l'Exposition, j'ai relevé les noms de : Maurice Sailland (*le Sport Universel illustré*) et P.-J. Toulet (*La Vie Parisienne, La Presse*) qui reçurent un diplôme de collaborateur.

L'Exposition ayant fermé ses portes le 15 février 1903, les journalistes prirent la voie du retour. Certains revinrent en Europe par le chemin des écoliers. Ce fut le cas de Toulet et Sailland, qui se rendirent en un premier crochet à Manille, capitale de l'Archipel des Philippines. Voici ce qu'en dit *l'Avenir du Tonkin* du 28 mars 1903:

Chronique locale. *La Presse Métropolitaine.* — Nos amis Sailland et Toulet sont de retour de Manille. Ils sont arrivés mardi à Haïphong d'où ils sont repartis, ce matin, vendredi, à une heure, par le courrier, sans avoir eu le temps, comme c'était leur intention, de venir serrer les mains des amis qu'ils ont laissés à Hanoï. Ils se rendent d'abord à Tourane où ils vont demeurer environ une semaine entre deux paquebots puis s'en iront ensuite faire une courte exploration dans l'Inde avant de rentrer définitivement à Paris. Avec eux s'en vont les avant-derniers vestiges de la délégation de la Presse Métropolitaine...

Pour gagner Manille, Sailland et Toulet avaient probablement profité du voyage qu'y fit alors le vapeur français *Hoï-Hao* qui ramena dans leur patrie les 160 sujets philippins qui avaient pris part à l'Exposition de Hanoï.

En effet, le *Hoï-Hao* avait comme autre passager un planteur tonkinois, M. Remery qui, chargé de mission à Manille, par arrêté du 28 février, adressa à *l'Avenir du Tonkin* un compte-rendu daté de Manille, 7 mars : « A peine arrivions-nous à Manille... »

C'est tout ce que j'ai pu trouver, dans les feuilles tonkinoises, sur ce court voyage à Manille.

Sans doute Sailland et Toulet en revinrent-ils par deux navires, l'un de Manille à Hong-Kong, l'autre de Hong-Kong au Tonkin?

Car Toulet parle souvent des ports de la Chine du Sud : Canton, Quang-Tchéou, etc...

Lui et son compagnon ne purent donc visiter ces escales qu'avec le *Hué,* petit navire français qui effectuait la liaison Haïphong-Canton, par Pakhoï et Quang-Tchéou-Wan.

Toulet l'indique lui-même dans ses lettres à Mme Bulteau : « De là (Manille), nous fûmes à la Chine », et il y donne la date de son retour à Haïphong : « En vue de Haïphong, le 28 mars 1903. Voilà plus d'un mois que j'ai quitté le Tonkin. »

Le départ d'Haïphong pour Tourane eut lieu le 26 mars 1903, à 11 heures du soir, par l'annexe *La Manche,* des Messageries Maritimes.

Le *Courrier d'Haïphong,* dans son numéro du 26 mars, et le journal hanoïen *l'Indochinois* dans son numéro du 2 avril, donnent, parmi les passagers embarqués, les noms de : Toulet et Sailland, délégués de la Presse Métropolitaine, à destination de Marseille. Mais Sailland et Toulet durent inéluctablement prendre terre à Tourane afin de visiter Hué, capitale du Royaume d'Annam, située à cent kilomètres environ dans l'intérieur. Ils durent ensuite revenir à Tourane pour embarquer dans l'Annexe suivante, qui les déposa à une autre escale : Qui-Nhon, et enfin, après un court séjour dans cette région du Centre-Annam où Toulet eut le loisir de visiter la concession dont il sera parlé ensuite, user d'un autre navire côtier pour arriver à Saïgon.

C'était là, en effet, en 1903, la seule manière rapide et pratique de voyager entre Haïphong, au Nord, et Saïgon, au Sud.

Ce deuxième crochet, du port de Tourane à Hué, inspira à Toulet quelques passages de son *Behanzigue* (Malfère). Le *Cri dans la Nuit* semble, par exemple, indiquer

que Toulet accomplit le trajet en chemin de fer de Tourane à Hué, puis, au retour, le trajet en pousse-pousse et en sampan par la lagune de Cau-Haï et la route du Col des Nuages. Dans *L'Ombre de l'Heure,* il écrit :

Moi, j'aime mieux un roman franco-chinois d'un nommé Daguerche et qui s'appelle Insolata (dit le poète Fô).

P.-J. Toulet a certainement voulu signaler la *Consolata, fille du soleil* (C. Lévy), de Henry Daguerche. Quant au « poète Fô », ne serait-ce pas tout bonnement l'utilisation d'un des noms chinois du Bouddha : Phat ou Fô?

P.-J. Toulet ne parle point, dans ses ouvrages et lettres, de sa visite à Qui-Nhon, port de la côte d'Annam, placé entre Tourane et Saïgon.

De Saïgon, le grand port indochinois du Sud, pour effectuer leur autre crochet aux Indes anglaises, nos voyageurs furent certainement obligés de prendre place sur le grand courrier retour de Chine et du Japon, et de débarquer ensuite à Colombo (Ceylan).

Je détache cette coupure de *l'Avenir du Tonkin,* du vendredi 29 mai 1903 :

Chronique locale. *Délégués de la Presse en Voyage.* — Un de nos confrères a reçu de nos amis Seilland (sic) et Toulet les meilleures nouvelles. Ils étaient en ce moment dans l'Inde, à Bénarès. Voici dans quels termes Perdiccas (car on sait que c'est là leur pseudonyme en littérature) décrit le voyage et l'arrivée : « Mon vieux X... tu n'es pas un de ces barbares pour qui le nom de Bénarès est un trisyllabe vide de sens. C'est d'ailleurs un lieu charmant. Quand nous entrâmes en gare, Seilland et moi, nous avions à nous deux plus de cent huit (108) degrés centigrades, rien qu'au-dessus de zéro. Bien à toi. »

... On le voit les chaleurs de l'Inde n'ont pas anémié l'esprit de nos aimables amis.

P.-J. Toulet a souvent entretenu ses amis de cette bifurcation aux Indes. Entre autres, il écrit à Mme Bulteau : « Car nous venons de l'Inde... Car en nous embarquant à Bombay... »

Et il indique la date de sa rentrée en France : « En vue de Marseille, le 25 mai 1903. »

Comme les deux amis s'étaient primitivement embarqués dans ce port le 2 novembre 1902, leur voyage, maritime et terrestre, avait duré un peu moins de sept mois.

§

P.-J. Toulet ne se désintéressa pas brusquement de la presse indochinoise.

J'ai parlé *suprâ* de l'article de Sailland-Curnonsky, dans *l'Avenir du Tonkin* (15 janvier 1904).

Dans le n° du vendredi 22 janvier 1904, du même *Avenir du Tonkin*, nouvel article de Sailland-Curnonsky, et qui annonce la collaboration de Toulet :

> LA SEMAINE DE PARIS. 11 décembre 1903.
>
> Je vous avais promis de vous signaler régulièrement parmi le flot de livres qui nous submerge, les romans les moins ennuyeux et les études les plus intéressantes.
>
> Ce sera désormais la tâche de mon ami P. J. Toulet qui commit jadis avec moi le *Bréviaire des Courtisanes* et le *Métier d'Amant;* deux volumes que je ne saurais trop vous engager à vous procurer par les voies les plus rapides.

Désormais, en effet, *l'Avenir du Tonkin* va insérer des articles de Sailland-Curnonsky et de P.-J. Toulet.

Je me bornerai à relever la liste et les titres des chroniques qui sont signées : Paul-Jean Toulet. Ce sont :

Numéro du samedi 23 janvier 1904. *Chronique littéraire.* « Les vacances d'un jeune homme sage, par Henri de Régnier (au Frrcure de Réance (*sic*) ».

Numéro du dimanche 31 janvier 1904. *Chronique des Arts.* « De notre correspondant spécial. Musique : le roi Artus de Chausson, au théâtre de la Monnaie de Bruxelles; — et l'Etranger de M. Vincent d'Indy, au Grand Opéra de Paris. Les aquarelles de René Binet (chez Durand Ruel). M. J.-J. Rousseau à la Galerie Petit.

Numéro du samedi 13 février 1904. *Chronique littéraire.* Confession de deux amants par M. Gaston Derys.

Numéro du samedi 5 mars 1904. *Chronique des Arts.* Le Ministère des Colonies.

Numéro du samedi 19 mars 1904. *Chronique littéraire.* M. Jean Moréas : Giphigénie (*sic*).

Numéro du dimanche 10 avril 1904 : *Chronique Artistique.* « Une collection japonaise. La Collection Gillot. »

Numéro du vendredi 27 mai 1904. *Chronique.* « Les dernières acquisitions du Musée du Louvre. Paris. Avril 1904. »

Numéro du dimanche 5 juin 1904. *Choses et Autres.* « Du rôle de la pierre précieuse dans le roman anglais. »

Après cette date, *l'Avenir du Tonkin* ne contient plus aucun article de P.-J. Toulet, ni de Sailland-Curnonsky; les chroniques dites parisiennes sont alors signées : T. H. M. ou *Le Parisien,* ou Mat-Gioï (ces mots annamites sont le pseudonyme d'Albert de Pouvourville).

L'Avenir ne donne aucune explication sur la cessation de ces deux collaborations.

§

II. — L'Affaire de la Concession Territoriale en Annam

P.-J. Toulet en parle ainsi à R. Philippon :

Le fisc est près de faire vendre la concession d'Indo-Chine dont j'ai un quart, pour 2 ou 3.000 francs d'impositions en retard. Ordres donnés de vendre du bétail non obéis par notre chargé d'affaires annamite, qui est probablement de mèche avec des gens qui voudraient bien avoir pour 3.000 fr. la concession qui en vaut 300.000. J'ai écrit au Résident de Qui-Hon (Annam) de se payer par le bétail. Mais qu'il le fasse cette fois-ci, ce sera toujours à recommencer.

(Guéthary, 31 juillet 1919.)

Au même :

Nous sommes en pourparlers de vente, j'ai peur qu'on ne nous mette dedans.

(Guéthary, 16 août 1919.)

Précisons.

La société de la concession dite « Concession Monpezat », portait le titre officiel de : Société civile particulière du domaine de Tang-Vinh (6).

Ce domaine, de 400 hectares, est situé à 28 kilomètres du port de Qui-Nhon, chef-lieu de la province de Binh-Dinh. La concession s'étend sur les territoires des villages annamites de Tang-Vinh et Quang-Hiên.

La première société, fondée en 1897, comprit d'abord quatre associés : Monpezat, Çassiano d'Otaëgui, Austinde Lesage et Toulet. En 1902, un cinquième Français : Albert Chain, entra à part. (Il adressa, de Qui-Nhon, à *l'Avenir du Tonkin,* le 26 mars 1904, une chronique, qu'il signa : A. Chain, représentant de M. de Monpezat.

Le capital était, en principe, de 102.000 francs, sur lesquels Toulet versa 12.000 francs.

Une deuxième concession, dite de Van-Canh (neuf cents hectares), fut accordée à la même société, provisoirement en 1901, et définitivement en 1911. Comme la première, elle occupait la haute vallée du Sông-Tra-Thanh.

En 1928, la société de Tang-Vinh s'adjoignit M. Portier, receveur des Postes à Qui-Nhon, comme associé. M. Portier paya différentes dettes, car la concession était abandonnée depuis 1912.

En 1929, les associés survivants, tous en France, étant en désaccord, dénoncèrent arbitrairement la promesse d'association faite à M. Portier (7).

Celui-ci assigna alors la société en remboursement des dépenses effectuées et en salaire de gérance, soit pour un total de 4.000 piastres.

La seule solution était la vente par autorité de justice. L'adjudication eut lieu à Qui-Nhon, le 4 septembre 1930, sur mise à prix de six mille piastres; et M. Portier fut

(6) Je dois la plupart de ces renseignements à M. Portier, l'actuel propriétaire de la concession, et au R. P. Perreaux, missionnaire, fondateur de la très importante bibliothèque de la Mission, à Qui-Nhon. Qu'ils trouvent ici, tous deux, mes très vifs remerciements!

(Voir également : Notices diverses sur les plantations agricoles en Indo-Chine. *Revue Indochinoise*, 1899. Pages 484 et suivantes. Reproduction d'un article de la *Revue Coloniale*, par Chailley-Bert.)

(7) P. J. Toulet était décédé, en France, le 6 septembre 1920.

acquéreur du tout, aux enchères, pour 21.100 piastres, plus 2.400 piastres de frais.

Même en prenant la piastre indochinoise à son taux actuel, dix francs, c'était, en somme, assez chèrement acquis, car, en fait de cultures, il ne subsistait plus qu'une trentaine d'hectares de mauvaises rizières aux mains des métayers indigènes. Quant au cheptel, il avait été saisi et vendu par l'administration, de 1923 à 1927, pour couvrir les impôts laissés en suspens depuis 1914.

§

Pour terminer, il me reste à effleurer l'emprise, spécifiquement asiatique, exercée par l'opium sur P.-J. Toulet, emprise qui, peut-être, et par surcroît, incita notre poète à partir, en 1902, pour l'Indochine, à moins qu'il n'ait découvert le poison noir lors de son court séjour à Hanoï?

P.-J. Toulet écrit à Mme Bulteau : « Un jour nous laissâmes le Tonkin à ses nuées, à son opium et à ses insomnies... », et à Debussy : « Décidément l'opium ne me réussit pas ». (Septembre 1903).

Quoi qu'il en ait été, nous devons constater qu'après avoir goûté les opiums chinois en Extrême-Asie, P.-J. Toulet ne put ensuite résister à l'attrait de Bénarès, centre indien du cru le plus fameux du monde.

Hélas!

JEAN MARQUET.

LE DINER DE BONDY

—

I

Des années ont passé depuis cet hallucinant dîner de Bondy, sans que ma mémoire, dépositaire intègre, tel le cuivre mordu par l'acide, ait perdu le détail d'un geste, l'inflexion d'une voix.

Il me suffit de fermer les yeux. Je revois Maxime battant la semelle dans les courants d'air, sous le hall enfumé de l'ancienne gare de l'Est, et accueillant mon retard de cinq minutes par une bordée de malédictions coupées d'éternuements. Car cette nuit de novembre était glaciale. Sur le quai, un employé balance, dans le brouillard laiteux, un feu vert qui monte et descend comme un ludion dans une bouteille. Un vieux petit train, composé de wagons à étage, halette en attendant le signal du départ. Pourquoi gravissons-nous les marches qui nous conduisent dans le compartiment aérien de l'avant-dernier wagon? C'est que Maxime a cru y entrevoir un « lot » intéressant. Mais la myopie du chasseur l'a trahi. A l'examen, le « lot » se révèle un laideron. Maxime digère assez bien sa méprise; il s'en accommode même à ce point que, le premier émoi passé, et par manière de tuer le temps, il agit tout comme il l'eût fait pour un objet plus digne.

L'ahurissement du laideron forme un spectacle dont je ne saurais dire s'il est ridicule ou touchant. La pauvre fille, entre autres disgrâces, est affligée d'un appendice nasal qui, par l'importance et la configuration, appelle l'image d'une proue de galère, d'une pointe de pyramide.

De surcroît, ce nez malencontreux présente une rubescence naturelle, visiblement aggravée, pour l'heure, par un fort rhume de cerveau. Maxime a tiré de sa poche une boîte de pastilles contre le rhume, et, par l'offre d'une sphérule de gomme violâtre, amorce le débat. De se voir distinguée par un garçon aussi bien fait de sa personne, la laide se trouble, bégaye, demeure finalement bouche bée, à écouter cet extraordinaire jeune homme qui ne la juge pas indigne de ses soins.

Elle révèle son prénom : Ernestine, sa profession : caoutchoutière. (Pourquoi, à l'énoncé de ce mot, rougit-elle jusqu'à la plante des cheveux, comme une communiante effarouchée?) Elle accepte, en tremblant, un rendez-vous pour le lendemain, à sept heures et demie, place de la République, bien qu'elle habite Gargan et doive, ce soir même, inventer un conte impossible pour justifier, auprès de sa mère, un retour à prévoir pour le dernier train de nuit. Tout ce petit complot s'est tramé bien avant que le train entre en gare de Pantin. A Noisy-le-Sec, Ernestine considère son vainqueur avec extase : et l'extase se traduit chez elle par un regard fixe et noyé, une légère inclinaison de la tête sur l'épaule droite, un pli hésitant, aux commissures des lèvres, qui voudrait mais n'ose encore se résoudre en sourire, — attendrissant tableau, à quoi un reniflement vigoureux ajoute, par moment, sa touche de réalisme familier.

Troisième arrêt.

— Bondy, tout le monde descend! annonce Maxime, l'air dégagé. Allons, au revoir, la belle!

Le visage ingrat de l'enchifrenée s'éclaire d'une gratitude empreinte d'exaltation.

— A demain! murmure-t-elle.

Et j'ai le sentiment que, pour un peu, elle joindrait les mains.

Alors, tout à coup, un pied sur la première marche de l'escalier extérieur, Maxime accomplit cette chose très vilaine : il éclate de rire.

— A demain, peut-être. Le hasard est grand. A demain, oui... ou à l'année prochaine!

Et Ernestine comprend aussitôt; elle comprend que le trop séduisant jeune homme s'est moqué d'elle et qu'elle doit, hélas! faire son deuil de sa belle illusion. Et ses prunelles se dilatent, et ses lèvres palpitent, et l'on dirait que son corps se tasse, se racornit comme feuille à la flamme, dans ce coin de compartiment mi-obscur, où demeure à jamais pour moi un pauvre visage défleuri, contracté, qui a connu toutes les ivresses et les amertumes d'un grand amour — en vingt minutes.

Sur le coup, je ne pus me défendre de reprocher à Maxime son inutile cruauté. Mais il se reprenait à rire.

— Le sentiment te perdra, mon petit ami. Méfie-toi, tu as le cœur beaucoup trop sensible pour ton époque... Sans compter que tu ferais mieux de joindre tes lumières aux miennes si tu tiens à dîner ce soir. Je ne m'y retrouve plus dans ce bled... La dernière fois, Bondy m'avait amené dans sa voiture.

En sortant de la gare, nous avions pris à gauche, pour parvenir sur une assez vaste place pavée, où stagnait une brume dense. Nul passant. Hormis une éblouissante boutique de charcuterie, pareille à un transatlantique faisant feu de tous ses hublots sur une mer déserte, toutes les façades étaient sombres et closes. Sans balancer un instant, Maxime entra chez le charcutier. Car à la caisse trônait le plus beau type de charcutière : rose comme un jambon, et dodue, et appétissante en diable dans son tablier d'une blancheur d'œufs montés en neige. Elle renseignait le solliciteur de fort bonne grâce. Mais Maxime prolongeait l'entretien à plaisir, tandis que je m'impatientais sur le trottoir.

L'intervention d'un costaud à bedaine — le charcutier, à première vue, — mit heureusement fin au colloque. Mon compagnon évacuait la boutique, tout émoustillé, trouvant, pour se couvrir, cette excuse ingénieuse :

— Tu comprends, après ton Ernestine... Et maintenant, reprenait-il, rassemblant ses esprits, piquons droit dans cette avenue, puis à gauche, puis à droite.

L'avenue, bordée de platanes rachitiques, filait rectiligne entre deux rangées parallèles de pavillons exigus,

presque tous construits en parpaing, sur un modèle de série. Tapis derrière une petite grille verte et une enclave de jardinet, ils laissaient uniformément, comme pour obéir à quelque mot d'ordre, fluer sous leurs portes un ronronnement de radio, filtrer çà et là, derrière les rideaux, entre les lames des persiennes, un mince trait lumineux.

Nous marchions depuis dix minutes. Le brouillard glacé me pénétrait. Nous obliquâmes à gauche, puis à droite.

— Zut! s'écria tout à coup Maxime en se grattant le menton d'un air perplexe, je crois bien que c'était à droite, puis à gauche.

Je le gourmandai sur une distraction en trop étroite dépendance avec sa galanterie intempestive. La faim me tiraillait l'estomac. Il fallut revenir sur nos pas, tournailler dix bonnes minutes encore dans des rues noires avant de pouvoir accoster un indigène qui, d'abord, fit un bond en arrière, craignant une agression, puis, peu rassuré malgré nos rires, voulut bien nous remettre dans le bon chemin.

— Nous y sommes, déclara enfin Maxime après une marche qui, depuis la gare, avait duré, au bas mot, une demi-heure.

Nous nous trouvions devant une haute grille en bois, de couleur sombre, encadrée par une double haie de fusains. Maxime tira une poignée de sonnette suspendue à une grosse chaîne, et l'on entendit, dans l'ouate nocturne, un triste grelottement. Une ampoule s'alluma aussitôt au fronton d'une bâtisse aux contours vagues, laquelle était précédée d'un perron à marquise. Des pas craquèrent sur le gravier. Honoré Bondy nous ouvrait lui-même.

L'intérieur où je me voyais de la sorte introduit, comme un caneton parmi des poussins, sans rien connaître — Bondy excepté — de la personne ni des mœurs de ses occupants, ne me frappa point, de prime abord, par un caractère proprement insolite. Les fauteuils du salon, recouverts de peluche rouge, disaient une vieille aisance bourgeoise, soumise, dès l'origine, à un décor de vie ac-

cepté sans discussion. De même la moindre originalité d'esprit ne paraissait guère compatible avec ces tableaux léchés — marines et natures mortes, — accrochés aux murs dans de lourds cadres dorés. Cependant j'observai que telles toiles, figurant une barque dans la tempête et un écroulement de légumes à pot-au-feu sur un coin de table, étaient suspendues très manifestement de travers, et qu'un cartel Louis XV, appliqué au-dessus d'une porte, présentait le même défaut d'équilibre : et je rapprochais, malgré moi, cette négligence, rendue bizarre par sa répétition, de l'espèce d'égarement que j'avais cru lire dans les yeux du sieur Bondy à notre première rencontre.

Mes surprises ne faisaient que commencer. Un des battants de la porte vitrée, par où le salon communiquait avec la salle à manger, s'ouvrit pour livrer passage à Mme Bondy, suivie de son fils. Mme Bondy était une petite femme replète, dont les yeux de myosotis éclairaient un visage un peu mou, maquillé sans modération. La bouche aux lèvres fortes découvrait une belle denture humide. Le cheveu, abondant et flou, moussait comme de l'étoupe. La robe de crêpe marocain vert s'arrêtait aux genoux, libérant des mollets qui gonflaient le bas de soie avec un soupçon d'intempérance.

Comme son mari me présentait à elle, Mme Bondy partit à rire, en se déclarant enchantée. Et ce rire saccadé, qui s'arrêtait pour reprendre aussitôt à la moindre saillie, ne tarda pas à me paraître suspect. Mme Bondy (j'appris que son prénom était Delphine, d'où son époux avait tiré « Fine »), Mme Bondy appartenait à cette catégorie de femmes qui, ne s'intéressant vraiment à rien, se donnent le change à elles-mêmes et s'imaginent le donner à leur entourage, en riant de tout. Encore, dans la plupart des cas — celui de « Fine » compris, — cette réaction immédiate du rire est-elle purement instinctive : le réflexe des pattes de grenouille saisies par la décharge électrique.

Deux minutes ne s'étaient pas écoulées que, déjà, je me résignais à subir toute la soirée l'hilarité de mon hô-

tesse. Elle me présentait son fils Arthur, « un bon petit garçon de dix ans ». Le pauvre en accusait à peine huit. Son buste grêle, aux épaules tombantes, supportait avec peine une énorme tête d'hydrocéphale, qui s'inclinait successivement à droite, puis à gauche, sur un rythme d'horloge. Il avait le teint plâtreux, le poil filasse, de gros yeux glauques à fleur de tête.

— Il nous a causé bien du souci, disait la mère. A cinq ans, nous avons failli le perdre. Une méningite, pensez donc! C'est un enfant très délicat. Enfin, il a repris le dessus, et il n'y a pas plus doux, plus obéissant que lui, n'est-ce pas, Honoré?

Elle répandait son rire nerveux en caressant la joue du gnome, aux blanches lèvres de qui suintait un fil de salive.

— Arthur, tu ne veux pas dire bonjour à M. Couasquin et à son ami?

Un mâchouillis inextricable fut la docile réponse du petit infirme, et je détournais ma vue d'un spectacle aussi affligeant, quand la porte de la salle à manger s'ouvrit de nouveau.

— Madame est servie, annonça la bonne avec un rude accent du Nord.

Et je me surpris à envelopper d'un regard séduit les mains épaisses et rouges, la chair couleur de santé, la charpente vigoureuse de cette fille apparemment ravie depuis peu à la vie des champs. Car elle apportait un peu de plein air et de nature dans le cadre oppressant que le caprice de Maxime venait de m'imposer.

La salle à manger où nous faisions notre entrée — mon camarade remorquant « Fine » Bondy à son bras, avec une galanterie un brin obséquieuse, — tenait en réserve, à mon intention, un nouvel objet de stupeur. A un bout de table, en effet, siégeait déjà une sorte de fantôme femelle, coiffé d'une capote de dentelle noire, nouée sous le menton par des brides de satin, et à la droite de qui je fus convié à prendre place. C'était la propre mère d'Honoré Bondy, et il fallait conclure tout de suite à l'impossibilité de lui assigner un âge approxi-

matif entre soixante-cinq et quatre-vingts ans. Sur son visage d'un jaune cireux courait un système compliqué de rides lancées dans tous les sens, les unes à peine marquées, comme une rayure d'ongle sur un livre, les autres profondes et taillées en biseau comme des blessures ouvertes. L'œil ne différait point de celui de son fils : il était vague et vitreux avec, parfois, un brusque éclat.

Je venais de m'incliner devant elle, et j'allais m'asseoir. Je m'aperçus alors que les lèvres de la vieille dame s'agitaient, comme si elle eût voulu parler, sans qu'aucun son sortît de sa bouche.

— Je dois vous prévenir, me dit tranquillement le fils, en ne prenant même pas la peine de baisser la voix : ma pauvre mère, aux trois quarts sourde, est aussi, depuis dix ans, atteinte de glossoplégie. L'ennui est qu'elle croit parler et se faire entendre.

Cette révélation aggrava mon malaise, et l'idée de passer plusieurs heures dans ce voisinage me parut d'autant plus intolérable que mon vis-à-vis se trouvait être le jeune Arthur. Je cherchai une raison plausible de fausser compagnie à mes hôtes. Mais le potage fumait dans mon assiette, une sorte de minestrone. J'y goûtai d'une cuiller prudente. Il était délectable et la faim commandait. Je me résolus donc à baisser les yeux pour échapper à la vision de l'hydrocéphale ballottant toujours sa grosse tête de droite et de gauche, tandis qu'il s'enfournait goulûment de pleines cuillerées — dont une partie, chaque fois, dégoulinait de chaque côté de sa bouche, — et j'attaquai mon assiette.

L'opération terminée, j'inspectai, d'un œil amène, comme si tout m'y eût semblé normal, l'étrange humanité qui m'entourait. Honoré Bondy, assis en face de sa femme, absorbait méthodiquement son potage. Quant à Maxime, qui tenait l'autre bout de la table, entre son patron et « Fine », à coup sûr je n'étais pas près de lui pardonner ce dîner-là, mais je dois concéder qu'il y faisait figure d'un homme à son affaire. Il soutenait la conversation dans une note allègre, il remplissait sans effort

l'office de boute-en-train. Sa voisine, ravie, n'en finissait pas d'éparpiller son rire de perruche; et son transport, tout à coup, déborda. Elle voulut me prendre à témoin :

— Quelle chance pour mon mari, murmurait-elle, d'avoir découvert M. Couasquin! Un garçon si sérieux, si avisé, et, en même temps, gai comme un pinson! Vous ne sauriez vous imaginer comme, de le savoir rue d'Aboukir, je me sens aujourd'hui moins inquiète. Car Honoré, voyez-vous, avec toute son intelligence, est resté un grand enfant.

J'enregistrais passivement cette confidence imprévue. Mais mon incertitude à y faire une réplique convenable s'évanouit sur-le-champ. Car je me sentais pincé au gras du bras, avec la dernière férocité, au point de mal retenir un cri. Cette aimable surprise me venait de la douairière placée à ma gauche, et qui, fâchée peut-être de mon manque d'attention, n'avait pas trouvé, sans doute, un moyen plus doux de me rappeler son existence. Je grimaçai à son adresse un sourire forcé. Elle remuait ses lèvres parcheminées avec une extrême rapidité, illustrant sa muette harangue de rictus et de gestes chargés d'un égal mystère. Je pris le parti d'approuver de la tête, et son visage exprima la satisfaction.

Honoré Bondy, cependant, était en chemin de dévoiler à Maxime toute son intimité familiale. Il commençait par la mort de son père, survenue accidentellement dix ans plus tôt, une mort à la Pyrrhus. Un matin de grand vent qu'il se rendait à son bureau, une brique arrachée d'une cheminée lui avait fracturé le crâne.

— Curieux! observa Maxime, en produisant un petit ricanement guttural.

Mais Bondy, tout à son récit, passait outre à cette inconvenance.

— J'ai un frère et une sœur, poursuivit-il. Tous deux mariés. Ma sœur Brigitte était l'aînée. Son mari, administrateur colonial, l'a emmenée avec lui au Togo. Nous ne pouvons espérer la voir que tous les quatre ou cinq ans. A peine débarquée à la colonie, en 19, elle at-

trape une méchante trypanosomniase : la maladie du sommeil, si vous préférez. Il lui a fallu des mois et des mois pour se rétablir... Daniel, lui, mon cadet de deux ans, a épousé le sac : la fille d'un gros filateur de Roubaix. Il a pris la succession du beau-père, à la naissance de son troisième garçon. L'affaire marche à plein rendement, ce qui ne l'a pas empêché de se conduire avec ses frère et sœur en vrai saltimbanque. Nous avions une vieille tante qui s'appelait Honorine (c'est d'elle que je tiens mon prénom). Elle possédait à Tourcoing plusieurs maisons de rapport qui pouvaient valoir, au total, dans les quatre à cinq cents billets. Devinez voir un peu ce qu'a manigancé mon joli coco de frère. Comme il habitait près de chez elle, il allait toutes les semaines faire visite à la tante. Elle pleurait dans son gilet; à l'entendre, ses immeubles ne lui causaient que du souci. Au vrai, il n'y en avait pas un qui n'eût subi de dégâts, en 14 d'abord, puis en 18, sans parler de dégradations de toute sorte, imputables aux locataires du temps de l'occupation allemande, et la tante était en bisbille avec l'administration des Régions Libérées pour ses dommages de guerre. « Placez donc vos bicoques en viager, lui souffle un jour ce bon apôtre de Daniel. Vous n'aurez plus à vous mettre martel en tête. Si vous voulez, je vous assure une rente de soixante mille francs... » Elle accepte sans voir plus loin; Daniel lui verse quatre-vingt-dix mille francs en dix-huit mois, au bout desquels la rentière passe l'arme à gauche. Si bien que Brigitte et moi n'avons pas hérité un sou de la tante Honorine. Tout est passé dans la poche du petit frère. Vous pensez bien, après cela, que je ne me suis pas gêné pour lui dire ses quatre vérités. Je lui ai mis le nez dans sa crapulerie. Et il avait encore l'audace de se payer ma tête! Nous avons failli en venir aux mains. Bref, je ne veux plus le connaître.

— Ah! la famille! soupirait Maxime, tout frétillant sur sa chaise, et dont le visage, encore qu'il s'efforçât à le composer, célait mal l'intense jubilation intérieure.

Bondy, d'ailleurs, ne pensait guère à s'offusquer d'une allégresse qui pouvait passer pour une marque d'intérêt

à sa cause et une ironique condamnation du frère Daniel. Il ne lâchait pas son idée.

— Mais, proférait-il en serrant les dents, le regard dur derrière le pince-nez, soyez tranquille, il ne l'emportera pas en paradis. Je vous promets que je lui remettrai la main dessus, et ce jour-là, on verra bien qui de nous deux aura la loi.

Il découpait son filet de bœuf d'un couteau si agressif que l'acier fit sur le plat un crissement aigu. Sa femme intervint.

— Calme-toi, Nono, je t'en prie. Tu vas te rendre malade. Tu le sais, pourtant, que la colère ne te vaut rien. Et après tout, Daniel est ton frère.

— Parlons-en, de frères comme celui-là! s'écria Bondy en piquant un morceau qu'il porta vivement à sa bouche comme une victime expiatoire.

Je ne savais plus, à la lettre, quelle contenance prendre. Les muscles faciaux du maître de maison roulaient sous sa peau dans une mastication rageuse. Au milieu du silence tombé soudain, et ponctué du seul choc des fourchettes sur les assiettes, l'hydrocéphale, qui mordait dans un énorme morceau de mie de pain dégouttant de sauce rouge, fut pris d'une violente crise de hoquet. Sa mère lui adressait des recommandations d'une voix d'avance résignée au pire :

— Ne mange pas si vite, mon chéri, et bois un peu d'eau.

J'en avais l'appétit coupé.

Maxime, pour lui, ne marquait aucune surprise au déroulement de cette singulière soirée. Il se nourrissait avec tous les signes d'une sérénité supérieure, fondée sur la béatitude solide que peut inspirer à l'homme bien portant une cuisine sans reproche. Ayant terminé son filet de bœuf, il avança une main cordiale vers son voisin, dont il tapota le bras droit.

— Voyez-vous, patron, la famille, c'est comme la langue d'Esope, la pire et la meilleure des choses. Et la vôtre n'est ni pire ni meilleure que bien d'autres.

— Vous trouvez? Eh bien! qu'est-ce qu'il vous faut!

Mais Maxime s'embarquait dans une dissertation filandreuse sur les avantages et inconvénients des différentes catégories de parentés. Les parents ne choisissent pas leurs enfants, ni les enfants leurs parents. Comment s'étonner que, dans la plupart des cas, ils ne s'entendent ni ne se supportent? Le fils peut avoir raison contre son père, et il doit cependant lui obéir : absurde coutume! Une société bien faite ne devrait-elle pas placer, en tête de son programme de réformes, une redistribution des parents et enfants, conforme aux goûts et au caractère de chacun? Il suffirait, pour cela, que l'enfant fût enlevé aux parents dès la naissance, et élevé, jusqu'à l'âge de raison, par les soins de la communauté, les frais d'entretien étant naturellement assumés par les géniteurs responsables.

— Mais il y a des enfants dont personne ne voudrait, objecta Bondy en jetant à son fils un bref regard.

L'hydrocéphale, un doigt dans la bouche et une chandelle fluorescente lui pendant au nez, contemplait Maxime dans une espèce de ravissement bouddhique.

— Ce serait à voir, dit mon ami. Et il faudrait aussi étudier la question de la fraternité. Si je vous comprends bien, vous n'auriez pas, par exemple, choisi votre frère cadet?

— Bon Dieu! non! s'écria encore Bondy.

— Ainsi vous voyez, continua doucement Maxime, nous sommes pourris de préjugés. Tout, dans nos institutions, serait à reprendre par la base.

Fine approuvait avec chaleur :

— Comme c'est juste!

Et son rire cataractant partait comme une bande de mitrailleuse.

J'avais alors le sang bouillant de la vingt-deuxième année. Comment je pus trouver assez de contenance pour achever ce dîner sans faire un éclat, sans, par exemple, couper court, par une sèche détente du coude dans les côtes, aux interminables gaietés de ma voisine de droite, sans étrangler en douceur ma voisine de gauche qui, de temps à autre, renouvelait sournoisement son pinçon

cruel, à seule fin de me faire épeler, sur ses lèvres, un énigmatique message, sans allonger, par-dessous la table, un coup de pied vengeur à l'hydrocéphale qui, à deux reprises, ayant avalé de travers, me projeta au visage une petite pluie tiède et rosâtre, comment j'acceptai cette accumulation d'avanies, et au surplus, couvrant les soudaines irritations de Bondy, déchaîné contre son frère, la facile ironie de Maxime grimé en philosophe à la petite semaine, je me le demande sans trouver de réponse.

Le cartel du salon, toujours aussi mal équilibré, marquait onze heures et demie, quand la charitable pensée de ne pas nous faire manquer le dernier train engagea notre hôte à nous laisser fuir. De toute évidence, il ne s'y résolvait qu'à regret.

— Notez bien que la maison est grande et que je pourrais vous coucher...

Mais déjà nous avions endossé nos pardessus, et un brouillard plus opaque encore et glacé que celui dans lequel nous plongeâmes dès la porte ouverte, ne m'eût pas fait prolonger d'une minute mon séjour sous ce toit.

A peine avions-nous parcouru vingt mètres dans la rue que Maxime insinua de l'air le plus naturel :

— Alors j'espère que tu es satisfait de ta soirée?

Je n'en attendais pas davantage pour dévider un chapelet de griefs et d'imprécations, qu'il accueillit d'un front paisible.

— Il s'agit de s'entendre, dit-il. Je t'avais annoncé un milieu singulier, intéressant. Il me semble que tu as été servi. Si tu n'es pas d'accord, restons-en là. Dans le cas contraire, je suis tout prêt à t'éclairer les tenants et aboutissants de la famille Bondy. Car tu ne sais pas le plus beau.

Je grognai un acquiescement. Il entama aussitôt le chapitre des révélations complémentaires. Il en tenait la matière du vieil Antoine, chef-magasinier de la maison Bondy depuis vingt-cinq ans, et qui avait connu le patron actuel, chétif galopin en culottes courtes. Tout ce que l'époux de « Fine » avait dit de sa famille pendant le dîner concordait avec la relation d'Antoine. Il y man-

quait seulement un point capital, à savoir les circonstances de son mariage. Daniel Bondy, exempté du service militaire, avait pris femme en 1909. Cette union s'était accomplie au grand dam d'Honoré, qui achevait alors ses trois ans au 94ᵉ de ligne, à Bar-le-Duc. Car, avant de revêtir l'uniforme, l'aîné avait lui-même courtisé, pour le bon motif, la fille du filateur. Dédaigné au profit de son frère, il en avait conçu un ressentiment à base d'amertume, doublé d'un âpre désir de revanche. Mais Honoré Bondy était un timide. Pour que sa revanche prît forme, il fallut qu'un jour de décembre 1910, il relevât, dans un journal spécialisé, l'annonce suivante :

« Jeune fille, belle dot, cherche, en vue mariage, jeune homme cœur chevaleresque, pour réparer injustice ».

La jeune fille avait nom Delphine Mareille. Elle était orpheline, et l'injustice qui appelait réparation consistait en une grossesse due aux œuvres de son oncle et tuteur, Albert Mareille, riche fabricant de papiers peints, au demeurant marié, père de deux enfants et de trente ans plus âgé qu'elle. La dot — cinq cent mille francs en bons billets de banque — serait comptée à l'épouseur le jour de la signature du contrat, celui-ci spécifiant un régime de communauté réduite aux acquêts. Aussi Honoré sut-il très bien faire le niais quand, abordant la question de la « tache »le notaire avança que la conduite de Delphine avait toujours été irréprochable, l'origine de son « accident » devant être rapportée à un attentat dont, malgré de minutieuses recherches, l'auteur n'avait pu être découvert.

Quatre mois après la célébration du mariage, l'hydrocéphale Arthur, par la grâce d'une terrible césarienne, faisait son entrée dans le monde des vivants. Huit jours plus tôt, Bondy père, assommé par sa brique, avait été conduit au cimetière du Père-Lachaise, et la glossoplégie de la veuve s'était déclarée devant la fosse. La liquidation de l'héritage fut laborieuse. Honoré avait engagé la dot de Delphine, pour une forte part, dans la maison de la rue d'Aboukir, où Daniel prétendait garder ses

droits. Pour qu'il les résignât, l'aîné dut indemniser le cadet, l'un et l'autre, en fin de compte, se tenant pour également frustrés. Ils avaient, depuis trois ans, cessé toutes relations quand la guerre éclata. Le malheur des temps leur permit de se réconcilier. Daniel avait pu fuir Roubaix avec sa femme et son fils — alors unique — avant l'entrée des troupes allemandes. Son beau-père restait sur place pour sauvegarder les intérêts de la famille, et aussi parce qu'il croyait à une séparation de courte durée. Le ménage trouva refuge dans la villa de Bondy. Honoré avait rejoint son unité dès le premier jour. Daniel, récupéré comme auxiliaire en 1915, fut affecté à la 22e Section de C. O. A., à la caserne de La Tour-Maubourg. Il conservait ainsi le privilège de voir sa femme chaque semaine.

Cependant Albert Mareille, affranchi, par l'âge, de toute obligation militaire, avait mis les événements à profit pour rentrer en faveur auprès de sa nièce et pupille. Daniel découvrit le pot-aux-roses, s'indigna, et loua aussitôt pour sa femme un petit logement à Paris. Delphine expliqua ce déménagement à sa manière. Et Honoré se persuada, une fois de plus, que son frère trouvait toute occasion de le blesser. L'affaire de la tante Honorine avait consommé leur brouille définitive.

— Et qu'est devenu l'oncle Mareille?

— Mort il y a six mois.

— Ayant jusqu'au bout maintenu ses coupables relations avec sa nièce?

— Rien ne nous empêche de le supposer.

Comme nous arrivions à la gare, notre train démarrait. Nous bondîmes sur le marchepied du premier wagon qui s'offrit à nous, et pénétrâmes dans un compartiment qui se trouva être de seconde classe. Je me récriais sur cette chance impartie de justesse. Dîner à la table d'Honoré Bondy, y avoir à sa gauche une glossoplégique, vis-à-vis de soi un hydrocéphale, et manquer son train, n'eût-ce pas été, au vrai, trop de malice du sort?

Je m'aperçus alors que Maxime ne m'écoutait pas. Car, dans la boîte roulante qui nous emportait parmi un

grincement d'essieux et un tremblement de vitres, nous n'étions pas seuls. Deux femmes nous y tenaient compagnie, et mon camarade, pour ne pas mentir à son caractère, déjà n'avait plus d'yeux que pour elles.

Je les considérai à mon tour. Elles étaient apparemment mère et fille. A première vue, l'une subissait l'âpre assaut de la cinquantaine; l'autre portait quelque trente ans de moins. La mère défendait par un maquillage désespéré les suprêmes vestiges d'une beauté révolue. Sous ses paupières bleuies de koheul, les yeux noirs gardaient de l'éclat. Mais une graisse implacable tâchait à mater cette résistance. La volupté qu'elles avaient dû longtemps retenir et susciter quittait sans rémission ces lèvres charnues, dont les coins s'affaissaient. De la mère à la fille présumée, le contraste avait de quoi surprendre. Ni poudre ni rouge sur un visage blême et légèrement grêlé de forte fille blondasse. Des yeux quelconques (la faible lumière du gaz palpitant sous la coupole de verre brouillé ne permettait pas de discerner s'ils étaient gris ou bleus). Une expression indifférente, comme résignée à l'ennui.

Maxime, ayant terminé son examen, me chuchotait à l'oreille :

— La petite est sans intérêt. J'ai horreur des blondes fadasses. Mais la viocque, eh! eh! en son temps...

Je lui répondis, à mi-voix, que je le trouvais stupide, que l'épisode de la triste Ernestine pouvait suffire à son tableau du jour, et qu'il eût à se tenir tranquille. Mais il se prit à glousser, en frétillant sur sa banquette. Il jetait en coulisse à la dame d'âge des regards appuyés, chaleureux, tant qu'elle finit par éventer le manège.

Je me sentais fort gêné. Je m'attendais qu'il essuyât une algarade assurément méritée. Ma prévision ne se réalisa point. La douairière, bien qu'elle se maintînt sur un quant-à-soi qui semblait la placer au-dessus de toute entreprise, goûtait à ce muet hommage d'un jeune homme un plaisir manifeste. Elle haussait le menton, battait la paupière, du bout de l'ongle chassait une poussière de sa robe dans un geste étudié.

Cette comédie se joua jusqu'aux abords de la gare de l'Est. Des halos de lumière rouge et blanche traversaient furtivement la buée des vitres. Le train ralentissait peu à peu, criant de tous ses freins, arrivait à bout de course. Et tout à coup, dans une secousse brutale, il s'immobilisa.

Sa tête ayant porté rudement contre le capiton de la paroi, la dame exhalait un petit cri, et en même temps lâchait son sac à main qui chut à ses pieds. Un poudrier, une lettre s'en échappèrent. Maxime se précipita pour ramasser le tout, qu'il restituait à sa propriétaire avec un sourire.

— Vous êtes bien aimable, monsieur.

Elle l'enveloppait d'un regard empreint d'une ironie indulgente, comme le ton employé pour le remerciement. La jeune fille avait observé la scène d'un œil froid, détaché.

— Passe devant, Alice, dit la mère.

Elles prirent le large sans que Maxime, à ma surprise et à mon soulagement, eût fait mine de pousser son avantage. Cependant, comme nous sortions de la gare, il s'arrêta sous un lampadaire électrique, et tirant de sa poche un petit carnet de moleskine noire, y griffonna quelques mots. Puis il recapuchonna son stylo et me coula un œil goguenard.

— Tu brûles de savoir ce que je viens d'écrire, vieux farceur. Eh bien, regarde.

Il me tendit le carnet où je lus :

« *Sophie Bornache. Dix ans de trop. Place de Furstenberg. Paris VI*e.

« *Sa fille Alice. Vingt ans. Incomestible.* »

Il m'expliqua qu'il avait lu le nom et l'adresse de la dame sur la lettre échappée du sac. C'était sa coutume et son amusement, pourvu qu'il les jugeât intéressantes par quelque côté, de noter ainsi les noms, adresses et signes particuliers des femmes qu'il lui arrivait de connaître et avec qui les circonstances ne lui permettaient pas d'entrer en commerce assidu.

— Ça me donne à la longue un petit Bottin original,

tu ne crois pas? Et qui sait? Il pourrait me servir un jour ou l'autre.

L'horloge de la gare marquait minuit et demi. Cette soirée fertile en événements saugrenus m'avait mis les nerfs à fleur de peau.

— Je veux être pendu, fis-je avec humeur, si tu revois jamais les dames Bornache.

— Qui sait? répéta-t-il dans une moue suffisante, comme je sautais dans le tramway n° 8.

YVES GANDON.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Les Précieux et les Précieuses. Textes choisis et présentés avec une introduction et des notices, suivis d'un appendice bibliographique, par Georges Mongrédien (*Collection des plus belles pages*), Mercure de France. — La Fontaine : *Discours à Madame de La Sablière* (*sur l'âme des animaux*). Commentaire littéraire et philosophique par H. Busson et F. Gohin. Publié sous le patronage de la *Société des Textes français modernes*, Libr. E. Droz. — Revues.

A en croire les auteurs de manuels littéraires, la préciosité serait née à l'Hôtel de Rambouillet d'où elle se serait répandue dans la société mondaine. Gustave Lanson contribua beaucoup à accréditer cette opinion erronée. Emile Faguet divisait l'évolution de l'école littéraire précieuse en deux périodes dont l'une datait, à son avis, de 1630.

Nous croyons avoir démontré, dans nos études sur l'Hôtel de Rambouillet, que les maîtres de cette maison se soucièrent fort peu de littérature et que, s'ils s'évertuèrent à policer, sous leur toit, les mœurs et le langage débraillés de leurs visiteurs, ils ne s'inquiétèrent nullement de propager au dehors leur goût du raffinement et de l'honnêteté.

A la vérité on reste fort en peine de dater de façon précise l'avènement de la préciosité et même de définir ce que l'on entend par ce mot. La préciosité a pris, successivement ou conjointement, une forme littéraire, sentimentale, métaphysique et sociale. Elle fut un mouvement de rénovation du langage et des mœurs et aussi une bataille, visant à l'émancipation de la femme, entre des groupes de doctrinaires aux idées avancées et des groupes de doctrinaires aux idées traditionalistes.

On n'a pas accordé, ce semble, à la préciosité l'importance

historique qu'elle eut en réalité, ni à l'école littéraire qu'elle fonda l'attention qu'elle méritait. On ignore encore quels services elle rendit. Précieux et Précieuses, affublés par Molière du qualificatif de « ridicules », restent confondus dans un troupeau unique de diseurs de galimatias, alors que le comédien spécifiait nettement, dans la préface de sa comédie, qu'il attaquait une catégorie particulière de précieux et non la préciosité elle-même.

Celle-ci était, en effet, composée de différents groupes. Nous les avons, pour la première fois, distingués les uns des autres dans notre volume sur *Ninon de Lanclos* en précisant que Molière suivit, pour écrire sa pièce, les inspirations du plus libéral d'entre ces groupes, le groupe galant.

Passons. Un jour peut-être, nous consacrerons une étude à ce mouvement précieux méconnu, jugé avec une aveugle iniquité par des historiens ignorant tout de ses manifestations littéraires, philosophiques ou sociales. En attendant d'entreprendre un si délicat travail, venons-en à l'ouvrage nouveau : **Les Précieux et les Précieuses** que M. Georges Mongrédien mit récemment au jour.

Convaincu que le public (lettrés compris) ne connaît guère ce qu'il nomme « l'immense fatras » de la littérature précieuse que par quelques lectures de poésies ou de proses insignifiantes, M. Georges Mongrédien s'est avisé de réunir, sous forme d'anthologie, des extraits caractéristiques de cette littérature. « Succinct, mais varié et suffisant », dit-il, son choix de textes permettra au profane d'entrer dans une ruelle du grand siècle, d'en discerner les occupations, d'en entendre les propos et d'en juger l'esprit. Nous donnerons plus loin quelques détails sur ces textes. Examinons d'abord la Préface qui les accompagne.

M. Georges Mongrédien croit que la préciosité sortit, toute armée de ses subtilités de sentiment et de langage, de l'Hôtel de Rambouillet. Nous avons dit plus haut ce qu'il fallait penser de cette allégation. Il spécifie avec plus juste raison que la ruelle de Madeleine de Scudéry constitua le premier « rond » où s'élaborèrent la littérature et, ce qui semble moins sûr, les « théories » de tendances réellement précieuses. Il distingue les différentes espèces de dames qui peuplèrent

la République des précieuses. Il indique, en nous empruntant ce détail important, malheureusement difficile à prouver de façon évidente, que les précieuses dévotes ou prudes avaient des attaches avec la fameuse Compagnie du Saint-Sacrement.

Par contre, il semble ne pas connaître l'hostilité existant entre les ruelles d'esprit différent. Pour lui toutes les ruelles s'inspiraient des mêmes doctrines galantes, travaillaient à la louange exclusive de la femme, produisaient une littérature vide d'idées, bornée au « brillant du style », au culte de la pointe et de la métaphore, tombant aisément dans le galimatias, jeu de personnes oisives qui se livraient, au surplus, à l'analyse des sentiments, surtout au cours des conversations. Or, à notre sens, les idées jouèrent un grand rôle dans les occupations des groupes précieux. Pour s'en convaincre, il suffit de lire la *Prétieuse ou le mystère des ruelles* de l'abbé de Pure ou même *Clélie* de Madeleine de Scudéry.

M. Georges Mongrédien estime que la préciosité eut une existence éphémère comprise entre les années 1650 et 1680. Elle serait, selon lui, morte lorsque Louis XIV installa la cour à Versailles, c'est-à-dire vers cette dernière date. Il semble difficile d'attribuer à la présence de la cour à Paris une influence quelconque sur la préciosité; car, d'une part, on rencontre, bien après 1680, un grand nombre d'écrits précieux; d'autre part, on peut affirmer que la société des ruelles se recrutait à peu près exclusivement parmi les gens de qualité, les riches bourgeois, les auteurs, *habitants de la ville,* et qui fréquentaient rarement le Louvre. Une comtesse de La Suze, une comtesse de Brégy, une Madeleine de Scudéry, un Conrart, un Chapelain, précieux notoires, ne firent point partie, que nous sachions, de l'entourage royal. Il y avait une démarcation très nette entre les gens de cour et les gens de ville en ce temps-là. Mmes de Sévigné et de Lafayette, La Rochefoucauld, et, avant eux, Mme de Rambouillet vécurent, sans regret, loin du toit royal où la littérature jouissait d'un médiocre crédit.

Ainsi M. Georges Mongrédien, qui a pourtant publié sur le XVIIe siècle d'intéressants ouvrages littéraires, écrits dans une bonne langue, ne semble pas très au courant des mœurs

de cette période. Sur le choix de textes qu'il a fait avec beaucoup de soins et de savoir, un vif désir de renseigner ses lecteurs sur les productions significatives du monde précieux, nous lui adresserons quelques critiques encore.

M. Georges Mongrédien regrette de n'avoir pas compris dans ce choix les romans de Mme de Lafayette. Où donc a-t-il pris que la comtesse fut une précieuse? Elle figure, il est vrai, dans le *Dictionnaire des Précieuses* de Somaize; mais Somaize a témoigné de beaucoup de liberté dans cet écrit. En fait, Mme de Lafayette fut essentiellement l'adversaire des précieuses et elle lança même contre celles-ci une *Lettre* pleine de sarcasmes.

Parmi les auteurs sacrifiés par M. Georges Mongrédien, et que celui-ci sacrifia faute de place, figurent Charles Sorel, l'abbé d'Aubignac et l'abbé de Torche. Lacunes regrettables. Sorel fut, en quelque sorte, le contempteur des précieuses, et l'une de ses proses critiques eût trouvé sa place naturelle dans l'anthologie qui nous est offerte. De l'abbé d'Aubignac on eût vu avec plaisir quelques pages du *Royaume de Coquetterie.* L'abbé de Torche, pur précieux, héros de ruelles, dont les livres portent des titres si singuliers, manque beaucoup à la sélection de morceaux faite par M. Mongrédien, ainsi que Hesnault, Mme de La Calprenède, Pavillon et tant d'autres.

Nous ne comprenons pas, par contre, pour quelle raison figurent, dans cette sélection, d'une part *La Guirlande de Julie,* groupe de madrigaux médiocres, de tendances plutôt galantes que précieuses; d'autre part des œuvres de Benserade, Sarasin, Malleville, Ménage, Brébeuf, poètes presque sans contacts avec l'esprit précieux; le sonnet *Jouissance* de Marie-Catherine des Jardins, dame de Villedieu, qui eût été avantageusement remplacé par quelque poème plus maniéré et moins voluptueux de cette aimable dame; enfin la *Coquette vengée* de Ninon de Lanclos, pamphlet sans rapport avec la littérature précieuse.

Après les critiques, les éloges. Disons, en effet, que l'anthologie de M. Mongrédien réunit, pour la première fois, dans un harmonieux ensemble, des écrits fort curieux qui sortirent rarement, jusqu'à l'heure présente, des volumes origi-

naux du XVIIe siècle. On y trouve, par exemple, d'importants extraits du *Dictionnaire* de Somaize et, en particulier, la totalité de l'article : *mots nouveaux,* article essentiel de ce *Dictionnaire;* des pages de casuistique amoureuse, intelligemment choisies dans les romans de Madeleine de Scudéry, des portraits empruntés au volume rarissime des *Divers Portraits* de Mlle de Montpensier, des passages de l'*Histoire de la Princesse de Paphlagonie,* œuvre de ladite princesse, une gerbe d'agréables poésies cueillie dans les *Recueils Sercy* et *La Suze,* la *Carte du Royaume d'Amour,* jadis dressée par Tristan Lhermite et publiée dans le *Recueil des pièces en prose les plus agréables de ce temps,* les fameuses *Questions d'Amour* posées par la comtesse de Brégy et résolues par Quinault, et cinquante autres poèmes ou proses plus ou moins délectables.

Les lecteurs des textes assemblés par M. Mongrédien verront peut-être avec étonnement que, dans ces textes, ne figure point le galimatias attribué aux précieux par Molière et par Somaize. Cela leur paraîtra inexplicable. Cela s'explique fort bien cependant, mais il faudrait de longues pages pour éclaircir ce mystère. Contentons-nous de dire que ce galimatias était imaginé et, sans doute, parlé, dans certaines ruelles fermées aux indiscrétions, ruelles qui ne produisaient guère d'œuvres écrites. Il put sembler ridicule aux gens d'autrefois. N'oublions pas pourtant qu'il fournit, en définitive, à notre langue, une foule de mots et surtout d'expressions imagées. Les précieux ne nous eussent-ils rendu que ce service qu'ils mériteraient de tenir une place plus nette dans l'histoire de notre littérature.

M. Georges Mongrédien a enrichi son curieux travail de bonnes et exactes notices et d'abondantes références bibliographiques.

Il était entendu, au XVIIe siècle, que toute femme, attirée par les problèmes littéraires ou scientifiques, était, *a priori,* une précieuse. Du moins, Boileau considérait-il comme telle toute « personne du sexe » que l'on disait « savante » et voyait-il en elle une anormale, plus digne de mépris que d'admiration. Ainsi le vieux misogyne fut-il conduit, par son animadversion pour les doctes en jupons, à brocarder Mme de La Sablière. Pourtant Mme de La Sablière n'est comprise

dans aucune des listes de précieuses qui nous sont restées; mais elle présidait une ruelle où se réunissaient philosophes, mathématiciens, astronomes, médecins, et volontiers elle maniait l'astrolabe; de là l'ire du satirique qui jugeait l'astrolabe instrument d'homme et non de femme.

Marguerite Hessein méritait plus d'indulgence. Peut-être ne s'était-elle livrée à l'étude de la philosophie et des sciences que pour se consoler d'avoir subi les pires traitements de son mari, Antoine Rambouillet, sieur de La Sablière, financier et traitant qui l'avait sans cesse bafouée. Etait-elle réellement une « savante » ? On n'a guère pu, jusqu'à l'heure présente, fixer ce point particulier de sa biographie. Du moins a-t-elle joué, dans la société de son temps, avec des ressources réduites, un curieux rôle de mécène.

MM. H. Busson et F. Gohin qui se sont avisés, non sans juste raison, de réimprimer le **Discours de La Fontaine à Madame de La Sablière (sur l'âme des animaux),** nous peignent, d'après les travaux antérieurs de Menjot d'Elbène, la ruelle de cette dame à l'instant où elle recueille, sous son toit, le fabuliste. Celui-ci, épicurien et sceptique, s'est construit, à son usage, une philosophie tirée de l'observation de la vie plutôt que de la lecture des spéculatifs. Il semble mal préparé à vivre dans un milieu fréquenté par des mathématiciens ou par des médecins tels que François Bernier, disciple de Gassendi, et Marin Cureau de La Chambre, auteur de toutes sortes d'ouvrages pesants. Le rêveur suivra-t-il avec intérêt les conversations de ces doctes?

Oui, car, par miracle, elles roulent sur un sujet « d'actualité » qui le doit inévitablement passionner. Les animaux ont-ils une âme ou bien, comme l'a soutenu Descartes, sont-ils de simples machines, des sortes d'automates dénués de facultés psychiques? Jusqu'à son entrée chez Mme de La Sablière, La Fontaine, grand admirateur de Montaigne, pensait comme le philosophe du XVI[e] siècle, accordait, à son exemple, raison et esprit aux bêtes. Au fur et à mesure qu'il va séjourner chez sa protectrice, ses idées, sur ce problème, chancellent ou, du moins, sont ébranlées. Une grande querelle s'élève autour des affirmations de Descartes défunt. Les gassendistes, et parmi eux François Bernier et Marin Cureau

de La Chambre, y apportent les propositions de leur maître. Des oratoriens, jésuites, moines, jansénistes publient livres et traités contenant des thèses contradictoires. L'Eglise officielle s'élève contre ces disputes où s'expriment des conjectures hérétiques.

La Fontaine semble suivre les manifestations de plume qui se produisent de 1672 à 1675. Qui donc l'oblige à y prendre part? Mme de La Sablière lui demande-t-elle de formuler son propre sentiment? On ne le sait. Toujours est-il qu'il écrit, vers 1675, le *Discours* dont il lui offre la dédicace. Il y traduit une opinion moyenne, prudente, réticente, gênée. On trouve, dans son texte, avec la louange de Descartes dont il ne peut admettre la négation péremptoire de l'intelligence animale, une synthèse de différentes doctrines opposées; en définitive, il y ménage, comme on dit vulgairement, la chèvre et le chou, soucieux de plaire aussi bien aux gassendistes et aux libertins qu'à l'Eglise. On peut douter de sa sincérité et, à lire les fables qu'il y insère, croire qu'il reste sur ses positions primitives dans cette querelle sans conclusion possible. Le *Discours* n'enrichit pas son œuvre. Il manque de spontanéité et de naturel. Par endroits, il touche à la médiocrité.

A cet écrit dont ils nous donnent un texte pur, MM. H. Busson et F. Gohin ont ajouté de riches commentaires grammaticaux, littéraires et historiques. De plus, M. H. Busson s'est efforcé de résumer, dans une introduction nourrie de faits, l'histoire de la querelle pour ou contre l'intelligence des bêtes et de discerner quels emprunts La Fontaine fit aux philosophes qui y jouèrent un rôle actif.

Revues. — *Revue d'histoire littéraire de la France*, octobre-décembre 1938. De M. le baron de Nanteuil : *Les mystères lamartiniens. L'Inspiratrice inconnue de la pièce des Recueillements « Un Nom »*; de M. Edouard Maynial : *Balzac et Casanova;* de M. Gabriel Raibaud : *Deux pièces apocryphes dans les œuvres de Régnier;* de M. Louis Rivaille : *Le Cid et les œuvres antérieures de Corneille;* de M. William Steward : *Le Jansénisme de Racine, une correction inédite dans la lettre à Mme de Maintenon;* de M. C. Weslet Bird : *Une*

source de la « Chaumière indienne ». — *Humanisme et Renaissance,* juillet-septembre 1939. De M. A. van de Vyver : *Les traductions du « De consolatione philosophiae » de Boèce en littérature comparée;* de M. Jean Baillou : *Recherches sur l'humanisme provincial;* de M. E. D. : *Livres imprimés de la Bibliothèque de Jean Budé;* de M. Benedetto Croce : *Due letterine familiari di principesse italiane del quattrocento;* de MM. P. du Colombier et J. Adhémar : *Nouveaux documents sur Germain Pilon;* de M. E. Ph. Goldschmidt : *Le voyage de H. Monetarius à travers la France;* de M. C. L. Thijssen-Schoutte : *La fortune de Rabelais en Hollande;* de M. J. G. Espiner-Scott : *Claude Fauchet et Estienne Pasquier.* — *Revue des Cours et conférences,* 30 juin 1939. De M. Louis Beauduc : *L'auteur des Grands Jours d'Auvergne.* — 15 juillet 1939. De M. Gustave Saintville : *La « Consolation à Monsieur du Périer » est-elle de* 1590 *ou de* 1600?; de M. Pius Servien : *Langage des sciences et choix au hasard;* de M. Edouard Dolléans : *L'Histoire du Travail.* — *L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux,* 15 juin 1939. De M. Fric : *Le général Boulanger et la Commune;* de M. Parisis : *Rieussec, un des promoteurs des courses de chevaux.* — 30 juin 1939. De M. Rabino : *Familles de Marin et de Verteuil;* de M. Philippe La Ferrière : *Une princesse canadienne (princesse de Salm-Salm);* de M. Tinurtien : *L'origine du Plagiat (jurisprudence).*

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

François-Paul Alibert : *Terre qui as bu le Sang,* Gabelle, Carcassonne. — Francis Eon : *Pays d'Ame,* Soc. franç. d'Imprimerie et d'Edition, Poitiers. — Francis Eon : *Autre Livre de Monelle,* Ancienne Maison Poulet-Malassis, Alençon. — Tómas Gudmundsson : *Poèmes Islandais,* Emile-Paul frères. — Raoul Hautier : *Eros,* s. n. d'éditeur. — Jean Wahl : *Connaître sans Connaître,* G. L. M. — Louis-Thomas Jurdant : *Le Bâtisseur de Cathédrales,* Mercure de France. — Romain Coolus : *Les Rayons et les Ondes,* Librairie des Champs-Elysées. — Paul Zenner : *Les 36 manières d'accommoder un Crépuscule au Bord de la Mer,* « Les Livres Nouveaux ».

Terre qui as bu le Sang, poèmes, notations de paysages, d'impressions saisies au fil des heures durant la guerre par François-Paul Alibert : la Lorraine, puis la Méditerranée, le passage en vue de la Grèce et des îles sacrées, la campagne en Macédoine et particulièrement en Serbie. On sait avec

quelle rigueur le beau et grand poète qui s'appelle François-Paul Alibert est attaché à l'orthodoxie du vers classique, mais, il le montre cette fois, c'est lorsque le poème médité, pour tendre à la perfection, doit être poli par l'artiste, mené à son plus haut point d'expression, selon un propos bien réfléchi. Mais ici, ce sont des suites que le moment suggère, la marche harassante, sac au dos, et la soif, le bon accueil en quelque humble village, des journées de maladie, le souvenir de trois jeunes troupiers qui, liés d'étroite amitié, ne se quittaient guère, toujours de belle humeur, et qui, rieurs et indifférents à leur proche destin, furent, d'un seul éclat d'obus, tués ensemble, alors qu'ils n'y songeaient même pas, devant leurs camarades effarés, le charme de la vie rustique au bas des pentes « du grand et désolé Kaïmatchalan », les amitiés nouées, la grâce danseuse des filles des pays..., et, au bout de ces charmes du souvenir, le cœur assoiffé d'idéal, le cœur désespéré. Je ne sais de méditation plus pathétique que celle qui est adressée par François-Paul Alibert « à l'Ami Disparu ».

........................c'est la mer qui t'a pris
Tu n'as plus désormais pour linceul et pour tombe
Que l'étendue amère et salée...

Francis Eon, à sa suite récente *Champ-Noir*, vient d'ajouter deux nouvelles séries de poésies d'un goût raffiné et parfait, comme les précédents, **Pays d'Ame,** et, extraits du *Divan* qui les publie, les quatrains intitulés **Autre Livre de Monelle:**

Que mes pas sont heureux dans cette rue étroite
Où je n'accueille plus les signes étrangers;
Simone est à ma gauche et Monelle à ma droite.
Que mes pas sont légers!

Comme, avec peu de matière, il suffit d'un ajustement délicat et sensible, pour révéler le poète véritable.

Collection Yggdrasill; Yggdrasill est le frêne des dieux scandinaves précisément, et Yggdrasill est le nom de la vaillante revue « de la poésie en France et à l'Etranger », dont les deux poètes directeurs, Guy Lavaud et Raymond Schwab, prennent, de mois en mois, le soin diligent d'initier leurs lecteurs à la connaissance de poètes écrivant dans les langues

les plus diverses. Les traductions qu'ils en proposent sont dues à de parfaits connaisseurs, qui n'ignorent rien de la difficulté des idiomes et perçoivent tout des intentions secrètes des textes originaux; ce sont presque toujours de très fins érudits, d'irréprochables professeurs, et leurs transcriptions sont fermes et sont sûres, du moins en ce qui concerne le sens général. Souvent elles apparaissent ternes et banales, parce que l'essentiel manque dans ces traductions respectables de bonne volonté, l'âme du poète. Il n'en est pas ainsi, fort heureusement, dans les *Poèmes choisis*, de Ladislas Mecs, traduits du hongrois par divers écrivains; et il n'en est pas ainsi dans ces **Poèmes Islandais** de Tómas Gudmundsson, traduits excellemment par Pierre Naert. « Traduits excellemment », de quel droit le puis-je affirmer, quand je ne connais pas les poèmes originaux, quand je me devrais avouer, si on me les produisait, incapable de les comprendre? Il ne m'est pas difficile de faire crédit au traducteur; il reproduit une atmosphère, on sent que dans ce qu'il a écrit rien n'est incertain, hésitant, que l'impression est analogue, du début à la fin, à celle que doit donner la lecture des poèmes en islandais. On le sent, pourquoi? Parce qu'il n'y a, dans les poèmes en français, rien de pédantesque ou de conforme à ces us que l'on déplore chez tant d'autres traducteurs et qui font, par exemple, des poètes chinois ou tchèques des reflets exacts et neutres de poètes irlandais ou brésiliens (et inversement). Ici il y a de l'âme, il y a de l'atmosphère, parce qu'il y a une prédominance du rythme, non pas conforme à l'idée que s'en font les poètes de France, mais un rythme original, et un respect primordial de l'image telle que le poète l'a présentée et formulée. Les traducteurs de poètes exotiques qui observent cette double qualité sont les vrais traducteurs des poètes. S'il y a chez eux des défaillances dans le détail du sens, cela n'est que secondaire; l'important, l'âme du poème est donnée.

Je suis même porté à croire (mais ici il se peut que je me trompe) que Pierre Naert n'introduit que sciemment des termes, dans son langage, qui heurtent le lecteur français par leur apparence, hors de propos, de néologisme un peu trivial, ou par des termes voisins d'un langage plat ou d'argot (une voix qui *mélopait*, p. 37; nous lui *indifférons*, p. 27, etc.).

A cette réserve près, les *Poèmes Islandais* sont admirables de compréhension humaine, de compassion naturelle et discrète, de beauté concentrée et pure :

A-t-on joué de la cithare? Non, c'était le vent qui doucement
dans le bois chantant vint troubler le repos de ma nuit.
Je ne pus me rendormir. Mon âme était sombre et chaude,
Mon âme était sombre et chaude comme une nuit d'Orient.

Et j'allais à l'endroit où la rosée dans l'ombre riait,
Où sur les massifs blanchis un clair de lune poudreux s'attardait
et je m'étendis nue dans l'herbe rafraîchissante du jardin...

Cela, c'est de la poésie éternelle, et si le poète Tómas Gudmundsson ici rappelle par échos quelque sonorité de poésie orientale, ce n'est pas en s'annihilant ou parce que le traducteur a rapproché ses accents d'accents qui nous sont plus familiers, c'est parce que le poète a voulu cela, le thème étant ici l'*Annonciation à Marie,* et le sentiment baigné d'orientalisme à la façon dont un chrétien du Nord le peut deviner, ressentir et comprendre. Peut-être n'est-ce pas le ton le plus fréquemment employé par l'auteur, qui chante volontiers et avec quelle précision pénétrante, le port, les rues mouvementées de Reykjavik, le cabaret fréquenté par les poètes, les étendues neigeuses de son pays natal. Ce qui nous en est présenté dans la traduction de Pierre Naert est extrêmement enveloppant et séduisant.

De Raoul Hautier, à plusieurs reprises, j'ai reçu des poèmes en prose dont l'ampleur sûre, un peu solennelle peut-être et intimement très sensible, avait arrêté mon attention. **Eros** est un poème qui atteint près de trois cents vers groupés en quatrains. Bien faits d'ailleurs, œuvre de forte application et de volonté; mais le dessin en demeure vague et l'allure monotone. Peut-être l'auteur ne se sent-il pas entièrement maître de la technique mise par lui en œuvre ou tentée; on dirait qu'il s'observe et se surveille, et, tout en surmontant les difficultés, qu'il a eu peur d'y succomber. Il n'ose pas aller au delà et modère constamment, de peur de s'y perdre, son élan.

Connaître sans Connaître, je me demande si la suite de poèmes publiés sous ce titre par Jean Wahl comblera de

satisfaction ses émules, ses frères d'armes. Non que la plupart de ces courts poèmes ne soient pas bien faits et n'intéressent en général, mais, selon l'expression vulgaire, « il vend la mèche », il dénonce les procédés que d'autres emploient en dissimulant ce que, dans sa candeur et sa bonne foi, il avoue. Arrêtons-nous aux rubriques seules. *Connaître sans connaître* demande un *Art sans art,* en mettant en relief les *qualités des défauts,* grâce à ce qu'on peut appeler un *non art non poétique...* Alors, et c'est *le secret public,*

L'univers, une toute petite chose,
Entre en moi à pas de voleur,
Et je communique avec tout,
Sous des milliers de regards.

Je ne suivrai pas plus le poète à travers *le pays de l'aventure,* les terroirs du malheur, du bonheur, la contrée du délire où se tressent les *treillis des contraires* et où Hölderlin côtoie Rimbaud... Rien mieux que cet « art poétique » ne décèle l'abandon des grands efforts au profit des tirades à la mode et faciles. Ah, que c'est donc facile, grommellerait non sans raison M. Teste; que c'est facile, et sauf, au plus, une fois pour se rendre compte du procédé, comme cela est gratuit et sans nécessité!

Je me demande, lorsque j'entr'ouvre le livre, dont le titre est **le Bâtisseur de Cathédrales,** si l'auteur, Louis-Thomas Jurdant, est dupe d'une disposition typographique. Il obtient quatre vers en disposant sur quatre lignes cette phrase : « On ne bâtit point une cathédrale avec des mots si beaux qu'ils soient, mais avec de lourds blocs de pierre que l'on entasse. » Plus loin, sous le chiffre XX, je lis : « Une nuit, les brigands prirent d'assaut les caravanes. Ils tuèrent les serviteurs, pillèrent les richesses. Il s'en fallut de peu que les pauvres rois mages ne connussent aussi la mort. Ils furent bastonnés comme des criminels. » Une prose soutenue par un rythme fût-il continu, et, sauf dans la dernière partie (*O mort, maîtresse de ma chair*) ce n'est pas le cas, ne constitue pas un poème : Bossuet, Chateaubriand, Flaubert n'ont point commis cette erreur, ils sont les princes d'entre nos prosateurs, fait que, pour ma part, je jugerais satisfaisant, même glorieux. Seulement, dans

la rubrique : *les Poèmes,* je n'ai pas à en rendre compte.

Après *Exodes et Ballades,* et en attendant, parait-il, *les Voix Extérieures,* Romain Coolus, qui se complaît à cultiver les à-peu près, nous donne **les Rayons et les Ondes.** Il s'en excuse devant l'ombre auguste, ne voulant pas, dit-il, parodier, mais dans le titre choisi par lui protester de sa ferveur par une sorte de « déférent pastiche ».

Cher Hugo, vieil Hugo, maître de tous poètes,
Vous qui dans le Secret avec Dante et Poe êtes,
Absolvez mon irrévérente piété;
Car, une fois encor, j'attente à vos grands titres.
Mais quoi! les rois daignaient encourager les pitres,
Quand ils parodiaient leur grave Majesté.

Il y a dans ce volume maint « pastiche » joli, agréable. Et, dans le livre *La Fantaisie* de *Toute la Lyre,* c'est une forme du caprice, comme aussi dans l'adorable *Forêt mouillée :*

Des vieux que nous servons connais la différence...

à quoi Victor Hugo avait pris soin d'initier Théodore de Banville, où le retrouva, comme en Mendès, Edmond Rostand. Il est vrai que cela n'avait pas empêché Victor Hugo d'écrire *les Contemplations, la Légende des Siècles, la Fin de Satan, Dieu.* Je suis loin de connaître tout l'œuvre de Romain Coolus; je serais enchanté de savoir qu'il a écrit d'autres ouvrages de valeur analogue; il est bien vrai que ni Mendès certes, ni Rostand, ni même le charmant Banville ne peuvent y prétendre...

Je me suis plu aux « pastiches » précisément « de Chénier à Tristan Derême » que Paul Zenner intitule les **36 Manières d'accommoder un Crépuscule au bord de la mer.** Ils sont, cependant, de valeur fort inégale, mais plusieurs sont des mieux réussis, et l'auteur a pris plaisir à en renouveler le prétexte : un thème est proposé à ses trente-six élèves par un professeur de français, M. Calliope, qui lit les copies de chacun et les commente. Il ne lira, dit-il, le devoir de l'élève Apollinaire que « pour le couvrir de ridicule » :

Au clair de la lune
On bat le briquet
L'anglais sur la dune
Joue au bilboquet...

— « Elève Coppée, vous feriez un excellent journaliste dans un quotidien de second ordre. Votre style est trop facile, on dirait de la prose. Je serais curieux de savoir, une fois pour toutes, si votre ami Hugo ne vous aide pas à faire vos devoirs. » A l'élève Alphonse de Lamartine il accorde : « Ce n'est pas mal, mais c'est mou et un peu monotone. Vous manquez un peu de vocabulaire, vous employez toujours les mêmes mots. Je suis obligé de louer votre rythme musical et votre langueur qui composent un ensemble charmant, accessible à tous. Vous serez, en quelque sorte, un bon agent de publicité pour la poésie. » Compliment qu'il renouvelle à Alfred de Musset. — « Quelle fièvre », s'exclame le professeur, en lisant le devoir de son unique élève femme; « quelle fièvre, Comtesse! Vous feriez une excellente élève si votre style était moins sec. Votre devoir manque d'étude... », etc... Le livre ne contient rien qui soit agressif ou méchant, et la plupart des parodies sont « ressemblantes » et divertissantes.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Roger Vercel : *Jean Villemeur*, Albin Michel. — Pierre Benoît : *Notre-Dame de Tortose*, Albin Michel. — Robert Francis : *La jeune fille secrète*, Gallimard. — Luc Durtain : *La guerre n'existe pas*, Flammarion. — Joseph Budin : *Sous le toit des tristes*, Les chemins nouveaux. — Claude Jan : *Ceux de la cave*, Fayard. — Jean Cassou : *Légion*, Gallimard. — Pierre Audiat : *La haute nuit*, Editions de France. — Georges Simenon : *Le coup de vague*, Gallimard.

Il existe, représenté par des écrivains aussi importants que MM. Louis-Ferdinand Céline et J.-P. Sartre, un *surnaturalisme* qui fait paraître bien anodin ou bien désuet le terre-à-terre d'Emile Zola. Au romantisme qui en exaltait, tant bien que mal, la lourdeur, les auteurs du *Voyage au bout de la nuit* et de *La Nausée* ont substitué une violence ou une âpreté dont le caractère a quelque chose, ici d'halluciné, là de métaphysique, d'une efficacité autrement sûre que la documentation laborieuse du maître de Médan. Grâce à sa probité attentive, à sa fermeté, à un souci constant de ne laisser jamais la profusion des détails sans signification envahir d'inutilités, de banalités oiseuses, son récit, et le déborder, M. Roger Vercel a réussi, cependant, à rajeunir la formule du romancier, puissant malgré tout, de l'*Assommoir* dont l'his-

torien de lettres peut dire qu'il procède. Il rend à son art, en lui instillant un sang nouveau, la vitalité, sinon l'autorité qu'il avait perdue. Au surplus, c'est un écrivain romanesque, essentiellement, et qui a besoin d'imaginer, c'est-à-dire de transfigurer les choses mêmes qu'il a vues pour pouvoir les exprimer avec force : à preuve *La croisière blanche* où une relation purement objective est loin de donner des paysages nordiques l'impression qu'il en avait rendue dans *En dérive,* avant son voyage. Avec **Jean Villemeur,** sa dernière œuvre, c'est à la pêche à la morue, au large de l'Islande, qu'il nous initie, et cette œuvre pittoresque vient à propos, s'il est vrai que l'industrie pratiquée pour la première fois au xvie siècle, par les Dieppois, soit à la veille de disparaître, tuée qu'elle sera par la concurrence étrangère. Mais quel pas immense franchi depuis le roman célèbre de Loti! Celui de la goélette au chalutier, de la navigation à la voile à la navigation au mazout... Autour du drame imaginé par M. Vercel, toute la dure vie des marins se reconstitue, avec une exactitude qui nous ravit, la série de tous les incidents et accidents possibles, comme juste, y compris le désastre final, puisque le capitaine Villemeur doit abandonner le *Vulcain* en train de sombrer. L'histoire, par trop de la terre, hélas! qui a fait le fils de cet énergique officier, éperdument amoureux de sa femme, s'embarquer contre la volonté paternelle, plane sur le récit de M. Vercel, qui en ménage habilement le mystère; elle ne révèle son secret pressenti que dans la mort... M. Vercel a atteint son but qui était d'instruire le lecteur, en l'intéressant.

C'est un art difficile que celui de conter, et nul ne saurait mettre en doute que M. Pierre Benoit y soit passé maître. Eveiller l'intérêt du lecteur, dès le début d'un récit, retenir son attention, intriguer son esprit, exciter sa curiosité, voilà où l'auteur de *Kœnigsmark* excelle, il est vrai. Mais tous les sujets ne sont pas également romanesques, c'est-à-dire non seulement susceptibles qu'on les accidente de péripéties extraordinaires, mais qu'on dégage de la succession de celles-ci une émotion qui ne s'épuise point. Si habile soit-on à ménager ses effets, à les varier, il est des sujets rebelles à ce genre de renouvellement. **Notre-Dame de Tortose,** le

nouveau roman de M. Pierre Benoit, a contre lui qu'il relate, au présent, des événements passés. C'est à la principale protagoniste de ce roman que la tâche incombe de nous passionner pour des infortunes qui lui advinrent lorsque son destin n'était pas lié au bonheur ou au malheur du personnage sympathique, le capitaine Roche. Elle a préféré, par la suite, à ce brave et généreux officier, un certain lieutenant Ménétrier, *que nous ne connaissons pas,* et comme le sort du héros est réglé d'avance, il nous importe peu, en vérité, qu'elle soit ou non compromise, par des révélations scandaleuses, aux yeux du successeur qu'elle lui a donné. Sans doute, y a-t-il les épreuves qu'elle a subies, la mise à sac du couvent où elle a été élevée, les viols, les tueries par une soldatesque ignoble; son entrée dans le sérail du « Sultan rouge », Abd-ul-Hamid; le décor, enfin, de cette Syrie que M. Benoit connaît si bien, et sur laquelle il nous fournit des documents secrets, selon toute apparence, authentiques... C'est plus qu'il n'en faut pour qu'on lise avec attention son récit, indépendamment de l'action même qui en est comme le squelette ou l'armature. Le dirai-je, cependant? Le mélange de réalité et de fiction que je trouve, ici, me gâte un peu mon plaisir, comme si je lisais une biographie romancée. *Notre-Dame de Tortose* tient, en effet, de ce genre bâtard. J'eusse préféré un roman carrément historique ou une étude toute simple où M. Benoit nous eût donné des impressions de voyageur; où il eût réveillé ses souvenirs, et parlé de lui...

La jeune fille secrète, une jeune femme, en réalité, dont il s'agit dans le nouveau roman de M. Robert Francis, n'est pas une exception. Toute sa génération, et même toutes les générations adolescentes, depuis qu'il y a une société, regimbent, d'abord, devant les rudesses sociales quand il leur faut y participer. Elle s'attarde seulement un peu trop dans sa bouderie rancunière, celle du bébé qu'on sèvre, celle du « bleu » que la caserne brime, celle de la vierge trop cavalièrement initiée. Autrefois, la mauvaise humeur cédait vite; on se faisait « une raison » ou l'on faisait contre mauvaise fortune bon cœur. Depuis les renversements de la guerre, ayant gagné plus qu'en aucun autre temps sur la gérontocratie, on est plus exigeant, plus amer, « totalitaire »; cela

concourt à nos malaises. Et, à la fin, comme l'héroïne, on doit bien venir à l'acceptation, à la résignation... à la solidarité dans l'amour. Mais on fait un circuit long, absurde, et douloureux pour tous. Je note, dans cette contribution aux problèmes de l'heure, le ton et l'atmosphère fiévreux, exaspérés, balancés et soubresautants, comme un jazz. Evidemment nous cherchons la sérénité, mais à travers quel déséquilibre, quelle déformation des perspectives, quelle griserie querelleuse! C'est preuve que nous cherchons à fond, et que ce qui s'élabore vaudra la peine qu'il aura coûtée, sans ressembler, sans doute, le moins du monde, à cette attitude tendue.

Le petit médecin-major Regimbault de **La Guerre n'existe pas,** par M. Luc Durtain, recommence l'histoire du roseau pensant, plus fort que l'ouragan qui le maltraite. Avec Pascal, adossé à la Providence et à l'âme immortelle, c'était d'un direct et d'un fulgurant de glaive; une évidence. Ici, on est en plein panthéisme. Au lieu des lignes droites du grand philosophe-géomètre, on a les magmas de la substance mouvante, des complexes, des interpénétrations, des trains d'ondes; on s'accorde à des vibrations cosmiques, plus qu'on ne raisonne, et tout le monde ne suivra pas aisément le processus d'un brave homme montant du stock d'idées ou truismes, en cours au jour de la mobilisation, jusqu'à une conception si impérieuse, si compacte et complète de la vie que guerre, mort, et toutes autres abominations ne peuvent s'insérer, même comme accidents, dans son homogénéité serrée, dans la perfection de sa nécessité. Je le sais bien : si l'on n'avait eu que cela dans les tranchées pour se donner du cœur ou se consoler!... Mais la noblesse et la suprême jouissance du « roseau-pensant » c'est, par delà souffrances et épreuves, et en s'aidant d'elles, de s'efforcer vers la compréhension objective d'être intelligence, et de se hausser jusqu'à l'apex où cette intelligence perçoit qu'elle est amour... A ce jeu métaphysique ou hyperphysique, les aventures militaires et médicales de Regimbault — un peu trop héros, à mon gré — ne pouvaient être qu'un soubassement. Des *surfaces* de la guerre, de son apparence sensible, qui écrirait originalement après qu'on en a tant écrit? Les tableaux qu'en

grossoie M. Luc Durtain n'ont de spécial que leur ton durtainien, un certain accent personnel, comme un accent de terroir, que les lecteurs connaissent bien et qui, plaisant ou contrariant, n'en laisse aucun indifférent.

D'un père bambocheur et d'une mère qu'il accable de grossesses, sont issus — dans **Sous le toit des tristes** par M. Joseph Budin — des enfants pauvres mais décidés à s'installer courageusement dans la vie. Livre résolument primaire, de construction un peu gauche, donc, et se refusant au lyrisme, mais martelé, n'omettant pas un détail de la route ainsi suivie en honnêtes souliers ferrés. On n'y parle jamais d'élite ou de monter à l'élite : quelle chance!

Même sorte de procréateurs, et même prolifération, mais observés plus littérairement (l'adverbe n'est pas péjoratif) dans **Ceux de la cave** par M. Claude Jan. La cave est une vraie cave et son ombre méphitique; ses habitants et ceux d'en haut à qui ils ont affaire sont affreusement et trop réellement grotesques. Dickens mitonnait ainsi ses eaux-fortes du bas-fond londonien : du brai, de la poix, du sourire châtieur et consolateur, une faim désespérée de justice et de propreté.

La **Légion** de M. Jean Cassou est celle des démons de l'Ecriture, le grouillis dans les âmes pire que celui d'une cave empuantie, sous la raideur blanche des façades. Ils ont pour père et mère le couple éternel : vanité-cupidité. On les habille, ici, au goût du jour, chic froid et dépouillé des jeunes arrivistes, leur morgue de détenteurs des secrets de la puissance et cette dédaigneuse sous-évaluation de la vraie valeur, qui les réduit enfin *a quia*. Il y a plus de satire que de roman formel dans cette œuvre qui emprunte aux satirisés leur allure et leur défroque. Comme pour nous défendre des dictatures d'outre-frontière, nous sommes amenés à leur ressembler et à nous ingérer leur substance.

La nuit est haute pour M. Pierre Audiat (**La Haute nuit**) quand, par delà le plaisir amoureux ou conjugal, elle procrée. Cinq épisodes font le tour de toutes les variétés d'affection et dans chacune triomphe cette directive : l'enfant avant tout. Illustration, parfois osée, de la vieille légende orientale : l'homme, au début du temps, a préféré à l'éternité et

à l'immortalité directes, à sérénité froide, les grands élans sous la bannière d'Azraël, l'ange de la mort, donc de l'amour, l'amour qui confère indirectement, par la génération, mais paroxystes, divinement angoissés, ces mêmes éternité et immortalité.

M. Georges Simenon est un appareil photographique d'une précision admirable; mais la photographie est-elle un art? Quelque admiration que les dons de ce romancier fécond nous inspirent, on ne saurait, en tout cas, les tenir, sans paradoxe, pour égaux à ceux d'un Balzac dont l'intuition découvrait l'avenir. Il rend heureusement les atmosphères (pluvieuses, en particulier) mais il ne les recrée pas en les transposant; et qui dit création dit transfiguration. M. Simenon laisse aller sa plume, « la bride sur le cou », et réfléchit choses et gens comme dans un miroir. Les conversations de ses personnages semblent sténographiées. Rien dans **Le coup de vague,** par exemple, son dernier roman, qui exalte la réalité, révèle l'intervention de l'auteur dans son œuvre. Ses récits se développent comme l'herbe dans un jardin sans jardinier. Il n'opère point le choix nécessaire parmi leurs éléments constitutifs, ne *stylise* pas, pour employer un mot applicable à sa façon même d'écrire. Au temps où il accumulait romans policiers sur romans policiers, la physionomie de son commissaire Maigret prêtait une manière d'accent personnel à ses productions. Toutes s'enlisent, à présent, se perdent dans le même anonymat, en nous laissant une impression pénible de veulerie, de découragement, de lassitude résignée, d'animalité misérable. Point de personnages plus éloignés des héros que ceux de M. Simenon. Cette fois, on se souvient plus des moules cultivées près de La Rochelle, que de leurs cultivateurs, de la malheureuse fille, blessée par l'amour, dont le destin sinistre nous est conté.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Florencio Sanchez : *Théâtre choisi*, traduit de l'espagnol par M. Max Daireaux, préface de M. Enrique Diez-Canedo. Collection Ibéro-américaine (Institut International de Coopération Intellectuelle).

J'étais comme tout le monde, je croyais que l'Institut International de Coopération Intellectuelle ne servait à rien, que

d'occasion à justifier quelques prébendes. Eh! bien, pas du tout, on y travaille, à preuve cette « Collection Ibéro-américaine » qui vient de publier coup sur coup trois volumes, fort bien présentés, ma foi, dont l'un au moins intéresse cette rubrique, **Le Théâtre choisi** de Florencio Sanchez (1). Vous ne connaissiez pas Florencio Sanchez? Moi non plus, et c'est pourtant un auteur dramatique qui mérite l'attention. L'Institut de la rue Montpensier est dans son rôle, et l'argent qu'il reçoit est bien employé, quand il entreprend ainsi de combler les lacunes de notre information et de nous mettre au fait du théâtre étranger. Nos éditeurs sont prompts à introduire chez nous tout ce qui paraît hors de nos frontières en matière de roman, le bon et le pire. Nos directeurs le sont moins à nous révéler les dramaturges de l'extérieur : sans doute parce que la fonction demande aujourd'hui plus de savoir-faire que de culture. L'Institut International de Coopération Intellectuelle serait donc bien avisé si, dans les publications autres qu'ibériques que j'imagine qu'il prépare, il réservait la part du lion à la littérature dramatique.

Florencio Sanchez, uruguayen de naissance, — il a vu le jour à Montevideo le 17 janvier 1875 — s'est installé à Buenos-Ayres à l'âge de vingt-deux ans, et c'est sur la scène argentine qu'il a fourni toute sa carrière. Carrière brève, d'ailleurs. Journaliste d'occasion, bohème impécunieux, le succès qu'il connut dès 1903 avec *M'hijo el dotor* (« Mon fils le docteur ») ne semble pas l'avoir tiré de la gêne. Alcoolique et tuberculeux, il était mal fait pour administrer son talent avec cette sûreté qu'on voit toujours aux « faiseurs », c'est vrai, mais aussi à de grands esprits équilibrés. M. Diez-Canedo, qui nous fournit tous ces détails dans une préface nourrie, ajoute :

> Parvenu à la notoriété, ayant entrevu la gloire, c'est à peine si sa situation s'en trouva améliorée, et déjà la maladie gagnait du terrain. Lorsqu'il put enfin réaliser le rêve de sa vie, un voyage en Europe, et se rendre en Italie grâce à une mission officielle, il n'eut que le temps d'y arriver et de mourir loin de sa terre uruguayenne. Il avait trente-cinq ans lorsqu'il s'éteignit à Milan, le 7 novembre 1910.

(1) Voici les titres des deux autres : *Traditions péruviennes*, par Ricardo Palma, traduction de Mme Mathilde Pomes, et *Folklore chilien*, textes choisis et traduits par Georgette et Jacques Soustelle.

M. Diez-Canedo nous apprend encore que l'œuvre dramatique de Florencio Sanchez consiste en une vingtaine de pièces, très souvent jouées en Argentine, paraît-il, et qui se divisent en deux groupes. L'un est celui des comédies en trois actes, où des caractères, des milieux, des problèmes généraux sont étudiés. L'autre comporte des pièces en un acte, rapides et colorées, qui forment des tableaux de mœurs issus de l'expérience quotidienne de l'auteur. Le *Théâtre choisi* que nous propose l'Institut International de Coopération Intellectuelle a emprunté surtout aux œuvres du premier groupe. Pour une seule pièce en un acte, *Fausse Monnaie,* — la meilleure de cette veine, nous dit-on, — on nous donne à lire quatre drames en trois actes : *Tout s'écroule, En famille, Mon fils le docteur* et *Les morts.*

Les cinq ouvrages révèlent indiscutablement un fort tempérament dramatique. M. Diez-Canedo, auquel je reviens souvent parce que sa préface est remarquable, nous dit qu'on a parfois comparé Florencio Sanchez à Ibsen.

Il ne faudrait pourtant pas pousser à l'extrême une similitude qui n'existe qu'extérieurement, poursuit-il. Ibsen a une autre profondeur, une dimension de plus...

Outre qu'il a le rare mérite d'échapper à cette rage apologétique qui est une tare commune à la plupart des préfaciers, M. Diez-Canedo a raison sur un point, c'est que Florencio Sanchez doit vraiment très peu à Ibsen. Quant à « la dimension de plus », eh! bien, j'en tombe d'accord pour quatre pièces, mais pour la cinquième, *En famille,* il me semble que Sanchez ne s'y montre point inégal à son illustre confrère. Au surplus, si le grand dramaturge nordique et l'auteur sud-américain, quant à l'inspiration, présentent une certaine parenté qu'il ne faut pas exagérer, pour l'exécution c'est un autre art que l'art ibsénien dont relève Florencio Sanchez. A pénétrer dans son œuvre, il est difficile de ne pas reconnaître cette sobriété terrible, cette impassibilité féroce et presque joyeuse qui font d'Henry Becque un si précieux témoin et un si grand artiste.

Fausse-Monnaie, ce n'est qu'une pochade, mais elle est enlevée de main de maître. Elle nous conduit dans les basfonds de Buenos-Ayres et nous propose quelques types d'ai-

grefins et de jobards d'une vérité et d'un pittoresque achevés. Tout cela vit, tout cela grouille avec un relief et une vigueur qui enchantent. C'est la perfection dans le genre.

Il y a sans doute moins de sûreté dans les pièces en trois actes. Florencio Sanchez semble avoir été surtout sensible à ce qu'on pourrait nommer les liquéfactions de la société de son temps. A ce titre, son œuvre est pleine d'indications intéressantes : elle permet de voir quelles furent les premières répercussions des grandes théories venues d'Europe dans divers milieux argentins.

Mon fils le docteur nous conduit chez un grand propriétaire rural, dont le fils, rompant avec la tradition de la famille, a quitté la pampa pour l'Université. Qu'il engrosse une toute jeune fille, ce n'est pas une raison pour qu'il l'épouse, puisqu'il reconnaît après coup qu'il n'a point cédé à l'amour mais au désir, et puisqu'un autre mariage fera mieux son affaire. « Votre morale... n'évitait pas de pareilles situations, déclare-t-il à son père. Ma morale, à moi, est seulement plus humaine; elle me dit que ce ne sont là qu'accidents, et qu'il n'existe pas de responsabilités. » Cette théorie, quarante ans plus tard, n'a pas encore fini d'exercer ses ravages! Dramatiquement parlant, le grand défaut de cette pièce, c'est que son auteur n'a pas eu le courage d'aller jusqu'au bout. Le lâchage de sa fiancée, qui recule devant le scandale, le pousse à revenir vers celle qu'il a séduite et qu'il épousera : c'est une concession au goût du public que Sanchez s'efforce de justifier sans y parvenir complètement.

« Un homme sans caractère est un mort qui marche » : voilà comment Lisandro, dans *Les morts,* se définit lui-même et définit ses compagnons de débauche. Il avait une vie comblée, il avait une femme et un enfant qu'il aimait, l'alcool l'a conduit de déchéance en déchéance. Sa femme, séparée de lui, prend un amant, un peu par désœuvrement, un peu par nécessité, on ne sait pas exactement dans quelle mesure l'un et l'autre se combinent. (Le caractère d'Amelia est le plus faiblement dessiné de la pièce.) Cet amant est lui-même un homme de plaisir. Un jour, dans une « boîte », le mari dégradé rencontre sa femme au bras de l'autre. Une ignoble complicité dans la bassesse rapproche d'abord les deux

hommes; puis, un éclair de lucidité revient à Lisandro et cela finit par un égorgement. Le caractère facile et trop prévu de cette fin ne doit pas faire oublier ce qu'il y a de fort et de pénétrant dans cette peinture d'un monde désaxé. On songe à certaine société « bien parisienne » de l'après-guerre, ce qui prouve que Sanchez a su dépasser le cadre local et le cas particulier.

Tout s'écroule, par sa richesse, ses « arrière-plans » et sa sobriété de facture, surclasse *Mon fils le docteur* et *Les morts.* C'est l'histoire d'un éleveur argentin, Don Zoïlo, vieillard patriarcal plein de courage et de dignité, qu'un beau garçon adroit, don Juan-Luis, dépouille de son estancia par un artifice juridique. (On ne dit pas assez comme il s'y prend: c'est un postulat à admettre, et l'un des défauts du drame.) Mais don Juan-Luis ne paraît pas pressé d'expulser le vieux Zoïlo et sa famille de la confortable estancia : magnanimité qui s'explique, car la fille aînée du vieillard, Prudencia, est sa maîtresse. Don Zoïlo l'ignore, bien entendu, mais sa sœur Rudecinda le sait et encourage ces honteuses amours, ainsi que Martiniana, savoureuse commère qui n'est point sans rappeler par plus d'un trait la Célestiae; quant à la mère, doña Dolorès, c'est une pauvre créature faible et sotte qu'on abuse et qui s'abuse elle-même aisément. Enfin éclairé par sa fille favorite, Robustiana, — une phtisique dont Florencio Sanchez a fait l'une de ses plus jolies créations féminines — don Zoïlo rompt violemment avec Juan-Luis et emmène tout son monde chez son ami, le gaucho Aniceto, un pauvre et brave homme. Prudencia, Rudecinda et Martiniana intriguent naturellement pour rejoindre don Juan-Luis et la vie facile; et quand sa fille préférée sera morte, don Zoïlo, découragé, les laissera partir et se pendra. Cette sobre tragédie paysanne m'est un peu gâtée par sa fin : on attendrait moins de résignation de Zoïlo après l'intransigeance qu'il a d'abord montrée. Mais la pièce est d'un bout à l'autre traversée d'un beau souffle simple et pathétique. Je comprends qu'on aime cette pièce et même qu'on en fasse le chef-d'œuvre de Florencio Sanchez, comme c'est le cas de M. Diez-Canedo.

Pour moi, je lui préfère pourtant *En famille.* C'est encore l'histoire d'un groupe social qui se défait. Damian, l'aîné

d'une famille de cinq enfants, s'est marié et est parti loin de Buenos-Ayres tenter la fortune. Quand il y rentre après de mauvaises affaires, pour repartir courageusement sur nouveaux frais, il apprend ce que sa mère s'était efforcée de lui cacher : la déchéance de son père, qui s'est mis à jouer et qui a réduit les siens aux privations et aux expédients. Damian décide naïvement et généreusement de s'installer au foyer paternel et d'y remettre le bon ordre. Ses deux sœurs sont paresseuses et aigries; son frère Eduardo est un aboulique qui regarde vivre les autres avec une étrange et amère lucidité; le cadet, Tomasito, s'est mis à l'école du père et devient peu à peu un voleur. Naturellement le bon Damian rencontre les pires difficultés, jusqu'au jour où, ayant eu l'imprudence de confier une grosse somme à son père pour couvrir une traite, le misérable dilapide l'argent et met Damian au bord du déshonneur. Du coup, le fils envoie le père en prison, tout espoir évanoui de le régénérer. Il y a, dans ce drame toujours pénible, souvent affreux, une sûreté, une diversité de touches qui montrent un auteur en pleine possession de ses dons. Ce n'est jamais sommaire ni complaisant. Damian qui marque une si belle confiance, les sœurs haineuses, le père effondré, tous ces personnages vivent d'une existence authentique. Quant à Eduardo, c'est le caractère le plus complexe et le plus attachant qu'ait probablement peint Florencio Sanchez : ce mélange d'abjection, de lâcheté et de clairvoyance est une création qui classe un dramaturge. Henry Becque eût aimé *En famille,* dont plus d'une scène pourrait porter sa griffe.

Voilà donc un bel auteur qui nous est révélé par le livre. A présent, pourquoi ne le jouerait-on pas? On ne peut certes dire que Florencio Sanchez enrichit d'un accent unique le théâtre universel. Il n'est pas de la lignée des géants. Son témoignage n'en est pas moins de ceux qui méritent d'être entendus. Puisque nos théâtres, paraît-il, manquent de bonnes pièces, pourquoi nos directeurs ne songeraient-ils point à lui? Ce n'est pas toutes les saisons que nous avons la chance de voir des pièces de la qualité d'*En famille* et de *Tout s'écroule.* L'Odéon, la saison dernière, n'a rien donné de nouveau qui valût cela; la Comédie-Française non plus, toute

réflexion faite. Le texte est prêt pour qui en voudra, remarquablement traduit par M. Max Daireaux dont il est temps de dire les mérites. L'auteur de *La Clota* et du *Panorama de la littérature hispano-américaine* était préparé dès longtemps par ses affinités et sa culture à ce rôle de parfait translateur. A le lire, on pourrait s'imaginer qu'on a sous les yeux un texte original, et non point la transposition d'une langue dans une autre; c'est une prouesse qui ne se voit point tous les jours.

FRANCIS AMBRIÈRE.

ART ET TECHNIQUE DRAMATIQUES

Le Vray Mistère dans la Basilique. — Le mois de juillet dernier, les murs sans histoire de la basilique de Lisieux ont abrité les représentations du chef-d'œuvre d'Arnoul Gréban dans l'adaptation de MM. Gailly de Taurines et de la Tourrasse. Dans le chœur même, devant l'autel, des acteurs prêtant leur voix au vers savoureux du vieux maître ont animé le drame de la Passion.

Certes, par la mise en œuvre considérable qu'il réclame, le mystère de Gréban répond surtout au souci des larges déploiements scéniques. Les meneurs de jeu du théâtre médiéval voyaient grand. On utilisait l'emplacement des vieux amphithéâtres romains, on construisait de vastes estrades dans les cimetières, sur les places publiques. On élevait de gigantesques gradins. Au dire du chroniqueur, certaine représentation d'un mystère, à Autun, vit un auditoire de quatre-vingt mille personnes, mais il a manifestement exagéré. Plus vraisemblables sont les réunions citées d'une quinzaine de milliers de personnes. On jouait donc en plein air, et cela sans doute depuis la fin du XIIe siècle, époque à laquelle le drame chrétien émigra sur le parvis.

Mais le mystère, issu du drame liturgique, simple illustration à l'origine de la messe et de l'histoire sainte, est bien né dans le chœur même de l'église. Ainsi les représentations à Lisieux de la *Passion* de Gréban, dégagée dans son adaptation moderne de son excédent théologique et apologétique, aussi éloignée que peut l'être un mystère du XVe siècle de la symbo-

lique sacerdotale originelle, ont-elles renoué l'émouvante et lointaine tradition.

Celle-ci n'était d'ailleurs pas totalement abandonnée depuis des siècles. Emigré sur le parvis, le mystère se jouait encore en salle fermée; il n'avait pas complètement délaissé le chœur ou la nef. On y accueillait le mystère profane concurremment au drame liturgique. Les exemples abondent. C'est, en 1496, le *Mystère de Joseph*, joué dans le chœur, à Amiens; la *Passion*, dans l'église de Saint-Thomas, à Ambroise, en 1507. En 1624, on joue une *Histoire de Heugène*, dans l'église des Pères Observantins de Draguignan. L'usage se perd peu à peu, mais il ne disparaît pas. La preuve en est dans le mandement de l'évêque de Cambrai qui frappe d'interdit ces manifestations théâtrales en 1834.

M. Pierre Aldebert, il y a quelques années, à Vézelay, avait eu le bonheur de faire représenter le *Vray Mistère* non seulement devant la basilique, mais encore, un certain jour qu'il pleuvait, à l'intérieur de ce monumental chef-d'œuvre de l'art roman. Cette fois, sa persévérance a reçu sa récompense, et les représentations de Lisieux ont consacré par le succès le mérite de l'effort.

M. Pierre Aldebert a fait pour ces représentations une simple transposition de sa mise en scène du parvis Notre-Dame. La troupe, à quelques éléments près, était la même qu'à Paris. Aujourd'hui, on ne saurait rien écrire par conséquent que l'on n'ait pu dire à l'époque de ces grandes manifestations de plein air. Les problèmes de mise en scène tels que nous les avions étudiés restent les mêmes dans leur aspect général (1). Nos observations sur le rythme et le mètre du vers de Gréban, qui décidément semblent surprendre certains interprètes, restent toujours valables.

Est-il besoin de dire le bénéfice prodigieux, du strict point de vue de l'émotion du spectateur, que l'œuvre retire de sa présentation au lieu même où l'on célèbre la messe? Les soirées de Lisieux n'effacent pas en intérêt celles de Paris. Le dépaysement propice au sentiment du spectacle, la prodigieuse évocation de la pittoresque vie moyenâgeuse ne jouent pas à l'intérieur de l'église comme devant la cathédrale. Mais l'am-

(1) Cf. *Mercure de France*, 1, VIII, 1937.

biance religieuse se trouve, évidemment, réalisée dans sa perfection. L'œuvre se charge de toute sa signification dans le chœur où elle est jouée comme dans la nef où le spectateur en est pénétré. La symbolique théâtrale répond à l'attente de l'auditeur comme à l'expression de l'acteur. Ainsi se trouve réalisée la communion indispensable, mais si rare aujourd'hui, qui redonne à l'action dramatique tout son intérêt.

Point de décors, cela va sans dire. Entre deux tableaux on apporte les accessoires indispensables du jeu, l'olivier, la table de la cène, sans hâte, posément. Pendant ce temps l'émouvante polyphonie du xve siècle et du début de la Renaissance commente l'action et prend toute sa valeur sous les voûtes de la basilique. Les ambons tiennent tout naturellement lieu des mansions de Caïphe et de Pilate. Le drame se déroule sans offrir la distraction d'une inutile décoration, concentré, ou plutôt centré sur ses vivants interprètes; et lorsque les croix de Jésus et des larrons se dressent devant l'autel, le tableau est dans toute sa sobriété d'une émouvante grandeur.

Le metteur en scène avait évité la personnification de Sathan dans l'église. Les interventions de celui-ci se signalaient par une projection rouge accompagnant le texte de l'interprète invisible, diffusé par les haut-parleurs. Dans ce débat sur l'opportunité de la représentation vivante de Sathan dans le chœur, l'Eglise est seule juge. Il nous semble pourtant que, le principe de la représentation théâtrale étant admis, il n'est rien de choquant dans la présence de ce Sathan symboliquement vêtu de rouge et naïvement cornu. Les décorations, les chapiteaux de certaines vieilles églises portent sans honte des évocations du démon autrement osées. A notre sens le petit tour d'escamotage est ingénieux, mais pas nécessaire.

Les difficultés à surmonter pour de telles manifestations sont surtout d'ordre technique. Faut-il rappeler encore une fois combien le microphone, instrument merveilleux, indispensable aujourd'hui, ne devient un précieux auxiliaire qu'autant qu'on veuille se rendre compte de ses possibilités et de ses exigences. La sonorisation d'une église est très délicate. Elle est la plupart du temps extrêmement coûteuse. On se tromperait fort en croyant qu'il suffit pour faire entendre

paroles et musiques de placer un microphone dans le chœur et d'accrocher au hasard les haut-parleurs. La basilique de Lisieux par son architecture, la nature de ses matériaux, ses vastes surfaces de réflexion, est une véritable chambre d'écho. Les organisateurs s'étaient tirés au mieux des difficultés dans les limites de leurs moyens financiers. Mais, d'une manière générale, nous souhaitons qu'on veuille comprendre que le succès total de ces intéressantes tentatives dépendra de la perfection technique de la sonorisation, aussi coûteuse que celle-ci puisse être. Un réseau de fils de fer tendus dans la nef de Lisieux, invisibles pour le spectateur, témoignait d'un effort de correction acoustique. Nous doutons cependant qu'il ait rendu de considérables services tel qu'il était établi, dans une situation que n'imposait pas la logique, disposé un peu arbitrairement et non en vertu d'une recherche systématique.

L'effet d'écho est d'ailleurs loin d'être toujours sans intérêt. On peut en tirer parti. C'est ainsi qu'à Lisieux les fanfares de Saint-Michel éclatant volontairement en toute puissance, répétées, répercutées, multipliées, amplifiées, tonnant encore après l'émission comme une triomphante et céleste présence, prenaient, sous les voûtes de la basilique, une imposante majesté. Le thème d'enfer, s'éteignant dans un grondement confus, éveillait un lointain et démoniaque grouillement.

Si intéressants que soient les résultats de Lisieux, nous ne pouvons nous empêcher de penser à ce que serait la représentation du *Vray Mistère*, à Paris, dans le chœur de Notre-Dame. L'émotion qui se dégagerait dans la cathédrale serait vraiment unique. La *Passion* du vieux maître ès-arts, notable bachelier en théologie, organiste et directeur de la maîtrise de Notre-Dame serait bien à sa place. Il faut souhaiter que les efforts de M. Pierre Aldebert pour la réalisation de ce projet auquel il a déjà beaucoup travaillé soient couronnés de succès.

La vieille tradition est rénovée. C'est tant mieux. Nous souhaitons voir le *Vray Mistère* à l'intérieur de Notre-Dame. Mais les manifestations du Parvis présentaient, à notre sens, un plus grand intérêt. En même temps qu'elles révélaient la survivance tenace de l'esprit même du théâtre, manifestation collective et cérémonie, elles nous faisaient espérer en l'élaboration d'une nouvelle forme d'expression dramatique, inté-

ressant aussi bien les auteurs que les metteurs en scène (2). Il ne faut pas renoncer à ce qui serait un incontestable enrichissement.

ANDRÉ VILLIERS.

CHRONIQUE DE L'ÉCRAN

Films nouveaux. — En dépit du ralentissement annuel de l'été, la quinzaine nous a tout de même apporté quelques productions intéressantes, parmi lesquelles il faut noter *Monsieur Brotonneau, Le jeune Docteur Kildare,* le *Chemin du malheur,* qui est l'un des plus importants de ces films, parce qu'il apporte, tout au moins dans sa première partie, une preuve qu'il est possible de mettre à l'Ecran des sujets particulièrement curieux et qui nous reposent des aventures policières habituelles. Ce spectacle de l'Olympia a permis à Ralph Bellamy de se montrer tout à fait grand artiste dans un personnage de docteur psychiatre et à son confrère Chester Moriss de lui tenir tête. On a complété le programme avec une comédie légère : *Ma Femme et mon Patron,* dans laquelle Penny Singleton s'est montrée fort amusante.

Voici encore *Circonstances atténuantes* à Marivaux, où Yves Mirande a fourni un scénario extrait d'un roman de Marcel Arnac riche d'ironie et d'humour. Un magistrat important, en panne sur la grand'route avec un accident de voiture, est obligé de chercher refuge dans un bouchon mal famé dont la clientèle est louche et tellement inquiétante que le juge n'ose pas décliner sa qualité de magistrat et aime mieux se faire passer pour un membre de la haute pègre. Il prend même part à un cambriolage, et Michel Simon fait merveille dans ce personnage de fantaisie à côté d'Arletty et de Dorville.

La Féerie de la glace, aux Champ-Elysées, est prétexte à un gros spectacle de danses et d'évolutions sur Skating purement visuel, d'ailleurs extrêmement réussi.

Autre film curieux à Lord Byron, *Nuages sur l'Europe* et qui vaut d'être vu. On a repris l'idée de Marconi, créant un rayon incendiaire, capable d'immobiliser à distance les moteurs des avions et des bateaux. Une grande nation, inquiétée par la

(2) Cf. *Mercure de France,* 1, VI, 1938.

disparition successive de ses avions, recherche la source de ces méfaits chez ses adversaires, et ses agents finissent par découvrir et détruire la machine infernale. Laurence Olivier et Valérie Hobson sont remarquables dans une mise en scène habile et pittoresque.

L'œuvre de Robert de Flers et Caillavet : *Monsieur Brotonneau,* peut-être leur pièce la plus émouvante et la plus humaine, a fourni au Colisée un film exécuté sous la surveillance de Pagnol qui est de premier ordre; on dira évidemment que c'est du théâtre filmé, ce qui nous est tout à fait égal puisque ce drame a paru aussi émouvant qu'à la scène, grâce au talent supérieur de Raimu et de Mme Pierry, Saturnin Fabre est toujours amusant et la jeune Josette Day est sympathique et agréable.

Le jeune Docteur Kildare, au Balzac, est également à noter parce qu'il fournit une nouvelle preuve de l'intérêt que peut offrir une thèse originale. Un jeune médecin renonce à une situation toute faite en province pour continuer ses études d'interne à New-York, où il met en pratique des théories assez neuves en fait de médecine; ce qui, bien entendu, lui vaut plus d'un désagrément, mais ne l'empêche point de triompher de la routine du milieu. Lionel Barrymore, dans un vieux médecin cloué dans un fauteuil à roulettes, déploie sa maîtrise habituelle et toute l'interprétation est supérieure dans une mise en scène extrêmement remarquable. On peut passer plus rapidement sur toute une série de productions, certes estimables, mais qui ne méritent point d'être signalées particulièrement. Voici : *La Police privée de Bulldog Drummond,* au Paramount, où le héros bien connu est soumis à de nouvelles aventures. *Les Bébés turbulents,* une histoire quelconque qui n'est point ennuyeuse. *C'était pour rire,* au Balzac, présente une série de gangsters enfantins, quatre garçons et une petite fille, envoyés dans une maison de correction, et qui, plus tard, se retrouvent dans la vie, tous amendés et pourvus de situations sociales estimées.

Les Enfants du Juge Hardy, au Marbeuf, sont dans le sens des bons films américains. Le juge Hardy emmène ses enfants en villégiature et ceux-ci s'en donnent à cœur joie pour accumuler les maladresses et les sottises; bonne interprétation.

Charlie-Chan à Reno et *Les Démons de la Route*, à l'Avenue, nous ont permis de retrouver la figure si appréciée du détective chinois que Warnez Oland, trop tôt disparu, avait campée si remarquablement; son camarade Sidney Boler le remplace sans le faire oublier et c'est toute une nouvelle série de complications policières dont le public se montre tout à fait satisfait.

Les Démons de la Route, toujours à l'Avenue, n'ont rien de démoniaque et montrent simplement des chauffeurs sans scrupules qui conduisent à de telles allures qu'ils causent maints accidents. Passons sur *L'Inspecteur Horleingh* et *Mon Mari l'Assassin* au Paris, un émule de Sherlock Holmès mène une longue enquête bien compliquée. La deuxième production du programme : *Mon Mari l'Assassin* a le tort de conter une histoire trop semblable, et il s'ensuit que le spectacle déploie quelque monotonie.

Productions d'été, *C'était pour rire* et *Millionnaire à crédit*, au Balzac; bien que Mlle Alice Faye soit toujours agréable, la soirée reste d'un attrait mitigé.

Chasseurs d'Espions et *Mon Fils a tué*, à l'Olympia, nous font suivre les exploits d'un jeune détective chargé de retrouver des plans dérobés au ministère de la guerre. *Mon Fils a tué* est assez cornélien; Allan Baxter, ayant pris sa retraite de préfet de police, découvre que son fils est à son insu devenu le plus féroce des gangsters, et il l'exécute impitoyablement.

Trafic illégal et *La Faute d'un père* au Paramount, nous permettent d'apprécier l'un des principaux acteurs russes, Akim Tamiroff, dont la maîtrise est incontestable. *Trafic illégal* montre une association d'escrocs, mais c'est trop compliqué, quoique fort bien mis en scène par Louis King. Enfin, pour terminer cette laborieuse énumération, voici, au Gaumont-Palace, *L'Homme aux cent voix*, qui nous a rendu Ricardo Cortès, toujours voué aux hommes dangereux dans une histoire sans grand intérêt; heureusement on a eu la bonne idée de compléter ce spectacle en reprenant *Trois Valses*, tirées de la célèbre pièce de Léopold Marchand, et qui retrouvent le succès qui les a saluées à la scène, où Yvonne Printemps et Pierre Fresnay font encore merveille dans les rôles qu'ils ont créés.

ANTOINE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Emile Borel : *Valeur pratique et philosophie des probabilités* (18e et dernier fascicule du *Traité*, du même auteur), Gauthier-Villars. — Gaston Boucheny : *Curiosités et récréations mathématiques*, Larousse.

En s'entourant de collaborateurs qualifiés, Emile Borel a mené à bien la publication de son *Traité du calcul des probabilités et de ses applications,* qui se complète au jour le jour par une « Collection de monographies des probabilités », dont il a également assumé la direction. La conclusion de ce *Traité* a paru cette année sous le titre : **Valeur pratique et philosophie des probabilités**; nous en détacherons quelques idées générales, en laissant de côté celles qui font double emploi avec nos deux récents comptes rendus (1).

En des phrases heureuses, l'auteur revient sur l'importance primordiale « que prend la notion de probabilité dans la science, dans toutes les sciences, et aussi dans l'esprit de tous les hommes cultivés (p. VIII) » :

> La question de la valeur de la théorie des probabilités est en réalité au centre de la théorie de la connaissance scientifique, car la valeur de tous les résultats de la science ne peut être évaluée que par un coefficient de probabilité (p. 10). Tous les hommes, et non pas seulement les savants, font usage plus ou moins consciemment du calcul des probabilités (p. 25). Il n'est pas seulement un instrument indispensable dans certaines applications, mais il domine toute la science expérimentale, autant que la logique déductive domine la science mathématique (p. 126). La qualité se ramène à la quantité, dès qu'on veut bien regarder les phénomènes de près (p. 37). Si un particulier, une ville, un Etat sont disposés à dépenser quelques millions ou quelques milliards en vue de sauver un certain nombre d'existences humaines, il serait intéressant pour eux de connaître, le plus exactement possible, le nombre probable d'existences humaines réparties par sexes et par âges, qui seront sauvées si l'on fait tel emploi de la somme dont on dispose. Ce renseignement n'imposerait pas la décision à prendre, mais serait cependant un élément utile de cette décision... Les lois qui, dans de nombreux pays, rendent obligatoire l'emploi de certains vaccins, peuvent être justifiées par le calcul des probabilités,

(1) D'une part, la section E (34 pages in-4°, par Emile Borel) de la « partie mathématique » du tome I de l'*Encyclopédie française* (*Mercure de France*, 15 mai 1938, p. 162). D'autre part, *Les jeux de hasard*, 17e fascicule du *Traité* (*Ibid.*, 15 octobre 1938, pp. 427-430).

même s'il était prouvé que ces vaccins peuvent être nocifs dans certains cas particuliers (p. 129).

Emile Borel insiste sur l'ignorance lamentable qui règne un peu partout à ce sujet :

Les erreurs ne sont malheureusement pas l'apanage des hommes sans culture, mais elles se rencontrent parfois chez des esprits cultivés, ayant même, dans certains cas heureusement assez rares, poussé assez loin, avec succès, des études scientifiques fort sérieuses... Cela tient à diverses causes, dont la principale réside dans ce fait qu'il s'agit de sujets qui touchent de près à des passions humaines, ou à certains problèmes qui émeuvent fort naturellement notre sensibilité (p. 43). Bien entendu, les joueurs prétendront toujours que les affirmations en apparence les plus absurdes sont *prouvées* par des observations, le plus souvent même par les leurs propres. Tel a, par exemple, commis l'imprudence de jouer un vendredi 13 et il a perdu tout ce qu'il a voulu : on ne l'y reprendra pas. Tel autre, au contraire, pensera que le chiffre 13 le favorise : il faut bien, en effet, si deux joueurs s'affrontent un 13, qu'il y ait un gagnant et un perdant (p. 45).

A ce propos, l'auteur ne manque pas de s'en prendre pertinemment aux fausses sciences, qui, très fréquemment, relèvent du même mécanisme :

Les merveilleuses découvertes qui ont transformé la physique depuis cinquante ans servent d'argument à ceux qui sont disposés a priori à croire à l'existence de propriétés mystérieuses et inconnues (p. 54). Qu'il s'agisse de rayons X ou de T. S. F., une découverte véritable donne lieu fort rapidement à l'établissement d'une technique précise, pouvant être utilisée et contrôlée par tous. Rien de pareil avec la radiesthésie ou l'astrologie (p. 55). Mais les adeptes s'obstinent à ignorer ou à refuser de comprendre tout ce qui contredit leur croyance irraisonnée (p. 58). Les déplacements des planètes au milieu des constellations, ainsi que les phases de la Lune, ont été considérés comme des phénomènes singulièrement importants, d'où l'on a conclu qu'ils « devaient » exercer une action sur les événements terrestres : ainsi naquirent l'astrologie et les nombreux préjugés relatifs à la Lune (p. 133). Si un de nos ancêtres avait été mis brusquement en présence d'un récepteur radiophonique, d'un disque reproduisant la voix d'un de ses parents disparus, il aurait cru observer un effet sans cause et en aurait été légitimement effrayé, cherchant sans doute des explications surnaturelles ou magiques (p. 131).

Dans un autre ordre d'idées :

On ne peut pas accepter l'affirmation de Condorcet, d'après laquelle la probabilité pour qu'un bon juge se trompe est certainement inférieure à 50 pour cent; on peut imaginer certains procès où, par suite de machinations savantes, ou peut-être même plus simplement de coïncidences fâcheuses et fortuites, un innocent apparaîtra comme coupable à presque tous les juges, sinon à tous. Dans un tel cas, il vaudrait mieux que la sentence fût jouée à pile ou face, car le prévenu aurait une chance sur deux d'être justement acquitté, tandis qu'il est à peu près certain d'être iniquement condamné, *quel que soit le nombre des juges* (p. 22). [Dans ce cas comme dans d'autres], l'erreur consiste à regarder comme indépendantes des probabilités qui ne le sont pas (p. 67).

Cette incompréhension universelle des probabilités décèle « une mentalité qu'il est extrêmement difficile de modifier » (p. 44). Et cependant :

Il n'y aurait que grand avantage à avoir un esprit entraîné à évaluer les probabilités et à en saisir l'importance (p. 129). En initiant les adolescents, on diminuerait sans doute la persistance des préjugés (p. 9). Au début du siècle dernier, on trouvait, dans de nombreux cours d'arithmétique élémentaire, des petits problèmes de probabilité, pouvant être résolus par des raisonnements de bon sens et des calculs simples. Sous cette forme, les probabilités pourraient trouver place dans l'enseignement du premier degré. Quelques notions plus précises, reposant sur le triangle de Pascal (3), devraient figurer dans l'enseignement du second degré (p. 127).

Ce nouvel ouvrage contribuera-t-il à cette œuvre salutaire? Certes, il constitue une remarquable conclusion à un *Traité* destiné à quelques centaines de spécialistes du monde entier. Toutefois, il est permis de penser qu'il n'aura pas fait « d'une pierre deux coups ». Les passages purement mathématiques sont exceptionnels (4), mais ils suffiront à effaroucher le profane qui se mettrait à feuilleter le volume. En outre, le niveau des pages successives est prodigieusement inégal, et les 169 pages coûtent 80 francs! Ce prix exorbitant enlève, hélas! tout espoir de large diffusion parmi les quelques dizaines de

(3) Selon le programme sur lequel j'ai attiré l'attention le 30 juin 1929 dans la *Revue générale des Sciences* (M. B.).
(4) Ce sont les pages 38-40, 48-50, 103-104, 120, 123, 157-161.

milliers d'esprits ouverts, que l'on peut atteindre dans le public de langue française, et c'est grand dommage, car une bonne moitié du dernier livre d'Emile Borel leur serait accessible.

§

Au même titre que les mots croisés, les langues mortes et les collections de timbres, les divertissements mathématiques sont des sujets *de tout repos,* qui ne risquent pas d'inculquer aux masses des idées « subversives », fussent-elles vraies : les « éléments sains de la population » n'ont pas confiance dans la science pour assurer « la défense de l'ordre » (5); aussi s'empressent-ils d'applaudir aux exercices un peu insignifiants du genre des quatre exemples que nous venons de rappeler.

Notre point de vue est strictement opposé : personne n'a trop de temps pour s'entraîner à la pensée sérieuse. Mais acceptons ces délassements, à la condition qu'on n'essaie pas de les faire passer frauduleusement pour des études. L'éminent et regretté mathématicien Pierre Boutroux (1880-1922) était bien de cet avis.

Gaston Boucheny (1865-1935) fut attaché pendant quarante ans au Collège Sainte-Barbe; il laissa quelques notes qui servirent à composer l'ouvrage posthume intitulé **Curiosités et récréations mathématiques.** L'idée n'est pas nouvelle, puisqu'elle a tenté beaucoup de bons esprits, de Diophante à André Sainte-Laguë (6), en passant notamment par Nicolas Chuquet, Jacques Ozanam, Charles Laisant, Edouard Lucas, et W. W. Rouse Ball. Il est question ici de propriétés des nombres, de problèmes plus ou moins amusants, de quelques jeux de réflexion et de fautes cachées qui conduisent à des paradoxes.

On ne peut pas dire que ce petit livre, relativement simple (7), soit parfaitement au point. Ainsi : 1° Ce qui est grave (parce que anti-pédagogique), on donne, à la page 94, un

(5) Traduction de ce jargon conventionnel : « Les *repus* craignent que la science *ne respecte pas les privilèges.* »

(6) *Mercure de France,* 15 mai 1937, p. 147.

(7) Il y aurait eu intérêt à négliger complètement, non pas l'usage des lettres, mais celui des équations algébriques : celles-ci exigent une initiation préalable, que l'on ne trouve pas dans le livre.

résultat avec douze chiffres précisés (922.337.203.685 mètres cubes), en s'appuyant sur ce fait qu'un mètre cube de blé contient vingt millions de grains : un enfant de douze ans devrait savoir que « pousser » aussi loin une opération d'arithmétique est un non-sens.

2° Le *Palais de la Découverte* présente une foule de curiosités (par exemple : $21 \times 87 = 1827$), qui n'ont pas été mentionnées.

3° Sur les âges (p. 86), on a oublié le problème-type : « Si j'avais l'âge que vous aviez, quand j'avais l'âge que vous avez,... ». Etc.

Tout cela serait à reprendre pour une nouvelle édition (8); mais, dès maintenant, ceux qui s'intéressent à ce genre d'amusements, retrouveront rassemblés, dans cet opuscule, nombre de petits problèmes présentés sous une forme facile et vivante.

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Paul Bourde : *Essais sur la Révolution et la Religion,* Paul Hartmann. — Jules Monnerot : *Enquête sur l'utilité des Directeurs de conscience en matière politique et sociale. Volontés,* revue, 8 bis, boulevard de Courcelles. — Mémento.

Paul Bourde (1851-1914) fut un homme remarquable, et n'eût-il à son compte que la plantation en oliviers de la grande plaine de Sfax quand il était directeur de l'agriculture en Tunisie, que c'en serait assez pour lui valoir notre estime et gratitude. Mais, de plus, c'était un remueur d'idées et apportant en ses études, comme la plupart des autodidactes, plus de conscience et moins de psittacisme que les pedissèques des chers maîtres. Jules Lemaître le qualifiait « la meilleure tête et le meilleur cœur que je connaisse » et un autre de ses amis, qui l'avait connu en Tunisie et avait, au cours d'une brillante carrière diplomatique, gardé sa mémoire, lui a élevé un beau monument posthume en faisant précéder d'une docte et complète étude un manuscrit resté inédit : **Essais sur la Révolution et la Religion,** ouvrage qu'il a eu grand raison de publier en le faisant suivre d'autres frag-

(8) Ainsi que les erreurs de notation (p. 9 et suiv.), les erreurs de calcul (p. 19), les énoncés incomplets (p. 102) ou superfétatoires (p. 100), les figures fausses (p. 101; il n'est pas question, bien entendu, des figures *intentionnellement* fausses)...

ments et de lettres personnelles également très intéressantes.

Paul Bourde avait été très frappé par *les Origines de la France contemporaine* (tous les gens de sa génération et de la suivante ont subi le signe de Taine) et comme il trouvait excessive la sévérité du grand penseur pour les tristes acteurs de la Révolution, il a passé au crible ses idées explicatrices de l'affreuse tourmente. Or ces idées laissaient en effet à désirer, et moi-même j'ai écrit un volume, resté inédit lui aussi, *Histoire et Psychologie de la Révolution,* pour les rectifier sans rien atténuer d'ailleurs de la sévérité des jugements leur faisant escorte. Taine était philosophe, et les philosophes ont tendance à tout expliquer par la philosophie, comme les épiciers auraient propension à tout expliquer par l'épicerie, et une explication de la Révolution française par l'épicerie aurait peut-être plus de chances d'être exacte qu'une explication par la philosophie. Quand Taine rend compte du jacobinisme par la combinaison de l'esprit classique et de l'acquis scientifique, il se trompe complètement, ces deux éléments, anodins ou excellents, n'auraient jamais donné le terrible produit que fut le jacobinisme révolutionnaire, qui naquit uniquement de passions violemment secouées (haine, envie, orgueil, rancune, fureur, etc.) et déplorablement provoquées par de sottes, dangereuses ou injurieuses résistances. La Révolution et sa précipitation vertigineuse vers le terrorisme relèvent du domaine des faits et non de celui des idées; que les choses morales influent aussi sur les choses agies, personne ne le nie (autant vaudrait nier le rôle du courage dans une bataille) mais que les idéologies mènent les événements, c'est tout autre chose, et même le jean-jacquisme n'a été pour rien dans notre cyclone de 1793; il ne lui a donné que des prétextes, des formules, des bribes de palabre; en réalité le *Contrat social* et l'*Emile* n'expliquent pas plus les frénésies des gens d'alors que leurs perruques poudrées ou leurs cheveux en broussaille. L'explication véritable est dans les passions humaines et leurs contre-coups hasardeux.

Paul Bourde s'est donc complètement trompé, avec bien d'autres d'ailleurs, en faisant de la Révolution un phénomène religieux. Tout ce qu'on peut dire c'est qu'elle a créé une

foi allant jusqu'au fanatisme et une propagande allant jusqu'à la conquête brutale qui la rapproche, au moins superficiellement, de certaines religions, et ici non pas tant du christianisme que de l'islam, mais outre que dans l'islam lui-même ces passions frénétiques et fanatiques ne sont pas uniquement religieuses, il ne faut pas méconnaître que dans l'esprit révolutionnaire il n'y a rien de spécifiquement religieux. Tout en ayant beaucoup réfléchi sur la religion, Paul Bourde n'avait pas compris ce qu'elle était; il avait bien vu l'étroitesse d'esprit du grand Comte, mais il n'avait pas vu celle des petits sorbonicoles durkheimisants qu'il prenait, bien à tort, au sérieux. Dans une lettre à Ferdinand Buisson, page 211, il s'exprime ainsi : « Pour moi, la religion est l'ensemble des croyances au moyen desquelles l'homme se fait une théorie de la nature humaine et une théorie du monde. » Il n'oublie qu'un complément, lequel change tout : « dans leurs rapports avec une théorie de ce qu'on appelle Dieu ». Oublier Dieu quand on parle de religion est une pure sottise. Et sans doute les sorbonicoles ne manquent pas de vous dire ici qu'il y a des religions athées, mais outre que la négation de Dieu est une opinion sur Dieu, le bouddhisme lui-même ne peut pas être considéré comme une religion athée; la divinité, pour être rejetée dans le plus lointain panthéisme, n'en reste pas moins invisible et présente, comme Agrippine aux séances du Sénat romain.

Dans une revue de haute pensée, *Volontés*, où s'exprime la jeune génération, M. Jules Monnerot a mené une **Enquête sur l'utilité des directeurs de conscience en matière politique et sociale** et cette Enquête a fini par former un gros volume de 236 grandes et denses pages qui constitue le numéro spécial de juin 1939 de la revue. Environ 80 personnes ont répondu, parmi lesquelles quelques vétérans comme moi-même, et parce qu'aucune de ces réponses n'est indifférente, l'ensemble donne la meilleure impression de cette génération montante qui semble autrement sérieuse et judicieuse que celles qui l'ont précédée.

Une réserve, toutefois. Bien que la question posée aux consultés fût un peu fuligineuse et tumultueuse (un des ré-

pondants disait avec raison qu'il lui faudrait quatre à cinq volumes de quatre à cinq cents pages chacun pour y répondre congrument), il n'était pas impossible de la réduire à deux ou trois points très clairs et très nets : « Souhaitez-vous un Pouvoir spirituel? » et : « Comment le concevez-vous? » Or il est curieux et peut-être fâcheux que tous ou presque tous les répondants se soient contentés de généralités assurément intéressantes, mais vraiment bien imprécises et dont on ne peut rien tirer de positif.

La façon dont les auteurs de l'Enquête ont classé les réponses (et ici une double table des matières, des auteurs et des idées, aurait bien complété ce classement) souligne ce que je viens de dire. Une dizaine de consultés ont répondu à l'enquête *sans répondre aux questions* (!); une soixantaine ont répondu *en se proposant d'aider à poser le problème,* ce qui n'est pas répondre, et enfin une dernière dizaine *ont proposé des solutions partielles.* Et je me suis précipité, comme bien on pense, sur cette dizaine-là; mais, en vérité, je n'y ai pas trouvé de solutions même partielles, ou celle, unique, que j'ai trouvée, celle de M. Paul Guth, me semble d'un bon vouloir un peu naïf : Dissolution de tous les partis politiques (comme c'est facile!) et dissolution des Chambres avec réélection sur les bases suivantes : 1° mise hors la loi (expression bien dangereuse) de tout Français qui reçoit manifestement (?) ses inspirations d'une puissance étrangère (comment le prouver?); 2° nationalisation *réelle* des assurances, des chemins de fer et des industries de guerre (alors la nationalisation actuelle ne suffit pas à M. Paul Guth? il est bien difficile! Qu'il lise le dernier livre de Mises, cela lui éclaircira les idées); 3° responsabilité des ministres devant une Cour suprême formée de hauts fonctionnaires et de représentants élus (quel mic-mac! et comme c'est pratique! et en quoi consistera cette responsabilité?).

En sorte que cet énorme effort de la revue *Volontés* et ce gros travail de 80 répondants ayant pris la peine d'écrire 236 pages pleines de pensées, ne me semble avoir abouti à rien de pratique, en dehors, bien entendu, de ma propre réponse (vous ne voudriez pas que je pensasse autrement!) dans laquelle j'indiquais deux points peut-être insuffisants,

mais toujours constructifs : 1° un pouvoir spirituel mais ayant simplement autorité morale, donc ni décrets ni sanctions; 2° et ce pouvoir constitué par deux chambres consultatives et une haute cour simplement approbatrice ou réprobatrice; et j'entrais, pour la composition et le fonctionnement de ces trois organes, dans des détails qu'on trouvera d'ailleurs, plus complets encore, dans mon livre *Au pays des leviers de commande* (Editions de l'*Espoir français*, 38, rue de Liége).

Quant à la doctrine de ce Pouvoir spirituel dont je ne parlais pas, car il m'aurait fallu à moi aussi un petit volume, il me semble qu'à défaut du vieux Catholicisme suffisamment rénové, on pourrait réaliser un très suffisant Universalisme avec sept mots simplement, sept étoiles de la Constellation Humaine : Liberté, Egalité, Fraternité; Ordre et Progrès; Honneur et Patrie.

Assurément je n'en conclus pas que seul j'ai trouvé la solution du problème posé, mais je crois regrettable que presque tous les autres répondants ne soient pas sortis des généralités idéologiques et n'aient pas essayé de formuler leurs idées, comme M. Paul Guth a eu toujours le mérite de le faire, en propositions de réformes juridiques. Beaucoup de choses s'expliquent en France, non seulement par le culte de l'incompétence et l'horreur des responsabilités, comme disait le bon Faguet, mais par le culte du verbiage sorbonicole et l'horreur des textes précis, pratiques et sensés.

MÉMENTO. — Joseph Wilbois. *Joie au travail et Réformes de structure.* Bloud et Gay. Ce livre fait partie d'une collection *La Nouvelle journée* où a déjà paru un volume, *Problèmes de géographie humaine*, écrit par les disciples de Jean Bruhnes qui sans doute n'auront pas oublié les vrais initiateurs de cette science, Henri de Tourville et ses collaborateurs. Le volume de M. Joseph Wilbois est très remarquable comme on pouvait l'attendre d'un philosophe et sociologue aussi éminent. Sur tous les problèmes qu'il étudie : division du travail, machinisme, joie au travail, régime de l'entreprise, question des loisirs et vie familiale, l'auteur dit des choses judicieuses et précieuses (que d'autres n'auraient dit que des insanités !) et les pages de la fin, où il est traité de la métaphysique idéologique, économique et sociale, contiennent des choses profondes. Mais de

pareils livres ne peuvent être qu'indiqués et louangés. — Gabrielle Letellier, Jean Perret, H.-E. Suber, A. Dauphin Meunier : *Enquête sur le Chômage. Le Chômage en France* de 1930 à 1936. Librairie du Recueil Sirey. Encore un livre très savant et qui ne peut être qu'indiqué. Successivement les auteurs étudient les origines de la crise de chômage, ses données à Paris, Lyon et Mulhouse, et l'organisation des secours aux chômeurs et de la lutte contre le chômage involontaire (un autre livre devrait étudier aussi le chômage volontaire). Un avant-propos de M. Charles Rist souligne l'importance de cette enquête entreprise par *l'Institut scientifique de Recherches économiques et sociales,* œuvre privée ne disposant que de faibles ressources. Parmi les auteurs j'ai eu plaisir, à retrouver le nom de Dauphin Meunier, sans doute fils de mon vieux compagnon d'armes au temps du symbolisme. — Jacques Portet et André Souillard : *La grande misère des jeunes,* Editions Jean Renard. Ce livre préfacé par M. Marcel Castelle qui signe Fondateur du Rassemblement de la jeunesse française, dont j'avoue, un peu confus, que j'ignorais l'existence, est plein de vaillance et de confiance. C'est, avant tout, ce qu'il faut. Et ce qu'il faudrait ensuite, ce serait de désinsectiser le pays de ses politiciens et de laisser les jeunes, et même les vieux, travailler pour eux-mêmes et par conséquent pour tous, et non pas seulement pour la petite bande desdits politiciens — Guinet : *Derniers jours de l'Humanité.* Les livres nouveaux, 56, rue de l'Université. Un livre très apocalyptique où l'auteur indentifie le Péril jaune avec cette bataille d'Armageddon dont les Anglo-Saxons, grands lecteurs de Bible, parlèrent tant pendant la Grande Guerre. — Docteur Saül Mézan : *Messages au Dictateur,* Ulpia (Bulgarie). Ce sont quatre Messages adressés à l'Ambitieux, au Condottière, au Dictateur et à César que leur auteur écrit, à Sofia, dans un excellent français et dans des idées libérales très louables. L'impression a subi beaucoup de coupures sans qu'on sache si elles viennent de l'auteur ou de la censure bulgare. — Le dernier n° de la *France active* (nouvelle adresse : 7, Boulevard Sébastopol) donne ma revue des *Activités économiques* pour le trimestre mai-juillet. Une revue analogue est faite par l'*Espoir français* dans son n° du 4 août, sous le titre *La Renaissance de la France.* Oui, de grands progrès économiques et financiers ont été réalisés par M. Paul Raynaud, mais la circulation fiduciaire de la Banque de France non seulement ne baisse pas mais encore augmente : nous en sommes à 124 milliards et demi! Il faudrait absolument se décider à d'énormes économies dans les dépenses publiques, dussent les politiciens socialos hurler comme chacals; sans cela tout sera vain. N'importe, reconnaissons le bien (relatif) réalisé par le Cabinet Daladier et louons le bien

amorcé par le Code de famille dont nous aurons à reparler : pour la première fois depuis un demi-siècle, le Gouvernement s'occupe de ce qui est pour nous non pas la principale question, mais, comme le disait Charles Richet, la seule!

HENRI MAZEL.

FOLKLORE

René Maunier : *Introduction au folklore juridique; définition, questionnaire, bibliographie,* Paris, Ed. d'art et d'histoire, 4°, 38 p. — Marius Lateur : *Un peu de folklore; quatre cents locutions et dictons de nos régions minières de l'Artois.* Chez l'auteur, Auchez, Pas-de-Calais, pet. 8°, 60 p. — *Bulletin folklorique d'Ile-de-France,* organe mensuel de la fédération folklorique d'Ile-de-France; Echos du Grand Paris, 28, rue de Liège, in-folio (5 bull. parus). — *Les Chants du Terrouër de Brye,* recueillis, complétés, commentés, présentés et chantés par les Cousins de Septembre; impr. Gruot, Crécy-en-Brie, pet. 8°, 2 fasc. de 14 p. chacun, musique notée. — Emile Violet : *Les Veillées mâconnaises,* Mâcon, Renaudier, pet. 8°, 80 p., 16 vignettes de l'auteur. — Idem : *Fleurs à sabots et autres choses de chez nous;* Tournus, Société des Arts et des Sciences, 8°, 65 p., dessins de l'auteur. — Idem : *Les superstitions et les croyances populaires en Mâconnais,* Mâcon, Renaudier, 8°, 108 p. — *Bulletin du Comité du folklore champenois,* fasc. 23-24, 25, 26-27, Châlons, Impr. de l'Union républicaine, pet. 8°. — *Nos Traditions,* Organe du Cercle folklorique de Metz, t. II, Paul Erven, 8°, 160 p. — *Zeitschrift für lothringische Volkskunde,* fasc. 3, Louis Pinck, éd., Hambach, Moselle, 8°, 64 p. — *Contes des Provinces de France; Un mariage dans le Haut-Forez en 1873, récit d'un ménétrier de noces;* publié par Paul Fortier-Beaulieu, Paris, Blondel La Rougery, gr. 4°, 44 p., dessins en couleurs par Danielle Murgue. — *Folklore de l'Aude,* Organe du groupe audois d'études folkloriques, 75, rue Trivaille, Carcassonne, 8°, fasc. 8 à 15.

L'Introduction au folklore juridique de René Maunier est un guide assez commode pour des recherches nouvelles dans un domaine relativement dédaigné jusqu'ici, du moins en France. Considérés sous l'angle juridique, et non pas psychologique, cérémoniel ou social général, les faits folkloriques se classeraient autrement que dans tous les ouvrages antérieurs. L'auteur distingue le droit familial (1, la famille paternelle; 2, le ménage conjugal); le droit possessif; le droit coutumier (1, le contrat en général; 2, les contrats particuliers); le droit punitif et les sanctions populaires. Dans la partie consacrée à la définition, Maunier s'est heurté comme nous tous à la difficulté terminologique et il apporte un nouvel essai de définition du mot *populaire :* il y trouve deux idées, celle de rang ou de situation, et celle de train de vie ou de comportement. Il reste à savoir si cette analyse vaut pour les littératures, musiques, chansons, jeux populaires, et si même elle correspond entièrement aux concepts juridiques

tels que les manifeste le folklore français. Seule la publication de monographies détaillées sur l'un ou l'autre des sujets indiqués dans le questionnaire nous fera voir clair dans ce problème.

Marius Lateur, poète régionaliste, créateur de personnages cocasses populaires comme *L'Ménache Berdouïeux,* connaît admirablement, pour y avoir toujours vécu, les régions minières de l'Artois. Son recueil de **locutions et dictons** peut être consulté par les linguistes et les folkloristes en toute confiance. Il n'est, semble-t-il, qu'un fragment d'un ouvrage plus considérable, d'un *Lexique* complet du parler populaire de ces régions, qui ont été jusqu'ici peu explorées.

Le mouvement de recherches dans l'Ile-de-France continue sous l'impulsion persévérante de Roger Lecotté, qui a organisé, au moment où j'écris, une petite exposition du Compagnonnage, rue Louis-le-Grand. Le premier fascicule du **Bulletin** dont j'ai parlé autrefois n'a pas eu de successeur; mais le Groupe folkloriste de l'Ile-de-France s'est assuré une page entière dans les *Echos du Grand Paris* où sont centralisés chaque mois, non seulement les renseignements sur l'activité des divers groupes territoriaux fédérés, mais aussi quelques résultats des enquêtes en cours.

Parmi ces groupes, l'un des plus actifs est celui des *Cousins de Septembre* qui a commencé une étude méthodique du folklore de la Brie. En plus des communications de détail sur diverses cérémonies familiales et périodiques, données dans le Bulletin de l'Ile-de-France, ce groupe a publié deux bons fascicules de **Chansons du Terrouër de Brye** en indiquant que « tout arrangement musical et prosodique ne serait qu'une trahison »; on a donc des airs et des textes dignes de confiance, parmi lesquels il faut citer une *guilloneau,* plusieurs chansons de mariage, des chansons de quête et des noëls. Chaque fascicule se termine par des notes et observations qui indiquent dans quelles conditions sont chantées ces chansons et dans quelles localités elles ont été obtenues.

De toutes les régions de la France, c'est actuellement le Mâconnais qui arrive en tête avec les deux bons enquêteurs que sont Gabriel Jeanton et Emile Violet. Ses **Veillées mâ-**

connaises sont ce qu'on a de mieux sur cette coutume en voie de disparition comme descriptions précises et modalités locales. L'auteur a donné en outre le texte (sans musique) de plusieurs chansons et des contes. **Fleurs à sabots** continue cet exposé de la vie populaire mâconnaise et débute par une étude sur la décoration au couteau des sabots, avec dessins exacts de l'auteur; puis vient une étude sur les lampes à huile dites romaines (*creusieu*); d'autres sur les girouettes (Emile Violet décrit celles qui étaient en usage et en a fabriqué lui-même d'autres dans le même style), le mai, les jeux d'enfants, la fête patronale. Toutes ces descriptions sont conduites sobrement, en un style léger et avec cette pointe d'ironie goguenarde qui caractérise les Bourguignons. Plus méthodique est le volume sur les **Superstitions et les croyances populaires en Mâconnais,** résultat de la sixième enquête instituée par la Commission de folklore de l'Académie de Mâcon. Les réponses de 36 correspondants complètent les enquêtes directes de Jeanton et de Violet et fournissent des renseignements sur les sorciers, les êtres fantastiques (diable, revenants, feux-follets, loups-garous, fées, wuivre), sur les maisons hantées, la médecine populaire, les présages, les pèlerinages, les croyances météorologiques. D'excellentes photos complètent un volume qui, pour une région restreinte, fournit des documents nombreux et entièrement dignes de confiance.

Le **Comité du folklore champenois** a continué lui aussi son activité, mais en ralentissant quelque peu. Les fascicules 23-27 de son Bulletin donnent des renseignements sur la Saint-Christophe et la Saint-Blaise, les coutumes et les chansons du vin (avec musique), les sabots et sabotiers, quelques cérémonies du mariage. Dans le *Bilan des huit années du Bulletin,* Varagnac déclare, p. 353, que « le fondateur de la méthode cartographique en folklore est le Dr Wilhelm Pessler »; affirmation doctrinale erronée : le premier à appliquer la cartographie à notre science a été Paul Sébillot, en 1893; et ce même Pessler dit dans son ouvrage d'ensemble que c'est moi qui le premier ai appliqué au baptême en Savoie la méthode non pas des sondages comme auparavant, mais par investigation de commune à commune. Varagnac est plein

d'admiration pour les Allemands, lesquels, dans le folklore méthodique, n'arrivent pourtant qu'après nous et, plus équitables, se regardent comme nos élèves en matière de critique et de discrimination.

Des félicitations doivent être aussi exprimées aux deux groupes de folkloristes lorrains. Celui de Metz, sous l'impulsion persévérante du Dr de Westphalen, a publié le tome II de **Nos Traditions.** On y trouvera un petit recueil de comptines du pays mosellan par René Schamber; de bonnes études sur les anciens métiers et artisans par J. Fabert; la légende du Juif Errant dans le pays messin par Jean-Julien Barbé; la description de quelques coutumes de Pâques à Imling par Louis Schély; des additions à son *Dictionnaire folklorique* par R. de Westphalen; la description des amusements enfantins par L. Calba; des contes et fiauves; enfin une amusante saynète lorraine, *le Cadeau de Germaine,* par Léon Demange.

D'autre part le groupe du folklore lorrain de langue allemande a publié le troisième fascicule de sa **Zeitschrift.** Il contient la fin de l'étude sur le culte marial en Lorraine, du chanoine Adam; une bonne description des métiers et artisans lorrains par Mme Merkelbach-Pinck, avec bois de Henri Bacher; des notes et études folkloriques plus ou moins détaillées de divers auteurs. Parce que cette revue se rédige en allemand, on a voulu y voir un instrument de propagande naziste et on a créé des ennuis aux directeurs, l'abbé Pinck et le professeur Bongras; on a même, comme par hasard, égaré à la poste, du 12 juillet au 18 novembre, ce fascicule 3 dont je viens de donner l'analyse et dans lequel il est impossible de découvrir autre chose que du vrai folklore, sans rien, nulle part, de politiquement tendancieux.

En rééditant la description d'un **Mariage dans le Haut-Forez en 1873** communiquée à V. Smith par J. B. Chavanat, ménétrier de noces à Marlhes (Loire), Paul Fortier-Beaulieu a rendu un vrai service aux folkloristes; car ce récit était à peu près perdu dans les 33 volumes manuscrits laissés par V. Smith à son ami Muller, conservateur de la Bibliothèque de l'Arsenal. Je n'ai d'ailleurs jamais compris pourquoi Smith n'a communiqué ses matériaux ni à Sébillot, ni à d'autres revues folkloriques, sauf quelques chansons transmises à la

Romania. Le premier devoir du folkloriste est de publier aussi vite qu'il le peut les matériaux qui lui parviennent. Et non pas de les léguer, enfouis dans un coin, pour une exhumation cinquante ou cent ans après. D'où mes remerciements à Fortier-Beaulieu, qui, de plus, a découvert et guidé une artiste sincère, Danielle Murgue, pour illustrer aux crayons de couleur les diverses phases de la cérémonie décrite par Chavanat.

Par la naïveté des mouvements, la simplification des gestes, l'engoncement des costumes, la raideur des attitudes si caractéristique des paysans endimanchés, par de nombreux petits détails comme celui du chien hirsute, par le placage des couleurs et le contraste brutal des valeurs, Danielle Murgue s'apparente aux vrais imagiers d'autrefois. On soumet, sous prétexte de l'illustrer, notre pauvre folklore à tant de techniques, bois, linoleum, offset, etc., que c'est un vrai soulagement de rencontrer enfin quelqu'un qui lui laisse ses vrais caractères.

Quant au *Bulletin* publié par le comité du **Folklore de l'Aude** il poursuit sa marche mensuelle et arrive, au moment où j'écris, au numéro 15. Les articles de tendance généralisatrice sont un peu naïfs; mais enfin, il faut tenir compte du genre de public à instruire et à entraîner aux recherches. Comme monographies descriptives bien faites, je signale une étude d'Anne-Marie Pourouch sur les sorciers et lutins (fasc. 9); d'U. Gibert sur les jeux enfantins de Lauraguel (fasc. 10); du Dr Herber sur les stèles funéraires discoïdales (fasc. 11); de L. Mathieu sur les devinettes du Minervois (fasc. 12); de L. Alibert sur un projet de carte folklorique de l'Aude (fasc. 13); du même, un recueil de vieilles prières languedociennes (fasc. 14); de A. Boyer-Mas des extraits folkloriques très intéressants des *Visites pastorales* (fasc. 15); et naturellement des notes et communications diverses et des renseignements sur la vie et les progrès des divers groupes locaux de l'Aude en contact avec le *Bulletin.*

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

La Grande Revue : **la leçon de Rome, selon M. Raoul Stéphan, Nîmois; une protestation contre les prix en espèces remplaçant les livres, pour les élèves des écoles. — *L'En dehors :* une « vision de la guerre future », par Léon Tolstoï, en 1910. — *Yggdrasill :* un beau poème de Wilfred Owen, poète anglais, tué à l'ennemi, le 4 novembre 1918, à 25 ans. — Naissances : *Espoirs; Giration.* — Mémento.**

M. Raoul Stéphan, bien inspiré par l'état de démence de l'Europe actuelle, fait entendre aux lecteurs de **la Grande Revue** (juillet) un « Message d'Antigone » auquel je souhaiterais un auditoire universel, ne fût-ce que pour ces cinq lignes de sa conclusion :

A l'heure où l'aveuglement des uns, la perfidie ou la lâcheté des autres menacent de nous plonger dans le désespoir, la seule image d'Antigone peut nous rendre la foi perdue et justifier la surprenante réflexion de Sophocle : « La merveille des merveilles, c'est l'homme. »

Le tragique sans pair par la pureté de l'expression et la noblesse de l'âme, prête à la vierge sublime cette réponse à Créon, qui, vieille de millénaires, garde le timbre de la plus fraîche jeunesse : la bonté.

Je suis née pour partager l'amour, et non la haine.

La Grecque au cœur humain et courageux nous parle ainsi, par l'entremise de M. Raoul Stéphan, Nîmois, compatriote lointain de l'empereur Antonin :

Rome. D'autres peuvent tirer de son histoire une leçon de rapacité, d'impérialisme, de force. Nous, Français, ce n'est pas la Rome de Scipion, de César et d'Auguste qui nous attire; c'est la Rome des Régulus et des Cincinnatus, la Rome des deux Brutus, la Rome de Térence, de Lucrèce, de Virgile, de Juvénal, de Tacite, la Rome d'Antonin et de Marc-Aurèle. Le génie romain fécondé par l'humanité et l'idéalisme de la Grèce, voilà ce qui nous exalte : « *Homo sum, nil humani a me alienum puto* », déclare déjà au IIe siècle avant notre ère le poète Térence : « Je suis homme : rien de ce qui est humain ne m'est étranger ». Tout l'humanisme latin est enclos déjà dans ce simple vers d'une comédie où un père se châtie sans pitié pour avoir trop rudement réprimandé son fils. Divine influence de la Grèce sur un peuple où la loi donnait au père le droit de mort!

Oui! ce qui passa de l'enseignement de Rome dans notre littéra-

ture, c'est la leçon humaine de Térence, c'est la sagesse de Lucrèce, c'est la sensibilité toute gauloise du Cisalpin Virgile, c'est la haine de Tacite et de Juvénal pour les tyrans et les corrupteurs, c'est la révolte des Brutus, la simplicité d'un Cincinnatus, la fidélité à la parole d'un Régulus, la bonté, la tolérance d'un Antonin ou d'un Marc-Aurèle. En plein seizième siècle, un jeune homme de dix-huit ans, le cerveau tout frémissant de ces humanités, La Boétie écrit son *Discours sur la servitude volontaire,* où il flétrit l'oppression et en montre la fragilité. Montaigne, tout illuminé par l'exemple de cet ami qui l'a quitté trop tôt, cherche malgré son épicurisme à se hausser au niveau du cher disparu et tire de ses lectures antiques le bréviaire de la sagesse humaine. Plus tard, Corneille propose à l'admiration de ses contemporains l'ardente Emilie qui conspire contre Auguste; Nicomède révolté contre la tyrannie de Rome; Sertorius qui veut établir en Espagne cette République chassée du forum :

Rome n'est plus dans Rome : elle est toute où je suis!

Et que dirai-je alors de Montesquieu, qui apprend dans l'histoire romaine par quelles lois un Etat grandit et se désagrège; de Rousseau, qui cherche dans la République romaine que lui présentent Tite-Live et Plutarque l'austérité de mœurs qu'il voudrait restituer dans le monde; des philosophes, des doctrinaires, des rêveurs du XVIIIe siècle, qui demandent aux grands hommes de Rome le secret de l'héroïsme et de la résistance à l'oppression? Il faudra le triomphe de Napoléon pour que soit exaltée l'autre Rome, la Rome impériale, la Rome de César et d'Auguste.

Voilà, n'est-ce pas, une belle page?

§

Le même numéro de la revue contient une protestation énergique de M. Jean Dumeuble contre le remplacement des livres offerts aux meilleurs élèves des écoles, par des prix en argent :

Les discours terminés, voici qu'à la plus grande stupéfaction de quelques-uns, et à la figure épanouie de presque tous les assistants, les lauréats sont appelés, pour recevoir... de l'argent.

De l'argent sous enveloppe. Quelques billets de cent francs, ou cinquante, ou vingt francs... et cela, aux applaudissements de la foule. Quelle dérision!

Tant d'efforts, tant de science, tant d'art, tous les trésors dis-

pensés en cours d'année à toutes ces jeunes intelligences, cela ne valait donc que ça! Trois ou quatre cents francs! ou vingt francs! Pourquoi pas dix francs!

Est-ce vraiment la peine de réunir tant de respectabilités sur cette estrade, montagne de la considération universitaire, pour déprécier ainsi le rayonnement de l'école!

— Que va-t-il faire avec ses vingt francs, celui-là? disait un quidam.

— Jouer aux courses, acheter un fragment de billet de la loterie nationale, un maillot de sport.

— A moins qu'il n'aille...

L'école deviendrait-elle à toutes fins?

Faut-il attribuer cette dégradation à l'influence de ce magnifique directeur des activités techniques qui suggérait, il y a déjà quelques années, parmi de célèbres innovations, celles de remplacer les prix pour l'enseignement ménager, par jambons, andouillettes, bottes de carottes, etc... L'idée de cet homme de génie a fait son chemin.

Hélas! veut-on nous mener à la barbarie?

N'est-ce pas assez que la T. S. F., les Cinéac, les magazines illustrés, où le texte est mangé par les photographies, détruisent ou anéantissent le goût de la lecture? L'école elle-même se ferait la complice de l'abrutissement en série en supprimant le don du livre, peut-être du *seul livre intelligent* qui serait entré dans la famille!

Je cède au plaisir de citer encore Sophocle, à propos de la dangereuse innovation qui indigna M. Dumeuble :

> L'argent renverse les villes, dépeuple les cités, dénature les cœurs vertueux, enseigne aux humains toutes les perfidies et toutes les iniquités.

§

L'En dehors (août-septembre) reproduit sous ce titre : « Une vision prophétique », un texte de Léon Tolstoï, daté de 1910, et que le grand Russe présentait comme une « vision de la guerre future », une « révélation des événements à venir » et d'une « importance universelle ». L'auteur de *La Guerre et la Paix* pouvait sans ridicule qualifier ainsi un de ses écrits. Celui-ci est un poème symbolique. Y apparaît « une femme nue », « l'éternelle courtisane ». Elle a trois bras dont les trois mains portent « les trois torches de la *corruption*

universelle ». La flamme de la guerre, la flamme du fanatisme et de l'hypocrisie, la flamme de la loi, brûlent à ces torches.

Et telle est la prophétie de Tolstoï :

Les grands conflits feront explosion en 1912 — sur l'initiative de la première torche dans les pays du *Sud-Ouest de l'Europe*.

Ce commencement d'incendie prendra une importance plus grande et se changera en une *calamité destructive générale* en 1913.

En cette année-là, toute l'Europe sera en flammes et dégouttera de sang de toutes parts.

J'entends les gémissements horribles qui s'échappent des champs de bataille.

Mais en 1915 sort du septentrion une figure étrange — *un nouveau Napoléon* occupe le centre la scène sanglante.

C'est un homme de peu de connaissances militaires, un écrivain ou un journaliste, mais, en ses mains, *les destinées de l'Europe demeurent jusqu'en* 1925.

La fin de la grande calamité marquera le commencement d'une nouvelle ère politique dans le vieux monde.

Il n'est *plus d'empire ni de royaume*. A leur place surgit une « Fédération des Etats unis des nations ».

Quatre géants subsistent : les *Anglo-Saxons,* les *Latins,* les *Slaves,* les *Mongols.*

Après 1925, je vois se produire un grand changement dans les idées et dans les sentiments religieux.

La deuxième torche de la courtisane a réduit l'Eglise en cendres.

Le sens moral a disparu, mais alors paraît un grand réformateur. Il bannit de l'Univers les derniers vestiges, les dernières reliques du monothéisme et il pose la première pierre du panthéisme.

Dieu, l'âme, l'esprit, l'immortalité — sont jetés et fondus dans un nouveau creuset.

J'entrevois le matin souriant d'une nouvelle Ere morale.

L'être humain appelé à remplir cette mission est un Mongolo-Slave.

Il foule déjà le sol de la terre.

Mais cet homme extraordinaire ignore qu'il a été choisi pour cette mission par une Force supérieure.

La flamme de la troisième torche a déjà commencé à détruire nos relations domestiques, notre sens moral et artistique.

Les relations entre hommes et femmes dégénèrent en *accouplement prosaïque.*

L'Art est devenu une *dégénération réaliste*.

Les perturbations politiques et religieuses ont ébranlé les fondements du monde entier.

Je ne distingue que des parcelles isolées qui aient échappé à l'incendie de la troisième torche.

Les guerres de *nation* à *nation* en Europe, les guerres de *races* en Asie, et les conflits entre les *classes* et les *masses* en Amérique ont anéanti tout progrès pour un demi-siècle.

Mais vers la moitié du siècle je vois un personnage héroïque se lever parmi les latins, purgeant la littérature et l'art du banal et du monotone.

C'est la lumière du *symbolisme* qui paraît, faisant pâlir la torche du *commercialisme*.

A la place occupée par la *monogamie* et la *polygamie* se dresse, victorieuse, la *poétogamie*, c'est-à-dire les relations des sexes établies sur les bases des conceptions poétiques de la vie.

Je vois les nations progresser en intelligence et en sagesse, comprendre enfin que cette femme aux doctrines tentatrices n'était qu'une *illusion*.

Une époque viendra où le monde n'aura plus besoin d'Armée hypocrite et d'Art dégénéré.

Voici la vie et l'évolution : le progrès de l'élémentaire au compliqué, physiquement et mentalement.

Je vois s'évanouir le monde, sous son aspect dramatique actuel, comme disparaît le crépuscule derrière la cime des monts...

Un geste de la main du Commercialisme et voici que s'ouvre une nouvelle page de l'histoire...

§

Dans le cimetière britannique du petit village d'Ors, près de Landrecies (Nord), repose le lieutenant W.E.S. Owen, tué le 4 novembre 1918, à l'âge de 25 ans. En lui, la poésie anglaise a perdu l'une de ses plus belles espérances et notre pays un ami. Lors d'un séjour qu'il fit à Bordeaux, en 1913, il eut la bonne fortune de se lier avec Laurent Tailhade et l'occasion de s'initier à notre poésie. Le délicat poète et critique Edmund Blunden, à qui nous devons une édition érudite et sympathique des poèmes de Wilfred Owen (à Londres, chez Chatto et Windus, 1931) dit que celui-ci est, par endroits, un « Verlaine anglais ». L'expression est juste pour caractériser ses premiers vers, qui sont d'un disciple de Keats, mais non ses poèmes forgés en pleine guerre par son énergie virile. Par l'intensité et la qualité dramatique de sa vision et par la sûreté de sa

technique, Owen est le plus grand poète de guerre anglais et aussi l'un des grands poètes de ce siècle. L'admiration que lui vouent maints écrivains modernes est une pieuse et juste offrande à sa mémoire. De même que son inspiration a su transcender l'horreur de la guerre pour atteindre la pitié (« Mon thème est la guerre, dit-il, et la pitié de la guerre ») de même sa réputation a vaincu les servitudes temporelles et gagné l'immortalité.

M. Louis Bonnerot présente ainsi Wilfred Owen, dans **Yggdrasill** (juillet-août). Il en a traduit, en collaboration avec M. André Brûlé, ce poème bouleversant : « Mutilé », qui justifie entièrement les éloges quon vient de lire :

Il était là assis dans un fauteuil roulant, attendant la nuit,
Et frissonnait dans son sinistre costume gris,
Sans jambes, raccourci, et cousu aux coudes. Dans le parc
Résonnaient des voix d'enfants attristantes comme un cantique,
Des voix d'enfants qui jouaient et s'ébattaient, la journée finie,
Jusqu'à ce que le sommeil vînt, telle une mère, les rassembler et
[les lui enlever.

Autrefois, vers cette heure, que d'entrain et de gaîté dans la Ville,
Quand aux arbres bleu clair s'ouvraient les fleurs des lampes
Et que les regards des jeunes filles luisaient plus charmeurs dans
[le jour déclinant,
Autrefois, avant qu'il n'eût sacrifié ses genoux.
Jamais plus maintenant il ne sentira combien fine
Est la taille des jeunes filles, combien chaudes leurs mains déli-
[cates;
Toutes, toutes le touchent comme s'il était quelque étrange maladie.

Il y avait un peintre qui était fou de sa figure,
Car elle était plus jeune que sa jeunesse, l'an dernier.
Maintenant, il est vieux; et jamais plus son dos ne se redressera;
Il a perdu ses belles couleurs très loin d'ici,
Il les a versées dans des trous d'obus, tant que ses veines se vidèrent,
Et la moitié de sa vie s'écroula dans le flux chaud,
Et un jet de pourpre jaillit de sa cuisse.

Il fut un temps où il aimait une tache de sang sur sa jambe,
Quand, après les matches, on le portait en triomphe,
Et c'est après une partie de football, quand il avait bu un coup,

Qu'il pensa qu'il ferait mieux de s'engager. — Pourquoi, il se le
[demande.
Quelqu'un avait dit qu'en kilt, il serait beau comme un dieu;
Voilà pourquoi; et peut-être aussi pour faire plaisir à Margot;
Oui, c'est cela, c'est pour faire plaisir à ces coquettes écervelées
Qu'il demanda à s'engager. Il n'eut pas à insister;
On inscrivit, avec un sourire, son mensonge : Age : dix-neuf ans.
Les Allemands, il n'y pensait guère; leur culpabilité
Et celle de l'Autriche, ne le touchait pas. Il ne connaissait pas encore
La peur de la Peur. Il rêvait à des poignards aux manches incrustés
Qu'on porte dans les bas écossais; à des saluts corrects;
A l'astiquage des armes; aux permissions; aux rappels de paie,
A l'esprit de corps; aux conseils qu'il donnerait aux jeunes recrues.
Et sans tarder, il fut envoyé au front avec tambour et acclamations.

On l'acclama à son retour, mais non pas comme les foules acclament
[un « but ».
Seul un homme grave qui lui apporta des fruits,
Lui dit : Merci, et puis le questionna sur son âme.

Maintenant, il va passer quelques années, malade, dans des hos-
[pices,
Et faire ce que les règlements considèrent comme sage,
Recevoir la part de pitié qu'on voudra bien lui donner.
Ce soir, il a remarqué comment les yeux des femmes
Se détournaient de lui vers les hommes forts et entiers.
Comme il fait froid, comme il est tard! Pourquoi ne vient-on pas
Le mettre au lit? Pourquoi ne vient-on pas?

§

Naissances :

1° **Espoirs** (n° 1, août-septembre) : 38, rue Vieille-du-Temple, Paris (4e). « Revue littéraire et artistique » fondée dans ce dessein :

> nous œuvrons pour la paix et nous voulons recréer la vie.

M. Frédéric Pax est rédacteur en chef. M. Pierre Hatab est secrétaire général. Ils sont assistés d'un « trésorier » qui est Mlle Gevgolis. Cet état-major définit encore ses buts :

> Nous ne prétendons pas régenter l'art et la pensée. Nos espoirs ne seront pas les cierges d'une chapelle. Nous accepterons toutes les expressions d'art si elles respectent l'Homme, la Paix et la

Liberté. La musique et la peinture parlent à tous les hommes. Les sciences et la philosophie n'ont pas de patrie ni de parti.

Chez nous pas de politique, pas de sectarisme, pas de dogme.

Nous sommes pour la culture humaine au service de la vie, dans la paix sans canons et dans la liberté sans masques. Nous serons sur le plan artistique, intellectuel et social à la pointe du Combat pour la libération de l'esprit.

M. A. Padova écrit :

Les grandes catastrophes sont toujours la suite ou le prélude des grandes joies. La loi d'équilibre ne trompe pas, elle est aussi inexorable que le Destin. Joie signifie souffrance, et douleur, plaisir; il suffit d'attendre, tout arrivera en son temps, suivant la loi personnelle d'amplitude vibratoire.

Il ne faut donc pas fuir la souffrance car elle est bienfaisante, elle entraîne nécessairement derrière elle la joie. Ne chercher que la joie dans l'existence est antihumain et antiphysique.

M. Aurèle Patorni, néo-mussettiste, a mis en vers son « Testament » qui commence et finit par cette strophe :

Camarades, quand je mourrai
Jetez mon corps à la poubelle!
Dès le soir, je m'y blottirai
Au moins jusqu'à l'aube nouvelle.
Toute tombe sera trop belle
Dès l'instant que j'y pourrirai.

2° **Giration** (n° 1, juillet), « cahiers de poésie et d'information paraissant à Paris six fois l'an ». Directeur : M. Boris Daew, 20, rue Montbrun (14e).

Poèmes de MM. Paul Eluard, Georges Hugnet et de Mlle Suzette Ramon. — « Lyrisme et Technique poétique », essai de M. Christian Sénéchal sur les travaux de phonétique et de prosodie de M. Robert de Souza. — « La tunique de Mannah », « fragments », de M. Fernand Marc. — Enfin, M. Jean Carrive traduit et explique « deux textes de Franz Kafka » qui « pense en paraboles » et dont la pensée « est essentiellement centrée sur l'oubli ».

MÉMENTO. — *Æsculape* (juillet-août) : XIe congrès international d'histoire de la médecine, compte-rendu par M. le dr Tricot-Royer.

Afrique (juillet-août) : « L'an prochain à Jérusalem » par M. Robert Randau.

L'Alsace française (10 août) : à divers : « Napoléon Ier et l'Alsace ».

L'Archer (juin) : Un adieu pathétique de M. André Ferran au doyen Jules Marsan, son maître. — « Geoffroy Rudel » poème de M. Louis Palanqui. — « L'homme chez d'Annunzio » par M. Marcel Coulon : embellissement.

Cahiers Léon Bloy (mai-août) : suite de l' « Essai sur la fiction dans l'œuvre de L. B. » par Fam.

Charpentes (juillet-août) : De M. Charles Bruneau : « La langue française, langue universelle ». — « Savoir dire non » par M. Gaston Diehl. — De M. Lucien Combelle : « Prologue ou épilogue ». — « Nocturne » par M. Léon-Paul Fargue. — « D'une méthode pour l'homme » par M. André Dez. — « D'un vrai régionalisme » par M. Charles Brun. — M. Léopold-Sédar Shenghor : « La culture et l'Empire ».

Commune (août) : n° spécial consacré à La Révolution Française, rédigé par des écrivains tels que MM. Eugène Tarlé (russe), Henri Wallon, Heinrich Mann, J. Chapelon, Marcel Prenant, J. Solomon, J. Bruhat, P. M. Angraud, Louis Saurel, Kurt Blaukopf et Mlle Denise Centore.

Crapouillot (septembre) : « Voleurs et mendiants » par MM. J. Roberti et Harry Grey, avec la suite du « Dictionnaire d'Argot » de MM. Galtier-Boissière et Pierre Devaux.

Esprit (1er août) : « Conditions de Paix pour l'été 1939 » par MM. G. Duveau, N. Spoulber et Emmanuel Mounier.

Revue des Deux Mondes (15 août) : Début de « Le Combat contre les ombres », roman de M. Georges Duhamel, suite nouvelle de « la chronique des Pasquier ». — « La Paix-Guerre » par X... — De M. Maurice Levaillant : « A Racine », poème.

La Revue hebdomadaire (5 août) : « A. Daudet et la sensibilité française » par M. Paul Guth.

La Revue universelle (15 août) : XXX : « Le problème juif ». — « Abel Bonnard », par Mme la comtesse Joachim Murat.

La Vie intellectuelle (août) : « Mourir pour Dantzig? » par Christianus. — *** : « Soumission de l'Action française ».

Rob (septembre) : M. Alfred Valette : « La Radiesthésie ».

Revue de Paris (15 août) : « D'après le Chinois », poèmes transcrits en français par M. Paul Claudel. — Fin de « Mon enfance en U. R. S. S. » par M. O. Ponsino. — Suite du « Gilles » de M. Drieu La Rochelle. — « Grèce 1939 » par M. G. Roux.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Vie et aventures de Serge Bog (*Paris-Soir*, 15 et 16 août). — Plages normandes d'autrefois. — La biologie au pays des *Amours Jaunes* (*Le Petit Parisien*, 13 et 14 août). — *Eloge d'un petit livre* (*Le Figaro*, 14 août). — Charente-Inférieure? Charente-Maritime? (*l'Action Française*, 14 août). — On tourne (*la France de Bordeaux et du Sud-Ouest*, 6 août); *le Journal*, 14 août. — Ce qu'il faut aux touristes (*le Matin*, 14 août). — Tenez-vous votre journal? (*le Jour-Echo de Paris*, 16 août). — Mouchoir et Poésie (*l'Intransigeant*, 8 août).

— Je trouvais ce chef-d'œuvre mal restauré. Je l'ai pris pour le retoucher dans l'esprit de Watteau.

C'est une idée. Une idée d'auteur. Il y a de ces auteurs qui pour lancer leur bouquin ne font pas confiance à la seule Critique. Ayant achevé un livre sur *la Mauvaise restauration des tableaux de maîtres,* Serge Bogousslavsky, dit Bog, chipa *l'Indifférent.* Vingt-cinq ans, Français, de père russe, marié, père d'un enfant, séparé de sa femme, ancien élève de l'Ecole des Beaux-Arts, artiste peintre, homme de lettres. Voyez : on n'ignore rien de sa biographie, d'emblée le cher Bog entre dans la galerie des célébrités. Pourtant :

— C'est un vaurien, un imbécile, dit sa belle-mère à *Paris-Soir.* Son père et moi allons continuer nos vacances sans nous soucier de lui.

Paris-Soir ajoute :

Mais les amis du jeune ravisseur de *l'Indifférent,* qui vivait dans une mansarde, se nourrissant de sandwiches et de cafés crème, sont persuadés qu'il a agi par amour de l'art.

Serge Bog a des qualités de prestidigitateur, en tout cas. Il a enlevé *l'Indifférent* avec l'air de ne pas y toucher, comme en se jouant, comme il aurait joué au diabolo, ou restauré la carte du monde. Un rien de décrochez-moi ça, un journal pour toute enveloppe, la demie de trois heures dans le rayonnement d'un doux après-midi dominical, et le ravissant ravisseur prend la porte. Il prend la porte comme il a pris le Watteau, avec simplicité. Il rentre chez lui; pas immédiatement, le bon Bog a rencontré une amie, on fait chemin ensemble, on échange de gentils propos : « Et si je vous enlevais, Madame? » Et la Madame sourit, qui ne peut soupçonner que certain chef-d'œuvre, tout comme elle-même, est de sortie. Un Watteau dans le paquet qui fait que ce

vieux Bog a une main embarrassée? Au demeurant, le lui dirait-il, qu'elle n'en aurait nulle surprise, même légère. S'étonnait-il, le témoin inconnu de l'enlèvement? M. Richard Després, le confident de Serge Bog, a relaté ceci :

— Le jour du vol, Serge fut surpris au moment où il enveloppait *l'Indifférent* dans un journal.

Un monsieur s'approcha de lui et lui demanda ce qu'il faisait.

— Vous le voyez, répondit Serge, très calme. J'emporte le tableau pour travailler.

— Ah! vous travaillez même le dimanche, s'étonna seulement le visiteur.

— Hélas! fit Serge en soupirant.

Notez que ce témoin n'a jamais parlé.

C'était lui vraiment *l'Indifférent*.

Mais la presse, elle, n'en a que trop parlé (et nous-mêmes...). Oh! pas d'indifférence chez la grande bavarde : l'affaire Bogousslavsky a été accueillie comme le serpent de mer. Il semblait que l'on n'eût de place que pour la paix : « la paix armée est en marche, rien ne l'arrêtera », et voici mille colonnes qui s'ouvrent. La gloire de Watteau s'effacera, le geste du « restauromane », c'est de l'histoire. Une bonne histoire, même, à qui rien ne manque. Vous savez que Baudelaire est dans le bain?

C'est en lisant Baudelaire que Bog découvrit Watteau.

§

Et cependant que la belle-maman du ravisseur poursuivait ses vacances, l'heureuse femme, des milliers, des millions de gens faisaient de même. Nous avons revu les classiques clichés : « Journée, nuit du 15 août à Paris ou le nettoyage par le vide. » A Paris et partout où il n'y a ni mer ni montagne. Ailleurs, c'est la ruée. A Deauville, par exemple. Et la vogue de la plage normande n'est pas nouvelle. M. Jacques Dyssord, dans **le Petit Parisien,** a suivi un chroniqueur, à titre rétrospectif, à Deauville tel que Deauville se présentait il y a cinquante ans :

Il constate, non sans satisfaction, que le vieil antagoniste qui régnait entre la ville créée par le duc de Morny et sa voisine rivale, Trouville, n'existe plus. Deauville ne reproche plus à Trouville son

public « mêlé » de baigneurs, et Trouville s'abstient de riposter :

— Comment pourrai-je blaguer vos baigneurs à vous? Votre mer s'est tellement retirée de vos côtes que vous n'avez même plus de bains!

Baigneurs de l'une et de l'autre station fraternisent au bal donné par M. de Villers, à Deauville, auquel assistaient, en outre, de nombreux Trouvillais, toute l'aristocratie parisienne répandue dans les châteaux et les villas d'alentour.

Les sports auxquels on se livre le plus sont le tennis, dénommé encore « lawn-tennis », et son aïeul, le jeu de paume. N'oublions pas le tir aux pigeons et l'escrime. Les prévots parisiens les plus réputés se sont donné rendez-vous à Deauville, ainsi que les professeurs de billard, car on pousse la bille sur le tapis vert avec frénésie. Il convient de ne pas oublier une autre distraction qui passionne la jeunesse d'alors : la photographie instantanée. On compte entre Trouville et Deauville au moins une vingtaine de propriétaires d'appareils perfectionnés, « qui s'amusent comme le schah de Perse en voyage ». Notre chroniqueur mondain doit avoir vu un de ces amateurs au désespoir parce qu'il n'a pu trouver la moindre feuille de certain papier photographique merveilleux qu'on ne fabrique qu'en Amérique. Le stock en était épuisé à Deauville.

Pas de bains :

Il n'est plus « select » de prendre des bains. On regarde la mer, cela suffit. Parmi les rares intrépides qui ont bravé cet ostracisme mondain, on remarque quelques Anglaises du meilleur monde, à qui un costume original ne fait pas peur. Sur leurs cheveux, elles nouent un foulard noir en marmotte pour dissimuler l'affreux bonnet de caoutchouc. Elles portent des bas; pour se mettre à l'eau, un costume de flanelle blanche ou de serge noire gros bleu, avec un pantalon court. L'absence de manches et leur léger décolleté paraît bien audacieux. A Trouville, elles ne sortent du bain qu'au moment où leur femme de chambre s'apprête à leur passer leur peignoir.

Mais baigneurs, baigneuses, sont-ils moins ridicules aujourd'hui? Quand c'est des grandes plages qu'il s'agit. Ces casinos à ciel ouvert auxquels il est permis de préférer des sites plus discrets. Par exemple Saint-Servan et la plage des Corbières, ce Saint-Servan dont un reporter, dans son quotidien du soir, nommait les illustrations de passage mais négligeait les habitants : un René Martineau, un Paul Vimereu.

Par exemple Roscoff, vibrant toujours du souvenir de Charles Sarraute, et la plage de Roch' Craoum. Roscoff, cher à Tristan Corbière, centre de biologie marine.

Au moment où j'arrivai, M. Drach m'attendait déjà, écrit M. Bernard Simiot dans *le Petit Parisien.*

— Voici le *Pluteus,* me dit-il.

Et le jeune professeur me présenta une solide barque de pêche dont le « *diésel* » tournait au ralenti

— Voilà plus de vingt ans qu'il mène les hôtes du laboratoire en excursion, et vous verrez qu'il tient encore fort bien le coup. D'ailleurs nous aurons beau temps.

— Mais...

— Le crachin? Cela fait partie du paysage.

— Fort bien. Voulez-vous me dire maintenant ce que signifie *Pluteus?*

—Vous allez croire que c'est une obsession, mais tant pis. Le *pluteus* est le nom scientifique de la larve d'oursin... mais c'est aussi un petit navire qui a formé des générations de biologistes. Tenez! voici la dernière en date.

Effectivement une joyeuse troupe s'avançait vers nous. Sans se soucier le moins du monde du fameux crachin, jeunes garçons et jeunes filles, habillés comme des pirates, visage ruisselant mais hilare, se dirigeaient vers l'embarcadère.

On part; on aborde dans une petite île de la baie de Morlaix que le reflux a découverte largement; et chacun de se précipiter aussitôt dans les trous d'eau, autour des rochers, qui en quête des algues, qui attentif à la locomotion d'un petit mollusque, qui étudiant la fixation des moules. Et quand le *Pluteus* repart pour Roscoff, la pêche aux mystères accomplie, de futurs savants sont riches d'observation. Les sots demanderont-ils : « La biologie, à quoi cela sert-il? »

Cette question, le savant ne se la pose jamais. Sa recherche, sa peine, ses travaux, sa patience, sa science sont absolument désintéressés. Mais des découvertes et des observations de laboratoire peuvent, parallèlement aux observations cliniques, améliorer le sort commun de l'humanité.

Certes, lorsque Curie trouva le radium, il ne soupçonnait pas alors que la découverte serait utilisée dans la lutte contre le cancer. De même les expériences poursuivies à Roscoff, à Plymouth ou à Woods House ont abouti souvent à des applications pratiques en médecine et en hygiène alimentaire.

Parmi les services qu'on doit à l'étude de la vie marine,

Il convient de citer en premier lieu l'*anaphylaxie* — découverte due aux professeurs Ch. Richet et Portier en 1901 — *les recherches sur les hormones, l'insuline* — utilisée dans le traitement du diabète.

D'autre part,

on utilise aujourd'hui couramment les poissons en criminologie pour déceler les empoisonnements par les alcaloïdes — et le professeur Binet n'a-t-il pas montré récemment que les écailles du poisson rouge pouvaient être utilisées dans le diagnostic de la grossesse?

M. Georges Duhamel a repris, « dans une heure de loisir », dit-il dans **le Figaro,**

l'excellent petit ouvrage que Charles Pérez a consacré, voici quelques années, aux pagures, ou bernard-l'ermite. Les citadins eux-mêmes connaissent ces crustacés qui se logent ordinairement dans une coquille de mollusques. Les enfants qui passent leurs vacances à la mer pêchent des pagures en traînant leur haveneau dans les rochers ou sur les plages. Il arrive même que, dans un cornet de crevettes, dans une assiettée de moules, dans une poignée de bigorneaux, le mangeur découvre un petit pagure, d'ailleurs incomestible, et le regarde une seconde avec un peu de curiosité.

Or il se trouve que par son histoire, par son anatomie, par ses mœurs, le bernard-l'ermite propose un certain nombre de grands problèmes à l'esprit du philosophe. Le mince livre de M. Charles Pérez est, de ce fait, un livre important et je lui ai donné une place d'honneur dans ma bibliothèque.

Et plus loin :

Par son petit livre sur les pagures, M. Charles Pérez propose aux lecteurs instruits ce qu'il appelle avec modestie « un exemple d'adaptation ». En étudiant les bernard-l'ermite dans leur développement individuel et dans ce que l'on peut deviner de leur histoire spécifique, M. Pérez démontre que ces animaux, qui possédaient jadis une symétrie bilatérale, comme les homards, auxquels ils sont apparentés, ont perdu cette symétrie pour, petit à petit, vivre dans des coquilles spirales à la structure desquelles leur organisme s'est adapté. Les pagures ne cessent d'ailleurs d'évoluer; ils ne cessent de s'adapter, non seulement à leurs habitations — mais encore à leurs parasites ou à leurs associés, c'est-à-dire aux autres

êtres vivants avec lesquels ils vivent de manière amiable et traditionnelle.

M. Pérez, au cours de cette étude dont la lecture est passionnante et riche d'enseignement, déclare, d'ailleurs, qu'il ne considère pas que la mutation soit capable, à elle seule, d'expliquer l'histoire du monde vivant. Il est très évident que l'exemple choisi par le savant zoologiste n'est pas exceptionnel. Mais cet exemple est frappant. La lecture de ce livre très bref apporte un rayon de limpide lumière dans les nuées de la biologie moderne. Il suffit de penser que, malgré tous ses faux-pas, tous ses tâtonnements, toutes ses incohérences, la vie est quand même capable d'un effort continu, pour que le mot de progrès, dont le dix-neuvième siècle a fait un usage intempérant, cesse d'être presque ridicule et pour que le fait de persévérer dans l'être ne soit pas, pour nous autres hommes, un thème de dérision.

§

Malheur! la Charente-Maritime reste inférieure. On lit dans **l'Action française :**

L'attention du ministre de l'Intérieur avait été appelée par M. William Bertrand, sénateur de la Charente-Inférieure, ancien ministre, sur le fait que la proposition de la loi donnant le nom de Charente-Maritime au département de la Charente-Inférieure, votée à l'unanimité par la Chambre, n'avait pu être adoptée par le Sénat, avant la clôture de la session du parlement, et M. William Bertrand avait demandé au ministre de rendre définitive cette modification par décret-loi.

M. Albert Sarraut, ministre de l'Intérieur, a répondu à M. William Bertrand que cette suggestion ne pouvait être retenue, les pouvoirs spéciaux accordés au gouvernement visant essentiellement les mesures nécessaires à la défense du pays.

Mais pourquoi, de Rochefort à Saintes, de La Rochelle à Royan, pareille décision, toute négative, apportera-t-elle une déception cruelle? Un natif du département veut bien m'expliquer que l'épithète *inférieure* a accrédité cette pensée chez l'Etranger que la *Charente* ainsi dénommée vaut peu de chose, auprès de la Charente tout court, sa voisine. Celle des deux Charentes qui se veut *Maritime* est lasse d'être traitée en parente pauvre, de voir sous-estimer ses produits. Puisse la croix d'Hector Talvart la convaincre que le département est à l'honneur.

§

Du côté de la campagne, les sites sont nombreux, où trouver des zones de repos. Encore que le haut-parleur, trop souvent, mette dans le silence son coup de gueule : il y a de ces hôtels où les rugissements de la publicité l'emportent sur le tintement des sonnailles. Le cinéma lui aussi a ses entrées, mais comment s'en plaindre quand le film s'appelle *Air Pur,* quand M. René Clair tourne *Air Pur* sous les châtaigniers de la Corrèze. M. André Sans, dans *la France de Bordeaux et du Sud-Ouest,* nous montre la petite troupe en exercice. La petite troupe, oui, puisque composée de dix-huit personnes de huit à douze ans, « dix-huit gamins de Paris », auxquels s'ajoutera bientôt le gros de la figuration, fourni par des colonies de vacances.

Au pied d'un châtaignier, René Clair, à côté de la camera, entouré de son état-major, donne ses dernières instructions à Ernest et à la Puce.

Puis vient le signal :

— Allez!

A moins de dix mètres de la camera, Ernest est collé tout contre le tronc d'un châtaignier. La Puce est appuyé contre lui.

Dans le feuillage, le micro est dissimulé.

Ernest parle :

— Ils vont venir me chercher tous les deux, confie-t-il à la Puce qui écoute tout oreilles.

— Ils vont t'emmener?

— Penses-tu!

A ce moment montent du vallon les clameur d'une troupe enfantine qui prend ses ébats.

— Tu entends? questionne la Puce.

— S'ils me voient, je suis « poissé ».

— Qu'est-ce que tu vas faire?

— Vite me cacher!

Et, joignant le geste à la parole, écartant son copain de sa route, Ernest fonce à toute allure à travers les châtaigniers, suivi du minuscule la Puce qui semble sauter sur ses talons.

C'est tout.

Deux fois, trois fois, cinq fois on reprend la scène.

On recommence, oui. Même avec l'air pur pour aliment, même avec la collaboration de vraies colonies de vacances,

le cinéma reste cette « école de l'artificiel » dont Mme Maryse Choisy nous entretient dans **le Journal,** et qui, dans bien des cas, se marie au ciel de carton-pâte, à la fausse nuit de midi, aux faux paysages. A preuve l'histoire du mouton dont M. Marcel Pagnol fit un artiste, et qui, réduit aux nourritures singulièrement terrestres qu'il broutait dans l'arsenal des studios : cent de clous, fil de fer, câble de haute-tension, s'en trouva bien jusqu'au moment où il eut occasion de revenir à la verdure : il tomba malade.

§

De quelque façon que les gens passent leurs vacances,

il faut aux touristes des villes bien tenues et des gens aimables,

dit M. Stéphane Lauzanne dans **le Matin.** Il leur faudrait surtout des hôtels bien tenus, et pour ce des hôteliers qui, aimables ou non (est-ce que l'amabilité se commande? tout vaut mieux que l'hypocrisie), visitent sans cesse, visitent après chaque départ des occupants, chacune des chambres. Assez de tiroirs tout remplis; de tables de nuit sans vases (quels maniaques les emportent?); de lavabos bouchés; de buvards réduits à eux-mêmes; de coins d'ombre poudreux; d'ampoules grillées. C'est très bien d'être aimable; mais la qualité de la marchandise sera toujours préférable à la qualité, même exquise, du marchand.

Quant à la propreté des villes, c'est affaire de main-d'œuvre : utilise-t-on dans ce sens les chômeurs?

§

Et « tenez-vous votre journal?... ». Aucun rapport. Mais deux questions valent mieux qu'une. La dernière est posée par **le Jour-Echo de Paris.** Parmi tant de réponses, suffisantes, ingénues ou spirituelles, nous citerons celle, parfaitement raisonnable, de l'abbé Omer Englebert. L'auteur de la *Sagesse du Curé Pecquet* a répondu :

— Non je ne tiens pas mon journal. Qu'y mettrais-je? Le récit de mes fautes? L'éloge de mes vertus? Je ne commets pas de péchés nouveaux et je ne pratique que des vertus fort ordinaires... Des indiscrétions, des secrets, des potins? Un prêtre doit savoir résister

aux démangeaisons de sa plume, comme à celles de sa langue... Des réflexions plus ou moins originales? Hélas! il ne m'en vient pas tant que je ne puisse les placer toutes dans mes livres.

Je ne pense pas que la rédaction d'un journal puisse épuiser la richesse créatrice de son auteur.

Mais cette occupation est-elle utile?

Elle me semble en tous cas moins nécessaire aux catholiques qu'aux autres.

En effet :

Les catholiques rédigent leur journal en s'examinant la conscience et le publient — à un exemplaire — en se confessant à leur curé. Puis ils peuvent se tenir tranquilles.

Quant à ceux qui ne vont pas à confesse, pour eux rien n'est jamais liquidé : aussi ont-ils plus de raison d'éditer leurs examens de conscience, afin de se faire absoudre par le public.

Les saints disent qu'ils ne faut parler de soi ni en bien ni en mal : ni en bien, parce qu'on ne parvient pas à le faire croire aux autres; ni en mal, parce qu'on ne le croit pas soi-même.

Je lis d'ailleurs avidement les journaux intimes quand ils sont bien écrits et rédigés avec humilité.

Le « Journal » de Jules Renard n'est peut-être pas rédigé avec humilité. Mais il est bien écrit, sûrement.

§

Le grand chic pourrait bien être de rédiger son « journal » sur son mouchoir. Avec un nœud au mouchoir, histoire d'y penser.

— Dans quoi éternuez-vous, Bob?

— Dans *Green* d'un *sir* Verlaine, *dear*... Et vous, avec quoi enlevez-vous de vos lèvres l'excès de rouge?

— Avec *le Rouge et le Noir* de Stendhal, Bobby!

Les touristes anglo-saxons de passage à Paris s'enthousiasment pour une forme nouvelle de la littérature française qu'ils découvrent dans les vitrines des alentours de la Madeleine, dit Henry Bromberger, dans **l'Intransigeant,** des mouchoirs, des écharpes, des carrés où se trouvent imprimés des poèmes de Charles d'Orléans, de Baudelaire, de Verlaine, des pages de Maurois, de Giono, de Chateaubriand.

On se mouche dans : «*Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches* »... On étanche son rhume dans le sonnet d'Arvers.

La larme discrète que toute femme a versée en lisant ces 14 vers

qui font à eux seuls la gloire d'un poète se cueille au coin de l'œil avec le sonnet imprimé sur la soie.

Mais y a-t-il lieu de trouver cela bien?

C'est toute une bibliothèque que retournent les doigts curieux fouillant les mouchoirs amoncelés sur les comptoirs. Et les étrangères qui ont appris à l'école quelques bribes de nos vers s'amusent à froisser dans le fond de leur sac ceux qu'elles ont reconnus. Un article de Paris dont on ne niera pas l'authenticité.

La signature de Tristan Bernard se lit sous quelques vers de circonstance lacrymale.

Mon chou qui caressez le petit nez charmant
De la maîtresse aimée
Et qui le caressez d'autant plus fréquemment
Qu'elle est plus enrhumée
O mouchoir, c'est parfois aussi ton triste lot
D'étancher bien des larmes.
Mais que ce soit plutôt pour les fausses alarmes
Que Margot aime tant quand elle est au mélo.

Des vers de circonstance, parfait. Mais les vers de Verlaine? Si cette mode s'étendait, que lirait-on demain sur le caleçon de Monsieur? quel poème s'inscrirait sur le *short* de Madame?

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Opéra : reprise de *Siang-Sing*, ballet en deux actes, livret de M. Jobbé-Duval, musique de M. Georges Hüe. — Société des Concerts de Versailles : un ouvrage inédit de Marc-Antoine Charpentier : *Le jugement de Salomon;* première audition de l'*Ave Verum* de M. Claude Delvincourt. — Peut-on rajeunir les chefs-d'œuvre lyriques?

L'Opéra a repris *Siang-Sing*, le ballet que M. Georges Hüe écrivit sur un livret de M. Jobbé-Duval, et qui fut créé en 1924. Quinze ans, c'est à la fois un bien court espace et un très long exil : combien d'ouvrages délaissés durant quinze années peuvent affronter un nouveau public avec quelque chance de succès? L'épreuve pour *Siang-Sing* a été décisive : l'aimable chinoiserie de M. Georges Hüe qui, à la création, avait tenu l'affiche durant soixante-treize représentations, semble devoir poursuivre une carrière aussi longue. La musique est fort « dansante », ce qui, pour un ballet, est sans doute la qualité essentielle. Elle est pleine de trouvailles, et fraîche, adroite,

délicate. M. Georges Hüe est, maintenant, dans sa quatre-vingt-unième année et il semble — comme son contemporain M. Sylvio Lazzari — plus jeune que jamais. Son œuvre reste aussi d'une jeunesse qui nous étonne. Certes, elle ne nous offre pas de ces extravagantes « audaces » (dont on ne sait jamais si elles sont involontaires), mais la sûreté de son écriture permet au compositeur d'aller très librement où il lui plaît, et, fort adroitement, de nous mener où d'autres ne s'aventurèrent guère. Seulement il est original avec discrétion, comme l'ont été les classiques, et c'est probablement la manière la plus sûre de le demeurer.

Les très beaux décors du regretté René Piot ont, eux aussi, gardé tout leur charme et toute leur fraîcheur. M. François Ruhlmann conduit l'orchestre avec sa coutumière maîtrise. Quant à l'interprétation chorégraphique, elle est remarquable : Mlles Camille Bos, Kergrist et Didion rivalisent tout à la fois d'entrain, de charme et de talent. M. Serge Peretti se montre le danseur le plus parfait que nous possédions et M. Goubé est son émule. Notre Académie de Danse peut être fière de sa troupe : il n'en est point de comparable.

§

Marc-Antoine Charpentier naquit à Paris en 1634 et mourut dans la même ville en 1704. Elève à Rome de Carissimi, il fut, à son retour en France, le champion de la musique italienne et l'adversaire de Lully. Car, chose curieuse, ce fut le Florentin qui établit le style musical proprement français et se montra, dans son art, classique au même titre et de même manière que Racine et Boileau. L'opéra, par le génie de Lully, suit le même cours que la poésie du grand siècle. Marc-Antoine Charpentier ne put résister à cette influence tyrannique : ses œuvres de théâtre obéissent à la mode imposée par Lully. Mais ses ouvrages religieux, ses oratorios qui demeurent les plus parfaites et les plus originales de ses compositions, gardent au contraire la marque d'une personnalité très forte. S'il doit à Carissimi ce style romain plein de noblesse et aussi de souplesse, il reste à l'aise dans ces formes savantes. Les complications n'étouffent pas son inspiration. Il marque d'un juste accent dramatique ses *Histoires sacrées*, et il sait, quand

il le faut, écrire avec une grande légèreté la musique de scène du *Malade Imaginaire.* Si bien qu'on se demande si la despotique royauté de Lully n'a pas étouffé quelque peu le génie de Charpentier en lui ôtant cent occasions de se manifester et de s'épanouir à l'aise.

La Société des Concerts de Versailles eut l'excellente idée de nous faire entendre — avec le *Psaume Super flumina,* de Saint-Saëns, d'une froide et magistrale correction, — un oratorio à peu près inconnu de Marc-Antoine Charpentier. Nous devons à l'érudition et au goût parfait de M. Henri Letocart la révision et la mise au point de cet ouvrage, *Le Jugement de Salomon,* pour soli, chœurs, orchestre et orgue. Ce qui frappe tout d'abord dans cet oratorio, c'est la justesse d'accent et c'est la simple grandeur du style, majestueux sans emphase, saisissant, et toujours expressif. Le Roi d'Israël y tient le rôle essentiel; mais les parties de la vraie et de la fausse mère, mais les chœurs, sont développés harmonieusement et l'équilibre de l'ouvrage, son ordonnance, laissent une impression de souveraine beauté. Devant des révélations comme celle-ci — et qui fait si grandement honneur aux Concerts de Versailles — nous nous étonnons une fois de plus de la richesse de notre héritage et de l'indifférence avec laquelle nous demeurons devant ces trésors inexplorés. D'autres, en d'autres lieux, sauraient en tirer gloire et profit. L'initiative des Concerts de Versailles devrait trouver des encouragements officiels.

D'ailleurs l'art moderne n'est nullement dédaigné dans la ville de Louis XIV. A ce concert, nous fut révélé un *Ave Verum* que M. Claude Delvincourt rapporta de Rome, après la guerre. M. Claude Delvincourt a tous les titres pour être joué à Versailles : directeur du Conservatoire de cette ville, il a donné à cet établissement un magnifique essor, et il a beaucoup fait pour les concerts du Théâtre Montansier. On sait aussi qu'il a donné l'année dernière sur la scène versaillaise un opéra bouffe que l'on souhaiterait de retrouver bien vite salle Favart. Son *Ave Verum* pour voix de mezzo, chœurs, orchestre et orgue débute par un chœur *a cappella* d'une belle inspiration, et les instruments viennent bientôt ajouter les couleurs de l'orchestre à cette vision céleste. La soliste (qui fut Mlle Ger-

maine Cernay, à la voix si pure et au style si parfait) entre sur l'*O Jesu.* Sans vaine rhétorique, le musicien traduit toute la douleur et tout l'espoir inclus dans l'imploration trois fois répétée. Un chœur de très belle envolée termine l'ouvrage qui porte la marque d'un musicien accompli, et qui, vieux de vingt ans, est déjà si personnel et si plein.

J'ai cité Mlle Germaine Cernay. Il faut nommer avec elle Mme Maria Branèze et Mme Manceau, MM. Barnac et Lovano qui ont été comme de coutume parfaits; les chœurs de Mlle Brasseur, M. Alexandre Cellier et M. Cloez qui conduisit l'orchestre et assura la belle exécution d'un concert du plus haut intérêt.

§

Dans le dernier numéro de *La Revue Musicale,* M. Marcel Boll pose cette question : « Peut-on rajeunir les chefs-d'œuvre lyriques? » Rajeuner un chef-d'œuvre, écrit-il, ce n'est pas l'habiller à neuf, ce n'est pas commander de nouveaux décors et de nouveaux costumes; c'est moins encore « lui donner l''âge de son acte de naissance » et rechercher « dans ses moindres détails la forme primitive de l'œuvre », les « véritables textes, les véritables mouvements, y incorporer à nouveau les coupures pratiquées... ».

S'il est vrai que « rajeunir » les chefs-d'œuvre, c'est considérer les partitions comme on le ferait d'ouvrages inédits, c'est faire ce que Louis Jouvet a si heureusement fait de *L'Ecole des Femmes,* il n'est pas moins dangereux de laisser les interprètes (de l'orchestre et du plateau) maîtres des mouvements et du texte. M. André Boll signale avec grande raison une des plaies mortelles du théâtre lyrique : le manque de répétitions. C'est par la perfection des spectacles — et le mot dit bien quelle part les yeux prennent toujours au plaisir qu'on va chercher au théâtre — que l'on peut ramener le public dans les salles lyriques trop désertées.

RENÉ DUMESNIL.

LA MUSIQUE DES DISQUES

Beethoven : *Quatuor n° 15 en la mineur,* op. 132. Quatuor Lener. (Columbia LFX 571 à 575). — *Quatuor n° 13 en si bémol majeur* (op. 130). Quatuor de Budapest (Gramophone DB 2239 à 2243).

Mozart : *Symphonie n° 41 en ut majeur « Jupiter ».* Bruno Walter et l'Orchestre Philarmonique de Vienne (Gramophone DB 3428 à 3431). — Mémento.

Deux quatuors, une symphonie. — Voici une trinité où paraît la divinité de la musique.

Ce n'est point hasard si on nous donne en même temps ces trois œuvres. Au contraire des éditions imprimées qui vont en ordre dispersé ou plus exactement sans aucun ordre, on trouve dans les éditions gravées un souci artistique et historique, très digne de remarque et d'estime.

Il est superflu de souligner le lien qui unit le *Quatuor en* **Si bémol majeur** et le **Quatuor en La mineur.** Sans même parler du dédicataire unique ni des circonstances accessoires, ils sont l'un et l'autre un même *moment* (encore que l'état d'esprit et l'état physique du musicien fussent loin d'être semblables) dans l'art et la vie de Beethoven. Ils sont, dans cet art, deux des cimes les plus pures, et ils correspondent à la période de cette vie peut-être la plus intense.

Le Quatuor en *la mineur* qui reçut le numéro 15 fut composé avant l'autre, classé treizième, au printemps de 1823. Pour Beethoven, ce printemps était une renaissance véritable. Il sortait d'une nuit de plusieurs mois pendant laquelle, aux tourments du génie, aux difficultés et aux soucis, s'était ajoutée la maladie. La guérison venue avec le printemps, il éprouve ce mélange de jouissance presque animale et de pure exaltation que connaissent tous les convalescents, et qui est une des plus fortes joies de la vie. C'est qu'on a seulement alors le plein sentiment de la vie, en même temps qu'une révélation de la résurrection. Un sentiment d'une telle puissance et d'une telle exubérance ne peut qu'inspirer les plus beaux chants. Le Quatuor en *la mineur* est de ceux-là, et Beethoven de sa main l'a désigné pour tel en écrivant la dédicace : « Chant sacré de reconnaissance d'un convalescent à la divinité, dans le mode lydien. »

L'œuvre, au commencement, est encore sous la prise de la maladie qui a quitté le corps, mais non sans lui laisser de la

faiblesse, des retours de fièvre, une nervosité excessive. L'artiste malade est deux fois un écorché. Ici les élans de joie sont traversés ou interrompus par les cris et les plaintes d'une sensibilité à nu, toujours prête à devenir douloureuse.

Le Quatuor Lener a su interpréter, avec un sentiment très profond et sans emphase de l'œuvre, cette joie qui hésite sans cesse au bord de la souffrance. L'*Allegro,* traversé de traits brûlants, est alerte, certes, et même rapide, fiévreux, — non point gai. L'apaisement vient avec l'*Allegro ma non tanto,* la confiance, l'aspiration à la vie et au bonheur. Pourtant, c'est dans l'*Adagio* que cette joie grave, enfin pleinement possédée, trouve son expression la plus haute. C'est la partie principale de l'œuvre, celle à quoi se rapporte la dédicace, et dont les interprètes ont pénétré et nous restituent la profonde beauté.

Composé deux ans après, le Quatuor en *si bémol* se situe à l'autre pôle de la vie et de l'art. Et pourtant il ne se sépare point du précédent. Le Quatuor — dans sa plus grande partie du moins — fut composé dans la santé et la joie. L'artiste est plus détaché de l'homme, du moins de l'homme physique, du corps souffrant et vivant. L'œuvre est plus volontaire peut-être, et l'on verra dans le Finale jusqu'où va cette puissance de volonté et de domination de l'artiste sur l'homme. Et c'est pourtant, dans son exubérante fantaisie, la création la plus libre, la plus exaltée, jaillie comme aux plus beaux jours du bonheur et de la jeunesse.

L'*Adagio* est un lent prélude qui prépare l'Allegro. Le violoncelle indique le thème qui sera allègrement développé dans le mouvement suivant. L'*Allegro* s'élance gaiement, ardemment, avec de grandes hardiesses rythmiques et harmoniques. Puis le ton baisse jusqu'à un chuchotement à quoi succède un dialogue tendre et léger. Le violoncelle, encore, chante le thème de l'Adagio; alors se combinent et s'entrecroisent les thèmes des deux morceaux. Ainsi, le sentiment varie et ondule, de la gaieté à l'héroïsme, de la gravité à l'énergie, avec des retours de mélancolie et de rêverie. Et déjà apparaît le caractère fortement contrasté de l'œuvre. Celle-ci exige donc des interprètes une souplesse et une intuition musicale extrêmes. De ces dons et qualités, le Quatuor

de Budapest (Roismann-Ipolyi et les deux Schneider) donne une preuve magistrale. Ce caractère, le *Presto* l'accentuera encore; c'est une sorte de féerie mi-rêveuse, mi-bouffonne, qui introduit à l'*istesso tempo*, énergique, dramatique, très expressif, baigné dans le mystère des cordes qui tissent une sorte de brume fantastique.

Nous entrons maintenant au cœur de l'œuvre. L'*Andante con moto* est l'essence même du quatuor. Son originalité et sa beauté sont justement dans cette opposition — mais non, le mot « opposition » n'est pas le vrai, — dans ce mariage constant de la gaieté et de l'émotion, de la force et de l'aérienne légèreté. Dans l'*Alla danza,* c'est la gaieté et même l'ironie qui l'emportent. Mais c'est pour préparer un nouveau contraste avec le chant poignant de la *Cavatine,* « écrite, dit de Marliave (1), avec le sang du poète », que Beethoven regardait comme un de ses chefs-d'œuvre, chant composé dans la douleur, et le plus douloureusement aimé.

Le *Finale* a une histoire, d'ailleurs célèbre. Celui que nous entendons désormais n'est pas la conclusion que Beethoven avait d'abord voulue. Le Finale initial avait un développement beaucoup plus ample, peut-être hors de proportion avec l'ensemble; ce n'était rien autre que la *Grande Fugue,* publiée plus tard à part (op. 133). La longueur de cette pièce, l'ennui où elle plongeait le public, décidèrent Beethoven, non sans chagrin ni regrets, à la retrancher du Quatuor; il s'y résolut principalement sur les instances de son éditeur. Et c'est à la demande de celui-ci qu'il composa un nouveau finale, plus bref, plus conforme aux habitudes du public. Il ne nous faut pas le regretter. Nous y avons gagné un chef-d'œuvre. Cette fois, c'est en pleine maladie, en pleine crise qu'il écrivit cet hymne de joie. C'est un des plus beaux exemples de l'empire et de la puissance du génie.

§

Je ne crois pas qu'on puisse entendre la **Symphonie en Ut majeur** sans être frappé, et par instants comme foudroyé, par

(1) J. de Marliave a écrit sur les Quatuors de Beethoven, jusqu'à lui très négligés, d'importantes études aussi savantes que sensibles.

sa majesté et sa grandeur. Majesté et grandeur sont les mots qui viennent tout de suite; ils sont insuffisants pourtant, peut-être trompeurs, par ce qu'ils sous-entendent d'immobilité ou de froideur. L'inconnu qui a baptisé la Symphonie n° 41 « Jupiter » a été saisi sans aucun doute (on verra qu'en tant que contemporain il y eut du mérite) par cette majesté orageuse, traversée d'éclairs.

Il y a ici comme une violence sacrée, un combat de lumière et d'ombre, un pathétique dialogue, qui est peut-être celui des héros et des femmes, peut-être celui de l'âme et de la chair. Est-ce excès de l'imagination, suggestion aventurée? Force-t-on après coup les intentions du génie? Est-ce parce qu'on sait que cette œuvre est une des dernières de Mozart, la dernière Symphonie en tout cas, son testament avec le *Requiem*, oui, est-ce pour cela qu'on y voit, à travers des déchirements de ciel, on ne sait quelles lueurs, qu'on éprouve ce vertige à découvrir on ne sait quel abîme illuminé? Ou est-ce bien ce que Mozart a vu et senti, prévu et pressenti, sinon voulu? Qu'il en soit ce qu'on voudra, aucune musique n'est chargée d'un tel pathétique, aucune ne va plus haut. Que ce soit la plus belle des symphonies de Mozart, c'est je crois, sans conteste. Elle peut nourrir nos regrets. Où aurait-il donc monté encore s'il eût vécu? Peut-être. Mais cette musique fût-elle sortie de lui s'il n'eût dû mourir?

Son destin fut celui de bien des grandes œuvres. Destin explicable, quasi naturel. Ce qui nous éblouit en brillant au fond du temps devait, de trop près, aveugler. La symphonie fut généralement incomprise à sa naissance; et elle le demeura longtemps. Il lui fallut plus d'un siècle pour se révéler. Mozart en souffrit-il? Il ne devait probablement pas s'en étonner. Au fond, la « torture » de l'artiste dont l'œuvre est méconnue, c'est-à-dire qui n'a point l'attention et l'adhésion du public, est une invention romantique. L'essentiel est de se délivrer. Cette œuvre née au bord de la mort se projetait trop loin dans l'avenir pour être accessible aux contemporains. On ne saurait leur en vouloir. Aujourd'hui, tous les auditeurs de la « Jupiter » sont, je pense, saisis par le caractère « moderne » et surtout « wagnérien » de la Symphonie. C'est moins mystérieux qu'on est tenté de le croire, quand

on sait l'étude aussi minutieuse que fervente que Wagner débutant faisait de Mozart et de ce testament musical en particulier.

Est-ce cette présence plus intime de l'œuvre, et qui fait qu'on en perçoit mieux les moindres battements, les reflets profonds? Jamais, plus qu'avec M. Bruno Walter, je n'avais eu ce sentiment d'absolue possession.

J'ai pensé longtemps que M. Walter était un bel artiste; je crois sincèrement maintenant qu'il est un grand artiste. Sa sensibilité, sa finesse, sa transparence, pouvaient passer pour des qualités exclusives de la puissance. Il est peut-être plus capable de force véritable que Toscanini. Ecoutez l'appel héroïque du premier mouvement, et, à la plainte si ravissante qui fait écho, la réponse ardente, violente, brutale même. Le pathétique de la Symphonie est fait d'ailleurs de ce dialogue où les cordes, le violon, développent un thème suppliant ou rêveur, à quoi succède le silence, un silence soudain empli par la voix souveraine.

L'inspiration ne cesse de monter et de s'éclairer. Ce sommet que le génie humain ne peut sans doute dépasser, M. Bruno Walter le place dans la lumière où il éblouit.

Mémento. — Sur la seconde face du dernier des quatre disque de la Symphonie « Jupiter » on a gravé l'Ouverture de la *Finta Giardiniera,* opéra-bouffe où Mozart se montre le plus délicieusement « italien ».

Je pense pouvoir revenir sur un autre remarquable enregistrement de M. Bruno Walter. Cette fois, le chef d'orchestre s'est mis au piano, à la place même que Mozart occupait quand on jouait ce tendre, gai et pourtant pathétique *Concerto en ré mineur.* Je ne veux pas attendre pour signaler ces disques. (Gramo. DB 3273 à 3276).

Voici un très intéressant témoignage : Wagner interprété par un orchestre français — la Société du Conservatoire — dirigé par M. Weingartner. Les préludes des 3es actes de *Tannhauser* (Col. LFX 576) et de *Tristan* (D° LFX 577), sont à mon avis des gravures excellentes et qui satisferont les wagnériens accoutumés, non sans raison, aux orchestres allemands.

Trois beaux disques de piano : *Le gibet* et *La Vallée des Cloches* de Ravel (d° LFX 580) par Walter Gieseking, et le 4e *Nocturne* et *Barcarolle* de Fauré (LFX 567) par Mme Marguerite Long.

Une étincelante gravure de Yehudi Menuhin : *Abodah* (Bloch) et surtout Malagueña (Sarasate) (Gramo. DB 3782).

YVES FLORENNE.

ART

Les chefs-d'œuvre du Musée du Prado à Genève. — L'Exposition de Zürich.

On évoque à l'**Exposition de Genève** les grands rassemblements de chefs-d'œuvre de l'art italien en 1935 et de l'art français en 1937. Cette prestigieuse exposition est le résultat d'une double sélection : la première faite à Madrid lorsqu'on fit partir vers Valence, puis vers Barcelone, les deux mille pièces les plus précieuses que menaçait la guerre civile, l'autre faite à Genève lorsqu'on retint, par un choix plus sévère encore, cent soixante-quatorze tableaux.

Les rois espagnols avaient composé leurs galeries avec un art suprême et ils avaient su discerner sans se tromper les peintres de génie. Chaque siècle est marqué par la présence à la Cour d'Espagne et près des grands d'artistes qui se nomment Gréco, Velasquez et Goya.

Ces trois sommets de la peinture espagnole sont représentés par un choix d'œuvres considérables. Depuis les éclats chauds des compositions vénitiennes du Gréco jusqu'à ces peintures de Tolède, toutes de lueurs livides — où les corps tourmentés semblent délivrés de leur poids charnel et prêts à s'envoler vers le ciel — nous suivons l'évolution de cet artiste étrange et fascinant. Le rapprochement avec les autres maîtres espagnols accentue le contraste. Gréco, malgré ses disciples, malgré son influence picturale profonde — regardons les gris de Velasquez — reste un isolé, un solitaire. Cet ensemble d'ascèse et de ferveur pathétique est véritablement inimitable. Nous ne dirons pas toutefois que cet art d'exception, vu après celui de Velasquez, soit soutenable. Nul peintre mieux que Gréco ne prête à la littérature. Mais il y a du procédé dans ces corps mous, dans ces visages toujours si pareils à eux-mêmes et leur extase larmoyante. Arrêtons-nous donc devant des pièces maîtresses comme le *Saint Eugène* de l'Escurial ou le *Capitaine Julian Romero présenté par saint Louis* pour être juste devant cet étonnant génie.

Une grande salle ornée de tapisseries somptueuses du Palais

Royal de Madrid offre dès le seuil une magistrale présentation de portraits. Quel petit prince de rêve que ce Baltasar Carlos sur son énorme coursier bondissant!

Suivent vingt-cinq portraits de Velasquez dont la fermeté de style et l'intensité est servie par une liberté de facture toute neuve. Tout est séduction. Aussi bien ce petit monstre au molosse : *Antonio l'Inglese* que cette *Infante Marguerite d'Autriche* — le portrait le plus décoratif qui ait sans doute jamais été peint. On n'échappe pas à l'énergie de ces visages, même quand ils reflètent les veuleries et les abandons du modèle, et on s'attarde aux élégances du coup de pinceau, au feu d'un bijou, au chatoiement d'une brocatelle. Mais nous ne connaissons au monde que deux tableaux qui nous procurent le même saisissement. Celui du Nord : *La Ronde de Nuit,* et celui-ci, malgré le manque de recul : *Les Ménimes.* Ici et là ce même sentiment de présence, de vie surprise, comme si l'art du peintre s'était dépassé et disparaissait pour nous mettre en contact avec la réalité même; et cette même atmosphère miraculeuse, cette même mystérieuse densité de l'air qui enveloppe les personnages. Enfin, ce paradoxal et inexplicable laisser-aller dans la composition. Tous les deux, si différents par le procédé et par l'interprétation — sont des portraits de groupe, dont le peintre a seulement composé l'arrangement au gré de sa fantaisie. Il y a là quelque chose d'insaisissable, quelque chose qui est au delà de l'art. Cet étrange tableau : *Les Ménimes,* est unique dans l'œuvre de Vélasquez; nous ne retrouvons pas dans d'autres toiles cette sensation d'apparition à la fois réelle et surnaturelle, ni dans *La Forge de Vulcain,* ni dans les *Fileuses* où jouent pourtant de si étonnantes lumières.

Pourquoi, dans nos visites au Musée de Genève, a-t-il fallu que nous trouvions Goya en dernier, dans les salles du fond, soit après Velasquez, soit après Le Titien? Cette fameuse *Maja nue* souffre vraiment trop des comparaisons avec les chairs blondes abandonnées et l'imperceptible modelé de la *Danaé.* On dirait déjà un travail académique, malgré l'érotisme. Ces pochades : *Scènes de l'Inquisition, Maisons de fous* sont tout de même bien frustes. Et ces cartons de tapisseries — qui sont glorifiés au Prado — m'a-t-on dit — par

une excellente présentation — ne m'ont pas paru dignes de figurer dans des salles où se trouvent d'inestimables chefs-d'œuvre. Heureusement Goya portraitiste est magnifiquement représenté : *Francisco Bayen, la Tirana,* et le si délicat et charmant portrait de la *comtesse Chinchon.* On regrette que les études pour *La Famille de Charles IV* ne figurent pas à côté de la toile : le limaceux Charles IV, la niaise et redoutable Marie-Louise et cette vieille sorcière de Dona Maria Josefa dont les tares sont affichées comme des décorations. Nous nous étonnons aujourd'hui de cette triste assemblée. Mais les portraits officiels du XVIIe siècle n'étaient-ils pas parfois aussi cruels? Les illustres modèles étaient, il est vrai, représentés dans des attitudes héroïques qui pouvaient donner des compensations à l'orgueil tandis que ceux de Goya sont gauches et ont l'air d'horriblement s'ennuyer. Ne s'ennuyaient-ils pas en effet? Rappelons-nous l'épouvantable torpeur qui pèse sur la *Junte des Philippines.*

Pour ne pas quitter encore la peinture, glissons vite devant le douceâtre Murillo et son *Songe du chevalier* noyé dans le bitume, et sa *Sainte Isabelle de Hongrie* où le réalisme même est apprêté; nous sommes retenus par l'*Adoration* de Maino, le *Don Carlos* de Sanchez Coello, d'admirables Ribera et la délicieuse *Sainte Cécile* de Zurbaran.

S'il fallait choisir des chefs-d'œuvre parmi tant de chefs-d'œuvre, j'en nommerais peut-être trois : le portrait du Titien par lui-même où le peintre, le pinceau à la main, semble évoquer de l'au-delà ses quatre-vingt-dix années de vie d'artiste. Aux antipodes de cette apparition extraordinaire, de cet ouvrage surhumain du clair-obscur, il y a le portrait d'Albert Durer, si strictement dessiné, calligraphié pourrait-on dire, où les soucis d'élégance ne font qu'accentuer l'expression pénétrante, avec, par la fenêtre ouverte, le plus prodigieux paysage de vingt centimètres carrés que l'on puisse concevoir. Il y a enfin la *Descente de croix* de Van der Weyden où l'ordonnance des lignes et des couleurs a permis d'atteindre cet aboutissement, cette perfection près de quoi tout autre tableau prend un caractère d'ébauche.

Dans une petite salle, on remarquera la confrontation éloquente — et peut-être voulue — de la petite *Pieta* de Van der

Weyden avec deux volets du Maître de Flémalle que le catalogue, modèle de prudence, identifie avec Robert Campin.

Je m'aperçois que je n'ai même pas parlé d'œuvres considérables des écoles italiennes et flamandes; ni de l'émouvant Mantegna, ni de la grâce vénitienne des Tintoret, ni du portrait de cardinal de Raphaël. L'école flamande est représentée au Prado par des œuvres d'une rare qualité. Après Bouts, après le grinçant Hieronimus Bosch, après l'hallucinant *Triomphe de la Mort* de Breughel, après les Patinir, après la Vierge de Mabuse, on verra des portraits de Van Dyck et quelques Rubens d'une grande magnificence.

On n'est pas étonné que l'exposition de Genève ait un succès considérable. Ceux qui ne connaissaient pas le Prado profitent de cette circonstance pour aller contempler ces trésors, les autres se sont précipités, après tant d'alarmes, comme vers des êtres chéris, pressés de les revoir. L'ensemble bénéficie d'une présentation excellente dont il faut féliciter les organisateurs. On s'est attaché à mettre les toiles bien à l'aise dans des salles heureusement rythmées.

§

Je ne suis pas un fanatique des expositions. Celle de 1937 — malgré tous ses millions — ne m'a pas laissé de très beaux souvenirs; les images que j'ai pu voir et les rapports que j'ai pu entendre de la « Foire du Monde » de New-York ne me font pas regretter de n'avoir pu traverser l'Atlantique. Je n'en suis que plus libre pour vanter les charmes de la pimpante et sérieuse **Exposition Nationale de Zürich.**

Tout ce qu'il y a de vulgaire dans ces sortes d'exhibitions s'atténue ici, aux rives du lac, sous l'abondance des fleurs et des petits drapeaux aux contrastes joyeux. La foule même est un charme. La foule suisse est propre, saine et digne. De tous les cantons les visiteurs accourent dans leurs beaux costumes traditionnels. Le spectacle est aussi chez les spectateurs. Avec des ressources purement nationales, sans aucune participation étrangère, la Suisse, pays de quatre millions d'habitants, a fait un admirable effort.

J'ai rencontré là quelque chose d'unique — qui m'est apparu comme l'un des symboles de cette manifestation : un pilori.

C'est audacieux et assez anti-commercial. Songez qu'on vous montre des objets-souvenirs, d'affreux bibelots fabriqués en série et des images bariolées comme il s'en trouve malheureusement dans toutes les foires, et que l'on vous dit : « Voilà ce qu'il ne faut jamais acheter... Donnez votre préférence aux beaux objets simples de nos artisans suisses. » Et partout dans l'Exposition nous rencontrons en effet d'honnêtes fabrications locales : depuis les solides brodequins cloutés d'alpiniste jusqu'aux vaporeuses broderies de St-Gall en passant par les horloges du Jura et les objets usuels en bois de la Gruyère.

Presque tous les bâtiments sont construits, non point dans le torchis habituel des expositions, mais en bois, ce qui donne une impression de robustesse et de santé. Le pavillon du bois est d'ailleurs particulièrement réussi. C'est l'un des plus importants avec celui de l'électricité et de la houille blanche — comme il se doit au pays des torrents.

Parmi les décorations picturales qui ornent les murs, nous voulons mettre à part la composition d'un jeune peintre de Lucerne : Hans Erni qui déroule sur un pavillon une suite de grandioses images, à la fois graves et gaies, des scènes les plus caractéristiques de la vie de la Suisse. Elles retiennent l'attention par leur bel équilibre et leur vitalité; nous avons rarement vu de peinture mieux ordonnée dans la fantaisie, plus stable, plus murale.

Nous voudrions parler de cet extraordinaire boulevard surélevé où le promeneur passe de surprise en surprise par divers contrastes d'éclairage, se trouve tantôt dans de mystérieuses salles demi-obscures et tantôt en plein air. On est frappé de voir quel esprit de synthèse nationale a présidé à cet intelligent et pittoresque rassemblement des diverses ressources matérielles et spirituelles du pays et de constater cette unité du patriotisme — qui n'a pas craint de se manifester à l'exposition sous une forme militaire — malgré la diversité des langues et celle des églises. Dans sa présentation si lisible, si discrète et parfois si émouvante, cette grande voie plonge dans la vie historique du pays, exalte ses héros nationaux et l'acquisition de ses libertés.

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

ARCHÉOLOGIE

Orientalisme. — *Les peuples de l'Orient Méditerranéen.* I) *Le Proche Orient Asiatique,* par L. Delaporte. Avant-propos de S. Charléty. — II) *L'Egypte,* par E. Drioton et J. Vandier. Presses Universitaires, 1938. — A. G. Barrois : *Manuel d'Archéologie Biblique.* Aug. Picard, I, 1939. — G. Ricciotti : *Histoire d'Israël. I, Des origines à l'Exil.* Traduction P. Auvray. Aug. Picard, 1939. — M. von Oppenheim : *Tell-Halaf.* Traduction J. Marty. Payot, 1939. — R. Grousset : *L'Empire des Steppes.* Payot, 1939.

De nombreuses histoires de l'Antiquité orientale ont paru dans ces dernières années; les unes sont une simple introduction à son étude; les autres font partie d'Histoires générales; elles s'adressent à des publics différents. Les manuels du **Proche-Orient** et de l'**Egypte** que nous présentons aujourd'hui, M. S. Charléty nous en avertit dans son Avant-Propos, « devront initier aux recherches supérieures. Ils enseignent aux apprentis l'existence et le maniement de leurs outils ». Comme la matière historique ne se renouvelle que lentement et que les découvertes sont surtout de détails, l'originalité de tels volumes réside surtout dans la présentation. Au plan qui réunit en synthèse l'évolution des civilisations de l'Asie occidentale, de l'Egypte, de l'Egée et de la Grèce, les éditeurs ont préféré revenir à la division en Proche-Orient et Egypte, plus claire pour chacun des pays, et qui permet mieux d'en suivre le développement, s'il rend moins sensibles les réactions d'une contrée sur l'autre. Les deux formes de présentation sont donc appelées à se compléter, les étudiants pouvant facilement passer, après l'étude des éléments, aux ouvrages de synthèse. Chaque chapitre est suivi de notes abondantes, en annexe, réunies par paragraphes comme dans le chapitre. Ces notes indiquent les sources et la bibliographie et comprennent un « Etat des questions », qui insistent sur les points non encore tout-à-fait élucidés, devant faire l'objet de recherches. Bien entendu les deux volumes font état des dernières découvertes et leur exposé est tout-à-fait au point. Ceci permet de remonter pour l'Asie occidentale et pour l'Egypte à la préhistoire, sur laquelle tant a été découvert dans ces dernières années. Puis vient l'exposé lui-même par grandes périodes historiques; l'unité de la civilisation égyptienne, qui connaît moins la mosaïque de peuples qui caractérise l'Asie occidentale, a permis à M. Drioton d'intercaler

un chapitre copieux sur les doctrines religieuses des Egyptiens. Le volume sur la Grèce dû à R. Cohen, paru il y a quelques années, contenant les notions indispensables, quoique succinctes, sur les civilisations de l'Egée, les étudiants de l'antiquité orientale pourront trouver dans ces manuels un guide sûr pour leurs études et pour l'orientation à donner à leurs travaux personnels.

Les découvertes incessantes en Palestine depuis la publication de l'excellente synthèse qu'avait donnée en 1907 le P. H. Vincent dans *Canaan d'après l'exploration récente,* permettent aujourd'hui au P. Barrois de reprendre la question dans son **Manuel biblique** qui comprendra deux volumes. Le premier nous fait souhaiter la publication prochaine du second. Le P. Barrois, qui a longtemps séjourné à Jérusalem et qui est familier avec l'archéologie du pays de Canaan, a adopté un plan fort logique en raison des caractères de son sujet. L'archéologie palestinienne est toujours austère, quelquefois pauvre; les témoins de la vie quotidienne sont, dans les fouilles, les plus nombreux, au détriment des grands monuments sensationnels. En conséquence, l'auteur a pris le parti d'insister sur les techniques dont nous retrouvons les éléments, de les illustrer par des dessins au trait, bien vivants; le résultat est une résurrection de la civilisation du pays de Canaan aussi complète que possible. Il définit d'abord les villes anciennes, décrit la technique architecturale en usage en Canaan et étudie la fortification; celle-ci plus souple que la fortification assyrienne, profite des inégalités du terrain et affectionne, pour barrer les accès, la porte « à tenailles » comportant une série de petites cours intérieures; ces portes utilisées aussi par l'Assyrie sont dérivées d'un type connu, dès l'époque archaïque sumérienne, à Hafaji. Le chapitre des installations hydrauliques nous fait connaître les conduites d'eau en usage à Gézer, Megiddo, Jérusalem et le tunnel acqueduc d'Ezéchias dont le percement a été commémoré par une inscription (dite de Siloé).

A l'habitation sont utilisées les découvertes de Aï où l'on voit, au début du premier âge du Bronze, la salle commune devenir un véritable hall. Nous remarquerons que le « bît hilani des Hittites », dont on a jadis, puis récemment, proposé

de voir l'origine dans le mot « hallôn », fenêtre, était peut-être, comme à Aï, un bâtiment comportant des fenêtres; mais sa grande caractéristique, qui se retrouve à Aï, est la présence de colonnes dans la première salle et il n'est pas certain que *hillani,* écrit aussi bien *hilani, hilanni, hitlani,* soit l'équivalent de *hallôn.* L'outillage et la céramique sont l'occasion d'établir les solides repères qui permettent la datation des sites; on sait assez de quelle ressource sont les formes d'outils ou d'armes, et surtout les formes et les décors des poteries pour l'établissement de la chronologie. L'ouvrage se termine par un chapitre sur les arts décoratifs dont une des manifestations les plus importantes est constituée par les ivoires. Ceux qui ont été trouvés à Megiddo, à Samarie, sont l'objet d'une comparaison avec ceux de Nimrud et d'Arslan-Tash. Dans toutes ces pièces se remarquent les influences de l'Egypte, de l'Egée, qui s'ajoutent à la tradition locale et qui font penser, comme lieu d'origine à ces monuments, à la Syrie du nord. La bibliographie, l'indication des sources des illustrations au trait se trouveront dans le tome II de cet excellent manuel où la civilisation de Canaan est étudiée sous tous ses aspects.

L'Histoire d'Israël, complément indispensable du manuel précédent, nous est présentée des origines à l'Exil, par M. Ricciotti (traduction P. Auvray). Les textes et les illustrations sont, en général, tirés des deux volumes de H. Gressmann sur l'Ancien Testament, l'auteur suivant « pas à pas le fil de la narration biblique » et s'attachant à la justifier. Ce souci ne l'empêche pas cependant d'aborder l'étude de problèmes qui n'ont pas encore reçu de solution ferme comme la date de l'Exode. Si l'auteur penche pour la période d'après Ramsès II, il indique aussi les arguments en faveur de la période des Aménophis. M. Ricciotti a eu l'excellente idée de faire précéder son exposé d'un tableau des peuples voisins dont a si souvent dépendu Israël; il retrace à grands traits l'histoire de Babylone et d'Assur, celle de l'Egypte, et sous le titre de la Période d'El-Amarna note l'influence des Hittites et des Amorrites. Quelques détails supplémentaires sur les Hurri qu'on rencontre partout dans le monde ancien, jusqu'en Palestine, à cette époque, et dont on a rapproché les Horites,

pourront faire l'objet d'un ajout dans la prochaine édition. Le volume de M. Ricciotti a eu un grand succès en Italie.

M. Grousset à qui nous devons d'excellentes études sur les peuples habitant les pays extra-Iraniens, ce qu'il nomme l'Iran extérieur, publie un livre très attachant et de grande érudition sur l'**Empire des Steppes.** Les recherches archéologiques, les expositions, ont fait connaître l'art particulier de ces régions, art animalier touffu, plein de vigueur, de maladresses de génie, dont les musées russes sont riches. On y distingue l'art scythe qui débute vers le VIIe siècle avant notre ère pour finir vers l'an 200, et l'art sarmate qui va du IIIe siècle avant J. C. au premier siècle de notre ère. Mais cet art n'est point isolé; on a pu reconnaître l'influence de l'Asie occidentale, soit d'origine assyrienne pour une période proche de son début, soit d'origine mitannienne à partir de la seconde moitié du IIe millénaire avant notre ère (tablettes dites de Kerkouk, reliefs de Tell-Halaf), et l'art du Luristan procède du même esprit. Les rapports sont donc accusés de longue date lorsque le mouvement des invasions prend naissance. Du milieu de cette suite ininterrompue de raids, de discordes entre les envahisseurs, de destructions de civilisations, trois grands noms émergent, ceux d'Attila, de Gengis-Khan et de Tamerlan. M. Grousset nous donne de ces conquérants un portrait historique; il nous fait saisir les mobiles de ces invasions qui ont porté la désolation partout où elles se sont répandues, mais qui, en général, ont imposé sur leur passage une discipline qui, pour n'être pas la nôtre, n'en avait pas moins sa valeur. Si le livre de M. Grousset ne réhabilite pas ces « fléaux de Dieu », il les rend moins affreux et les explique. D'abondantes cartes rendent compte des changements incessants de l'Orient durant ces périodes; il n'en a pas fallu moins de trente pour fixer un terrain aussi mouvant.

La traduction du **Tell-Halaf** de M. Von Oppenheim ne pourra manquer d'intéresser le lecteur français. Sur le site de Tell-Halaf, en Haute-Syrie, sur le trajet du chemin de fer de Bagdad, M. Von Oppenheim a poursuivi plusieurs campagnes avant 1914 et en 1927 et 1929; il y a obtenu des résultats de premier ordre qui sont restés, bien à tort, peu connus. Sur ce tell de médiocre hauteur, remanié et dont les stratifi-

cations se sont laissé parfois peu distinguer, il a recueilli deux séries de monuments bien distincts : de la céramique et, dans un palais, un nombre considérable de statues et de bas-reliefs. Dès les premiers temps de la découverte, M. Von Oppenheim proposa pour ces antiquités une date, environ 3.000 avant notre ère; elle fut à peu près unanimement rejetée et l'on alla même jusqu'à la rabaisser aux environs du VIII[e] siècle avant notre ère, en raison d'inscriptions cunéiformes sur les bas-reliefs, au nom d'un roi Kapara inconnu, par ailleurs, mais dont l'écriture ne paraissait pas antérieure à cette date. M. Von Oppenheim fit valoir que ces bas-reliefs provenaient d'un palais très anciens et avaient été réutilisés et inscrits par le roi Kapara. De nombreuses années ont passé depuis lors, sans que les positions se soient sensiblement modifiées; cependant, en ce qui regarde la céramique, M. Von Oppenheim a marqué un point, et d'importance. Les découvertes de ces vingt dernières années font placer au IV[e] millénaire trois couches successives de céramique en partant du sol vierge : céramiques du type Obeid, du type Uruk, du type Jemdet-Nasr. Or, on admet que la céramique du type Tell-Halaf, répandue dans le nord de la Mésopotamie, est en partie contemporaine de celle d'Obeid, pour certains même, en partie antérieure à son début.

Par contre, la haute date à laquelle prétend M. Von Oppenheim pour ses statues et ses bas-relifs reste impossible à accepter. Il est admis maintenant que les inscriptions ont été ajoutées après coup, donc que les monuments ont été réemployés; mais sans descendre ces sculptures jusqu'au VIII-VII[e] siècles avant notre ère, il semble qu'on ne puisse remonter les plus anciennes plus haut que le XII[e] ou XIII[e] siècle. Deux raisons peuvent être invoquées en faveur de cette date. Vers 1400 le pays est englobé dans le Mitanni, royaume dont les habitants appartiennent au grand bloc hurri dont les éléments ont essaimé partout à cette époque, du Zagros à Lattaquié, et de la Syrie du nord jusqu'en Palestine. Ces pays mitanniens ont un art, connu surtout par la glyptique et les empreintes de sceaux, que l'on retrouve sur les tablettes cunéiformes dites de Kerkouk; or l'art de Tell-Halaf trouve ses points de contact avec les empreintes des tablettes de Zer-

kouk. Le second point de comparaison s'établit avec les bronzes du Luristan dont la date la plus haute ne saurait dépasser les derniers siècles du IIe millénaire avant notre ère. La discussion de cette date diminuera-t-elle le mérite des découvertes de M. Von Oppenheim? En aucune façon. L'intérêt des monuments ne se mesure pas à leur ancienneté, mais à ce qu'ils apportent d'inédit et ceux de Tell-Halaf nous ont fait bonne mesure. Avec eux, nous possédons sinon l'art du Mitanni déjà disparu, comme entité politique, sous la pression des Hittites et des Assyriens, mais un art sous son influence immédiate, son dérivé peut-on dire, qui nous éclaire sur les qualités de vie, de réalisme un peu brutal de l'art mitannien. Ces découvertes nous permettent de délimiter une grande province d'art comprenant le nord de la Syrie et une partie du plateau de Perse; si l'on songe aux retentissements de cet art dans ce qu'on a appelé l'art scythosarmate, on avouera que la découverte est d'importance pour l'archéologie.

Dr G. CONTENAU.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Bernard Balzac, père de la « Comédie humaine ». — Louise et Marceline. — Joséphin Péladan et Léon Bloy.

Bernard Balzac, Père de la « Comédie Humaine ». — Laure de Surville dans le livre de Souvenirs qu'elle a consacré à son frère écrit modestement :

« Mon père, né dans le Languedoc, était avocat au Conseil du Roi. »

Les avocats aux divers conseils du Roi formaient un ordre où l'on n'entrait qu'en acquérant la charge d'un prédécesseur. Nous possédons la liste des titulaires, le nom de Balzac n'y figure pas.

Non moins avantageux, Balzac a glissé dans son *Mémoire sur le procès auquel donna lieu le « Lys dans la Vallée »* : « Mon père était secrétaire au Conseil du Roi dont il rédigeait les arrêts. »

Gasconnade dont l'équivalent serait de nos jours :

« Mon père était secrétaire au Conseil d'Etat, à la Cour de Cassation, à la Cour des Comptes et au Conseil des Ministres. Simplement! »

Car il n'y avait pas un Conseil du Roi, mais des Conseils : Conseil d'Etat, des Dépêches, des Finances, du Commerce, etc..., dont l'ensemble représentait ce que sont dans notre organisation gouvernementale et administrative les grands corps de l'Etat, et il y avait aussi le Conseil Privé ou Conseil des Parties dont les attributions étaient fort voisines de celles de la Cour de Cassation. Si voisines que le décret de 1790 qui organisera le Tribunal Suprême ne fera en somme que reproduire l'ordonnance du 28 juin 1738 par laquelle d'Aguesseau avait réglementé le Recours devant le Conseil Privé.

Chacun de ces conseils avait son greffe, ses archives, son secrétaire-greffier dont le nom nous est connu.

Aucun d'eux ne s'est appelé Balzac. Jamais la signature de Balzac n'a été retrouvée au bas d'un document ou d'une pièce officielle. Jamais personne ne s'est targué de ce titre illusoire d'ancien secrétaire au Conseil du Roi.

Bernard Balzac, de son vrai nom Balssa, était fils de petits paysans du Rouergue; instruit par le curé de son village, il avait d'abord minuté chez un notaire du voisinage, puis il était venu à Albi grossoyer chez un Procureur. A vingt ans, il partit pour Paris et entra chez un Procureur de la Capitale en qualité de clerc.

Ce n'était évidemment qu'un emploi provisoire.

Nous sommes mal informés sur ce qu'a été sa situation avant la Révolution, mais, de ses explications volontairement confuses, nous pouvons déduire que, comme Marcas, il vendait son savoir et son travail aux hommes en place (1).

Dans l'Annuaire National de 1793, il figure parmi les membres du Conseil général de la Commune de Paris élus en novembre 1792; ce qui prouve que, contrairement à ce que voudraient nous faire croire son fils et sa fille, il ne bouda pas la Révolution (2) et ensuite il se donna la qualité

(1) Il y a plus d'une analogie entre la carrière de Bernard Balzac et celle de Marcas; aussi peut-on penser que l'un a servi de modèle à l'autre.

« Il avait fait gratuitement ses études dans un séminaire et s'était refusé à devenir prêtre, il avait senti en lui-même le foyer d'une excessive ambition, était venu à pied à Paris à l'âge de vingt ans, riche de deux cents francs, il avait fait son droit tout en travaillant chez un avoué où il était devenu premier clerc, il pouvait en remontrer aux plus célèbres avocats, il savait le droit des gens et connaissait tous les traités. »

(2) Au cours d'une conversation qu'il eut avec Weiss, bibliothécaire

d'homme de Loi, ce qui est non seulement fort vague, mais encore inexact; car, dès le mois de mai 1792, il avait été nommé Trésorier du Bureau Central des Fourrages aux Armées du Nord.

Marcas, dépourvu de fortune et privé de relations, se voit condamné à végéter dans des emplois subalternes; aussi livre-t-il son génie à un puissant du jour, un ministre, dont il soigne la gloire et cultive la carrière, moyennant un modeste salaire.

C'est ainsi que Bernard Balzac s'était mis au service de M. Bertrand de Molleville, ministre de la Marine et conseiller de Louis XVI, de ce Me Albert, maître des Requêtes au Conseil d'Etat, pour lequel il dit qu'il a fait un rapport sur un Traité d'Extradition, et probablement de Danton, car Danton, avocat au Parlement avant la Révolution, avait, comme Bernard Balzac, débuté chez un Procureur; tous deux fréquentèrent le Palais dans les années qui précédèrent 1789; et Danton, comme tous les grands orateurs, aimait les dossiers préparés à l'avance.

Désormais il accomplira toute sa carrière dans le Service des Subsistances, et il y acquerra, à défaut de gloire, une fortune assez rapide, puisque dès l'an VI il avait placé une somme importante partie en viager et partie dans la Tontine des frères Lafarge, combinaison admirable qui permettait de devenir millionnaire à peu de frais à la seule condition de vivre cent ans, ce à quoi Bernard Balzac était bien résolu.

Il paraissait avoir fait profession de célibat quand chez Doumerc, gros banquier avec qui il était en relations d'affaires, il rencontra Laure Sallembier. Elle avait dix-sept ans, il en avait cinquante; il ne lui en tint pas rigueur, car la demoiselle était dotée d'une ferme en Beauce et le père, important passementier du Marais, avait ses entrées au Ministère et une main dans tous les marchés de fournitures. Le Gascon la demanda en mariage et l'épousa; l'affaire fut menée rondement (3).

à Besançon, Balzac avoua que son père, « membre de la Commune et ami de Danton, avait joué pendant la Révolution un rôle qu'il s'abstenait de juger. » (Cité par M. Charles Léger : *A la Recherche de Balzac*.)

(3) Ainsi du baron Hulot et d'Adeline Fischer. Il y a bien des souvenirs de famille dans *La Cousine Bette*. Balzac a dit qu'il s'était inspiré de sa mère pour composer le personnage de Lisbeth, mais le baron

Bernard venait d'être nommé Directeur de la 22e région des vivres à Tours; il s'y installa et le ménage mena grand train. C'est ainsi que par l'effet du hasard Honoré Balzac naquit en Touraine le 2 Prairial An VII (20 mai 1799).

Bernard Balzac ne se cantonna pas dans ses fonctions d'agent des vivres; il fut adjoint au Maire de Tours, suppléant du Juge de Paix et administrateur des Hospices, mais il avait aussi la démangeaison d'écrire. C'est par lui que le nom de Balzac parut pour la première fois sur un catalogue de librairie.

Il publia chez l'imprimeur Mame un certain nombre de brochures qui révèlent, avec une fidélité inaltérable aux doctrines de Rousseau, un sens très net des réalités, une connaissance approfondie des mœurs de son époque et des qualités incontestables d'administrateur.

En 1814, le gouvernement de la Restauration supprima les diverses régies des vivres pour les remplacer par une entreprise générale, à la tête de laquelle fut placé le banquier Doumerc; ce dernier, qui savait à quoi s'en tenir sur les aptitudes de Bernard Balzac, le prit comme collaborateur. Le ménage émigra à Paris.

Les agents du Service des Subsistances étaient salariés par les entrepreneurs dont ils contrôlaient la gestion et ils avaient même une part dans leurs bénéfices. Bernard Balzac mit une partie de la fortune de sa femme dans l'entreprise Doumerc, mais les résultats ne furent pas conformes à ses prévisions. La fin des grandes guerres avait singulièrement diminué l'importance du Ravitaillement. Bernard Balzac fut invité à faire valoir ses droits à la retraite. Or, il avait fait toute sa carrière sous la Révolution et l'Empire. Ce n'était pas toujours une recommandation sous le règne de Louis XVIII. Aussi notre Gascon, afin de fleurdelyser ses états de service, ne manqua-t-il pas d'inscrire en tête les années au cours desquelles il prétendait avoir tenu l'emploi mal défini de Secrétaire au Conseil du Roi.

Mais trente ans à peine s'étaient écoulés depuis la nuit du 4 Août; on n'avait pas encore complètement oublié dans les

Hulot, réduit aux amours ancillaires, rappelle Bernard Balzac accusé à l'âge de 80 ans par une jeune servante de l'avoir séduite et rendue mère.

bureaux ce qu'avait été l'organisation de l'ancien régime. Les prétentions du vivrier parurent assez risquées au Ministre qui demanda des précisions; notre homme avait la plume légère; il élabora un copieux mémoire; sa faconde, si elle a pu en imposer à ses biographes, ne trompa point le Ministre (4) : seuls ses services en tant qu'agent des vivres furent retenus.

Bernard Balzac avait promis de vivre cent ans afin de recueillir la totalité des fonds de la tontine Lafarge. Il ne tint pas sa promesse. Il mourut le 19 juin 1828 à l'âge de 84 ans, des suites d'un accident, a dit sa famille avec ce goût qu'elle a toujours témoigné aux vies romancées. En réalité, depuis plus de quatre mois, il était condamné, ainsi qu'en témoigne une lettre de Latouche à Balzac.

Deux siècles avaient contribué à former le caractère du personnage : la révolution et l'Empire avaient trempé sa philosophie, qui ne s'étonnait de rien et qui savait au contraire s'accommoder de tout. Ultime leçon de la sagesse en laquelle se résument tous les enseignements des livres et ceux de la vie.

Il doit à son fils de survivre dans la mémoire des hommes. Mais son fils lui doit la plupart des dons naturels qui lui ont permis l'accomplissement de son œuvre immense.

(4) Dans sa Requête au Ministre de la Guerre, Bernard Balzac s'arroge le titre d'ancien Secrétaire au Conseil Privé (ou Conseil des Parties), mais il a étudié tant de cas de natures si diverses qu'il se voit obligé d'ajouter pour expliquer cette compétence universelle : « Mes attributions ne se bornaient pas au Conseil privé; elles s'étendaient plus ou moins à toutes les affaires. » Autant dire qu'après le Chancelier il était le personnage le plus important du Royaume.

Dans le même document, Bernard Balzac se donne beaucoup de peine pour expliquer comment il a pu remplir son emploi au Conseil du Roi « depuis le 1er mai 1792 qu'il a été nommé au Bureau Central des Armées du Nord, jusqu'au décret de la Convention du 24 Germinal An II, qui a prononcé l'abolition du Conseil du Roi ». Ceci est d'une inexactitude flagrante. Le Conseil Privé avait été remplacé dès 1790 par la Cour de Cassation. Quant aux divers Conseils ils avaient été supprimés par la Constitution de 1791, qui leur avait substitué le Directoire Exécutif, emporté à son tour dans la tourmente du 10 Août.

Le décret du 24 Germinal an II, rendu sur la proposition de Carnot, en supprimant le Directoire Exécutif pour le remplacer par le Comité de Salut public, enregistrait simplement le décès de la Monarchie constitutionnelle. Il ne supprimait rien, il ne changeait rien; il sanctionnait simplement le fait accompli.

On peut juger par là combien les explications de Bernard Balzac, relatives au fonctionnement du Conseil du Roi, étaient embrouillées et fantaisistes.

Sur sa tombe, selon son désir, on inscrivit au-dessous de son nom ce titre d'Ancien Secrétaire au Conseil du Roi auquel il avait fini par croire lui-même après l'avoir si longtemps réclamé.

Il ne fut ni un grand écrivain ni un grand penseur, mais il comprit son époque, ce qui est souvent plus difficile que de construire des systèmes philosophiques ou de refaire la Société; et en ceci, en y joignant ce don méridional de soumettre la réalité à son rêve de grandeur, il est bien le père de Balzac et il est aussi le Père de la *Comédie humaine*. Seulement, au lieu de l'écrire, il s'est contenté de la vivre.

BERNARD BARBERY.

§

Louise et Marceline. — Pas plus que les hommes, les femmes n'eurent à se louer de Mme Colet, née Révoil et insociable. Mmes Dupin et Sand qui ne lui avaient voulu que du bien en ont su quelque chose. Mme Desbordes-Valmore fut la seule avec qui Mme Colet vécut en bonne intelligence, tout au moins en apparence. L'une et l'autre, dans leurs rapports, usèrent de beaucoup de tact, presque de diplomatie. Elles se prenaient pour ce qu'elles s'évertuaient à paraître, ce qu'elles étaient réellement, elles le savaient bien. Louise n'était pas dupe de l'élégiaque candeur de la tendre Marceline, et celle-ci feignait d'ignorer l'orgueil blessé, l'ambition déçue, la passion inassouvie de Louise. Peut-être, ayant eu le malheur de faire sa connaissance, redoutait-elle sa langue et sa plume envenimées. N'étant pas de taille à tenir tête à cette Muse mal embouchée et qui se défendait âprement dès qu'on touchait à ses lauriers et à ses prix académiques, elle eut l'adresse de se faire d'elle une amie; elle s'y prit si bien même, qu'elle se fit sa complice et la confidente de ses déboires. Si Marceline avait tenu un journal, elle nous eût dévoilé bien des secrets, et peut-être révélé pourquoi, du galant tutoiement d'octobre 1847, brusquement, sans raison apparente, en novembre de cette même année, Flaubert était redevenu distant, cérémonieux et étranger à celle qui avait été sa maîtresse, et s'il faut prendre à la lettre ou non ceci qu'il lui écrivait fin décembre de 1847 :

Parlons de choses sérieuses, de votre cher drame. Je n'ai jamais eu tant souci d'aucune de mes œuvres (je n'ai eu souci d'aucune du reste, c'est donc peu dire) : eh bien, je n'ai jamais tant pensé à rien de ce que j'ai pu faire qu'à votre pièce, son avenir, son succès, m'intéressent infiniment et j'en suis préoccupé comme je le serais de la nuit de noces de ma fille.

J'ai l'air de parler par énigmes, mais je m'entends, et on m'entendra quand j'aurai appris aux « flaubertistes » ce qu'ils ignorent, bien que j'aie pris soin de les en instruire, dans la *France active*, que Mme Colet était alors enceinte. Des œuvres de qui? Elle seule eût pu nous le préciser, encore n'eussions-nous pas été assez naïfs pour la croire sur parole, à l'exemple de M. Colet, qui jamais, au grand soulas de M. Cousin, ne douta qu'il fût le père d'Henriette ni d'un garçon, défunt quelques mois après que Mme Colet l'eut mis au monde, de qui le même M. Cousin a cru, quelque temps, l'avoir été, non plus que de l'enfant, fille ou garçon, que Louise attendait. Aussi endossait-il ses putatives paternités en toute innocence, les yeux pour ainsi dire fermés, et il se fût cru capable, au besoin, d'aller sur le pré, si quelque goujat se fût permis de renouveler publiquement les plaisanteries de M. Karr sur la prétendue infidélité de Mme Colet. Mme Colet avait bien des torts à se reprocher vis-à-vis de M. Colet, sauf celui de n'avoir pas en elle une foi aveugle à cet égard. Il se peut, au reste, que trompé, M. Colet ne se fût point pour cette fois trompé. La nature est malicieuse et ses voies sont insondables. Mais il ne paraît pas qu'Hippolyte se soit, autant qu'il convenait, défié de Gustave, non plus que de Victor, ni de deux ou trois autres surnuméraires. En matière d'adultère, et quand une femme mariée, à l'insu les uns des autres, et bien entendu de son époux, a plusieurs amants, les situations les plus farces et les plus vaudevillesques sont à envisager. Que Louise eût trompé Gustave avec Hippolyte, rien que de très légitime, mais quel homme de sens eût juré qu'elle n'eût point trompé Gustave avec un autre amant? Il faut neuf mois à une femme pour mettre au monde l'enfant qu'elle a conçu. C'est environ l'anniversaire de la rencontre avec Flaubert en juillet 1847, que Mme Colet connut qu'elle allait être de nouveau mère. Il est vrai qu'elle

ne fit point part à Gustave de cette heureuse nouvelle, qui ne l'eût pas été pour lui; il n'y fait aucune allusion dans les lettres qu'il lui écrivit, mais elles ne nous ont pas été toutes conservées, et certaines furent mutilées. Il est également vrai que jamais Mme Colet ne fit grief à Flaubert de l'avoir abandonnée dans la situation dite intéressante où, par sa faute, elle se fût trouvée embarrassée, mais il n'est pas d'exemple de femme mariée, quoique adultère, tenant à conserver son mari et son honorabilité, qui se soit montrée assez légère pour crier sur les toits avoir sganarellisé son mari, et, d'ailleurs, après la mort du sien, Louise qui s'était réconciliée *in extremis* avec lui, avait chanté en vers la mémoire d'Hippolyte, à laquelle elle était censée n'avoir jamais fait la moindre injure. Quoi qu'il en soit, la rupture de la liaison de Flaubert se situe entre le troisième ou quatrième mois de la conception chez Mme Colet. Pendant qu'elle suivait son cours, la Révolution éclata. Gustave y musa comme à un spectacle populaire, dînant au restaurant, ce mauvais sujet, après avoir couru les rues, mêlé à la canaille qui le confirmait dans son mépris de la bêtise humaine, qu'il n'eût point soupçonnée si grande avant que sa maîtresse lui eût mis la preuve sous les yeux, sous forme d'une plaquette, publiée en mars 1848 :

LES GRANDS JOURS DE LA RÉPUBLIQUE

PAR Mme LOUISE COLET

1re JOURNÉE

LE PEUPLE

Un mois à peine s'est enfui
Depuis cette grande journée
Où le peuple a vu devant lui
La royauté découronnée
Tomber, honteuse et consternée,
Sans trouver un bras pour appui.

Parmi tous nos jours de victoire
Il brillera dans notre histoire
Ce jour hardi de février
Où le seul amour de la France
Fit soudain, dans ce peuple immense,
Un héros de chaque ouvrier.

. . . .

Au lieu de ces races sinistres
Qui pesaient sur l'humanité,
Au lieu de leurs lâches ministres,
Instruments de leurs cruautés, etc., etc.

Ce n'était pas gentil pour M. Cousin, qui avait posé sur la tête blonde de Mme Colet des couronnes sans épines. Mais Mme Colet, besogneuse et insatiable, estimait que l'ancien régime ne l'avait ni assez laurée ni assez primée, et c'est dans l'espoir que la République lui serait plus libérale, qu'elle entonnait son « chant patriotique ». Elle eût entamé le second couplet, je veux dire la seconde journée, si sa grossesse ne fût devenue laborieuse et douloureuse. Elle s'imagina même qu'elle allait mourir; ce n'est pas un prêtre qu'elle appela à son chevet pour lui confesser ses péchés, mais Mme Desbordes-Valmore, qui de la rue Richelieu où elle habitait, au n° 74, était accourue 21, rue de Sèvres, pour la réconforter.

Chère Madame,

lui écrivit Louise,

Mon cœur est allé vers vous ces jours-ci, mais mes jambes se sont refusées à suivre mon cœur. Je vais aussi bien que possible, mais j'attends d'un jour à l'autre la crise avec terreur. J'ai les nerfs malades, je pleure et je m'attriste, le courage me fuit au moment où il me serait si nécessaire. J'irai vous voir demain ou vendredi, si je puis, car la semaine prochaine, je crois bien que je ne pourrai plus sortir. J'ai voulu vous dire que ma pensée ne vous oubliait pas et que si vous ne me voyiez point, il n'y avait pas de ma faute. Merci de votre bonne visite de l'autre jour, et croyez-moi, pour la vie votre bien affectionnée.

LOUISE COLET.

Mercredi.

La crise vint, elle fut si terrible que Mme Colet pensa qu'elle ne s'en relèverait pas. Elle fit ses dernières confidences et ses dernières recommandations à Marceline qui lui répondit, le 29 mai 1848 :

Chère Madame Colet, quand je vous dirais d'être moins triste et de surmonter une telle préoccupation, je ne ferais que peser davantage sur une terreur insurmontable, durant cette grossesse si douloureuse et votre courage n'a pas besoin de mes consolations. Je ne

ferai donc, à la lettre, que ce que vous me demandez de faire. Le carton et ce qu'il peut contenir sera mis dans un coin sacré pour vous être rendu après votre délivrance. J'ai le pressentiment, contrairement au vôtre, que Dieu y présidera et que vos amis n'auront que des grâces à lui rendre. Sinon, soyez sans alarmes. Le carton ne sortira de mes mains, comme vous le souhaitez, que pour rentrer à l'Abbaye-au-Bois dans les mains charmantes de l'ange qui vous l'a donné...

Cet ange était Mme Récamier et le carton que Mme Desbordes-Valmore s'était engagée à lui remettre, en cas d'accident, renfermait la copie des lettres de Benjamin Constant à Juliette. Marceline fut sans doute aussi la dépositaire de maints secrets intimes et de quelques reliques, souvenirs de celle qui allait mourir...

Elle vécut pour écrire un jour *Lui,* ce pamphlet qui fit regretter à ses « amis » d'avoir rendu grâces à Dieu d'avoir délivré Louise, — et de ne les avoir pas délivrés d'elle.

AURIANT.

§

Joséphin Péladan et Léon Bloy. — Si l'amitié qui unit Joséphin Péladan à Léon Bloy fut brève, on peut affirmer qu'elle fut extrêmement vive. C'est du moins ce qui ressort à la lecture des quelques lettres inédites de Bloy à Péladan que nous allons publier.

C'est très probablement dans le salon de Charles Buet qu'ils fréquentaient tous les deux vers 1882 que Bloy et Péladan eurent l'occasion de faire connaissance. Ils se virent ensuite souvent chez Barbey d'Aurevilly qui, en 1884, préfaça le premier livre du Sâr, *Le Vice Suprême,* et *Le Révélateur du Globe,* qui est également le premier livre du Mendiant Ingrat.

On peut donc dire que Péladan et Bloy ont fait leurs premiers pas dans la vie littéraire, guidés par Barbey d'Aurevilly. Cela leur était déjà un point de contact. Il y en avait d'autres, et de nombreux. Comme par exemple, leurs identiques préoccupations mystiques qu'ils devaient à l'Ecole Lyonnaise, à Blanc de Saint-Bonnet et à La Salette. Mais le tempérament des deux écrivains était diamétralement opposé.

La brouille devait donc inévitablement survenir entre eux un jour ou l'autre.

Les péripéties de rupture comportèrent trois stades qui peuvent se résumer ainsi :

Tout d'abord, premier incident, la lutte connue au sujet de Barbey d'Aurevilly entre Mlle Louise Read et la baronne de Bouglon. Bloy prit parti pour la première, Péladan pour la seconde.

Deuxième incident : à la mort de Barbey d'Aurevilly, Bloy défendit à Péladan l'entrée de la chapelle ardente où reposait l'auteur de l'*Ensorcelée :* « Vous n'entrerez pas. Je ne veux pas ici de saltimbanques. » (Cité par René Martineau dans *Autour de Léon Bloy,* p. 48.)

Troisième et dernière phase : A propos dudit incident, polémique de presse dans *La Plume* et autres feuilles, polémique qui s'acheva par le fameux procès Péladan-Bloy-Deschamps, où Bloy fut vainqueur sur toute la ligne.

Cependant, on doit rendre à Péladan cette justice : s'il manquait de courage viril, le courage civique ne lui manquait pas et il savait braver tous les préjugés et les ridicules, tous les respects humains. Son œuvre est là pour en témoigner.

Qu'est-ce qui déplaisait donc tant à Léon Bloy en Péladan? C'est surtout son côté saltimbanque, bric-à-brac. Il serait curieux de rassembler tout ce que le Mendiant Ingrat a écrit de première main sur l'auteur d'*Istar:* on aurait là sur la personnalité et sur l'œuvre du Sâr le jugement le plus exact qui soit, où la plus vive des critiques serait tempérée par des éloges très réels et très mérités. Car Léon Bloy n'était pas sans reconnaître le talent, la valeur de Péladan écrivain dont il disait, à une certaine époque, qu'il était « le seul écrivain dont il ne rougirait pas de décrotter les bottes intellectuelles ».

Type d'humaniste de la Renaissance, artiste aux dons magnifiques doublé d'un savant, Péladan était certainement un des hommes les plus érudits de son temps, un véritable Pic de la Mirandole. Tourné en dérision par les occultistes de l'école de Papus, il était, en réalité, cent fois plus savant qu'eux en ces difficiles matières. On peut dire qu'il a occupé

la première place dans la littérature ésotérique de son temps.

Il eut une enfance maladive et méditative, mais rattrapa vite son retard par une lecture immense et méthodique, un entraînement mnémotechnique multipliant la mémoire; enfin, la fréquentation, dès son adolescence, de personnalités très fortes chez son père, Adrien Péladan, adepte de l'Ecole Mystique de Lyon et qui n'était pas le premier venu.

Sa formation religieuse, philosophique et politique? La Salette et l'Ecole Lyonnaise, nous l'avons vu, et le légitimisme chambordiste et naundorffiste. Une tendance au dualisme métaphysique qui s'amplifia par la suite rendit Péladan quelque peu hérétique. Le dommage n'est pas grand, car la Congrégation de l'Index n'a jamais pris la peine de s'en émouvoir.

Mais venons-en à notre correspondance inédite de Léon Bloy adressée à Péladan. Elle comporte huit letres. La première, précieuse en ce qu'elle nous fait connaître les préoccupations mystiques de Bloy et de Péladan à cette époque, porte la date du 21 août 1883 :

Mon très cher Mage,

Je constate avec épouvante que votre lettre est datée de juillet. Elle m'avait fait tant de plaisir que je croyais l'avoir reçue hier et je croyais vous étonner par la promptitude de ma réponse. M. d'Aurevilly m'a dit qu'il vous avait écrit pour s'indigner avec vous de ma paresse. Il lui plait de nommer ainsi le sommeil symbolique de ma dévorante activité.

Merci pour le mot sur moi dans l'*Artiste*. Ce mot a dû être mis hier sous les yeux d'imbécile de R... par le comte Roselly de Lorgues qui a fait une démarche décisive pour mon bouquin. Notre grand Sagittaire Barbey d'Aurevilly a tellement pressé la détente de ce pistolet commercial qu'on espère le coup de feu d'un traité aurifodinesque.

J'ai admiré votre *Salon*, je l'ai admiré jusqu'à l'enthousiasme inclusivement. Je vous dis que c'est une œuvre étonnante littérairement. Esthétiquement, vous admirez des gens que je vomis. Situation inférieure.

Vous êtes exquis de m'avoir envoyé des notes sur Colomb mais j'attends votre retour pour mesurer exactement l'étendue de ce bienfait. Nous nous sommes mis à plusieurs pour déchiffrer ces documents et nous avons perdu nos peines.

Enfin M. d'Aurevilly nous mande qu'il ne veut pas plus de 10 exemplaires du tiré à part de ses poésies...

Vous lisez Cornélius Agrippa. Que Dieu vous tienne en joie. Pour moi, je viens de lire en quatre jours *l'Emile* de Rousseau en écrivant le commentaire, *pro pane et circensibus*. J'ai failli devenir enragé. Mes amis prétendent que personne ne s'en est aperçu.

Qu'ajouterai-je à ces considérations élevées? Hélas! rien, sinon que j'attends la Reine du Midi et ses deux témoins.

Et habemus firmiorem propheticum sermonem; cui benefacitis attendentes, quasi lucernae lucenti in caliginoso loco, donec dies elucescat, et *Lucifer* oriatur in cordibus vestris (2. Petr. I. 19).

Quum autem venerit ille *Spiritus* veritatis, docebit vos omnem veritatem... Ille me clarificabit... (Joan. XVI, 13. 14).

In novissimis diebus... erunt homines... *semper discentes* et nunquam ad scientiam veritatis pervenientes (2 Tim. III, 7).

Adhuc multa habeo vobis dicere; sed non potestis portare modo (Joan. XVI, 12).

LÉON BLOY.

P. S. — Le doux Landry me charge de vous dire qu'il vous *adore*.

La revue l'*Artiste* dont il est question dans cette lettre avait une certaine vogue. Barbey d'Aurevilly et Villiers de l'Isle-Adam y collaborèrent quelque peu. Péladan y collabora d'une façon fort régulière.

Le *Salon* de Péladan auquel Bloy fait allusion paraissait chaque année chez l'éditeur Dalou sous forme d'une plaquette de 40 à 50 pages. Les premières années ont été réunies et publiées, en 1884, chez le même éditeur, avec lettre-préface de Barbey d'Aurevilly, sous le titre l'*Art Ochlocratique*. Ce néologisme péladanien doit s'entendre : profane, vulgaire, philistin. Péladan était donc d'accord avec Léon Bloy sur les gens qu'il fallait « vomir ». A ce moment-là l'admiration de Péladan allait à Odilon Redon, Henry de Groux, Alexandre Séon, Marcellin-Gilbert Desboutin, Fernand Khnopff et à quelques autres artistes devenus célèbres aujourd'hui, et aussi aux préraphaélites anglais qu'il abandonna par la suite pour s'attacher surtout aux artistes de la Renaissance italienne.

Quant à la « Reine du Midi et ses deux témoins », Bloy désigne ainsi sans doute N. D. de la Salette et les deux bergers à qui la Vierge apparut. Il faut peut-être entendre aussi Hénoch et Elie. D'ailleurs les deux premiers textes latins

cités à la fin de la lettre sont assez significatifs. En ce qui concerne les deux derniers (Tim. III, 7 et Joan. XVI, 13 et 14), il s'agit d'une très affectueuse remontrance de Bloy à Péladan.

Pour ce qui est de Bloy lecteur de J.-J. Rousseau, il n'y a rien d'étonnant; il en avait lu bien d'autres; Fourrier, Saint-Simon, le Père Enfantin, etc...

Dans la deuxième lettre, datée, sans plus, *vendredi matin*, il est question de *l'Antéchrist*. Que veut dire Léon Bloy? Il s'agit tout simplement de la voyante de Boulleret, Joséphine Reverdy, qui avait eu des visions sur le Grand Monarque qui, d'après elle, devait être Charles XI (Louis-Charles de Bourbon, fils de Louis XVII-Naundorff.) Adrien Péladan père s'était fait son historiographe et son éditeur :

Mon ami,

Il est important pour vous de venir me voir demain *samedi à midi et demie*. Pas plus tard. Je dois vous présenter comme mage illustre et faiseur d'or à mon cher cousin Emile Goudeau que j'ai beaucoup intéressé à vous et qui croit possible de vous faire entrer au *Gil-Blas*, ce qui serait assurément pour vous le pain du corps et le tremplin d'une sérieuse publicité. Encore une fois, venez chez moi à l'heure dite, car je serai forcé, en vue du service de l'Antéchrist, de vous quitter de bonne heure.

Votre ami : LÉON BLOY.

La lettre qui suit celle-ci est également imparfaitement datée. *In fine* il y est question d'une dame Maillat, dont le nom reviendra encore dans une autre lettre :

Lundi soir.

Mon cher Mage,

Gardez-vous de venir aujourd'hui chez moi. Vous ne me trouveriez pas, s'il est vrai que vous ayez jamais pu me trouver! Disons, si vous voulez, que je suis offusqué par une planète et que demain seulement il me sera donné de resplendir.

Au revoir, Chaldéen superbe, je souffre comme tous les diables. Donnez à Mme Maillat le respectueux baise-mains de son farouche serviteur.

LÉON BLOY.

Qui était cette Mme Maillat? Une personne assez inquiétante, semble-t-il. Amie de Bloy, Rod et de bien d'autres hommes de Lettres, elle servit, avec Mme Berthe de Cour-

rière, de prototype à J. K. Huysmans pour la Mme de Chantelouve de *Là-Bas*.

Nous pouvons préciser que la lettre ci-après, du 7 octobre, où Léon Bloy annonce à Péladan qu'il écrit un article sur « son très-beau livre » est de l'année 1884. Léon Bloy publia, en effet, à cette date, dans *le Chat-Noir* (le samedi 11 octobre exactement) un compte-rendu du roman de Péladan : *le Vice Suprême* (1er de la série « La décadence latine »). L'article de Bloy était intitulé *Finis latinorum*.

Finis latinorum! La Décadence Latine! Notons, en passant, que Bloy et Péladan étaient sensiblement du même avis à ce sujet. « Tout est rejeté », se plaisait à dire souvent Léon Bloy.

Mardi 7 octobre.

Mon cher ami,

Je fais un article sur votre *très beau livre*. Peut-être sera-t-il un chef-d'œuvre, peut-être sera-t-il simplement imbécile. Vous en jugerez. Dans tous les cas vous aurez la gloire d'avoir obtenu le suffrage de l'Imprécateur. Mais, il faut *absolument* envoyer le *Vice Suprême* à Salis. Sinon vous me plongerez dans l'embarras. En hâte. Votre ami.

LÉON BLOY.

20, Rue Saint-Guillaume, Asnières.

Autre lettre où il est question d'un article de Bloy :

Montmartre, le 15 octobre 1884.

Cher ami,

Tant mieux si mon article vous a suffi. Je n'en suis pas, pour mon compte, très satisfait. J'avais une foule de belles choses à dire que je n'ai pas dites, faute de place et, aussi, faute d'un équilibre d'esprit qui ne me manquerait pas si j'étais heureux en ce moment. Merci pour votre bon article sur *le Révélateur*. Je vous renvoie l'épreuve corrigée. Prenez bien garde *à l'orthographe du nom du vieux Comte*. De telles fautes l'affligeraient profondément...

Lisez, s'il vous plaît, l'article du *Chat* de samedi prochain, il y a encore un mot pour vous. Vraiment, mon ami, votre livre est très beau et je ne me lasserai pas de le dire et de l'écrire.

Je suis très fier d'être votre ami, LÉON BLOY.

P. S. — Donnez pour moi le plus tendre bonjour à Mme Henriette et dites-lui que je suis très-assurément le plus malheureux des hommes.

Cet article du *Chat-Noir,* mentionné par Bloy à la fin de cette lettre, parut dans la revue montmartroise le 18 octobre 1884. Titre : *Les plumes d'un vieux dindon.* Il est tout consacré à Edmond de Goncourt. Réuni en 1905 dans son livre *Belluaires et Porchers,* recueil de critiques littéraires, il ne contient, dans sa forme définitive, aucune allusion à Péladan, Bloy, à la réunion en volume, ayant jugé bon de supprimer son mot aimable sur l'auteur du *Vice Suprême.*

Enfin, le vieux Comte dont Bloy craint que Péladan n'écorche le nom, c'est le comte Roselly de Lorgues — Bloy fut un temps son secrétaire — auteur d'un ouvrage connu sur *la Vie et les Voyages de Christophe Colomb,* qui fut le prétexte du premier livre de Bloy, *Le Révélateur du Globe, Christophe Colomb et sa béatification future.*

Il est assez difficile de déterminer les dates exactes des deux brefs billets suivants :

Vendredi matin.

Mon ami,

N'oublions pas que *Demain Samedi,* je serai chez vous à 11 *heures* et qu'il nous faudra grimper à Montmartre qui ne sera pour nous la montagne d'aucune Transfiguration et où nous ne bâtirons aucun tabernacle. Mais enfin, nous déjeunerons et nous dirons des choses infinies, s'il est possible!

LÉON BLOY.

★

Samedi.

Mon cher Mage,

Je vous attendrai chez moi jusqu'à 2 heures. Ensuite, j'irai au *Chat Noir,* où mon cousin m'attend. Vous m'y trouveriez. Si je ne vous vois pas, M. d'Aurevilly me charge de vous dire qu'il ne lui déplaît pas qu'on le nomme l'auteur des *Diaboliques* mais qu'il pourrait être *dangereux* pour lui d'être désigné à l'attention ignoble des magistrats embusqués sous les jupons de quatre ou cinq salopes de lettres. *Il ne faut donc pas* annoncer la nouvelle édition.

Votre LÉON BLOY.

Les « quatre ou cinq » bas-bleus en question peuvent être Mmes Bosquet, Audouard, Léo, Ancelot et Collet. Peut-être aussi des dames d'un meilleur monde, par exemple celle qu'on appelait Mme Henri III et dont le nom revient souvent dans la correspondance de Barbey d'Aurevilly.

La huitième et dernière lettre de Léon Bloy nous apprend que celui-ci était curieux de s'entretenir avec Joséphin Péladan de son père.

Mercredi matin.

Cher ami,

Votre sérénité veut-elle donner audience à mon inquiétude? J'ai absolument besoin de vous voir demain pour vous parler de votre père.

Si vous ne pouvez me recevoir chez vous demain matin à 9 heures, laissez chez votre portier un mot qui me fixe une autre heure en un lieu quelconque *avant* 5 *heures* du soir.

Votre

LÉON BLOY.

Adrien Péladan père fut un écrivain de réelle valeur, trop injustement oublié aujourd'hui. Il habita successivement Lyon, Avignon et Nîmes. Il était, de son métier, éditeur. Il fut un des premiers et des plus fervents disciples de La Salette et publia de nombreux ouvrages sur cette question. Il est aussi l'auteur d'un ouvrage sur les Auxiliateurs Apotropéens, paru à Nîmes. Etait-ce à propos de cet ouvrage que Léon Bloy voulait voir Péladan et l'entretenir de son père? C'est possible. Car on sait quelle importance Bloy attachait aux 15 Auxiliateurs dont il parle souvent dans son œuvre : « Savez-vous, écrit-il à un de ses amis, que saint Georges est le premier, le chef si vous voulez, des 15 Auxiliateurs ou Apotropéens, à qui fut donné le privilège de secourir efficacement ceux qui les implorent? Ils ont été indéfiniment honorés autrefois, et leurs églises couvraient l'ancien monde. Qui s'en souvient aujourd'hui? » (*L'Invendable,* p. 179.)

Pour récompenser Adrien Père de ses travaux, le pape Pie IX le créa Chevalier de Saint-Sylvestre et de l'Eperon d'Or. Il mourut en 1890. Sa veuve est décédée en 1910.

En terminant ces notes, rappelons que Joséphin Péladan a mis Léon Bloy dans un de ses romans, *Curieuse* (1886, Laurens, édit.) où il est caricaturé — pas méchamment d'ailleurs — sous le nom de Malaucène. *Curieuse,* qui eut un franc succès de vente lors de sa publication, paraît illisible aujourd'hui. Et c'est dommage. L'auteur prétend nous initier aux « dessous de Paris ». Léon Bloy avait très justement noté que Péladan était aussi ignorant de « l'enfer parisien » que de

l'hébreu et du latin d'Eglise. Cette tournée des grands ducs, qui fait le fond du roman, et ne correspond à aucune réalité, est d'une bouffonnerie sans exemple. Elle appartient à ce que nous appellerons le Péladan n° 1, à « Eloi ou le Fils des Anges » comme l'a appelé Bloy. Ce Péladan vécut 15 ans. C'est le Sâr. Il va du *Vice Suprême* aux derniers romans de l'Ethopée. Puis cette œuvre devient insupportable à son auteur lui-même. Alors apparaît le Péladan n °2, qui ne changera plus, le critique d'art, auteur des splendides ouvrages des « Idées et des Formes ».

Léon Bloy rendit, avec usure, à l'auteur de *Curieuse,* la monnaie de sa pièce en en faisant un des personnages de *La Femme Pauvre,* roman où il est portraituré dans le personnage de Zéphirin Delumière.

Malgré toute la valeur indiscutable de Péladan et son écriture supérieure, nous ne croyons pas que son œuvre romanesque — à part 5 ou 6 titres — soit destinée à durer. L'épreuve du temps, en tout cas, ne semble pas lui avoir été favorable jusqu'ici. Par contre, le très remarquable critique d'art qu'il fut vivra avec ses travaux de tout premier ordre sur Franz Hals et Hébert et aussi sur Léonard de Vinci, Orga Orcagna, Rembrandt, etc...

Enfin, nous croyons qu'une vie des trois Péladan — Adrien père, Joséphin et Adrien fils — l'aîné, remarquable sujet mort trop tôt par accident avant d'avoir pu donner sa mesure — serait intéressante à écrire. On demande un biographe!

GEORGES ROUZET.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Kurt Kersten : *Pierre le Grand.* Traduit de l'allemand par Paul Genty, Albin Michel, 1939.

Faire tenir dans un volume de 314 pages toute l'histoire du règne de **Pierre le Grand,** sans oublier aucun détail et sans omettre aucun trait essentiel, c'est certainement accomplir un tour de force. Et s'il a réussi à M. Kurt Kersten, cela prouve que cet auteur s'y était longuement préparé et qu'il est parvenu ainsi à la parfaite maîtrise de son sujet. Certes, son ouvrage n'est pas une œuvre d'érudition; c'est un livre destiné à la lecture courante, mais tel qu'il est, il peut et doit satisfaire les lecteurs les plus exigeants. Une autre de ses

qualités, c'est qu'il n'est nullement romancé. Du reste il n'y avait pas besoin de romancer la vie de Pierre le Grand; elle fut assez mouvementée et dramatique sans cela. Ainsi, quoi de plus pathétique que la mort du tsar, ou ses luttes continuelles avec son entourage, avec ses ennemis du dedans et du dehors, avec lui-même, avec ses passions, ses emportements, ses vices, ses lubies. Et M. Kersten a parfaitement raison d'écrire que, « même dans l'ivresse des passions, il [Pierre] ne perdit jamais conscience de la mission qu'il devait remplir. C'est pour cela que le tsar triompha de Charles XII, qui manquait de mesure. » La campagne de Charles XII en Russie, qui est très bien racontée par notre auteur, ressemble à s'y méprendre à la campagne de Napoléon. Même indécision, même tâtonnement, même répit incompréhensible laissé à l'ennemi, même vide fait par les Russes devant l'envahisseur.

Si même Pierre n'avait à son actif que la victoire de Poltava, il aurait dû, semble-t-il, recueillir la reconnaissance de tous ses compatriotes. Et cependant sa mort fut fêtée en Russie comme une délivrance.

A Moscou et dans la campagne, écrit M. Kersten, on poussa un soupir de soulagement... Les raskolnikis répandirent une image satirique représentant un chat porté en terre par des souris.

C'est que Pierre avait heurté des préjugés fortement enracinés; il avait combattu d'une façon brutale les us et coutumes séculaires; il avait conduit le char de l'Etat sur une route totalement inconnue de la plupart de ses compatriotes. Enfin il fut irrespectueux vis-à-vis des sentiments religieux de la masse russe. Aussi, quoi d'étonnant si « des millions de Russes, tremblants et le cœur plein de haine, l'ont pris pour l'Antéchrist, pour l'envoyé des puissances infernales ».

Mais, même à l'étranger, la mort de Pierre fut accueillie avec un sentiment de soulagement. A Londres, les marchands burent à la santé du « Diable mort » ; à Varsovie, on tira des feux de salve; à Copenhague, on versa des larmes de joie, cependant qu'à Pétersbourg la dépouille de Pierre, décédé après d'atroces souffrances, d'un ulcère de la vessie, était déjà « ce je ne sais quoi qui n'a de nom dans aucune langue », suivant la terrible parole de Bossuet.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

NOTES ET DOCUMENTS POLITIQUES

Le Congrès international de médecine militaire de Washington. — Il est décevant de vouloir envisager le mouvement de rapprochement international dans les conjonctures actuelles, où l'idée de civilisation, faite d'humanisme et de douceur, rétrograde devant les concepts de force et la volonté de puissance.

L'évolution des idées et le processus des événements ont fait conclure à la faillite du droit des gens, corroborée d'ailleurs par des actes formels dont l'*homo homini lupus* constitue le principe essentiel.

Il serait décourageant de vouloir s'entêter à prôner un idéal humain, basé sur la confiance mutuelle de la compréhension fraternelle, éléments fondamentaux de toutes les religions spirituelles, depuis le bouddhisme jusqu'au christianisme, si dans cette veillée d'armes que nous vivons au jour le jour, il ne réapparaissait parfois, et malgré tout, des mouvements de fraternité humaine que les peuples ne peuvent ni maîtriser, ni juguler, ni repousser dans le silence.

On voit en effet se continuer avec une ténacité merveilleuse et des résultats admirables, la généreuse tâche de la Croix-Rouge internationale dont on ignore trop les activités et le travail sans relâche, dans le grand chaos qui nous entraîne et nous aveugle. Cette tâche incessante et trop méconnue mériterait qu'on en publiât plus souvent les manifestations, ne fût-ce que pour prouver à l'humanité tout entière qu'elle est encore capable d'un geste de générosité et qu'elle ne doit pas abandonner tout espoir dans le retour à un âge meilleur.

Le Comité international de Médecine militaire dont nous avons souligné ici-même les nombreuses initiatives humanitaires est parvenu à réunir à Washington un Congrès qui groupait les représentants les plus autorisés de tous les Services de Santé des Armées du monde.

C'était peut-être une gageure d'oser entreprendre pareille aventure : grouper dans un but scientifique et humanitaire les chefs militaires qui ont en mains la responsabilité de la santé des différentes armées nationales.

L'aventure a été concluante. Malgré le malaise interna-

tional qui enfiévrait le monde entier en ce début de mai 1939, 35 gouvernements étaient représentés au X[e] Congrès international de Médecine et de Pharmacie militaires, et les pays les plus importants y avaient délégué les autorités les plus élevées de leurs Services de Santé. C'est dire que les difficultés actuelles ont permis de mesurer toute l'importance attachée par les Etats à ces réunions médico-militaires, importance sur laquelle a insisté le Général Médecin Waldmann, chef de la délégation allemande, en soulignant la grandeur de l'idée qui est à la base de leur organisation.

Tous les sentiments exprimés d'ailleurs au cours de la séance solennelle d'ouverture confirmaient cette opinion qui fit dire au Général Médecin Iliesco, de l'Armée roumaine, que l'existence du Comité International de Médecine et de Pharmacie militaires était devenue une impérieuse nécessité et que la connaissance de ses travaux était indispensable à tous les Services de Santé de tous les pays.

Mais dans un ordre plus élevé que la collaboration purement technique, l'activité du Comité International de Médecine militaire a été définie d'une façon toute particulière par M. le Président Roosevelt et M. Cordell Hull, Ministre des Affaires Etrangères. « Votre Congrès, dit ce dernier, se réunit en un moment de grave inquiétude mondiale. Les peuples sont sur le point de prendre une décision solennelle — une décision vitale qui pèsera sur notre destinée à nous tous et sur celle des générations à venir. Les peuples doivent choisir entre la route qui conduit à la guerre, avec son bilan terrible de souffrance, de mort et de désorganisation économique, et le sentier qui conduit à la paix. Il ne faut pas permettre que les circonstances soient telles que l'humanité en arrive à ce que des peuples pacifiques et aimant la paix puissent être entraînés dans une guerre malgré leur volonté. Jamais dans le passé on n'a senti d'une façon aussi criante la nécessité de l'application dans les relations internationales des idéals élevés de générosité et de compréhension mutuelles qui sont à la base de notre organisme.

« Nous, aux Etats-Unis, nous désirons passionnément vivre en paix avec toutes les Nations du monde. Nous aspirons à un ordre international basé sur la justice, le respect de la

loi, la reconnaissance de la dignité essentielle et de la valeur de l'esprit humain... Nous sommes prêts et nous voulons tendre une main amicale et confiante à tous les peuples, leur dire tous nos efforts pour la construction d'un monument durable de paix basé sur la pierre angulaire de la civilisation : le caractère sacré de la parole donnée.

« Et c'est pour cette raison que je trouve hautement significative, en ces jours d'anxiété, la réunion de tous les officiers qui ont connu les horreurs tragiques des guerres, de vous tous qui allez travailler dans un esprit de collaboration amicale aux grands problèmes scientifiques et humanitaires.

« Je sais que la science n'a pas de frontière et que l'esprit de sacrifice n'a pas de limite et je suis convaincu que votre idéal d'humanité et de science vous joint à moi pour adresser à tous les peuples du monde un appel pour qu'ils détournent leurs activités spirituelles et toute leur énergie des buts de haine et de lutte et qu'ils les dirigent vers l'amitié, la tolérance et la compréhension mutuelle. »

La hauteur de vue de cet exposé, la consécration donnée par M. Roosevelt qui adressa un message comme commandant supérieur des Armées de Terre et de Mer des Etats-Unis, l'appel fait par M. Woodring, Ministre de la Défense Nationale, qui souligna les buts des travaux qui tendent à l'humanisation de la guerre tant pour les militaires que pour les populations civiles, créèrent tout de suite l'atmosphère dans laquelle se déroulèrent les études du Xe Congrès International de Médecine et de Pharmacie militaires.

Avoir pu réaliser cette collaboration internationale des médecins militaires, surtout en ces moments troublés, dénote l'esprit merveilleux qui a animé les organisateurs du Xe Congrès et en même temps la possibilité de relations fraternelles et de similitudes de vues entre pays à tendances parfois très différentes. On en est même arrivé à envisager la possibilité de la création d'un Institut des Hautes Etudes médico-militaires et de la collation de bourses de voyage permettant aux lauréats d'un concours éventuel pour officiers du Service de Santé des Armées, de faire des stages dans les grandes écoles nationales de médecine militaire des différents pays.

Sans doute, la réalisation de ce projet rencontrera-t-il beaucoup d'obstacles; néanmoins l'idée en est lancée et le développement des relations entre les Services de Santé des Armées, ébauchées par les Congrès biennaux, ne pourra qu'être favorable à cette conception dont le but humanitaire n'échappera à personne et dont les résultats peuvent être considérables.

Le fait qu'il existe des rapports cordiaux entre les armées par le truchement de leurs organisations médicales, rapprochement qu'on eût jugé impossible, même à des époques moins troublées que celles d'aujourd'hui, prouve qu'il ne faut pas désespérer de l'humanité et que le cœur de l'homme reste ouvert et compréhensif devant la souffrance.

JULES VONCKEN.

LETTRES DANOISES

A. Blankenberg & M. Thiele : *Dansk-Fransk Ordbog* (*Dictionnaire dano-français*). H. Hagerup, Copenhague.

CENSURÉ

Le professeur Andreas Blinkenberg, recteur de la jeune et déjà très active université d'Aarhus, linguiste qui a fait ses preuves, vient de publier, après sept années de travail, un admirable **Dictionnaire dano-français** (*Dansk-Fransk Ordbog*. Hagerup. Copenhague). Ce volume de 1699 pages très denses est une merveille d'impression claire. Une merveille aussi de savoir et de présentation.

Il faudrait citer l'équipe de collaborateurs dont on trouvera les noms dans la préface, mais il convient avant tout de rappeler le nom de Mlle *Margrethe Thiele* (1868-1928) pour sa contribution capitale à ce qui était l'œuvre de sa vie. Cette excellente traductrice, en vingt-cinq ans de recherches systématiques, avait réuni plus de cent mille fiches. M. Blinkengerg a tenu à lui rendre un juste et chaleureux hommage.

Quant au plan, à la présentation et à la forme définitive des articles, il en assume seul la responsabilité et on est heureux de le féliciter du résultat. Le dictionnaire est au courant des dernières acquisitions de la langue et un système ingénieux de fiches offertes à tout collaborateur éventuel permettra de le tenir à jour. Loin de tomber, comme trop de dictionnaires, dans la sécheresse, il ravit par l'abondance mesurée des tours et locutions. Quant aux articles principaux, toujours difficiles à rédiger, ils se présentent avec une « tête » et une « queue ». La « tête » résume les différentes significations et les range par ordre d'importance. La « queue » contient les principales locutions et expressions où figure le mot. Pour plus de clarté, cette partie de l'article est à son tour divisée en paragraphes correspondant aux sens principaux.

Ainsi disposé, ce dictionnaire permet un voyage extrêmement agréable et profitable à travers deux langues. On admire

qu'au Danemark, une fois de plus, des institutions puissantes assurent la réalisation d'une œuvre qui se recommande par ces qualités-type : l'exactitude, la clarté et la richesse.

JEAN LESCOFFIER.

VARIÉTÉS

Idéalisme et Science. — On sait que l'illustre mathématicien Henri Poincaré professait, en philosophie, l'irréalité du monde extérieur.

Ce que nous appelons la réalité objectice, a-t-il écrit, c'est, en dernière analyse, ce qui est commun à plusieurs êtres pensants et pourrait être commun à tous; cette partie commune, nous le verrons, ne peut être que l'harmonie exprimée par des lois mathématiques. C'est donc cette harmonie qui est la seule réalité objective, la seule vérité que nous puissions atteindre... (*Valeur de la Science*, p. 9).

Et dans ce même ouvrage (p. 276) on relève encore cette affirmation caractéristique :

Tout ce qui n'est pas pensée est le pur néant, puisque nous ne pouvons penser que la pensée et que tous les mots dont nous disposons pour parler des choses ne peuvent exprimer que des pensées. Dire qu'il y a autre chose que la pensée, c'est donc une affirmation qui ne peut avoir de sens.

Qu'un manieur d'abstractions pures, comme Poincaré, se persuade que seul existe l'esprit par lequel ces abstractions sont engendrées et combinées, cela ne saurait surprendre. Mais nous avons lieu d'être étonnés lorsque nous découvrons la même opinion chez un physiologiste qui, professionnellement, est en relation perpétuelle avec ce que nous appelons le concret. Or Charles Henry qui, jusqu'en 1927, dirigea le laboratoire de physiologie des sensations à la Sorbonne, déniait, tout aussi radicalement que Poincaré, toute réalité métaphysique à cette matière que cependant il étudiait à son état le plus élevé, l'état vivant. « Gravité, lumière, bio-psychisme, déclare-t-il, sont des qualités dérivées de notre conscience. » Ce très grand savant, le premier qui ait proclamé au nom de la science l'immortalité de l'âme, ne croyait pas à la matérialité de l'univers. Il allait plus loin que Malebranche, il rejoignait Berkeley et Kant. Alors que son col-

lègue Le Dantec, continuant Diderot, Maupertuis, d'Holbach et Büchner, s'efforçait de rajeunir le matérialisme, lui adhérait intégralement au Monisme de la Pensée.

Ainsi, dans la seconde moitié du XIX[e] siècle et le premier tiers du XX[e], nous rencontrons deux savants, qui, tous les deux d'une suprême valeur, furent, tous les deux, d'irréductibles Idéalistes. Ce fait est d'un extrême intérêt. Il démontre d'abord, comme le démontre de son côté le monisme matérialiste de Le Dantec, qu'il n'est guère d'homme de science qui ne s'évade de l'agnosticisme et ne se double d'un philosophe, quand ce n'est pas, comme Cuvier, Pasteur ou Grasset, d'un croyant plein de ferveur. Il nous rend ensuite manifeste l'attrait que peut exercer sur les plus hautes intelligences la doctrine idéaliste, doctrine probablement spécieuse, mais ingénieuse et subtile entre toutes. Quelle puissante tentation, en effet, pour un être pensant, que de tout ramener à la pensée! Nous venons de voir que Poincaré et Charles Henry n'y échappèrent pas. Mais un autre y avait cédé avant eux : Buffon lui-même.

Au tome 20 de son Histoire Naturelle (P. 18 et 9, série des matières générales, Edition de 1799) on peut lire ces lignes significatives :

L'existence de notre âme est démontrée, ou plutôt nous ne faisons qu'un, cette existence et nous. Etre et penser sont pour nous la même chose. Cette vérité est intime et plus qu'intuitive. Elle est indépendante de nos sens, de notre imagination, de notre mémoire et de toutes nos autres facultés relatives. *L'existence de notre corps et des autres objets extérieurs est douteuse* pour quiconque raisonne sans préjugé. Car cette étendue en longueur, largeur et profondeur que nous appelons notre corps et qui semble nous appartenir de si près, qu'est-elle autre chose sinon un rapport de nos sens; les organes matériels de nos sens, que sont-ils eux-mêmes sinon des convenances avec ce qui les affecte et notre sens intérieur, notre âme a-t-elle rien de semblable, rien qui lui soit commun avec la nature de ces organes extérieurs?...

Et page 10 :

Nous sommes donc certains que la sensation intérieure est tout à fait différente de ce qui peut la causer et nous voyons déjà que *s'il existe des choses en dehors de nous,* elles sont en elles-mêmes tout à fait différentes de ce que nous les jugeons, puisque la sen-

sation ne ressemble en aucune façon à ce qui peut la causer... *Cette étendue* que nous apercevons par les yeux, *cette impénétrabilité* dont le toucher nous donne une idée, toutes ces qualités réunies qui constituent la matière *pourraient bien ne pas exister,* puisque notre sensation intérieure et ce qu'elle nous représente par l'étendue, l'impénétrabilité, etc., n'est nullement étendue ni impénétrable et n'amène rien de commun avec ces qualités.

Il n'est évidemment guère possible d'incliner davantage vers l'Idéalisme. Si Buffon ne s'y jette pas en plein, c'est vraisemblablement parce qu'il estime que le raisonnement nous conduit plutôt à des probabilités qu'à des certitudes. Mais assurément toute la citation ci-dessus montre bien que, pour lui, l'Idéalisme est une probabilité si forte qu'entre elle et la certitude l'écart est à peu près inexistant. Buffon use d'ailleurs contre le Réalisme d'un argument très habile qui se ramène essentiellement à ceci :

Notre sensation d'étendue, d'impénétrabilité, etc., n'est, en elle-même, ni étendue ni impénétrabilité. Elle est un fait purement psychique, un état de conscience qui peut parfaitement déformer sa cause, en admettant qu'il en ait une en dehors de nous.

« En admettant qu'il en ait une... » Buffon n'en est pas du tout sûr et son Idéalisme est, si je puis dire, à deux branches. Lorsqu'il écrit : « les choses sont en elles-mêmes tout à fait différentes de ce que nous les jugeons », il admet une réalité objective qui n'est pas ce quelle nous paraît être, mais qui n'en existe pas moins. Quelle conception se fait-il de cette réalité? Il ne s'en explique point. Mais, comme dans son très remarquable traité de l'Aimant (p. 151-152, t. 16) il affirme que l'attraction n'est pas due à des tourbillons de matière ultra-ténue et qu'il y a de la *force* en dehors du mouvement et de l'espace, on peut valablement supposer qu'il n'était pas sans sympathie pour le Dynamisme leibnizien. Et d'autre part, des propositions comme celles-ci : « s'il existe des choses en dehors de nous » — « l'existence de notre corps et des autres objets est douteuse » — « ...toutes ces qualités qui constituent la matière pourraient bien ne pas exister », expriment une tendance vers un idéalisme qui, plus radical que celui de Leibniz, inclut tout le réel dans l'esprit humain.

Cet idéalisme est celui auquel Descartes faillit s'arrêter

et dont il a fait dans ses *Méditations* un si ample et si admirable exposé. D'après lui, l'esprit est « plus aisé à connaître que le corps » (2e méditation); d'après lui, la perception doit être, en dernière analyse, tenue pour une « inspection de l'esprit », un jugement (ibidem p. 87); d'après lui, « la physique, l'astronomie, la médecine et toutes les autres sciences qui dépendent de la considération des choses composées (monde extérieur) sont fort douteuses et incertaines. » (1re méditation p. 76). Descartes va jusqu'à concevoir que « le ciel, l'air, la terre, les couleurs, les figures, les sons et toutes les autres choses extérieures ne sont rien que des illusions et des rêveries » (p. 78-79), jusqu'à se considérer lui-même « comme n'ayant point de mains, point d'yeux, point de chair, point de sang, comme n'ayant aucun sens, mais croyant faussement avoir toutes ces choses ». Certes, il a conclu son grand débat critico-métaphysique en proclamant que le monde extérieur a la même réalité que l'esprit (et parce que nous ne *créons* pas, mais incontestablement *subissons* nos diverses sensations et parce que Dieu, qui a mis en nous la foi en cette réalité du monde extérieur, ne peut nous tromper), mais il n'en a pas moins donné à l'Idéalisme le plus vigoureux regain de vie. Si vigoureux que nombre de Cartésiens authentiques puisèrent dans les œuvres du Maître leurs convictions idéalistes et furent appelés les Néo-Pyrrhoniens, — si vigoureux que Berkeley en fut ému et Malebranche pénétré.

Tout naturellement certains savants devaient tôt ou tard emboîter le pas. C'est ce que fit Buffon, suivant qui : « *Etre et penser sont pour nous la même chose.* » Ce Prince des Naturalistes avait une formation intellectuelle toute cartésienne et son point de départ était le *Cogito*. Il eût été bien excusable de croire dur comme fer à la réalité absolue des minéraux et des animaux! Mais Descartes lui avait enseigné la défiance et il ne voulait pas être dupe des Phénomènes qu'il scrutait avec génie. Charles Henry et Poincaré ne le voulurent pas non plus. La Science française compte ainsi dans ses rangs trois idéalistes d'un éclat incomparable. C'est peu si l'on songe à la foule de savants matérialistes qui, eux aussi, se recommandent de Descartes, père magnifique et trahi de postérités hostiles. C'est assez cependant pour l'honneur

de l'esprit humain, honneur étroitement intéressé à ce que l'Idéalisme ne meure pas. Probablement spécieux, je l'ai dit plus haut, mais ingénieux, subtil et raffiné entre toutes les doctrines, l'Idéalisme ne doit pas mourir.

R. A. FLEURY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Jacques de Lacretelle : *Croisières en eaux troubles;* Nouv. Revue franç. 18 »

Edmond Spalikowski : *Le Palais de Justice de Rouen et son histoire. Le monument. Sa génèse et ses transformations. Son passé et son rôle. Ses hôtes et ses gloires.* Avec de nombr. illust. photographiques de M. l'abbé Gabriel Bretocq et culs de lampe de l'auteur; édit. Maugard, Rouen. » »

André Villebœuf : *Le coq d'argent,* voyage au Portugal; Edit. de France 18 »

Art

Maurice Denis : *Histoire de l'Art religieux.* 2 h. t. en 6 couleurs accompagnant chaque fascicule. Fascicules IX et X; Flammarion.

Histoire

Robert Burnand : *Bazaine,* avec des illustrations; Floury. » »

G. Lenôtre : *Louis XVII et l'énigme du Temple;* avec des illust.; Flammarion. 7 50

Gaston Martin : *14 Juillet 1789;* Presses universitaires. 15 »

Littérature

Winston Churchill : *Les grands contemporains,* traduit de l'anglais, par G. Debû; Nouv. Revue Franç. 24 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Lucien Jacques : *Carnets de Moleskine,* Préface de Jean Giono; Nouv. Revue franç. 25 »

Poésie

Henry Berton : *L'âme automate,* suivie de *Sous les cyprès;* Jouve 15 »

Péricle Patocchi : *Les solitudes de la matière;* Libr. de l'Université, Fribourg. » »

Marcel Bemy : *La Flûte du Pauvre;* imp. Vaillant-Carmannes, Liége. » »

Politique

Coudenhove-Kalergi : *L'Europe Unie,* traduction de Marcel Beaufils, Messageries Hachette. 18 »

Paul Reynaud : *Courage de la France;* Flammarion. 16 »

P.-J. Thomas: *Les Roumains nos alliés;* Sorlat. 30 »

Georges Valois : *Guerre ou blocus économique? Racisme contre humanisme;* Edit Liberté 20 »

Franz Zürcher : *Croisade contre le christianisme, persécution moderne des chrétiens. Une documentation,* avec des illust.; Rieder. 18 »

Préhistoire

R. Dimier : *Vallée de la Sioule. Monuments mégalithiques, Culte du Soleil. Culte de la fécondité;* Imp. Collas, Vichy. » »

Questions coloniales

Maurice Besson et Robert Chauvelot : *Napoléon colonial;* Soc. d'édit. géographiques, maritimes et coloniales. 20 »

Questions médicales

Jean Rostand : *Biologie et médecine;* Nouv. Revue franç. 25 »

Questions militaires et maritimes

Rudy Cantel : *S. O. S. Les radios de bord;* Plon. 3 50

J.-L. Gaston-Pastre : *Le crépuscule de Napoléon, 1813,* avec une carte et 3 plans. Préface de M. le général H. Peltier; Libr. Palairac-Valat, Montpellier. 20 »

Roman

J. L. Campbell : *Le miracle de Paille,* traduit de l'anglais par François Vernet; Nouv. Revue Franç. 24 »

J. B. Cavaillés : *La lutte inégale.* Préface du poète Touny-Lérys; Maison des Ecrivains. 15 »

Alain Cru: *Bargeton;* Maison des Ecrivains. 15 »

Alexis Curvers : *Printemps chez les ombres;* Nouv. Revue franç. 25 »

Rainer Maria Rilke : *Contes de Bohême,* traduction de Maurice Betz; Emile Paul. 18 »

Baronne Marie Surcouf : *Surcouf roi sur les mers;* Taillandier. 16 50

Dennis Wheatley : *Contrebande,* traduit de l'anglais par D. Coronio; Nouv. Revue Franç. 25 »

Sociologie

Edouard Herriot : *Aux sources de la liberté;* Nouv. Revue franç. 16 50

Duchesse de La Rochefoucauld : *La femme et ses droits;* Flammarion. 2 25

Jacques Rennes : *Thèses sociales du Nouvel âge;* Edit. Liberté. 15 »

Gilbert Virlogeux : *Refaire la France. Mon plan pour un redressement économique, financier, politique. Un progrès social;* Edit. Baudinière. » »

Théâtre

Emile Ripert et Gaston Picard : *La Marseillaise,* pièce en un acte et en vers : Denoël » »

Varia

E. Schneider : *Histoires Lyonnaises et du Beaujolais.* Préface de Justin Godart. Illust. de G. Pavis; Edit de France. 18 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Alfred Jarry et le Tripode. — A propos de Quincey, Balzac, Gautier et Baudelaire. — Sur Maurice Rollinat. — Autour du « Cahier d'amour » de Gisèle d'Estoc. — Les sources du « Cahier d'amour » (suite). — Charentes économiques. — A propos des noms des départements. — La mort définitive de la « Mouche » et de l' « Hirondelle ». — Le Sottisier universel.

Alfred Jarry et le Tripode. — Dans son savoureux récit des aventures d'Alfred Jarry (1), Rachilde consacre un chapitre

(1) *Alfred Jarry ou le surmâle de Lettres,* par Rachilde (Bernard Grasset.)

au fameux « Tripode ». Elle y conte comment, ayant appris que ses amis Vallette avaient décidé la location, avant de l'acheter, d'une jolie maison, située sur les bords de l'eau, aux environs de Corbeil, Jarry manifesta aussitôt son intention de louer, de son côté, une chaumière, au barrage du Coudray, se réservant de mener ultérieurement à bien son désir d'en devenir propriétaire. Ce besoin, cette rage d'imitation qui animèrent le père Ubu, devaient, en effet, lui commander ce geste et lui imposer une telle décision.

Je n'ai point l'intention de reprendre ici le délicieux et définitif récit qu'ont tracé de cet événement « considérable » Rachilde, et après elle mon ami Paul Chauveau (2); je voudrais simplement apporter quelques lumières sur la « Phynance » qui permit à cet être « insupportable et sympathique », habituellement désargenté, de réaliser cet achat.

Laval, où il naquit et qui s'apprête à orner sa maison natale (3) d'une plaque commémorative, contient dans ses archives des renseignements particulièrement précis sur certaines opérations financières de Jarry.

En lisant qu'il avait acheté un terrain à Mme Rodet, puis qu'il avait chargé un certain Dubois, charron-mécanicien, réparateur de bicyclettes, cabaretier à l'occasion, du soin d'édifier ce fameux « Tripode » avec ou sans tour féodale, j'étais, je l'avoue, resté un peu sceptique. Il avait donc hérité, il s'était donc trouvé en possession d'un pécule; comment avait-il pu payer terrain et construction, lui qui n'avait jamais pu acquitter l'achat qu'il avait fait de sa somptueuse bicyclette « Clément » ?

J'ai conté autrefois, ici même, ses tractations commerciales avec T..., alors marchand de bicyclettes à Laval (4).

Grâce à quelques aimables facilités qui me furent offertes, je puis aujourd'hui fournir quelques précisions sur ce point.

Jarry, comme l'a raconté Rachilde, fit bien l'acquisition d'un terrain ; il y fit bien construire « une maison en planches avec entourage de pierres », mais, et cela était à prévoir, il oublia de payer le brave mécanicien architecte. Ce dernier réclama-t-il le montant de son mémoire? Il est à présumer qu'il n'oublia pas son débiteur et qu'il ne passa point, comme la mère Fontaine, de « prodigieuse mémoire », l'éponge sur son ardoise, puisque le 13 janvier 1908, trois mois après que, dans son « deuxième et

(2) *Alfred Jarry ou la naissance, la vie et la mort du père Ubu*, par Paul Chauveau (*Mercure de France*).

(3) La maison natale d'Alfred Jarry s'élevait à Laval, quai de la Mayenne, devenu depuis quai Jehan Fouquet.

(4) *Jarry et les huissiers*, par J. Trohel (*Mercure de France*), n° du 1er mai 1934.

demi » de la rue Cassette, en présence de Saltas, Polti, Vallette et Natanson, le père Ubu commença sa mort, une inscription hypothécaire était prise au bureau de Laval, au profit de « Dubois, charron forgeron, demeurant au Plessis-Chenet, ou Cherret (Seine-et-Oise) par l'intermédiaire de Me Cros, notaire à Corbeil, pour garantie d'une somme de 1212 fr. 77, prix de la construction d'une maison en planches et entourage aux Bas-Vignons, commune de Coudray-Montceaux, pour le compte de M. Alfred Jarry. » La pauvre victime des « Merdecins » et autres « bouffres » qui l'avaient drogué, inventeur génial du « Croc à Phynances », se voyait, trois mois après sa mort, poursuivi par son architecte entrepreneur.

J'ai tout lieu de croire que sa sœur Caroline, que ses amis Lavallois et Jarry lui-même dénommaient « Charlotte », sa bonne marraine qui lui survécut, régla la facture attardée. Paul Chauveau, qui écrivit sur Jarry le livre le plus complet et le mieux documenté que nous ayons, y a bien transcrit l'acte de naissance du créateur du père Ubu; il oublia de mentionner son acte de baptême. Il est pourtant curieux. On constate, en effet, qu'ondoyé en 1873 le jour même de sa naissance, le jeune Alfred reçut le supplément du baptême le 8 juin de l'année suivante, le jour même où sa sœur Caroline-Marie, née le 8 février 1865, fut elle-même baptisée. La marraine et son illustre filleul furent ainsi baptisés le même jour. La famille Jarry était vraiment fantaisiste. — JULES TROHEL.

§

A propos de Quincey, Balzac, Gautier et Baudelaire.

Monsieur le Directeur,

Il arrive à votre éminent collaborateur, M. Randolph Hughes une aventure assez piquante : il vient, dans son article du 1er août dernier, intitulé *Vers la contrée du rêve. Balzac, Gautier et Baudelaire, disciples de Quincey,* de reproduire, de la meilleure foi du monde, toute la matière d'une longue étude publiée par moi en octobre 1935 dans la « Revue de Littérature Comparée » (pp. 755-772).

La chose lui sera sans doute assez pénible : dois-je dire qu'elle ne me le fut pas moins?

Il arrive à tous les érudits de commettre de ces erreurs. M. Hughes, découvrant l'influence, en effet étonnante, de Quincey sur Balzac, n'avait point lu la Revue de Littérature Comparée d'octobre-décembre 1935, où, avec les mêmes arguments, je prouvais moi-même cette influence.

C'est pourquoi il affirme que « personne n'a mis en relief, ni

même indiqué, les traces de l'influence de Quincey sur la littérature française » qu'il a relevées.

C'est extrêmement fâcheux, pour lui, et pour moi.

Mais il y a mieux : M. Hughes n'a pas plus lu la « Revue Hebdomadaire » que la « Revue de Littérature Comparée », car il y aurait trouvé, le 23 octobre 1937, une autre étude intitulée « Thomas de Quincey, Mystique et symboliste » où j'écrivais : « j'ai tenté récemment de montrer que l'influence du Mangeur d'opium sur l'auteur de la Comédie Humaine était certaine et considérable (cf. *Revue de Littérature Comparée*, octobre-décembre 1935). »

Je me garderais de triompher aussi bruyamment de M. Randolph Hughes qu'il le fait lui-même de M. Baldensperger ou de M. Marcel Bouteron (qu'il accuse d'avoir une « connaissance assez superficielle » de l'œuvre balzacienne). Ce serait bien peu charitable — et puis M. Hughes s'est donné beaucoup de peine.

Il est exact, du reste, que M. Baldensperger n'a point mentionné Quincey dans son livre « Orientations Etrangères chez Balzac »; c'est lui toutefois qui accueillit et publia mon article dans sa propre revue. M. Hughes, lui, enfonce une porte ouverte, ouverte depuis quatre ans, ce qui est beaucoup plus grave.

Tout ce qu'il dit sur Balzac et Quincey, je l'avais dit avant lui (pour ce qui est des preuves matérielles de l'influence, tout au moins, car sur la nature de cette influence, nous ne sommes pas, je crois, du même avis).

Sa thèse, que je me permets de juger bien audacieuse, est, en résumé, la suivante : avant la découverte de Quincey, Balzac suit « une esthétique épuisée » dont il ne peut rien tirer; après la découverte de Quincey, « il s'est pour ainsi dire renouvelé en tant que poète ». Il a trouvé dans les Confessions d'un Mangeur d'opium « son salut poétique », et « c'est seulement dans la mesure où il a suivi la voie de Quincey qu'il a fait quelque chose de remarquable quand il s'est aventuré dans ce domaine ». Quincey fut en somme un maître d'imagination pour Balzac qui, paraît-il, en manquait. Ce fut un modèle, et même il lui apprit à pénétrer en rêve dans la vie d'autrui, dans les milieux les plus divers.

Voilà, me semble-t-il, qui est à la fois trop, et trop peu. Et ici, je m'en excuse, je répéterai ce que je disais en 1935 dans l'article que n'a pas lu M. Randolph Hughes. Balzac, bien plutôt, s'est retrouvé dans Quincey : dès la *Peau de Chagrin* il se montre surtout frappé de cette lutte de la personnalité contre l'imagination qui la menace, que lui-même, déjà, connaissait. Quincey était pour lui, je crois, comme une transcription symbolique et morbide de son propre drame intérieur : il retrouvait dans les Confessions

ce moi torturé par l'imagination; cette obsession de l'infini qui le tourmentait et le fit, deux ans plus tard, se jeter avidement sur Swedenborg; il retrouvait cette impossibilité de traduire ses propres visions. Quincey fut pour Balzac le drame même de la création littéraire.

J'en trouve la preuve dans la *Peau de Chagrin,* dans *Massimila Doni,* et dans bien des passages que M. Hughes n'a pas cités d'ailleurs : celui-ci par exemple, des *Illusions Perdues :* « Ce grand artiste livré à l'opium et qui, retenu par la contemplation en des palais enchantés, ne voulait ou ne pouvait rien créer ». (Edition Conard, T. XII, p. 310.)

D'autre part, c'est très probablement Swedenborg qui amena Balzac à revenir au Mangeur d'opium pour *Massimila Doni* : ainsi s'établit un lien entre l'extase mystique du théosophe nordique et l'état d'hallucination provoqué par l'opium; ainsi s'introduisit, sous ce double parrainage, dans l'œuvre de Balzac, cette théorie des Correspondances qu'Hoffmann et Fourier, aussi, avaient développée.

Par là, Balzac est plus encore que ne le pense M. Randolph Hughes lié à Quincey, à Baudelaire, et au Symbolisme.

Je ne veux point poursuivre ici une controverse qui soulève bien des problèmes : M. Randolph Hughes a raison, Balzac doit énormément à Quincey, mais c'est dans un domaine beaucoup plus riche, beaucoup plus profond. Je reviendrai peut-être un jour sur cette question, et je ne manquerai point alors d'adresser un exemplaire de mon article à M. Randolph Hughes, qui — il faut tout de même le dire — nous apporte quelque chose de bien intéressant, et que j'avais pressenti : l'influence, incontestable, de Quincey sur Théophile Gautier. De cela je lui sais gré, et tous les fervents de Quincey avec moi. — GEORGES-ALBERT ASTRE, *Agrégé des Lettres.*

§

Conformément à l'usage, nous avons communiqué la lettre qui précède à M. Randolph Hughes, et celui-ci a envoyé au directeur du *Mercure* la lettre suivante :

Mon cher Ami,

Je réponds vite et avec une concision commerciale à ta lettre.

Revue de littérature comparée. Tout ce que j'ai vu de cet organe dans les cinq dernières années, c'est le numéro 68 (octobre 1937), contenant un article de moi, et des pages coupées (que m'a envoyées l'*Argus de la Presse*), contenant un article de M. Régis Michaud, où il est fait mention de moi.

La Revue hebdomadaire. Je ne vois jamais cette publication.

Je lis beaucoup, dans les langues vraiment civilisées, mais per-

sonne, quelque polymathe qu'il soit, ne peut tout lire. A l'heure actuelle, je suis terriblement occupé (examens d'Oxford et Cambridge, etc.), et dans quelques jours je pars pour l'Algérie, et je ne serai de retour chez moi que vers le 6 septembre. Il me sera donc matériellement impossible de consulter les deux revues en question avant cette date.

Est-ce que Monsieur X a vraiment découvert les mêmes faits cruciaux que moi, est-ce qu'il a fait les mêmes constatations décisives, procédé aux mêmes conclusions, établi la même série de valeurs? Si oui, c'est une coïncidence stupéfiante, un miracle propre à rendre fier un saint. S'il en est véritablement ainsi, je suis tout prêt à le reconnaître et à en féliciter chaleureusement Monsieur X, tout comme Darwin a admis que Wallace avait, indépendamment, formulé la même grande conclusion que lui. Mais, en attendant, j'ai le malheur d'être assez sceptique de mon naturel pour en douter fortement.

En tout cas, en ce qui concerne l'essentiel, mon étude était complétée avant 1935; j'étais en possession de tous les faits à l'époque où j'ai écrit l'article sur Balzac et Baudelaire publié par le *Mercure* en 1934; cette étude sur De Quincey, etc., devait faire suite à cet article-là, et j'en avais composé une bonne partie, comme pourrait en témoigner l'amie qui l'a dactylographiée; puis, comme tu le sais, je suis tombé sérieusement malade, à tel point que j'ai dû suspendre toutes mes activités littéraires pendant un temps assez long, et finalement j'ai dû me faire opérer. C'est seulement après m'être remis de cette dernière épreuve que j'ai pu reprendre le travail laissé en souffrances; en réalité, donc, cette étude sur De Quincey, quant à sa conception et, jusqu'à un certain point, quant à son exécution, appartient à l'année 1934, c'est-à-dire à une époque antérieure à celle où Monsieur X a émis ses idées, qui, d'ailleurs, me sont totalement inconnues. — RANDOLPH HUGHES.

§

Sur Maurice Rollinat.

Abloux, par St-Gilles (Indre).

Monsieur le Directeur et Cher Confrère,

Sachant que rien de ce qui touche Maurice Rollinat ne me laisse indifférent, votre collaborateur Raymond Christoflour, qui est mon vieil ami, me communique le dernier numéro du *Mercure de France*, où M. Auriant, à propos de Maupassant, parle de l'auteur des *Névroses*. Il en cite une lettre extrêmement intéressante (p. 495) où Rollinat confesse sa douleur physique et en analyse les causes : « excès en femmes et en musique, insomnies volontai-

res... intempérance en toutes choses, absurde prodigalité de ma jeunesse et de mes forces... » Il eût été dommage de ne pas citer toute la lettre, et M. Auriant en reproduit justement le complément dans un renvoi, lequel se termine ainsi : « Ce document inédit, M. Georges Andrieux, expert en autographes, 154, boulevard Malesherbes, me l'a communiqué avec son obligeance ordinaire, ou plutôt extraordinaire. »

Voulez-vous permettre une petite rectification à celui que vous avez cité (n° du 1er mars dernier) comme le principal commentateur biographe de Rollinat?

Dans la biographie de Maurice Rollinat que je viens de publier, j'ai utilisé une partie de la lettre ci-dessus, que je considère comme de première importance (p. 87 en renvoi) au point de vue physiologique et au point de vue intellectuel. Cette lettre, qui n'est pas inédite, a été publiée dans « le *Figaro* » vers le 8 février 1930. A cette date Jacques Patin, sous le titre : « *La jeunesse fiévreuse de Rollinat* », faisait paraître une série de documents très curieux contenant des lettres et des vers inédits de Rollinat.

C'est parmi ces documents que vous trouverez la lettre que cite votre collaborateur.

Veuillez croire, Monsieur le Directeur, etc...

ÉMILE VINCHON.

§

Autour du « Cahier d'amour » de Gisèle d'Estoc. — A la suite de ma lettre à M. le directeur du *Mercure de France*, un collaborateur de la revue, M. Bernard Barbery, qui y a publié d'excellents articles, notamment sur les *Massacres de septembre*, dans le numéros du 1er octobre 1936, a bien voulu m'écrire :

Grasse, 19 août 1939.

Monsieur,

Au mois de mai 1913 un rédacteur du *Petit Niçois*, M. Frédéric Viborel, donnait à ce journal une interview du marin de Maupassant. C'était, raconté par Bernard, l'ancien patron du *Bel Ami*, le récit de la crise au cours de laquelle avait sombré l'intelligence du grand romancier. Il y avait dans ces souvenirs du marin des accents émouvants, quoiqu'un peu littéraires, mais on pensa que M. Frédéric Viborel y avait mis du sien; aussi bien le succès du journaliste fut très vif; mais, quelques jours plus tard paraissait le numéro de mai d'une élégante petite revue régionale, très littéraire et passablement frondeuse : *l'Olivier*. Les lecteurs de cette revue purent confronter, sur une page divisée en deux colonnes, d'un côté la prose de M. Viborel et de l'autre les textes qu'il s'était appropriés. Son interview presque entière avait été découpée dans les pp. 98 et suivantes d'*En regardant passer la vie* de Mme L. de N. et H. A.

A peine l'*Olivier* eut-il paru, que M. Frédéric Viborel, la veille encore sacré grand écrivain fut accueilli d'un éclat de rire. Le ridicule tue, quelquefois! L'imprudent journaliste en mourut; du moins on n'a jamais su ce qu'il était devenu, mais il a été remplacé dans la presse locale

par un sosie qui signe P... B... Le nom a changé, mais la méthode est la même.

J'ai pensé que cette anecdote pourrait vous intéresser car si Frédéric Viborel n'a pas hésité à tailler dans un volume publié par Mme Lecomte de Nouy de son vivant, P... B... a pu être tenté d'utiliser le texte pratiquement inédit et non signé de la romancière pour en composer les souvenirs de Gisèle d'Estoc.

Tout cela est d'ailleurs de fort peu d'importance et la seule victime dans cette affaire est cet infortuné Henri Duvernois que P... B... traite d'ami et qui, étant mort, ne pourra pas se défendre.

Veuillez agréer, etc.

BERNARD BARBERY.

Je m'en serais voulu de ne pas communiquer aux lecteurs du *Mercure* la lettre si malicieuse de M. Bernard Barbery qui les intéressera à la fois comme un « document humain » et comme un document littéraire concernant la vie amoureuse sinon l'œuvre de Guy de Maupassant. — AURIANT.

§

Les sources du « Cahier d'amour » de Gisèle d'Estoc (suite). — J'en ai indiqué deux dans le *Mercure* du 15 juillet et dans celui du 1er septembre. Un lecteur a eu l'obligeance de m'en communiquer une troisième :

Le cahier d'amour
(*Œuvres libres*)

Guy m'apporte le brouillon d'un poème qu'une dame du monde, la comtesse Potocka, lui a commandé.

« Je sens parfaitement, dit-il, toute la faiblesse de mes vers, mais je dois les donner ce soir même. Tant pis pour elle! »

SUR UN EVENTAIL

On me dit qu'à des mains exquises
Cet éventail est destiné
Pour y mettre mon nom, je n'ai
Aucune des vertus requises.
Mais en rêvant à la Beauté
Qui me fait cet honneur insigne
Dont s'exalte ma vanité,
C'est à genoux que je le signe :

GUY DE MAUPASSANT.

*Vente de la bibliothèque de M. le Comte de S**** [*Suzannet*] *Hôtel Drouot* 24 mai 1938. Giraud Badin.

2 canards. — Manuscrit autographe signé. — 1 page pet. in-folio. Poème de 28 vers avec corrections et variantes.

J'ai joint à cette pièce le fragment suivant d'un autre poème inachevé de Maupassant, écrit au crayon (1 page in-folio) :

On m'a dit qu'à des mains exquises
Cet éventail est destiné
Pour y mettre mon nom je n'ai
Aucune des vertus requises.
Mais en rêvant à la Beauté
Qui m'a fait cet honneur insigne
Dont s'exalte ma vanité
C'est à genoux que je le signe. »

Il est évident que c'est sur le catalogue de M. Giraud Badin que Mlle X, dite Gisèle d'Estoc, a copié le « brouillon » de ce madrigal si peu naturaliste, qu'elle s'est permis de retoucher, ayant de Sapho et le goût de certain vice et celui de la poésie. La même question se pose cependant, à laquelle le publicateur de son cahier d'amour voudra, peut-être, répondre : Mlle X, dite Gisèle d'Estoc, était-elle encore de ce monde en mai 1938? — AURIANT.

§

Charentes Economiques. — La raison qui vient de déterminer la Chambre à adopter le terme — substitution revendiquée par les ressortissants — de *Charente Maritime*, en lieu et place de celui de Charente-Inférieure, est d'ordre purement commercial. Il apparaissait à la clientèle américaine qu'entre l'appellation de Charente et celle de Charente-Inférieure il y avait une différence concernant la qualité. Les producteurs « infériorisés » se sentirent menacés à tel point que leur cause fut aussitôt entendue par les Députés et, en la proche vacance du Sénat, ils auraient même réclamé une décision définitive par un décret-loi. Qui diantre leur eût résisté?

Mais que vont dire les autres « Inférieures », dès lors bien maltraitées, Seine, Loire, toutes deux d'embouchure et tout aussi maritimes départementalement?

Les « Charentes » jouent au pauvre monde un bien curieux tour, dont le moindre est de s'appeler les « deux Charentes ». Le mal remonte à un brave petit journal d'une sous-préfecture charentaise (qui ne produit pas d'alcool, mais qui ne se veut pas moins maritime) *Les Tablettes des Deux-Charentes*. (Que mon ami Gaston Picard m'excuse d'empiéter ainsi sur sa rubrique!) — Le dit bihebdomadaire, il s'entend, ne voulut jamais rien d'autre qu'étendre son aire sur deux départements : la Charente et la Charente maritime ou inférieure. Il ne commettait aucune hérésie.

On sait que, depuis, le commerce s'est emparé de l'appellation, a coupé le « deux » et que l'on dit « beurre des Charentes » comme on aurait pu se contenter de dire, de pareille manière, « eaux de vie des Charentes ».

Or, de là, l'expression est passée — et ce n'est plus du tout légitime — dans le vocabulaire géographique. D'excellents géographes parlent couramment de « la Région des Charentes », avec sérieux. Il leur arrive, car il ne pourrait être question sous un tel vocable que de l'ensemble des deux départements dont, avec tous les autres, nous gratifia la loi de 1791, et qui sont traversés par le même fleuve) de prêter à rire. S'aperçoit-on qu'on prête alors au ridicule autant que le ferait qui écrirait : Régions des Seines, des Loires, des Garonnes ou des Rhônes? Et ce serait plus logique cependant, car chacune a plusieurs départements, de même nom en propre ou en composé et non pas seulement deux.

Cependant écoutez à quoi on aboutit avec ces « Charentes » :

Dans Boucau (un maître géographe) : *France et colonies françaises*, classe de Première (Hatier) on lit, p. 185 : « La côte charen-

taise présente en brefs secteurs des falaises calcaires... » et c'est parfait, mais p. 186 : « Châtelaillon, Fouras et autres sur la côte des Charentes »... Pour le coup, la Charente, celle qui n'a jamais été inférieure ni maritime, pourra réclamer un bout de rivage!

Il y a bien mieux : dans « Le Moyen Age » de Hallynck et Brunet (Masson) on lit, p. 216 : « Il (Louis VIII) poursuit la guerre contre les Plantagenets, leur enlevant, au sud de la Loire, le Poitou et *la région des Charentes.* Pour le coup l'anachronisme est réjouissant. Quelle prescience : les départements de 1791 évoqués dès le début du XIIIe siècle. Mais que deviennent dans tout cela, ô région charentaise, les petites provinces d'Aunis, Saintonge, Angoumois?... Il était si facile de saisir l'occasion pour faire un département (maritime) d'*Aunis-et-Saintonge* et un autre, tout continental, d'*Angoumois.* Les « grands ancêtres », je sais bien... Mais, surtout les marchands d'alcools, n'y eussent plus trouvé compte. — A. M. GOSSEZ.

§

A propos des noms de départements. — La note de M. Gossez qu'on vient de lire provoque des réflexions. Et d'abord celle-ci que la division en départements de la Constituante, acceptable pour les contours géographiques, est très fâcheuse pour les appellations. Les noms doubles : Eure-et-Loir, Lot-et-Garonne, auraient dû être évités, ne permettant pas de nommer les habitants. Au contraire Vendée, Gironde, ont formé tout naturellement, et très euphoniquement, Vendéen, Girondin. Mais alors, difficultés! Comment appeler les gens de l'Oise, des Oisons? les gens de la Manche, des Manchots? ceux du Gard, des Gardiens? ceux de l'Hérault, des Erotiques? Admirons, du moins, la prévoyance des Constituants qui ont mis, à côté des amoureux excessifs, des anges gardiens? Il aurait fallu, en principe, n'adopter que des noms harmonieux, pittoresques et imprévus, comme Vaucluse, Calvados, Lozère. Pour l'Ille-et-Vilaine, j'ai proposé quelque part Brocélyande. On pourrait encore, si on créait des régions groupant plusieurs départements, revenir aux noms des anciennes provinces : Bretagne, Bourgogne, Provence, même si ces régions nouvelles ne coïncidaient pas exactement avec elles; et quand les départements de 89 correspondaient à d'anciens pays on aurait pu garder le nom de ces pays : Roussillon au lieu de Pyrénées-Orientales, Gévaudan au lieu de Lozère, Vivarais au lieu d'Ardèche, Rouergue au lieu d'Aveyron, et, comme le souhaite Gossez, Angoumois au lieu de Charente et Saintonge au lieu de Charente-Inférieure ou Maritime, quoique Charente ne soit pas mal du tout. Les deux Charentes, c'est même amusant pour

la colle à pousser, comme fait Gossez. Autre colle classique : Pourquoi le Var s'appelle-t-il Var? — S. A.

§

La mort définitive de la « Mouche » et de l' « Hirondelle ». — La presse a parlé à peine de la disparition des bateaux parisiens. La plupart des grands journaux de la capitale n'en ont même pas parlé du tout, et ce silence indifférent prouve bien que la « flottille parisienne » était déjà morte, comme ces pauvres vieux qui, au temps de leur jeunesse, ont joué un rôle assez brillant, mais ont été peu à peu abandonnés par la vie, longtemps avant leur acte de décès.

La période vivante des bateaux parisiens aura duré un peu moins d'un demi-siècle, des dernières années du Second Empire jusqu'à la Grande Guerre. Mais, à l'occasion de leur disparition, on vient de rappeler que quelqu'un les avait conçus trente ans avant leur naissance, et ce quelqu'un n'était pas le premier venu, puisqu'il signait Honoré de Balzac. Toujours en gestation d'entreprises nouvelles, il écrivait à Rothschild en 1837 :

> *Cette* fois, c'est une idée féconde et sérieuse que j'ai l'honneur de soumettre à l'empereur des financiers. Jusqu'ici, je ne sais pourquoi, Paris n'a jamais pensé à tirer parti de sa rivière pour les besoins de sa locomotion. Il y a là une fortune à faire, et je vous avouerai que je ne serais pas fâché que cette fortune fût beaucoup la mienne en étant aussi un peu la vôtre.

Nous avons souligné les mots *cette fois*, parce qu'ils attestent : 1° que Balzac avait coutume de soumettre des projets à l' « empereur des financiers » ; 2° que celui-ci n'avait pas coutume de les juger *féconds*, ni même *sérieux*. On sait en effet que le génie du grand écrivain réussissait beaucoup mieux dans le domaine de la fiction que sur le terrain pratique. Comme toujours, Balzac ici voyait grand, en imaginant de promener sur la Seine des « gondoles » à deux ou trois cents places où, par les beaux soirs d'été, on aurait donné des concerts, avec la participation de chanteurs de l'Opéra, et d'où l'on aurait même tiré des feux d'artifice. Ces gondoles peuvent faire sourire les Parisiens d'aujourd'hui, mais ils ne doivent pas oublier que la lettre de Balzac date de l'époque romantique, qui était fort lakiste, vénitienne et gondolâtre.

Les bateaux qui, trente ans plus tard, furent lancés sur le fleuve étaient plus modestes, mais néanmoins ils obtinrent tout de suite un gros succès, qui prouve que l'empereur des banquiers avait eu tort de ne pas écouter l'empereur des romanciers. Le service fut inauguré le jour même où fut ouverte officiellement

l'exposition universelle de 1867 (1er avril). Le voyage coûtait cinq sous, prix qu'il faudrait décupler aujourd'hui pour avoir l'équivalent. C'était donc relativement cher. Or, durant l'exposition, en six mois seulement, les bateaux parisiens transportèrent près de trois millions de voyageurs.

Il paraît que leur créateur s'appelait Mouche et que c'est de lui qu'ils prirent leur nom. Mais cette origine fut bientôt perdue de vue, et ces petites maisons flottantes, qui fendaient l'eau sans bruit et glissaient si légèrement sur le fleuve, évoquaient si naturellement des ailes que la Mouche eut bientôt l'Hirondelle pour compagne. Au temps de notre jeunesse, la première, peinte d'une bande bleue de la poupe à la proue, allait d'Auteuil à Charenton et desservait les pontons de la rive droite; la seconde, à la bande rouge, desservait la rive gauche et n'allait, en amont, que jusqu'au pont d'Austerlitz. Les prix s'étaient démocratisés et offraient pour deux sous (doublés les dimanches et fêtes) un voyage de deux heures. Et il y avait en outre le bateau qui, pour quatre sous (huit le dimanche) embarquait au Pont Royal pour Suresne : c'était par excellence le bateau des promeneurs.

La période prospère des bateaux parisiens fut celle du vieil omnibus à deux chevaux, avec son impériale où ne parvenaient que les hommes bien ingambes, après avoir escaladé des marchepieds si espacés qu'ils vous obligeaient à vous fendre comme un escrimeur et ne laissaient aucun espoir aux femmes, celles-ci portant des jupes longues et n'étant pas encore habituées à montrer leurs cuisses à tous les passants. Que ces temps si proches paraissent donc lointains!

Le bateau allait plus vite que l'omnibus. Aussi, toute la semaine, il avait la faveur du monde du travail, et le dimanche celle du monde du loisir, qui était le même et qu'il menait au bois (de Boulogne ou de Vincennes), aux coteaux de Saint-Cloud, aux guinguettes de Suresnes ou des bords de la Marne. Par les soirs de chaleur, la Mouche et l'Hirondelle revenaient si chargées d'une multitude riante, caquetante, chantante, qu'on craignait de les voir sombrer. Mais elles tenaient bon dans leur course tranquille et comme sommeillante. C'était là les plaisirs naïfs à la Coppée, que contemplait de sa hauteur le palais du Trocadéro, qui n'était pas un Parthénon, mais avait plus de caractère que le plat fer à cheval, porte-bonheur pour certains « combinards », par lequel on l'a remplacé, afin de soulager de quelques millions la France trop riche. S'il n'était pas très beau, ce Trocadéro était un bon géant assez vivant, quand le soleil le transfigurait en se couchant vers le Point-du-Jour, qui, comme l'a remarqué Ver-

laine, est à l'ouest de Paris. J'oserai l'avouer, le bateau parisien n'avait pas de l'agrément que pour la foule; il en gardait discrètement pour le rêveur solitaire. Celui-ci préférait le bateau de la rive gauche, parce que, tandis que chez l'autre les voyageurs de l'avant étaient enfermés derrière les vitres d'une galerie couverte, chez lui le pont était entièrement découvert et permettait de descendre par des marches jusqu'à la proue, tout près du flot. Là, debout, penché sur un léger grillage, on était comme baigné par les miroitements de l'eau qui, jaillissante sous le fendant, vous envoyait au visage, avec son bruit doux et humide, un vent de fraîche buée. Aux heures vides d'affluence, sous le soleil de la canicule, qui là-haut grillait Paris dans sa rumeur et son agitation. l'ami de la solitude avait, à cette place, beaucoup de chances de rester sans voisins, isolé comme en un songe de chatoiements et de fraîcheur... Les *happy few* capables de comprendre (s'il en est encore) admettront sans peine que , dans sa modestie, ce pauvre petit voyage sur l'Hirondelle était infiniment plus intéressant que tous les salons de ces snobs et nouveaux riches qui, après la Grande Guerre, se sentirent une si belle parenté avec le *Bœuf sur le toit.*

Le bateau fut blessé par l'auto, tué par le métro. Il essaya en vain de lutter. L'aile d'Ariel fut vaincue par la foudre souterraine. Vers 1912, le bateau s'était mis à un sou l'hiver. Un sou pour traverser tout Paris et au delà! Mais, de plus en plus, les voyageurs se raréfiaient. La Mouche et l'Hirondelle languissaient, se mouraient tout doucement. Vint alors la Grande Guerre, qui en fit des soldats. Dès le début, les bateaux parisiens disparurent, mobilisés. Ils ne revinrent pas avec la paix. Cependant, voici quelques années, on vit reparaître la Mouche, repeinte à neuf, ayant changé en bande rouge sa bande bleue. Mais la vie se refusa. Enfin, le 28 juillet dernier, la petite flottille, rassemblée quai Louis-Blériot, a été dispersée en détail, à la voix d'un commissaire-priseur. Avec elle, on a vendu les pontons, les accessoires, tout, jusqu'aux casquettes de l'ancien personnel. Il paraît que chaque bateau a été adjugé en moyenne pour 5.000 francs. Que vont-ils devenir? Quelques-uns (les plus favorisés) seront yachts populaires, dit un journal, — mais où? D'autres seront défigurés pour être transformés en pontons ou aménagés en bateaux-lavoirs, ou encore pour transporter... de la sciure de bois. A quelques-uns on promet qu'ils seront coulés pour servir de base à la construction d'une digue...

Je sais quel refuge leur restera, — le souvenir au cœur de quelque poète. Ils représentent, pour celui qui est encore capable de rêver, ce temps où la vitesse n'avait pas imposé aux pauvres

hommes son règne exclusif qui les détraque, — ce temps où ils savaient encore vivre avec lenteur et même, dans cette lenteur, trouver un certain charme que les générations nouvelles ne peuvent plus comprendre ni estimer. — 15 *août* 1939. — L. M.

§

Le Sottisier universel.

Santiago ou Saint-Jacques de Compostelle, ville d'Espagne (Galicie). — *Nouveau Petit Larousse illustré.*

Après s'être blessé d'un coup de fusil et pendu à une porte, l'horticulteur Barigaud, de Perulwey (Nord) a mis le feu à sa maison. — *Paris-soir,* 30 juin.

Les cinq avions survolèrent de nouveau le district. Neuf furent abattus. — *Le Journal,* 31 mai.

L'accord tripartite anglo-russe serait réalisé la semaine prochaine. [Titre d'un article]. — *Le Journal de la Corse,* 26 mai.

LE GÉNÉRAL VUILLEMIN INSPECTE NOS FORCES ITALIENNES EN CORSE. [Titre d'un article.] — *Le Courrier de l'Allier,* 1er juillet.

Hier soir, quai de la Fosse, à minuit moins le quart, un sourd-muet, Emile Rabold, 38 ans, a frappé Adrien Coutanceau, âgé de 40 ans. Ayant entendu un chien aboyer, le sourd-muet crut que Coutanceau avait brutalisé l'animal. — *Le Phare de la Loire,* 28 juin.

COQUILLE

PROMOTIONS DANS LA LÉGION D'HONNEUR. — *Troupes coloniales.* Officier indigne : Al Adji Abdou, lieutenant.

MASTIC

UN DÉLICIEUX MÉLANGE. — ...On ne frappe les femmes qu'avec une fleur, dit le maître de Deauville en souriant. On les passe au pilon à travers la passoire et on remue la purée sur le feu. — *Le Jour,* 13 août.

Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1939.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CCXCIV

—

CCXCIV N° 988. — 15 AOUT

CCXCIV N° 989. — 1er SEPTEMBRE

CCXCIV N° 990. — 15 SEPTEMBRE

JEAN JACOBY

Napoléon en Russie

L'EMPEREUR ET LE TSAR — LA FAMILLE IMPÉRIALE ET LA SOCIÉTÉ RUSSE
LES CAUSES DE LA CAMPAGNE DE RUSSIE 1807-1812

Nouveaux documents

> Il faut lire ce livre extraordinaire, qui comptera au premier rang de la biographie napoléonienne. Il est au terme exact, passionnant.
>
> LÉON DAUDET (*Candide, 7 juin 1939.*)

Un volume, in-16 jésus. Prix. . . . . 7 fr. 50

Du même auteur :

Le front populaire en France et les égarements du socialisme moderne, prix. 7 fr.
Le déclin des grandes Démocraties et le retour à l'autorité, prix. . . . . 15 fr.

QUELQUES EXTRAITS DE LA PRESSE :

C'est toute l'immense erreur napoléonienne sur la Russie que M. Jacoby présente ici, en l'encadrant de commentaires d'une rare perspicacité.

LÉON TREICH, *Gringoire.*

Cette situation particulière que les historiens négligent trop d'ordinaire, a été fort bien soulignée par M. Jean Jacoby dans une intéressante étude « Napoléon en Russie ».

JULES BERTAUT, *Le Temps.*

L'auteur, pour la première fois, peut-être, chez nous et sous cette forme, a cherché à voir et à faire voir la campagne de Russie.

GEORGES GIRARD, *Nouvelles Littéraires.*

Solidement documenté et bien qu'il n'ait rien de romancé, cet essai est aussi passionnant qu'un bon roman.

Marianne.

Un ouvrage historique particulièrement remarquable.

G. DE BÉNOUVILLE, *Revue des Ambassades.*

Ce livre est extrêmement instructif et se lit avec un intérêt qui ne fléchit pas.

L'Ami du Clergé.

M. Jean Jacoby, en érudit consciencieux et perspicace a su nous montrer, ici, en tous leurs détails, les petites causes de grands événements, tels que la campagne de Russie.

Journal de Genève.

C'est sous un aspect nouveau, que M. Jean Jacoby, étudie l'échec de la campagne de Russie.

Journal de Bruges.

J'ai choisi la remarquable étude de M. Jean Jacoby non seulement en raison des révélations qu'elle comporte, mais aussi pour son caractère de très vive actualité.

ANDRÉ WILFRIED, *l'Informateur, Elisabethville.*

Napoléon en Russie est digne de figurer dans une bibliothèque bien composée.

Revue d'Histoire (service historique).

Les textes publiés par la LIBRAIRIE DES LIBERTÉS FRANÇAISES sont donnés dans toute leur étendue, sans coupures, sans modifications, sans interprétation quelle qu'elle soit. Si les circonstances exigent qu'il en soit autrement — cela peut se concevoir — l'annonce en sera faite expressément chaque fois.



Demandez, **chez votre libraire**, les livres de la collection à bon marché des LIBERTÉS FRANÇAISES, dont les prix varient de **6,50** à **10 francs**.



Les textes publiés par la LIBRAIRIE DES LIBERTÉS FRANÇAISES sont donnés dans toute leur étendue, sans coupures, sans modifications, sans interprétation quelle qu'elle soit Si les circonstances exigent qu'il en soit autrement — cela peut se concevoir — l'annonce en sera faite expressément chaque fois.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

VIENT DE PARAITRE

L'Acuponcture chinoise

par

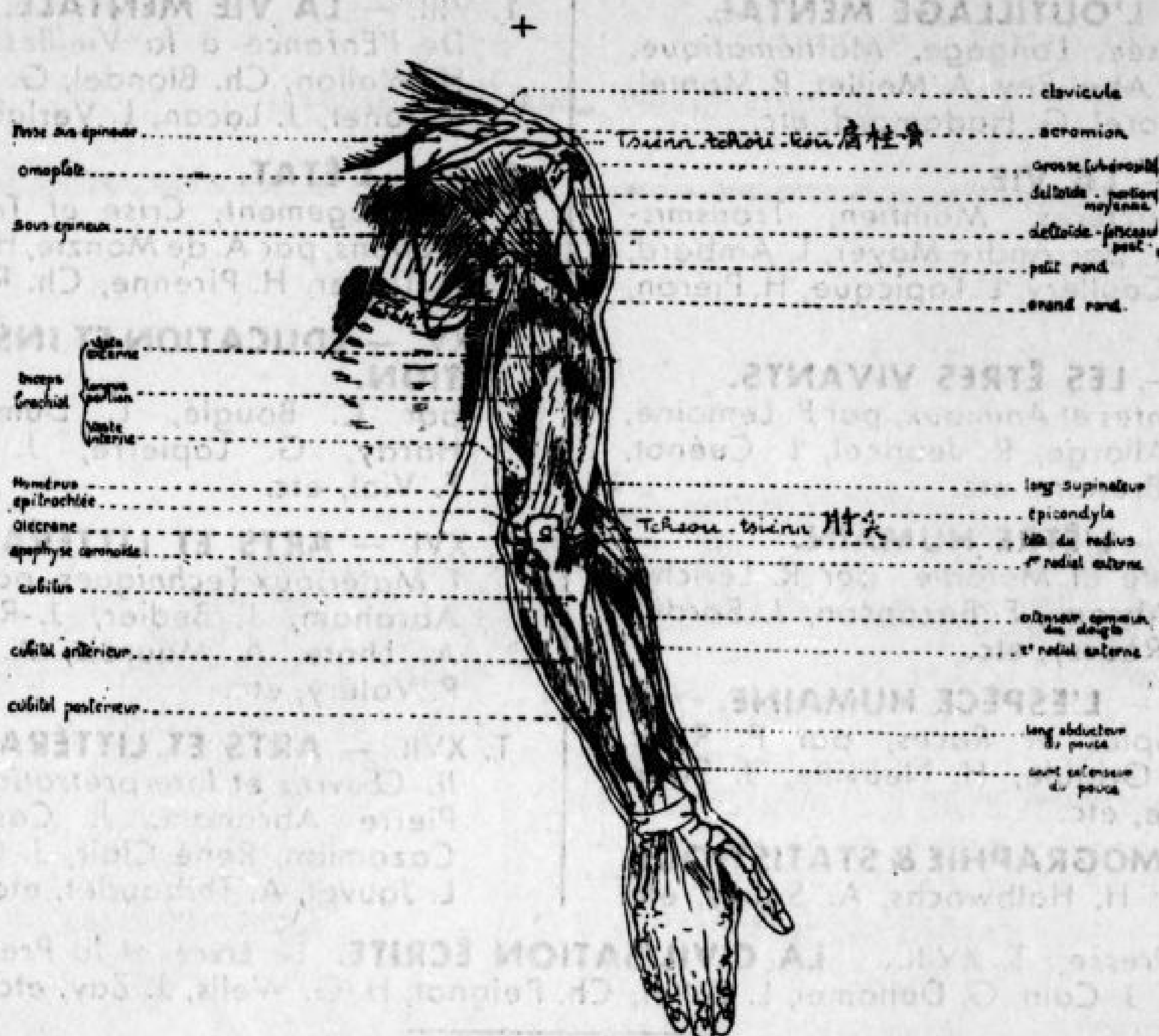
GEORGE SOULIÉ DE MORANT

TOME I

L'ÉNERGIE (Points, Méridiens, Circulation)

avec 100 dessins, dont 44 en deux couleurs

— *L'ouvrage sera complet en 4 volumes* —



M. Soulié de Morant, qui a déjà publié un **Précis d'Acuponcture** réimprimé plusieurs fois, donne maintenant un ouvrage considérable sur la question.

Le TOME I, qui comprend l'ensemble des règles générales indispensables à connaitre et à appliquer, est un volume de grande importance. Illustré de 100 dessins, dont 44 en deux couleurs, c'est un exposé général de la méthode et du traitement, ainsi qu'un répertoire des « points » que M. Soulié de Morant était seul à pouvoir établir, grâce à une culture scientifique avancée, jointe à une connaissance absolue de la langue chinoise.

Le grand traité actuellement publié — qui sera complet en quatre volumes — est tiré sur très beau papier surglacé, sous couverture parchemin en deux couleurs.

Tome I. Volume in-4o carré (22,5 x 28) de 304 pages . . . . 100 fr.

Il a été tiré en outre des exemplaires cartonnés, au prix de. . . . . 120 fr.

LIBRAIRIE POLITZER

90, rue de Rennes, PARIS (6e)

— ENVOI RAPIDE —

DE TOUS LES LIVRES

RECHERCHES DES LIVRES ÉPUISÉS

RECHERCHES BIBLIOGRAPHIQUES

ATELIER DE RELIURE

R. C. : Seine 44-128 Téléphone : Littré 09-29

Chèques Postaux Paris 496-83

ANGLETERRE

...Cordiale terre

AU DÉPART DE CERTAINES GARES
BILLETS DIRECTS A PRIX RÉDUITS
POUR LONDRES ET LES PRINCIPALES GARES DU SUD DE L'ANGLETERRE

1° "WEEK-END"
DU VENDREDI AU MARDI INCLUS
PASSEPORT NON OBLIGATOIRE POUR LES FRANÇAIS & LES BELGES

2° ALLER & RETOUR VALABLE 17 JOURS

3° ALLER & RETOUR VALABLE 60 JOURS

VIA CALAIS-BOULOGNE
DIEPPE - DUNKERQUE
ET LE HAVRE

SNCF 150

RENSEIGNEMENTS DANS LES GARES DE LA
SOCIÉTÉ NATIONALE DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS
AU BUREAU DES CHEMINS DE FER BRITANNIQUES
12 BOULd DE LA MADELEINE, PARIS & DANS LES
AGENCES DE VOYAGES



Un immense succès

JACQUES BAÏF

Les Apprentis Faussaires



LES NAVIRES TRUQUÉS

Un volume de 380 pages. . . . . 25 fr.

L'auteur, Jacques Baïf, l'un des mieux doués de sa génération... Son livre a plus de port[ée] qu'il ne voudrait : il touche à ce drame de l'homme qui est d'être une âme crucifiée à un corp[s]
François MAURIAC, de l'Académie française (Candide).

On n'en finirait pas d'énumérer les tableaux et les croquis de mœurs qui, soit par [le] dialogue, soit par un mot ou un geste saisi au vol et fixé d'un trait de plume, composent [ce] drame et cette farce aux scènes multiples, de la coupée aux recoins des cabines, autour du po[nt] promenade et dans les coursives, dans l'accompagnement que le bruit des machines fait en b[asse] continue. Par leur véracité verveuse et satirique, Les Navires truqués sont, à cet égard, un d[es] romans les mieux venus de la comédie de la mer. André ROUSSEAUX (Le Figaro).

C'est, pour un observateur, un milieu idéal que ces Navires truqués transformés en pala[ces] que la mer tient prisonniers, en serres chaudes où l'individu, dépouillé de sa vie normal[e], contraint de tout tirer de lui-même, s'exaspère, ainsi que le montre Jacques Baïf.
Marius RICHARD (Toute l'Édition).

C'est frais et savoureux, amusant et coloré. M. Baïf est un vrai romancier, et il faut attend[re] avec intérêt le second volume qu'il annonce. Robert de TRAZ (Revue Hebdomadaire).

L'un poussant l'autre, les chapitres se succèdent à la façon des vagues sous le vent du larg[e]. Mais tout cela vous emporte et vous roule. Mais tout cela vous enlève...
Georges SAINT-BONNET (Vendémiaire).

Sous presse



LE ROYAUME DES OMBRES

Roman

Un volume de 500 pages. . . . . 30 fr.

Des amours heureuses dans le décor rose et blanc du printemps japonais, des amou[rs] tourmentées, allant à la frénésie et ensuite au crime dans l'atmosphère lourde, épuisante, de [la] Chine convulsionnaire. C'est dans cette seconde partie, tantôt crûment colorée, tantôt nuanc[ée] que s'achève une œuvre monumentale, destinée à une place de premier rang dans le rom[an] contemporain.

19, rue Amélie, Paris (7e) **Éditions DENOËL**